UN HÉRITAGE.

—

SECONDE ET DERNIÈRE PARTIE.[1]

IV.

Le voyage fut une suite de rêves enchantés. La saison était belle. Hermann et Marguerite, la tête à la portière, suivaient d'un œil curieux le galop des chevaux, ou se montraient l'un à l'autre les accidens du paysage. Édith et Muller s'entretenaient de leurs projets, de leurs espérances; ils arrangeaient leur vie, ils arrêtaient l'emploi de leurs journées; ils essayaient de deviner le parc, le château qu'ils allaient habiter. Comme ils n'avaient jamais séjourné dans une demeure seigneuriale, ne sachant où se prendre, n'ayant aucun point de départ, ils donnaient pleine carrière à leur imagination. Muller, ne pouvant, à cet égard, consulter que ses lectures, se figurait des cascades merveilleuses, pareilles à celles de Tivoli, de Caserta ou bien d'Unterlaken; Édith, plus modeste dans ses goûts, rêvait une laiterie telle que celle de Marie-Antoinette à Trianon. Elle voyait déjà rangés autour d'elle, dans une attitude respectueuse et empressée, les métayers, qui n'attendaient qu'un signe de sa main pour lui obéir. Les chèvres tachées de noir, les brebis

(1) Voyez la livraison du 1er novembre.

à l'épaisse toison, les blanches génisses, les taureaux bondissans, se jouaient dans les prés; elle était reine, reine absolue de ce petit empire. En rentrant au château, elle trouvait sur le seuil ou dans une avenue du parc les Bildmann ou les Stolzenfels, qui la saluaient au passage. Edith et Muller se promettaient bien d'être affables et prévenans pour les hôtes que leur avait donnés la volonté du comte Sigismond; ils voulaient se faire pardonner, à force de bonté, la fortune inattendue que le ciel leur avait envoyée. Muller se demandait déjà de quel sujet il pourrait entretenir sans ennui le major Bildmann. Il fouillait dans sa mémoire, furetait dans ses souvenirs pour découvrir quelques vieux récits de batailles, car il croyait naïvement que la guerre avait été jusque-là l'unique souci du major. Édith pensait aux demoiselles de Stolzenfels et se flattait de gagner leur amitié par sa déférence; elle se proposait de les consulter sur l'administration de la maison, d'invoquer leur expérience, de les mettre de moitié dans toutes les réformes, dans toutes les améliorations qu'ils seraient sans doute obligés de réaliser. L'éducation de leurs enfans formait leur plus douce préoccupation. Muller se disait avec orgueil qu'Hermann pouvait prétendre aux plus hautes destinées; Hermann ne devait pas seulement compter sur son travail, sur sa persévérance, comme l'avait dit Spiegel; il devait compter aussi sur les ressources que la fortune allait lui offrir. L'armée, la magistrature lui ouvraient leurs rangs. Muller, avec un imperturbable sérieux, interrogeait sa femme sur le parti qu'il devait prendre à l'égard de son fils. Il était plein de respect pour la loi, pour la magistrature, pour le barreau; mais la profession des armes lui semblait plus grande, plus noble, plus poétique. Après mûre délibération, il se décidait à faire d'Hermann un feld-maréchal. Hermann avait cinq ans; dans deux ans, il commencerait, sans plus tarder, l'étude de l'escrime et de l'équitation. Édith eût préféré faire d'Hermann un conseiller aulique. — Non, répondait Muller, il sera feld-maréchal. Édith ne rêvait pas pour Marguerite de moindres destinées. Musique, dessin, langues modernes, Marguerite ne devait rien ignorer; elle devait danser comme un sylphe, gouverner un cheval comme une amazone, chanter comme une fauvette, et quand elle réunirait tous les talens, toutes les perfections qu'on peut souhaiter à une fille de roi, il faudrait que l'aristocratie des environs fût bien sotte, bien malavisée, pour ne pas demander à l'envi la main de Marguerite.

Dans l'ivresse de leur bonheur, Spiegel n'était pas oublié; Spiegel manquait à leur joie.

— S'il nous aimait, disait un soir Édith avec tristesse, il n'eût pas refusé de nous suivre.

— Tu ne le connais pas, répliquait Muller. Spiegel nous aime, il n'a jamais aimé que nous; mais c'est un esprit ombrageux, un carac-

tère indépendant que la moindre idée de sujétion suffit pour effaroucher. Il a sur toutes choses des idées singulières : ainsi, je me souviens de lui avoir entendu dire que la richesse peut être un joug plus lourd à porter que la pauvreté. Quoi qu'il en soit, je l'enrichirai malgré lui; il ne se doute guère de la destinée que je lui prépare.

—Bien, Franz, bien, s'écria Édith; je souffrirais de notre prospérité, si notre ami ne s'en ressentait pas.

—Sois tranquille, il s'en ressentira, répondit Muller d'un ton protecteur, avec un secret sentiment d'orgueil. Je vais d'abord acquérir en son nom la petite maison que nous avons habitée ensemble. Dès qu'il n'aura plus de terme à payer, il sera là comme un monarque. Ce n'est pas tout : j'achèterai ses tableaux, je couvrirai d'or ses moindres ébauches. Je ferai pour lui ce qu'a fait pour moi le comte d'Hildesheim; il ne sera plus obligé de donner des leçons; j'affranchirai son génie, je lui fraierai le chemin de la gloire.

—C'est bien, Franz, c'est bien, s'écria Édith en lui sautant au cou.

—Notre musée, reprit Muller, ne se composera que des toiles de notre ami; ce sera le musée Spiegel. J'ai déjà plusieurs tableaux à lui commander, entre autres celui-ci : le comte Sigismond assis auprès de toi, tandis que j'exécute une sonate.

—Mon ami, ajouta Édith, il me semble que le comte Sigismond assis auprès de toi, tandis que je chante l'air tyrolien, n'est pas un sujet moins gracieux, moins digne d'inspirer le pinceau de Spiegel.

— Sans doute, sans doute, repartit Muller; Spiegel éternisera les moindres épisodes de cette soirée mémorable. Je veux qu'avant cinq ans il ressuscite le génie et mène la vie somptueuse de Van Dyck et de Rubens.

Cependant, à mesure qu'ils approchaient du terme de leur voyage, Édith et Muller demandaient d'un œil inquiet leur château à tous les points de l'horizon. Vers la fin de la troisième journée, comme le soleil se couchait, le postillon se retourna brusquement sur sa selle, et, montrant du bout de son fouet un massif de tours et de tourelles dont les créneaux se dessinaient sur le bleu du ciel :

—Voilà, dit-il, le château d'Hildesheim.

Ce qu'Édith et Franz éprouvèrent en entendant ces mots, on se le figure aisément. Voilà le château d'Hildesheim! Pour eux, ces trois mots voulaient dire : Voilà vos biens, votre propriété, vos domaines! Ces tours, ces bastions sont à vous; à vous ces champs, à vous ces prés, à vous ces bois! C'est là que vous allez régner en maîtres! Trompé par les feux du couchant, Muller croyait à une illumination; abusé par le cornet à bouquin des pâtres, il se berçait de l'espoir d'une sérénade rustique. Secrètement flatté, mais affectant la mauvaise humeur d'un prince trahi dans son incognito :

— J'avais recommandé, dit-il, qu'on ne se mît pas en frais pour moi; je voulais une réception modeste.

— Résignons-nous, mon ami, répliqua Édith, qui ne cherchait pas à dissimuler sa joie; c'est nous, en fin de compte, qui paierons les musettes.

Le domaine du comte Sigismond était situé sur le penchant d'une colline, si bien qu'on le découvrait sans peine à la distance de plusieurs lieues. Quand les voyageurs arrivèrent, il faisait déjà nuit close. Muller avait recommandé qu'on lui préparât une réception modeste; pourtant, malgré la précision des ordres qu'il avait expédiés, il s'étonnait de ne voir personne venir au-devant de lui. Il approchait des murs du château, et pas un serviteur ne se présentait; pas un lampion sur les murailles, pas une torche dans les sombres allées du parc. Décidément, l'intendant d'Hildesheim, dans son zèle exagéré, s'était mépris sur les véritables intentions du légataire. Enfin la chaise s'arrêta devant une porte cochère que décoraient des bois de cerfs, des têtes de loups, des hures de sangliers. Le postillon, qui, depuis un quart d'heure, faisait inutilement claquer son fouet, prit en main le cor suspendu à sa ceinture et se mit à sonner une fanfare. Pas une lumière ne se montrait aux fenêtres, pas une voix ne répondait : silence complet, obscurité complète. Le postillon sonnait à pleins poumons, comme Roland dans la retraite de Roncevaux. Au bout d'une demi-heure, une lumière tremblotante traversa le dernier étage, et bientôt un pas lourd retentit dans la cour, accompagné du bruit d'un trousseau de clés. Au moment où la clé criait dans la serrure, Muller entendit distinctement ces paroles bienveillantes :

— Venir à pareille heure ! réveiller en sursaut les honnêtes gens ! les troubler dans leur premier somme ! Maudit soit l'infernal visiteur qui s'annonce d'une façon si bruyante!

La porte tourna sur ses gonds, et Muller vit paraître la figure maussade et à demi endormie de Wurm, en possession depuis vingt ans de la charge d'intendant du château d'Hildesheim. Wurm était vêtu d'une robe de chambre à ramage, sa tête était couverte d'un bonnet fixé sur le front par un ruban de couleur écarlate. Il plongea dans la chaise de poste un regard irrité, et, s'adressant au voyageur d'une voix brève :

— Qui êtes-vous? que venez-vous faire à cette heure? qu'y a-t-il pour votre service?

— Je suis, répondit Muller, de plus en plus étonné de cet étrange accueil, le légataire universel du comte Sigismond d'Hildesheim. Ce que je veux, mon digne monsieur? entrer dans ce château, qui m'appartient. Ce qu'il y a pour mon service? vous allez le savoir. Conduisez-moi à l'appartement qui doit être préparé pour ma femme et pour mes enfans.

Wurm, baissant la tête, comprit un peu tard qu'il avait fait un pas de clerc. Il se hâta du mieux qu'il put de réveiller les serviteurs, et, tout en conduisant Muller à l'escalier d'honneur, il murmurait entre ses dents : — Bien! bien! c'est le musicien; qui pouvait l'attendre à pareille heure? Il introduisit ses nouveaux maîtres dans un appartement composé de plusieurs salles immenses, mais presque nues; du vivant même du comte Sigismond, les Bildmann et les Stolzenfels, profitant de ses distractions et de ses fréquentes absences, avaient dévalisé à qui mieux mieux le corps de bâtiment qu'il s'était réservé. Wurm, après avoir promené Muller, Édith et les enfans dans les différentes pièces du vaste logis qu'ils devaient occuper, les ramena dans le salon, alluma deux candélabres placés sur la cheminée, et se retira en demandant à Franz ses ordres pour le lendemain.

— Mon ami, dit Édith à Muller dès qu'ils furent seuls, tu voulais une réception à peu de frais; tu dois être content, tu es servi à souhait.

— Ma foi! répliqua Muller, décidé à trouver tout bien, à tout admirer, à voir tout en beau, je déclare que cette réception ne me déplaît pas; j'y vois une preuve éclatante de l'obéissance et de la soumission de mon intendant, maître Wurm. Et puis, j'aime, je dois l'avouer, cette façon toute modeste de prendre possession d'un magnifique domaine; c'est simple, c'est de bon goût, cela du moins n'humilie personne et ne sent pas son parvenu d'une lieue. Édith, nous aurons montré, dès le soir de notre arrivée, que nous ne sommes pas de petites gens. N'aurais-tu pas voulu qu'on tirât pour nous un feu d'artifice et qu'on me haranguât sous un dais de feuillage, comme un seigneur d'opéra-comique?

— Non, sans doute, répondit Édith; je conviens pourtant qu'il m'eût été doux de me voir accueillie par Mme Bildmann et les demoiselles de Stolzenfels.

— Rappelle-toi, s'écria Muller, la lettre du notaire de Muhlstadt; on mène ici une vie de patriarches, et les patriarches n'avaient pas, comme nous, la mauvaise habitude de se coucher tard. Sois juste, devait-on nous attendre à cette heure? Que c'est beau! que c'est grand! que c'est riche! ajouta-t-il en promenant autour de lui ses regards émerveillés; voilà ce qui s'appelle un appartement seigneurial!

— Il n'y manque guère que des meubles, reprit Édith en souriant.

— Ne vois-tu pas, repartit Franz, que c'est à la mode orientale? Chez eux, les Turcs ne se meublent pas autrement. J'aime cela, moi, il me faut de l'air, de l'espace. Je hais les appartemens qui ressemblent aux boutiques de bric-à-brac, aux magasins de curiosités.

En parlant ainsi, Muller avait ouvert une fenêtre : Édith ne put retenir un cri d'enthousiasme et de joie en voyant le spectacle qui se déroulait sous ses yeux. La nuit était claire; la lune, radieuse, répandait

sur un parc immense, océan de verdure, sa molle et tranquille clarté. Une brume argentée, transparente, enveloppait, sans le cacher, le feuillage, où soupiraient les brises de la nuit. Ce n'étaient que parfums, frais murmures, petits cris des oiseaux qui se caressaient dans leurs nids. Les tours du château se détachaient vigoureusement sur l'azur étoilé, et couvraient de leurs grandes ombres les pelouses embaumées. On entendait au loin le babil d'un ruisseau qui jasait avec les cailloux de son lit. Édith et Muller étaient plongés depuis quelques instans dans une douce extase, quand tout à coup trois chauves-souris de la plus belle espèce, attirées par la lumière, entrèrent dans le salon et balayèrent les lambris de leurs ailes. Au bruit de ces hôtes inattendus, les enfans se mirent à crier.

— Je veux retourner chez nous, disait Hermann.

— Je veux revoir mon bon ami, disait Marguerite en pleurant.

Muller poursuivait les chauves-souris et s'efforçait de les chasser. Témoin de son acharnement, Édith ne put s'empêcher de rire, et Franz, se sentant ridicule, prit le parti de se fâcher. Enfin les chauves-souris sortirent, les enfans s'apaisèrent, et tout rentra dans le silence, à l'exception pourtant des girouettes rouillées qui criaient sur le toit, des chouettes qui poussaient de sinistres gémissemens et des volets mal attachés qui battaient contre les murailles. A cela près, la nuit fut paisible; Édith et Muller purent compter les heures à loisir, et, quand le jour parut, ils n'avaient pas fermé l'œil.

Aux premiers rayons du soleil, nos deux amis oublièrent sans peine les petites contrariétés et les fâcheuses impressions de la veille. Ils étaient véritablement dans une habitation princière. Édith eût bien trouvé quelque chose à reprendre dans la distribution des appartemens: au premier aspect, le château lui parut bien un peu sombre, un peu triste, un peu délabré; mais Franz était dans une telle ivresse, qu'elle n'osa pas hasarder la plus légère observation. Quant au parc, il tenait en plein jour toutes ses promesses de la nuit. Jamais Édith n'avait rêvé de si beaux, de si vastes ombrages.

— Mon amie, dit Muller, avant toutes choses il faut songer à visiter les hôtes avec qui nous devons vivre. Nous ne saurions montrer trop d'empressement et de déférence à la famille de notre bienfaiteur. Fais-toi brave et pimpante, afin qu'en nous voyant ils sachent, dès le premier jour, que le comte Sigismond n'a pas donné son bien à des aventuriers sans ressources.

La matinée fut employée en soins de toilette. Franz avait mis, en se levant, son plus beau gilet, sa plus belle cravate. Quand Édith se fut parée de ses plus riches atours, quand Hermann et Marguerite furent vêtus de leurs habits de fête, Muller députa Wurm aux demoiselles de Stolzenfels pour leur annoncer sa visite. Ulrique lui fit dire qu'elle le

recevrait dans une heure. Muller profita de cette heure de répit pour passer en revue le régiment de ses serviteurs : ce fut Wurm qui les lui présenta. Franz leur adressa tout d'abord une petite allocution fort touchante et qui parut les toucher fort peu. Ensuite maître Wurm, les désignant tour à tour par leurs noms :

— Voici, dit-il, la femme de chambre de Mme Bildmann et le valet de chambre du major. — Voici les servantes des demoiselles de Stolzenfels. — Voici le maître-d'hôtel de l'aile droite du château. — Voici le cuisinier de l'aile gauche. — Voici la suivante de Mlle Ulrique. — Voici la suivante de Mlle Hedwig. — Voici la bonne du petit Isaac. — Voici le sommelier de M. Bildmann. — Voici le cocher de Mme Dorothée. — Voici le chasseur des demoiselles. — Voici les palefreniers et les piqueurs de M. Frédéric.

— Mais, monsieur, s'écria Muller quand l'intendant fut au bout de son chapelet, au milieu de tout cela je ne vois pas mes gens.

— Vos gens! dit Wurm avec stupeur.

— Sans doute, reprit Muller, les gens du comte Sigismond.

— Les gens du comte Sigismond! répondit Wurm avec ingénuité; mais, monsieur, les voilà tous, je vous les ai tous nommés.

— Monsieur, répliqua Muller d'un ton sec, les gens du comte Sigismond sont les miens; qu'ils s'occupent de mon service. C'est vous que cela regarde; c'est vous que je rends responsable des infractions et des négligences dont je pourrais avoir à me plaindre.

Cela dit, Franz se retira.

— Ses gens! grommela Wurm en haussant les épaules; il faut des gens à ce musicien! Le comte Sigismond s'en passait.

Sans rien dire de la scène étrange qui venait de se passer, Muller prit sa femme sous le bras, et tous deux, accompagnés d'Hermann et de Marguerite qu'ils tenaient par la main, se présentèrent, non sans émotion, chez les demoiselles de Stolzenfels. Les deux vieilles filles étaient assises dans l'embrasure d'une fenêtre. En voyant entrer Édith et Muller, elles se levèrent à demi, se rassirent presque aussitôt, et leur montrèrent des siéges d'un geste plutôt dédaigneux que poli. Édith s'attendait à trouver deux figures souriantes; à l'aspect de ces physionomies hautaines, elle se sentit glacée. Elle rougit, pâlit, balbutia. Quant à Muller, pénétré des devoirs qu'il avait à remplir, les regardant à peine, il leur récita de son mieux le compliment qu'il avait préparé.

— Mesdemoiselles, dit-il après s'être incliné à plusieurs reprises, le comte Sigismond, dans sa bonté inépuisable, ne m'a pas légué seulement son château et ses riches domaines; à ce don royal et trop peu mérité, il a voulu ajouter un présent plus précieux encore. Il m'a légué sa famille, une famille charmante, dont vous êtes le plus bel ornement.

Veuillez croire, mesdemoiselles, que je ne suis pas indigne d'une si haute confiance et que je m'efforcerai de la justifier. Je veux, j'entends, j'exige que rien ne soit changé à la vie que vous meniez du vivant du comte d'Hildesheim ; remplacer près de vous, près de votre neveu, ce noble parent, ce généreux seigneur, est désormais ma seule ambition.

A ces mots, Hedwig et Ulrique relevèrent brusquement la tête.

— Pourquoi, dit Ulrique, changerions-nous la vie que nous menions? Le comte Sigismond nous a laissé dans son testament ce qu'il nous avait donné de son vivant. Nous ne demandons rien ; nous avons nos droits et n'élevons aucune prétention.

— Ce que le comte Sigismond nous avait accordé suffit à tous nos désirs, ajouta Hedwig en le prenant sur un ton moins haut, et nous savions d'avance que vous ne songiez pas à nous le disputer.

— Loin de vouloir toucher à vos prérogatives, je suis décidé à les confirmer, à les maintenir, à vous en offrir de nouvelles au besoin, répondit Muller avec empressement.

— Nous avons des goûts simples, reprit Hedwig sans lever les yeux; Dieu sait que nous ne sommes venues chercher sous le toit d'Hildesheim ni le faste ni l'opulence. Le comte Sigismond avait mis à notre disposition ses gens et son carrosse.

— Comme par le passé, mesdemoiselles, répliqua Muller avec courtoisie, vous voudrez bien disposer du carrosse et des gens du comte Sigismond.

— Nous recherchons la solitude, poursuivit Hedwig, nous aimons le silence et le recueillement. Avec l'agrément du comte Sigismond, nous avons entouré d'une haie vive un petit coin du parc, deux ou trois arpens tout au plus. Nous ne renoncerions pas sans douleur, je l'avoue, à la jouissance de ce modeste enclos où nous allons rêver le soir.

— Et pourquoi donc y renonceriez-vous? s'écria Muller; je connais mes devoirs, je saurai les remplir, trop heureux si je réussis à me concilier votre bienveillance. Notre désir le plus cher, notre vœu le plus ardent est de vivre ici, au milieu de vous, avec vous, comme si nous ne formions tous qu'une seule famille.

— Vous me permettrez de vous voir souvent, mesdemoiselles, dit enfin Édith d'une voix tremblante. Je profiterai, si vous le voulez bien, de vos excellens conseils.

— Depuis long-temps, madame, répondit Ulrique, nous vivons retirées du monde, uniquement occupées du soin de notre salut. Vous ne trouveriez auprès de nous aucune des distractions de votre âge; quant à nos conseils, nous sommes convaincues que vous n'en avez pas besoin.

A ces mots, Édith jeta sur son mari un regard de détresse; elle eût voulu sentir le parquet s'abîmer sous ses pieds. Sans se laisser décourager, Muller essaya d'amener la conversation sur la beauté de la jour-

née, sur la magnificence du parc, sur les chasses de Frédéric, sur l'ordre admirable que ses tantes avaient su introduire dans l'administration de ce splendide domaine. Tandis qu'il parlait, Ulrique brodait au tambour, Hedwig parfilait; toutes deux paraissaient ne plus s'apercevoir de sa présence. Muller cherchait en vain comment il pourrait délier leurs langues, quand tout à coup un épouvantable vacarme se fit entendre. Hermann, qui jouait avec un gros chat noir, ayant voulu le retenir de force sur ses genoux, le chat bondit. Hermann se mit à sa poursuite, et renversa en trébuchant un plateau couvert de porcelaine du Japon. Ce fut pendant quelques instans une scène de colère et de confusion impossible à décrire. Au bruit de la porcelaine qui volait en éclats, Hedwig et Ulrique s'étaient levées d'un seul jet, comme les diablotins à ressorts quand on ouvre la boîte où ils sont comprimés. Hermann, épouvanté, alla se blottir entre les jambes de son père; la petite Marguerite, tout effarée, se cramponnait à la robe d'Édith. Sans laisser aux demoiselles de Stolzenfels le temps d'exhaler leur fureur, Muller emmena sa femme et ses enfans.

— Heureusement, dit-il, le désastre n'est pas irréparable, et j'espère, mesdemoiselles, que d'ici à quelques jours vous n'aurez plus rien à regretter.

Là-dessus il prit congé d'Ulrique et d'Hedwig, qui déjà lui tournaient le dos.

Aussitôt qu'ils furent descendus dans le parc :

— Eh bien! mon ami, s'écria Édith d'un air consterné, quelle visite! quel accueil! Il n'est pas de torture, il n'est pas de supplice comparable à ce que je viens d'endurer. De quelle façon nous ont-elles reçus, juste ciel!

— Ah! dame, écoute, mon Édith, répliqua Franz en hochant la tête, ce ne sont pas de simples bourgeoises comme tes amies de Munich; songe que ce sont des Stolzenfels. Tu t'habitueras à ces grands airs, tu te feras à ces belles manières. Quelle noblesse dans le maintien! quelle fierté dans le regard! As-tu vu, lorsque nous sommes entrés, de quel geste impérial elles nous ont montré des siéges? C'est la fleur de l'aristocratie. Pour ma part, j'en conviens, je me suis senti d'abord interdit, et pourtant je voyais le moment où j'allais les apprivoiser, quand ce petit drôle d'Hermann a mis le vieux japon en pièces.

— Quand on pense, reprit Édith, qu'elles n'ont pas su trouver pour ces chers petits un mot, un sourire, un regard affectueux! J'ai mauvaise opinion des femmes qui n'aiment pas les enfans, et, tu as beau dire, mon ami, je sens qu'il n'y aura jamais rien de commun entre les demoiselles de Stolzenfels et nous.

— Bah! s'écria Muller, pourquoi maître Gottlieb nous les eût-il vantées? dans quel intérêt? Je parierais qu'au fond ce sont d'excellentes

personnes. Allons voir de ce pas le major Bildmann. Tel que tu me vois, j'ai toujours eu du penchant pour les hommes de guerre, et je suis sûr d'avance que ce vieux soldat me plaira. Peut-être faudra-t-il nous résigner à entendre plus d'une fois le récit de la même bataille; mais qu'importe? Si c'est un noble cœur, un caractère généreux et loyal, mon amitié lui est acquise. Allons voir le major Bildmann. Il a un enfant; c'est déjà un lien entre nous.

Quelques instans après, Muller et sa femme se présentaient chez le major. En ce moment, le ménage Bildmann était en proie à un de ces orages qui formaient, à proprement parler, l'unique distraction de ces dignes époux vantés par maître Gottlieb comme un couple de patriarches. Dorothée venait de recevoir une invitation pour une fête qui devait se donner le mois suivant dans un château des environs. Il s'agissait de faire emplette d'une robe pour cette solennité. La toilette de Mme Bildmann avait grand besoin d'être renouvelée; sa robe de gala avait défrayé pendant cinq saisons l'admiration de la contrée. Dorothée, comprenant qu'elle ne devait pas faire à l'insu de son mari une dépense aussi importante, avait pris le parti d'annoncer ouvertement ses projets. Au premier mot mis en avant par Mme Bildmann pour tâter le terrain, le major jeta les hauts cris : — Maudites soient les femmes et leur coquetterie! dit-il d'une voix qui présageait un refus catégorique. Vous savez, Dieu merci! madame, comment je vis depuis dix ans; il n'est pas de privations que je ne m'impose; je me refuse tous les plaisirs qui conviendraient encore à mon âge, car sous mes cheveux gris j'ai toujours l'esprit jeune, le cœur ardent.

— Il vous sied bien, reprit Dorothée d'une voix aigre, de me parler à moi des privations que vous vous imposez, à moi que vous avez ruinée par vos folles dépenses, à moi dont vous avez mangé la dot dans les cabarets et les tripots! Si le comte Sigismond ne nous eût pas recueillis, où serions-nous à cette heure? Sur la paille de quelque grabat, dans quelque taudis enfumé. Et depuis que nous avons trouvé un asile au château d'Hildesheim, comment vivez-vous? Quel usage faites-vous des modiques ressources qui nous sont restées? Le peu que nous avons, ne le dissipez-vous pas en genièvre, en tabac? Et pour une robe que je vous demande au bout de cinq ans, voilà que vous me cherchez querelle. Allez, c'est une indignité!

Au milieu de cet aimable entretien, la porte s'ouvrit : c'étaient Muller et sa femme, qui avaient entendu les dernières paroles échangées entre les deux époux. Le major et Dorothée se turent. S'ils n'avaient eu contre Muller aucun sujet de ressentiment, cette visite malencontreuse aurait suffi pour exciter leur colère. Ils oublièrent en cet instant leur mutuelle animosité pour reporter sur Muller toute leur mauvaise humeur. De leur côté, Édith et Muller, témoins involontaires de cette

guerre intestine, se sentaient embarrassés et ne savaient quelle contenance faire. Dans son trouble et son ingénuité, Muller eut la maladresse de s'excuser.

— Peut-être vous dérangeons-nous, monsieur le major, dit-il d'une voix timide et confuse.

— Pourquoi diable me dérangeriez-vous? répondit brusquement le major. Vous êtes Franz Muller, musicien à Munich, rue des Armuriers, nº 9; vous venez prendre possession du château. Je suis charmé de vous voir. Asseyez-vous, je vous en prie.

Tandis que Muller répondait à cet accueil sans façon par un compliment qui s'adressait au major et à sa femme, le major et Dorothée examinaient Édith de la tête aux pieds. Sous le feu croisé de ces regards, la jeune femme, rougissant et pâlissant tour à tour, soit qu'elle voulût se donner un maintien, soit qu'elle espérât se rendre agréable à ses hôtes, essaya d'attirer près d'elle le petit Isaac. Le marmot fit une horrible grimace et s'éloigna d'un air hargneux.

— Eh bien ! s'écria le major, monsieur Muller, vous avez fait un beau rêve. Le comte Sigismond, notre digne parent, était passionné pour la musique. On dit que vous avez eu le bonheur de jouer devant lui un air qu'il avait entendu autrefois et qu'il cherchait inutilement depuis plusieurs années. Cette petite chanson n'est pas tombée dans l'oreille d'un sourd.

Muller raconta simplement la visite du comte Sigismond à Munich. Pendant ce récit, le major échangeait avec Dorothée des regards de plus en plus impertinens. Il frisait sa moustache et souriait d'un air joyeux à toutes les paroles de Franz.

— Monsieur Muller, s'écria-t-il, c'est fort drôle ce que vous venez de nous raconter là.

— Si c'est madame, ajouta Dorothée, qui chantait pendant que le comte Sigismond était chez vous, je ne m'étonne plus, personne ne doit s'étonner du riche héritage qui vous est échu.

Franz, ne devinant pas le sens caché sous ces paroles, s'inclina en signe de remerciement; Édith elle-même rougit de plaisir, moins par vanité que par reconnaissance : elle croyait voir dans ce compliment un témoignage de bienveillance. Secrètement flatté des louanges adressées à sa femme, Muller ne voulut pas se montrer ingrat.

— Vous savez, dit-il au major, que mon arrivée dans ce château ne doit rien changer à votre vie. Je n'ai pas besoin de vous dire que vous me trouverez disposé, en toute occasion, à respecter religieusement la dernière volonté du comte Sigismond. Tous les avantages, tous les agrémens dont vous jouissiez ici, quand il était près de vous, vous sont acquis, bien acquis, et je n'entends pas y toucher.

— De notre côté, monsieur Muller, nous ne serons pas indiscrets.

Vous n'aurez à redouter de notre part aucune prétention inattendue. J'aime la chasse; la chasse, vous le savez, est l'image de la guerre; chez un vieux militaire, ce goût se conçoit aisément. Le comte Sigismond me permettait de tirer de temps en temps quelques chevreuils, quelques lapereaux, et j'espère qu'à votre tour vous ne le trouverez pas mauvais.

Muller ne répondit que par un geste d'assentiment. Le major poursuivit :

— Ma femme aime les fleurs; c'est un plaisir pour nous de nous promener le soir, à l'écart, dans les allées solitaires, de nous asseoir sur un banc de mousse et de voir notre enfant se rouler à nos pieds; avec l'agrément du comte Sigismond, j'ai entouré d'une haie vive un petit coin du parc où j'ai disposé en plates-bandes les fleurs que préfère Dorothée. La chasse pour moi, des fleurs pour Dorothée, pour notre cher Isaac une pelouse où il puisse jouer à l'abri de tout danger, je ne demande rien de plus. J'espère, monsieur Muller, qu'à cet égard vous ne serez pas moins généreux que le comte Sigismond.

— J'aime à croire, monsieur le major, répliqua Muller, que vous ne m'avez pas fait un seul instant l'injure d'en douter.

En achevant ces mots, Muller se leva.

— Nous nous verrons souvent, madame, dit Édith à Dorothée. Nous visiterons ensemble les environs d'Hildesheim; vous m'indiquerez les pauvres à secourir, les misères à soulager; vous m'aiderez à faire le bien.

— Nous nous rencontrerons quelquefois dans le parc, répondit Dorothée. Je ne vous promets pas de vous visiter souvent, car je vis très retirée. Le soin de mon ménage, l'éducation de mon enfant, absorbent toutes mes journées. Quant aux pauvres, vous n'aurez pas besoin de les chercher, ils viendront au-devant de vous.

— Notre désir le plus cher, ajouta Muller répétant mot pour mot le petit compliment qu'il avait débité aux vieilles filles, notre vœu le plus ardent est de vivre ici au milieu de vous, avec vous, comme si nous ne formions tous qu'une seule famille.

— Bien obligé, monsieur Muller; enchanté d'avoir fait votre connaissance! dit le major en fermant la porte.

A peine arrivée au bas de l'escalier :

— Eh bien! dit Édith, comment les trouves-tu?

— Très bien! répondit Muller. Sans avoir la dignité des demoiselles, les Bildmann m'ont tout l'air d'excellentes gens. J'aime le parler franc, la mine ouverte du major.

— As-tu remarqué, reprit Édith, comme ils m'examinaient, comme ils passaient en revue toute ma personne? Qu'avaient-ils donc à me regarder ainsi?

— La chose est toute simple, répliqua Muller : ils te trouvent belle; y a-t-il là de quoi te fâcher?

— Mais, poursuivit Édith, as-tu entendu ce qu'ils se disaient quand nous sommes entrés? As-tu entendu la grosse voix du major et la voix impérieuse de sa femme? Ils se querellaient.

— Bah! une querelle sans importance, répondit Franz. Presque tous les ménages en sont là; il ne faut pas croire que tout le monde vive comme nous.

— Et le petit Isaac? qu'il est laid, qu'il a l'air méchant!

— Certes, reprit Muller avec complaisance, il n'a pas la beauté d'Hermann et de Marguerite; mais tous les enfans ne ressemblent pas aux deux chérubins que tu m'as donnés.

— Mme Bildmann leur a-t-elle fait seulement une caresse?

— Mme Bildmann ne pouvait s'empêcher de comparer son fils au nôtre, et elle souffrait dans son orgueil de mère; tu ne dois pas lui en vouloir, c'est à toi d'être généreuse.

— Il paraît, mon ami, ajouta Édith, que de tous les hôtes du château d'Hildesheim le comte Sigismond était le seul qui fût meublé à la mode orientale. Le comte avait sans doute voyagé chez les Turcs.

— Que veux-tu dire? demanda Muller.

— N'as-tu pas remarqué, répliqua Édith, le riche ameublement des demoiselles et du major? Quel luxe! quelle magnificence! Du moins, chez nous, Hermann peut jouer sans danger; il ne risque pas de renverser et de briser la porcelaine du Japon.

— Allons, s'écria Muller avec humeur, maintenant tu vas être jalouse des tasses à thé et des meubles de nos voisins; tu n'es jamais contente. Eh! bon Dieu, tu auras des meubles! Tu auras du vieux japon, du vieux saxe et du vieux sèvres! De quoi t'inquiètes-tu? Lorsqu'on a des terres, un château et quarante mille florins de revenu, on ne manque ni de fauteuils ni de porcelaine.

Comme Édith et Franz rentraient dans leur appartement, le major et Dorothée se glissaient chez les demoiselles de Stolzenfels. Depuis la lecture du testament chez maître Gottlieb, les deux partis, naguère si jaloux l'un de l'autre, s'étaient rapprochés et avaient mis en commun leur dépit et leur désappointement.

— Eh bien! s'écria le major, debout, les bras croisés, s'arrêtant devant les deux vieilles filles, vous les avez vus? Que pensez-vous de nos conjectures? Avais-je raison? Dorothée s'est-elle trompée? Croyez-vous encore que le domaine d'Hildesheim nous ait été soufflé par un air de violon?

— Vous savez maintenant, ajouta Dorothée, pourquoi le comte Sigismond courait le pays. Vous avez le secret de ses absences; vous connaissez la sirène qui l'attirait?

— Et la petite Marguerite, s'écria le major, l'avez-vous examinée? N'a-t-elle pas les yeux, le nez et la bouche de Sigismond? N'est-ce pas

son portrait vivant? Vainement notre indigne parent s'est efforcé de cacher les désordres de sa jeunesse : la nature a pris soin de trahir le mystère dont il s'enveloppait.

— Quelle honte, ma sœur! s'écria Hedwig en joignant les mains.

— Ma sœur, quel scandale! dit Ulrique en baissant la tête.

— Et nous, poursuivit Hedwig, nous qui avions consenti à venir nous installer chez lui, dans la conviction qu'il était le modèle de toutes les vertus!

— C'est comme moi, reprit Dorothée. Si j'avais su, si j'avais pu entrevoir seulement l'affreuse vérité, je vous prie de croire, mesdemoiselles, ajouta-t-elle en rougissant, que j'aurais repoussé avec indignation l'hospitalité qui m'était offerte.

— Quelle erreur était la nôtre! dit à son tour Ulrique; folles que nous étions, d'ajouter foi à tous les contes qu'on nous débitait!

— Oui, répliqua le major, il s'est assez moqué de nous avec ses voyages, sa chanson tyrolienne et sa figure d'amoureux transi. Moi, je me suis toujours défié de lui; son air sournois, sa conduite louche et cauteleuse ne pouvaient convenir à la franchise, à la rudesse, à la loyauté d'un vieux militaire. Il nous trompe, disais-je souvent à Dorothée; il ne mérite pas ce que nous faisons pour lui; il nous jouera quelque mauvais tour. Avais-je tort? De quelle façon, je vous le demande, remplissait-il envers nous les devoirs de l'hospitalité? Presque toujours absent, quand il rentrait, à peine semblait-il se douter qu'il eût à son foyer les demoiselles de Stolzenfels, le major Bildmann et sa femme.

— Ce n'était pas seulement un homme profondément immoral, c'était un mauvais parent, ajouta sèchement Dorothée.

— Savez-vous, s'écria Ulrique, savez-vous bien que nous sommes victimes d'une odieuse captation? Si nous attaquions le testament, les tribunaux nous donneraient raison.

— Ç'a été ma première pensée, mon premier cri, répondit le major; mais, pour attaquer le testament, il faudrait rompre en visière à Frédéric. Frédéric est violent, je le connais, et pour rien au monde je ne consentirai à me battre avec un membre de ma famille.

— Monsieur Bildmann, répliqua Hedwig, vous parlez, vous agissez en homme sage.

— Je sais ce qu'on se doit entre parens, répondit le major; quelle que soit la fougue de mon caractère, j'aime mieux souffrir en silence que de m'exposer à trancher les jours d'un neveu que vous chérissez.

— J'espère bien, monsieur Bildmann, reprit sérieusement Hedwig, que vous ne vous résignerez pas à demeurer sous le même toit que ces aventuriers?

— Assurément non, répondit le major avec dignité, et vous-mêmes,

je le jurerais, vous ne voudrez pas accepter plus long-temps un asile dans le château qui devrait vous appartenir.

— Non, certes, s'écrièrent à la fois Hedwig et Ulrique; nous avons le cœur trop haut placé pour nous soumettre à une pareille humiliation.

— Vous allez partir?

— Vous aussi?

— C'est convenu.

— C'est entendu.

Là-dessus, les Bildmann et les Stolzenfels se séparèrent, bien résolus à ne pas quitter la place et à voir venir les événemens.

V.

Franz Muller à Spiegel.

« Depuis trois semaines que je suis établi au château d'Hildesheim, je n'ai pas trouvé le temps de t'écrire. Je n'essaierai pas d'excuser mon silence : je sais que tu me le pardonneras sans que je prenne la peine de me défendre. Mes journées ont été tellement remplies, que, malgré mon vif désir de m'entretenir avec toi, j'ai dû ajourner toute correspondance avec mon meilleur, mon plus fidèle ami. Cruel ami, pourquoi suis-je obligé de t'écrire? Ton absence est le mauvais côté de mon bonheur; c'est la douleur cachée dans toute joie humaine; c'est la goutte amère déposée au fond des coupes les plus enivrantes. Tu dois être impatient d'avoir des détails, en voici. Mon premier soin, tu le devines, a été de rendre visite aux demoiselles de Stolzenfels et au major Bildmann. C'était notre devoir, et, le lendemain même de notre arrivée, nous l'avons accompli avec empressement. L'accueil que nous avons reçu chez les demoiselles de Stolzenfels a été un peu froid, je ne le dissimule pas. Cependant je ne m'en étonne ni ne m'en offense. Malgré le désintéressement dont elles ont fait preuve en toute occasion du vivant du comte Sigismond, il est tout simple qu'elles ne voient pas sans un peu de mécontentement arriver dans le château de leur parent un étranger qui vient en prendre possession. Mets-toi un instant à leur place; tu t'expliqueras sans peine leur attitude vis-à-vis de nous. C'est ce qu'Édith ne veut pas comprendre; fais-moi l'amitié de la sermonner sur ce point. Elles ont été d'ailleurs, dans cette première entrevue, d'une politesse exquise, et je suis sûr que la grace et la bonté de ma chère Édith auront bientôt raison de leur froideur. Sache bien, mon pauvre Spiegel, que tu n'as jamais rien vu qui ressemble aux demoiselles de Stolzenfels. Tu ne peux pas te faire une idée du grand air qu'elles ont, naturellement, sans effort. Rien qu'à leur façon de sa-

luer, on pressent leur haute origine. On a beau dire, il y a chez ces gens-là quelque chose qui nous manquera toujours. En résumé, cette visite ne nous aurait laissé que d'agréables souvenirs, sans un accident dont notre Hermann a été la cause involontaire, et qu'Édith te racontera.

« L'accueil du major Bildmann a eu un tout autre caractère. Le major, tu le sais, est un vieux militaire, blanchi dans les camps et sur les champs de bataille, plein d'honneur, de bravoure, de franchise et de loyauté. Sa mâle figure, ses moustaches grises, s'accordent bien avec la brusquerie parfois un peu rude de son langage. Il est impossible d'imaginer une physionomie plus ouverte, des dehors plus attirans. Mme Bildmann n'a ni les grandes manières ni la fierté aristocratique des demoiselles de Stolzenfels; mais sa tenue est parfaite d'ailleurs, et je ne doute pas que ma femme ne trouve en elle une amitié solide, une société charmante. Quant au major, je jurerais que nous sommes déjà de vieux amis. La beauté, la grace, la modestie de notre Édith, ont produit sur ces deux époux un effet qu'ils ne cherchaient pas à dissimuler, et qui ne te surprendra guère; ils ne se lassaient pas de la contempler avec un sentiment d'admiration naïve qui faisait, tu peux m'en croire, ma joie et mon orgueil. Leur fils, le petit Isaac, semble, au premier aspect, un peu sauvage; mais cela s'explique par la solitude où il a grandi. Dans quelques jours, ce sera pour Hermann et Marguerite un joyeux compagnon. En un mot, mon cher ami, j'ai tout lieu d'espérer que maître Gottlieb ne nous a pas trompés : nous mènerons au château d'Hildesheim une véritable vie de patriarches. Jusqu'à ce jour, les demoiselles de Stolzenfels et le major Bildmann ne nous ont pas rendu notre visite : c'est ici surtout qu'éclate, à mon avis, la discrétion que donne l'usage du grand monde. De petits bourgeois n'auraient eu rien de plus pressé que de venir mettre le nez dans nos affaires. Les Bildmann et les Stolzenfels ont craint de nous importuner, de nous troubler au milieu des soins sans nombre qui accompagnent toujours un nouvel établissement; je leur en sais gré, je les en remercie. Voilà encore ce qu'Édith refuse de comprendre; elle n'est pas à la hauteur de sa position; n'oublie pas, dans ta prochaine lettre, de lui donner ton avis là-dessus.

« Jusqu'à présent, je n'ai rien à te dire du jeune Frédéric de Stolzenfels. Tu te souviens que le comte Sigismond, par une disposition expresse de son testament, a laissé à ce jeune homme le libre usage de ses meutes, de ses chevaux, de ses piqueurs, avec le droit de chasse dans ses domaines. Admire, mon cher Spiegel, la réserve et la délicatesse de tous les membres de cette famille! Le régiment de Frédéric est en garnison dans la ville voisine; en un temps de galop, Frédéric pourrait être ici. Mes écuries regorgent de chevaux, mes chenils de chiens, mes

forêts de gibier. Eh bien! Frédéric ne m'a pas encore donné signe de vie; il n'a pas une seule fois, depuis mon arrivée, usé des droits que lui concède le testament du comte Sigismond. Chez un officier de cavalerie, une pareille discrétion est au-dessus de tout éloge. Tu verras que je serai obligé d'inviter M. de Stolzenfels à venir chasser sur mes terres!

« Le château d'Hildesheim, situé sur le versant d'une colline, remonte aux dernières années du XIVᵉ siècle; c'est le style gothique dans toute sa pureté, dans toute son élégance, dans son développement le plus complet. Toi qui professes pour l'art du moyen-âge un culte si pieux et si fervent, tu te trouverais heureux au milieu de ces vastes salles; tu t'oublierais de longues heures devant ces vieux murs tapissés de lierre, de ravenelle et de pariétaire. Les appartemens pourraient être distribués d'une façon plus commode, l'édifice a besoin de quelques réparations; mais, avec le revenu du domaine, je ferai face à toutes ces dépenses. Qui nous eût dit cela, Spiegel, quand nous voyagions à pied, le bâton à la main, le sac sur le dos? Qui nous eût dit qu'un jour je ferais des réparations à mon château? Ah! surtout, qui m'eût dit que j'aurais un château et que tu ne l'habiterais pas? Il y a des instans où nous ne pouvons nous empêcher de t'en vouloir; mais tu viendras, ami : quand nous nous reverrons, tu ne résisteras pas au récit de notre bonheur. Le pays que nous habitons est un des plus pittoresques, des plus beaux, des plus riches que le soleil éclaire. Chaque jour, nous découvrons quelque nouvel Éden, quelque nouveau site enchanté. Hier, par exemple, sans sortir de mon domaine, j'ai découvert le plus frais asile qu'ait pu rêver l'imagination de Gessner : une vallée étroite, profonde, mystérieuse, qu'arrose une jolie rivière coulant sans bruit sous un berceau d'aulnes et de trembles. On y arrive par de petits sentiers; tout cela est sauvage, silencieux et charmant. J'y mènerai souvent les enfans et Édith. Tu sais que j'ai toujours aimé la pêche avec passion, surtout la pêche aux écrevisses : jamais lieu ne sembla plus propice à la satisfaction de ces goûts innocens.

« Ne va pas t'imaginer, mon ami, que je renonce à l'art, qui a tenu jusqu'ici une si grande place dans mon bonheur, à la gloire, depuis si long-temps ma plus chère espérance. Je n'ai pas oublié l'obligation que m'impose le testament du comte Sigismond : en me léguant son domaine, il a voulu m'ouvrir le chemin de la renommée. L'expression de ses dernières volontés, empreinte d'une sympathie si profonde pour l'artiste laborieux, pour le talent obscur, pour le génie entravé par les nécessités de la vie, est toujours présente à ma mémoire. Tu peux compter que je ne serai pas ingrat, et que j'accomplirai fidèlement et jusqu'au bout la mission que m'a donnée mon bienfaiteur, mission bien douce, puisque la reconnaissance me mène droit à la célébrité. On a vu

des artistes arriver à la richesse par la gloire; moi, grace à la générosité du comte d'Hildesheim, j'arriverai à la gloire par la richesse. Aujourd'hui même, je vais me mettre à l'œuvre. L'inspiration m'assiége, les mélodies s'agitent dans mon sein; je suis comme la statue de Memnon, frappée par les premiers rayons du soleil. Crois-moi, jette au feu sans remords la partition que tu as voulu garder; cette symphonie ne méritait pas l'honneur d'être sauvée des flammes, comme le poème de Virgile.

« Et toi, cher ami, cher compagnon de mes jeunes années, que fais-tu? Comment s'écoulent tes soirées depuis que nous ne sommes plus près de toi? Cette maisonnette, autrefois si petite, ne te semble-t-elle pas bien grande aujourd'hui? Visites-tu parfois notre appartement désert? Vas-tu t'asseoir sur ce divan un peu dur, à demi usé, qui nous a vus tant de fois assis l'un près de l'autre? Ah! Spiegel, que de bonnes heures nous avons passées là, en compagnie d'Édith et des enfans! »

Franz venait d'achever cette lettre et de l'envoyer à la poste de la ville voisine. Édith était sortie avec Hermann et Marguerite. Un silence profond régnait dans le château et aux alentours, ce silence écrasant qui pèse sur les campagnes, dans la chaude saison, à l'heure de midi. Muller se sentait dans une disposition excellente. L'inspiration lui présentait une variété infinie de combinaisons musicales. Il avait ouvert son clavecin, et déjà il était en proie au feu de la composition, quand Wurm vint frapper à la porte du sanctuaire.

— Qu'y a-t-il? demanda Franz en ouvrant la porte. Que me veut-on? Ne vous ai-je pas dit ce matin que je désire, que je veux être seul? Je n'y suis pour personne, pour personne, entendez-vous, monsieur Wurm?

— Je n'ai pas oublié, monsieur, répondit Wurm d'un air respectueux, les ordres précis que vous m'avez donnés ce matin; mais il s'agit pour vous d'une affaire importante, et je ne crois pas que vous puissiez vous dispenser de recevoir maître Wolfgang Sturm.

— Qu'est-ce que maître Wolfgang Sturm? demanda Muller avec impatience.

— Monsieur, reprit Wurm d'un ton grave, maître Wolfgang Sturm est depuis trente ans l'avoué de la famille d'Hildesheim. Le père de feu le comte Sigismond lui avait accordé toute sa confiance, et le comte Sigismond lui-même avait remis entre ses mains le soin et la défense de ses intérêts.

— Eh bien! répliqua brusquement Muller, qu'a-t-il à me dire? de quelle affaire veut-il m'entretenir? Grace au ciel, je n'ai pas de procès.

— Monsieur, répondit Wurm, c'est la troisième fois depuis votre arrivée que maître Wolfgang Sturm se présente au château d'Hildesheim.

Je ne sais pas précisément ce qu'il peut avoir à vous dire; sans doute il veut vous mettre au courant des affaires du comte Sigismond. Dois-je l'introduire? dois-je le congédier?

— Si c'est la troisième fois qu'il se présente, je ne puis me dispenser de le recevoir, dit Muller avec humeur; introduisez-le.

Et d'une main irritée il jeta sur le clavecin le manuscrit à peine commencé. Au bout de quelques instans, Wurm introduisit maître Wolfgang. C'était un homme grand, maigre, âgé d'environ soixante ans; son front fuyant, ses petits yeux gris enfoncés dans leur orbite, son profil de renard, exprimaient la ruse et le génie de la chicane. Il portait sous son bras une liasse énorme qu'il déposa sur une table, après avoir salué jusqu'à terre le nouveau maître du château. Muller s'inclina d'assez mauvaise grace et lui offrit un siége près de lui.

— Monsieur, dit maître Wolfgang sans autre préambule, vous êtes légataire universel du comte Sigismond; en succédant à tous ses droits, vous avez pris à votre charge toutes ses obligations.

— Parlez, monsieur, de quelles obligations s'agit-il?

— Mon Dieu! répondit Wolfgang, c'est une affaire de peu d'importance. Il s'agit d'une langue de terre, d'un demi-arpent tout au plus, qui appartient au domaine d'Hildesheim, mais se trouve enclavé entre deux propriétés voisines.

— Ne pourriez-vous, reprit Muller, vous adresser à mon intendant?

— Entre nous, monsieur, répliqua maître Wolfgang, votre intendant n'est plus en état de me comprendre. Il est depuis long-temps étranger à toutes les discussions qui concernent les intérêts de la famille d'Hildesheim. C'est un esprit qui n'a jamais jeté un bien vif éclat et que les années ont achevé d'obscurcir.

— Ainsi, monsieur, dit Muller en poussant un soupir de résignation, c'est donc moi qui dois vous entendre? Je vous écoute : quel est le sujet du litige?

— Je vous l'ai dit, monsieur, poursuivit maître Wolfgang, il s'agit d'une langue de terre qui est à vous, mais sur laquelle deux de vos voisins prétendent avoir des droits.

— N'est-ce que cela? s'écria Muller avec un sentiment de délivrance, c'est une affaire toute simple, et qui peut se régler en une soirée. Je vais inviter à souper mes deux adversaires; je les prierai d'apporter leurs titres, j'aurai soin de mon côté de tenir les miens à leur disposition; vous serez là, vous serez des nôtres, et, au dessert, nous arrangerons tout à l'amiable.

Maître Wolfgang sourit à ces paroles ingénues.

— Monsieur, répondit-il, de pareils sentimens vous honorent; si chacun pensait comme vous, que deviendraient les gens de notre profession? Dieu merci! de pareils sentimens sont rares; s'il en était autre-

ment, il faudrait bientôt licencier les tribunaux comme une armée désormais inutile. Graces soient rendues au souverain dispensateur de toutes choses, les contestations ne se vident pas en une soirée, entre la poire et le fromage.

— Écoutez-moi, maître Wolfgang, dit Muller après quelques instans de silence. Jusqu'ici j'ai toujours vécu en paix. J'ai quelquefois entendu parler de procès, mais je n'en ai jamais eu. S'il s'agit, comme vous le dites, d'une misérable langue de terre, à quoi bon plaider? à quoi bon troubler mon repos pour un intérêt aussi chétif? Je vous autorise dès aujourd'hui à vous désister en mon nom. J'entends, si le procès est engagé, qu'il cesse à l'instant; je renonce à toutes les prétentions qu'a pu soutenir la famille d'Hildesheim. Le domaine que m'a laissé le comte Sigismond est assez beau, assez vaste, assez riche, pour que j'abandonne sans regret un demi-arpent de terre. Vous m'entendez, maître Wolfgang; c'est une affaire réglée. S'il faut, pour trancher toute discussion, vous donner une procuration en forme, préparez-la, apportez-la dès demain, je la signerai, et tout sera dit.

— Je voudrais, monsieur Muller, je voudrais de grand cœur pouvoir obtempérer à vos désirs, répliqua maître Wolfgang; vous étiez digne de vivre dans l'âge d'or, mais nous sommes dans l'âge de fer, et vous savez ce que dit le proverbe : il faut hurler avec les loups. Si vos voisins, monsieur Muller, vous ressemblaient, nous n'aurions pas besoin de plaider; heureusement ils ont des sentimens tout autres.

— Mais enfin, s'écria Muller de plus en plus impatient, si je ne veux pas plaider, peut-on m'y forcer?

— Le sujet du litige, reprit maître Wolfgang, est de peu de valeur, j'en conviens; mais il y a au fond du procès que nous soutenons une question d'honneur.

— Je ne comprends pas, maître Wolfgang, comment l'honneur peut se trouver engagé dans une pareille affaire.

— Vous allez le comprendre, monsieur Muller. L'origine de la contestation qui nous occupe remonte à l'année 1760. Le château d'Hildesheim appartenait alors au grand-père du comte Sigismond. Le grand-père du comte, dernier du nom, avait malheureusement confié le soin de ses intérêts à un homme d'une capacité fort douteuse. L'avoué poursuivant en son nom manquait de lumières et d'énergie, si bien que le père du comte Sigismond, en héritant du château d'Hildesheim, trouva dans les papiers de sa famille un procès en fort mauvais état. Il aurait pu le relever, en tirer bon parti; mais il fallait pour cela quelque chose de plus que de la bonne volonté, il fallait du zèle, de la suite, de l'activité, et il ne songea que bien tard à m'appeler. Quant au comte Sigismond, vous l'avez connu; c'était un excellent homme, mais qui avait pour les procès presque autant d'aversion que vous. Tout ce que j'ai

pu obtenir de lui, ç'a été de ne pas abandonner les droits de sa famille. Et vous, monsieur, vous, son légataire universel, aurez-vous la faiblesse d'abandonner les droits soutenus par trois générations auxquelles vous succédez? Une pareille faiblesse ne mériterait-elle pas le nom de lâcheté? L'objet du litige n'est rien par lui-même, mais il acquiert une valeur immense par la position respective des parties. Les trois adversaires qui sont maintenant en présence sont obligés de maintenir les prétentions de leurs ascendans sous peine de déshonorer leur blason.

— Que parlez-vous de blason? répliqua vivement Muller. Il n'y a pas de blason dans ma famille.

— Comptez-vous pour rien, reprit maître Wolfgang, le blason du comte Sigismond, jusqu'ici demeuré sans tache, le blason de l'homme généreux qui vous a légué son domaine? N'avez-vous pas un devoir pieux à remplir envers sa mémoire? Lui donner tort en abandonnant le procès, ne serait-ce pas vous montrer ingrat?

— Jusqu'ici, je l'avoue, dit Muller un peu confus, ce n'est pas ainsi que j'ai compris les devoirs de la reconnaissance. Mon cœur est plein de respect, de gratitude, de vénération pour la mémoire du comte Sigismond; c'était le meilleur des hommes, et, s'il nous entend, je suis sûr qu'il approuve mes intentions. Il aimait la paix, il l'estimait par-dessus toutes choses; comme lui, maître Wolfgang, je hais les querelles de toute nature. Je vous le répète, s'il ne faut, pour éteindre ce malheureux procès, que renoncer en bonne forme à l'objet du litige, j'y renonce de grand cœur, et je ne crois pas outrager la mémoire du comte Sigismond.

— Ainsi, monsieur, reprit maître Wolfgang de plus en plus étonné, vous allez d'un mot, d'un seul mot flétrir la mémoire de trois générations! Vous allez, par amour pour la paix, pour vous épargner quelques ennuis, déclarer à la face du pays tout entier que le grand-père et le père du comte Sigismond, que le comte Sigismond lui-même, ont manqué de bon sens, de raison, de clairvoyance, de bonne foi, de justice! Par amour de la paix, vous ne craignez pas, vous ne rougissez pas de les déshonorer?

A ces mots, Muller bondit sur sa chaise comme s'il eût été piqué par une guêpe.

— Comment! s'écria-t-il, je déshonore trois générations en abandonnant à mes adversaires un demi-arpent de terrain! En renonçant au procès, j'accuse trois générations de sottise et d'improbité! Si la justice de votre cause, car, grace à Dieu! je n'en veux pas faire la mienne, si la légitimité de vos droits est tellement manifeste, si la réalité de vos titres est tellement évidente, comment se fait-il que depuis soixante ans les tribunaux n'aient pas encore prononcé en faveur de la famille d'Hildesheim?

— La justice, reprit maître Wolfgang, selon la belle expression du poète lyrique, marche d'un pas lent; cette grande pensée devrait être gravée en lettres d'or dans toutes les salles où se discutent les intérêts que nous sommes appelés à défendre.

— Je ne sais pas, répliqua Muller, qui décidément perdait patience, ce qu'a dit le poète lyrique, et je ne suis guère curieux de le savoir; ce que je sais, c'est que je renonce à ce procès ridicule. Pensez de moi ce que vous voudrez, accusez-moi d'ingratitude, accusez-moi de folie; je tiens à vivre en repos, et je ne plaiderai pas.

— Je ne comprends pas bien, monsieur Muller, ce que vous trouvez de ridicule dans le procès dont je suis venu vous entretenir. Ce procès a paru sérieux au comte Sigismond, à son père, à son grand-père, et tous les hommes compétens en ont jugé de même.

— Je veux croire, maître Wolfgang, que vous avez pleine confiance dans la légitimité des droits que vous m'engagez à soutenir; mais enfin, cette langue de terre, objet primitif du litige, m'appartient ou ne m'appartient pas. Si elle ne m'appartient pas, en l'abandonnant je ne fais que la rendre, et, si elle m'appartient, j'ai le droit incontestable de la donner à mes adversaires.

— Sans doute, reprit maître Wolfgang, vous le pouvez; mais c'est une générosité qui vous coûtera cher. J'ai apporté et je vais mettre sous vos yeux la note des frais qui ont été faits depuis 1760. Il s'agit de vingt mille florins. Si vous êtes résolu à les payer, mon ministère vous est désormais inutile. Au reste, monsieur, je livre à votre appréciation toutes les pièces du procès; vous pouvez les examiner à loisir, et vous jugerez par vous-même du parti que vous devez prendre.

Cela dit, maître Wolfgang se leva, salua profondément et se retira d'un pas grave.

Muller était depuis trois heures plongé dans la lecture des papiers que lui avait laissés maître Wolfgang, quand Édith rentra avec les enfans. Elle se jeta au cou de son mari; pour la première fois, Muller reçut ses caresses sans les lui rendre. L'heure de souper était venue; durant tout le repas, il fut silencieux et morne. Le repas achevé, Édith lui offrit de se mettre au clavecin et de chanter, comme autrefois, les airs qu'il aimait. A cette proposition, Franz ne put réprimer un geste d'impatience. Hermann et Marguerite essayèrent de jouer avec lui; il les repoussa, alla s'enfermer dans sa chambre, et, quand le jour parut, il n'avait pas achevé sa lecture. De guerre lasse, il se mit au lit; mais, au moment où ses paupières se fermaient, il fut réveillé en sursaut par les sons du cor et les aboiemens de la meute qui retentissaient dans l'air sonore du matin : c'était le major Bildmann qui partait en chasse, frais, gaillard et dispos.

VI.

Après avoir pris connaissance des papiers laissés par maître Wolfgang, Muller, malgré l'évidence, malgré la légitimité des droits soutenus par la famille d'Hildesheim, persistait dans sa première résolution. Il voulait renoncer au procès et trancher toute discussion par l'abandon du terrain en litige. Il se disposait à mander au château maître Wolfgang pour lui signifier d'une façon définitive et irrévocable le parti auquel il s'était arrêté; mais une suite d'événemens imprévus dérangea brusquement tous ses projets de paix et de concorde. La moisson avait été mauvaise. Au lieu d'apporter le prix de leur fermage, les paysans venaient exposer leurs doléances et demander du temps. Muller, attendri jusqu'aux larmes par les plaintes de ces pauvres gens qui n'étaient au fond que de rusés coquins, se sentait disposé à leur accorder tout ce qu'ils demandaient. S'il élevait quelques objections, les drôles répliquaient par une phrase toute prête : — Ce n'est pas le comte Sigismond qui eût repoussé nos prières; c'était celui-là un bon maître! — Franz finissait toujours par céder. Au milieu de ces embarras, tandis qu'il en était à s'interroger pour savoir comment il ferait face aux réparations indispensables qu'exigeait l'état du château, un incendie dévora la plus belle ferme du domaine. D'un autre côté, les demoiselles de Stolzenfels et le major Bildmann réclamaient le premier trimestre de la pension que le comte Sigismond leur avait assignée dans son testament. Dorothée réclamait plus impérieusement encore les dix mille florins dont les intérêts devaient être capitalisés jusqu'à la majorité d'Isaac. Déjà même elle avait écrit à ce sujet plusieurs épîtres dont le ton était poli tout au plus. Pour couper court à toutes ces réclamations qui devenaient de plus en plus importunes, Muller s'était décidé à emprunter une somme assez considérable. A peine installé, il s'était hâté d'appeler un architecte habile et de lui demander un projet de tombeau pour le comte Sigismond. Il ne croyait pas pouvoir acquitter trop tôt cette dette de la reconnaissance. L'air tyrolien devait être gravé en caractères d'or sur une plaque de marbre de Paros. Édith enfin, à qui Muller cachait avec soin la majeure partie des ennuis qui l'obsédaient, le pressait de meubler l'appartement naguère occupé par le comte Sigismond, que les Stolzenfels et les Bildmann avaient dévalisé. Dans cette situation critique, pouvait-il acheter la paix au prix de vingt mille florins? Ce n'est pas tout : la réflexion l'avait amené insensiblement à épouser l'orgueil, les préjugés et les ridicules de la maison dont il héritait. En renonçant au procès, en abandonnant le terrain en litige, n'allait-il pas en effet insulter à la mémoire du comte Sigismond et souffleter le blason de la famille d'Hildesheim? Que dirait le major Bildmann? que pense-

raient les demoiselles de Stolzenfels? que penserait tout le pays? Malgré son désir de vivre en repos, Franz dut se résigner à plaider.

Dès-lors, toute la vie de Muller fut changée. Dès qu'il voulut examiner sévèrement l'administration de ses domaines, il découvrit des désordres, des abus sans nombre qu'une longue impunité avait enhardis et perpétués. Pour trancher le mal dans sa racine, il comprit la nécessité de surveiller par lui-même la gestion de ses biens. Les fermiers, qui d'abord s'étaient réjouis de son arrivée, en apprenant qu'ils auraient affaire à un artiste, à un musicien demeuré jusque-là étranger à tous les devoirs qu'impose une grande propriété, le voyant si actif, si vigilant, le prirent bientôt en aversion. Muller s'en aperçut et en souffrit. Au bout de quelques semaines, tous ses projets de travail, tous ses rêves de renommée étaient ajournés d'une façon indéfinie. La richesse lui prenait plus de temps à Hildesheim que ses élèves à Munich.

Édith avait, pour sa part, rencontré plus d'une déception. Cette vie champêtre qu'elle s'était représentée si poétique, si facile et si douce, ces fermiers qui devaient lui sourire et lui faire fête, ces concerts de bénédictions qui devaient s'élever sur ses pas, toutes ces espérances, tous ces rêves dont elle s'était bercée pendant le voyage de Munich à Hildesheim, où étaient-ils? qu'étaient-ils devenus? Dans les fermes, dans les chaumières, elle n'avait trouvé que des paysans sales et cupides. Elle avait semé ses bienfaits sans recueillir la reconnaissance. Et puis, sans se rendre compte de ce qu'elle éprouvait, Édith sentait autour d'elle une atmosphère corrompue, une atmosphère ennemie. Les valets, qui n'ignoraient pas les soupçons odieux conçus et répandus par les vieilles filles et les Bildmann, s'y étaient associés avec l'empressement des ames basses. Édith leur commandait toujours avec douceur et ne surprenait jamais sur leur visage une intention affectueuse. Un jour, elle était allée avec ses enfans à une fête champêtre du voisinage: l'accueil glacé qu'elle avait reçu, les sourires ironiques, les regards dédaigneux, les chuchotemens équivoques, l'avaient jetée dans un trouble profond. Elle était rentrée confuse, humiliée, s'épuisant vainement à deviner l'offense dont elle rougissait, à découvrir la blessure qui causait sa souffrance. Plus clairvoyante que Muller, elle ne s'était pas un seul instant abusée sur le caractère et les dispositions des Bildmann et des Stolzenfels. Depuis son arrivée au château, ils n'avaient pas mis le pied chez elle, et Franz avait dû finir par comprendre que la discrétion poussée à ce point pouvait à bon droit passer pour de l'impertinence. Quelques visites qu'il avait faites à l'aristocratie des environs avaient été couronnées d'un succès pareil. Muller semblait en prendre gaiement son parti, et peut-être était-il sincère. Notre bonheur, disait-il avec raison, n'a besoin de personne et se passera aisément des Stolzenfels et des Bildmann. C'était aussi l'avis d'Édith; cependant,

sans regretter une société qui lui offrait bien peu d'attraits, Édith, en dépit d'elle-même, ressentait vivement l'outrage. Elle souffrait aussi de son isolement. Le luxe qui l'entourait était pour elle un luxe inutile. Que faire des chevaux qui remplissaient les écuries? des voitures qui garnissaient les remises? Que faire de ces vastes salles qui n'étaient plus nues, mais qui demeuraient désertes? Cette opulence sans emploi ressemblait à une raillerie. Tout entier au soin de ses affaires, Franz n'avait pas une heure de loisir. Hors de chez lui pendant le jour, il rentrait le soir, maussade et fatigué, pour souper et dormir. Plus d'intimité, plus de petits concerts, plus de ces entretiens charmans qui abrégeaient autrefois les soirées. Édith avait une ame tendre; son cœur n'était pas fait pour la solitude. Hermann et Marguerite échappaient à l'âge qui exige une sollicitude assidue, et n'avaient pas encore atteint la saison où les enfans sentent le prix de l'affection, et rendent ce qu'ils reçoivent. Franz, d'ailleurs, voulant se donner bon air, s'était avisé d'appeler au château une gouvernante pour sa fille et un gouverneur pour son fils. Châtelaine d'Hildesheim, au milieu d'un parc presque royal, entourée de nombreux serviteurs, maîtresse absolue d'un immense domaine, Édith était dévorée d'ennui. Toutefois elle se résignait sans trop d'efforts à cette vie nouvelle, dans l'espérance que les choses prendraient bientôt un cours meilleur.

Un matin, de bonne heure, elle était descendue au parc. Elle se promenait, seule et triste, dans une allée étroite, passant en revue toutes les déceptions, tous les désenchantemens qu'elle avait essuyés depuis trois mois. Octobre approchait. Quoique parée encore et souriante, la nature était déjà prise de ce premier frisson qui précède la fin des beaux jours. Tout promettait une journée resplendissante; mais le soleil n'avait pas achevé de pomper la rosée, et le fond de l'allée se dessinait vaguement dans la brume. Édith marchait tête baissée; la matinée un peu fraîche et voilée, les feuilles humides qui se détachaient sans bruit, le vol inquiet, le cri effaré des oiseaux, ajoutaient encore à sa mélancolie. Elle marchait depuis près d'une heure, laissant errer son esprit de rêverie en rêverie, quand tout à coup, en levant la tête, elle aperçut, à quelques pas devant elle, un jeune homme qu'elle voyait pour la première fois : c'était Frédéric de Stolzenfels, arrivé la veille au château.

Retenu par les exigences de son service ou plutôt par quelque nouvelle équipée, Frédéric n'avait pu jusque-là mettre à profit les généreuses dispositions de son noble parent. D'ailleurs, tout en respectant les dernières volontés du défunt, il n'était pas pressé de revoir le domaine qui avait dû lui appartenir. Malgré l'insouciance et la légèreté de son caractère, il ne pensait pas sans humeur au ménage du musicien, et n'éprouvait, à vrai dire, aucun désir de le connaître. D'autre part,

Ulrique et Hedwig ne l'attiraient guère, depuis qu'elles ne régnaient plus en souveraines sur Hildesheim. Cependant Frédéric avait senti ses répugnances diminuer à mesure que ses ressources décroissaient, et, sa bourse une fois vidée, il s'était décidé, comme par enchantement, à venir passer un congé de quelques mois chez ses tantes. En arrivant, il ignorait encore l'infame calomnie inventée par les Bildmann, de concert avec les vieilles filles. Il l'accueillit sans examen, sans hésitation; seulement, loin de partager l'indignation qui embrasait ces saintes ames, il montra pour les coupables une indulgence plus qu'évangélique.

— A la bonne heure! s'écria-t-il, voilà qui réhabilite complétement dans mon esprit la vie du comte Sigismond. Il était aussi par trop ridicule de se voir dépouillé par une chanson tyrolienne. Les choses ainsi posées, il n'y a plus rien à dire; c'est parfaitement convenable. Mon cousin était homme d'esprit; je regrette à cette heure de ne lui avoir pas témoigné plus d'affection et de dévouement. Pourquoi me cachait-il la vérité? Nous aurions voyagé ensemble. Ah çà! j'espère, ajouta-t-il, que l'héritière est jeune et jolie?

— Vous la verrez, mon neveu, répliqua Ulrique en échangeant avec Hedwig un regard d'intelligence; sa jeunesse et sa beauté nous coûtent trop cher pour que nous puissions en parler à notre aise et avec impartialité.

— Si elle est jeune et belle, reprit Frédéric, honneur au comte Sigismond, réparation à sa mémoire, et que son ombre me pardonne de l'avoir méconnu vivant!

A ces mots, Hedwig et Ulrique échangèrent un nouveau regard; ces deux nobles ames s'étaient déjà comprises. Quant à Frédéric, la pensée qu'une jeune et jolie femme, de vertu peu farouche, vivait sous le toit d'Hildesheim, avait suffi pour lui tourner la tête. Habitué aux conquêtes faciles, déshérité par un caprice, comme le reste de sa famille, il lui semblait plaisant de prendre sa revanche, en donnant une nouvelle extension au droit, que lui conférait le testament, de chasser sur les terres du comte Sigismond. La journée étant avancée, il remit au lendemain sa visite chez Muller.

Le lendemain, en se trouvant en présence d'Édith, qu'il n'espérait pas rencontrer si tôt, Frédéric se disposait à l'aborder d'un ton cavalier; mais, frappé de l'air modeste et sérieux de la jeune châtelaine, quoique convaincu qu'il avait devant lui la maîtresse du comte Sigismond, il se sentit troublé et la salua avec déférence. Édith s'était arrêtée, ne sachant si elle devait poursuivre sa route ou retourner sur ses pas; bien qu'elle eût pris connaissance du testament, jamais en aucun temps sa pensée ne s'était portée sur Frédéric, et elle le regardait avec une curiosité mêlée de défiance. Dans un élégant costume de matin, avec son

air de biche effarouchée, elle était charmante, et le jeune officier reconnut tout d'abord que son cousin avait eu bon goût.

— Madame, dit-il enfin avec courtoisie, vous êtes sans doute étonnée de me rencontrer à cette heure dans votre parc; vous ignorez qui je suis. J'appartiens à la famille du comte Sigismond; vous avez devant vous Frédéric de Stolzenfels, le plus humble de vos serviteurs.

— Je sais, monsieur, répondit Édith, les droits que vous a donnés le comte Sigismond; si vous ne les teniez pas de la volonté de votre parent, croyez bien que mon mari se fût empressé de vous les accorder.

En achevant ces mots d'une voix un peu émue, elle voulut poursuivre sa promenade; mais l'allée était étroite, et Frédéric montrait peu d'empressement à lui livrer passage.

— Madame, reprit-il, vous voudrez bien me pardonner de ne m'être pas encore présenté chez vous. Depuis la mort du comte, mon service m'a retenu loin d'Hildesheim, et je n'ai obtenu que la semaine dernière le congé que je mets maintenant à profit.

— Pourquoi chercher à vous excuser, monsieur? répliqua Édith avec un triste sourire. En fait d'égards et de bienveillance, nous n'avons pas été gâtés par votre famille. Vous du moins, monsieur, vous ne nous devez rien, et de votre part un peu de rancune semblerait chose toute naturelle.

— Moi, de la rancune! repartit vivement Frédéric : j'en avais peut-être hier, peut-être encore ce matin; à cette heure, madame, je ne m'en souviens plus. J'ignore quelles sont vis-à-vis de vous les dispositions de mes tantes, du major Bildmann et de la très vénérable Dorothée. Si mes tantes ont manqué de politesse, je suis loin de les approuver. Ce sont de vieilles filles; il faut savoir pardonner quelque chose aux rancunes du célibat. Quant au major, c'est un manant; sa femme est une péronnelle, et la conduite de ces gens-là, quelle qu'elle soit, ne mérite pas seulement qu'on s'en préoccupe. Pour moi, madame, je suis loin d'en vouloir au comte Sigismond; maître absolu de sa fortune, il a bien fait d'en disposer en faveur d'une jeune et gracieuse châtelaine. Je ne le blâme pas, je l'approuve, je l'en remercie. Un frais visage est toujours et partout le bien-venu.

Comme Édith rougissait et ne répondait pas,

— Eh bien! madame, continua Frédéric, qui ne voulait pas laisser tomber l'entretien, comment passez-vous votre temps? comment égayez-vous vos journées? Le château d'Hildesheim est, à ce qu'on dit, un chef-d'œuvre d'architecture; mais, à coup sûr, il n'est pas fait pour inspirer la joie. Avez-vous visité les environs? Aimez-vous la chasse, les courses à cheval? Votre mari est-il de joyeuse humeur? S'il y consent, nous chasserons ensemble, et j'espère, madame, que vous voudrez bien parfois être de la partie.

— Jusqu'ici, monsieur, répondit Édith, nous n'avons reçu personne au château; personne n'est venu troubler notre solitude. Quelle distraction puis-je attendre, si tout le monde s'éloigne de nous?

— Le beau malheur! s'écria Frédéric en riant, vous voilà bien à plaindre, parce qu'un tas de hobereaux entichés de leurs quartiers ne vous invitent pas à partager leur ennui et leur maigre pitance! Vous ne savez donc pas que la plus grande politesse qu'ils puissent faire aux gens est de ne pas les voir et de s'enfermer dans leurs pigeonniers. Malgré quelques petits travers, mes tantes sont au fond d'excellentes créatures; mais, entre nous, on ne s'amuse pas chez elles. Le major est un sac à vin. Croyez-moi, madame, et laissez-moi faire, votre vie aura bientôt changé d'aspect. Aujourd'hui même, je veux connaître votre mari. Je jurerais que nous nous conviendrons. S'il le permet, je vous ferai les honneurs du pays. Il est musicien, j'aime la musique. S'il n'aime pas la chasse, je lui apprendrai à l'aimer. Je veux vous montrer une chasse à courre; vous verrez un beau spectacle. Le gibier ne manque pas à Hildesheim; depuis mon dernier congé, je ne pense pas qu'on lui ait fait une bien rude guerre. Tant que les chevreuils et les faisans n'auront à redouter que le plomb du major, ils vivront en repos et se multiplieront. Vous montez à cheval? Si vous avez besoin de quelques leçons, je serai toujours à vos ordres. Faut-il dresser pour vous un alezan et le rendre docile comme un mouton? vous pouvez compter sur moi; j'ai fait mes preuves. Au régiment, j'ai dompté des chevaux dont personne ne pouvait avoir raison. J'en sais un dans les écuries du château, qui n'a pas encore quatre ans; je veux qu'avant huit jours il s'agenouille devant vous, qu'il hennisse de joie en vous apercevant, qu'il vienne manger dans votre blanche main.

Tout en causant ainsi, ils se promenaient dans le parc. Sans y songer, sans y prendre garde, Édith s'était mise à marcher près de Frédéric, et tous deux allaient à pas lents le long des charmilles. Le brouillard s'était dissipé; il ne restait plus que de blanches vapeurs qui s'accrochaient aux branches et s'éparpillaient çà et là comme des flocons de ouate. Le soleil triomphant s'était emparé du ciel; la nature, ranimée et joyeuse, semblait croire au retour du printemps. Édith souriait aux gais projets de Frédéric; Frédéric admirait la beauté, la grace d'Édith, et se disait qu'en fin de compte son cousin avait été moins généreux qu'on ne se plaisait à le dire. Il y avait pourtant dans le maintien et dans tous les discours de cette jeune femme quelque chose de grave, d'honnête et d'ingénu qui le déroutait singulièrement et l'embarrassait malgré lui. La chasteté a son parfum auquel les libertins eux-mêmes ne se trompent guère. Plus d'une fois Frédéric avait essayé de donner à l'entretien un tour plus vif et plus piquant; il s'était toujours arrêté devant le sourire naïf ou le regard étonné de la châtelaine. Déjà il se

demandait avec inquiétude s'il ne s'était pas trop pressé d'ajouter foi aux assertions de ses deux tantes. Pour savoir à quoi s'en tenir, il amena résolûment la conversation sur le comte d'Hildelsheim; tandis qu'il parlait, il regardait Édith, pour surprendre sur son front ou dans ses yeux le trouble et la confusion d'un tendre souvenir. Édith, calme et sereine, effeuillait sous ses doigts une rose d'automne qu'elle avait cueillie en passant. Poussé à bout:

— Convenez, madame, s'écria-t-il enfin, qu'avec toutes ses bizarreries, le comte Sigismond était un galant homme. Pour ma part, je l'aimais, et je comprends très bien qu'il ne vous ait pas été indifférent.

Pour toute réponse, Édith raconta naïvement, en quelques mots, de quelle manière elle avait connu le comte Sigismond, et l'unique soirée qu'il avait passée près d'elle à Munich. Tout cela fut dit avec tant de candeur, avec un tel accent de vérité, que Frédéric, lorsqu'elle eut achevé, demeura confondu.

— Comment! s'écria-t-il, vous ne l'avez vu qu'une fois! et il s'est présenté lui-même! et il est parti sans vous dire son nom! et vous ne l'avez jamais revu depuis!

— Jamais, monsieur.

— Franchement, reprit Frédéric, à la place de mon noble parent, je n'aurais pas été si discret.

Puis Édith, pressée de questions, en vint à parler de Muller, de ses enfans, de Spiegel, de la vie paisible et laborieuse qu'ils menaient ensemble à Munich. La vérité sans voile se laissait voir au fond de ses discours, comme une belle fleur épanouie sous le cristal d'une eau transparente. Frédéric, en l'écoutant, allait de surprise en surprise.

— Tenez, monsieur, voici mes enfans, s'écria tout à coup Édith en lui montrant Hermann et Marguerite qui accouraient du bout de l'avenue. Vous ai-je trompé? Sont-ils beaux et charmans?

Frédéric examina la petite fille avec une attention scrupuleuse; mais vainement chercha-t-il sur ce minois rose et frais un trait, une ligne, un signe qui rappelât le pâle et long visage du comte Sigismond. En voyant cette jeune mère et ces jolis enfans qui se disputaient ses baisers, il comprit jusqu'à l'évidence que ses tantes se méprenaient.

Ils se séparèrent à quelques pas du château. Édith rentra et trouva le salon désert; Muller était déjà sorti. Elle s'accouda sur l'appui d'une fenêtre ouverte, et se mit à rêver à toutes les scènes de bruit et de mouvement dont Frédéric venait de l'entretenir, à la vie nouvelle qu'il venait de lui faire entrevoir comme une rive enchantée et prochaine. Au bout de quelques instans, elle entendit le son éclatant des fanfares : c'était Frédéric, en habit de chasse, suivi de la meute complète, escorté de tous les piqueurs. En passant sous la croisée où Édith se tenait assise, il retint avec grace l'ardeur de son cheval, s'inclina, partit au

galop, et, près de disparaître, au détour de l'allée, se retourna pour saluer une fois encore le doux visage qui le suivait des yeux. Son costume faisait valoir toute l'élégance de sa taille : Édith ne put s'empêcher de remarquer la bonne mine de son nouvel hôte.

VII.

Le premier mouvement de Frédéric, après avoir découvert sa méprise, n'avait pas été, comme on pourrait le supposer, de s'indigner contre la calomnie, de s'accuser lui-même, de se repentir et de renoncer à ses espérances. En admettant comme véridiques les soupçons injurieux de ses tantes, Frédéric n'avait cru porter atteinte ni à la mémoire de son cousin ni à la considération d'Édith. Édith en effet eût aimé le comte Sigismond, le comte Sigismond eût payé son bonheur du don de ses domaines, la femme de Muller eût accepté sans hésiter le prix de sa tendresse ou de sa complaisance, le jeune officier n'aurait vu là rien que de simple et de légitime. Habitué depuis long-temps à ces sortes de transactions, Frédéric n'était pas homme à s'effaroucher pour si peu, non qu'il manquât d'honneur, de délicatesse et de loyauté; seulement, toutes les fois qu'il s'agissait d'appliquer la morale à l'amour, il était rempli d'indulgence. Dans la découverte qu'il venait de faire, il n'avait compris qu'une chose : la place ne se rendrait pas aussi tôt qu'il l'avait d'abord espéré.

— Allons, s'était-il dit en soupirant, il faudra faire un siége en règle. Eh bien! cela m'occupera et me formera. Il me reste toujours une revanche à prendre, et, si ce n'est pas sur mon cousin, c'est sur Muller que je la prendrai.

Dès le lendemain, il se présentait chez Muller. En homme habile, il sut dès le premier jour se concilier l'amitié du mari et des enfans. Par une contradiction que les esprits clairvoyans s'expliqueront sans doute, Ulrique et Hedwig lui avaient donné des jouets et des bonbons pour les enfans. Quant à Franz, Frédéric n'eut vraiment pas grand'peine à le gagner. Le nouveau maître d'Hildesheim était si peu résigné à l'isolement que lui avaient fait les Bildmann et les Stolzenfels, qu'il accueillit Frédéric avec l'empressement et la gratitude des parias quand ils reçoivent par hasard un témoignage d'affection ou de bienveillance. Les visites de Frédéric n'étaient-elles pas une protestation éclatante contre l'insolence des vieilles filles, du major, de Dorothée et de tous les hobereaux des environs? Frédéric, d'ailleurs, était un bon vivant, qui se mettait partout à l'aise et devinait avec une rare sagacité le caractère des hommes à qui il avait affaire. Sous des dehors insoucians, il cachait un esprit fin et observateur. En cette occasion, sa sagacité ne fut pas sou-

mise à une épreuve difficile, car Muller, dès la première entrevue, lui ouvrit son cœur tout entier.

A partir de ce jour, Frédéric se trouva établi chez ses hôtes sur le pied de la familiarité. Sa présence jeta un peu d'animation dans ce ménage qui s'attristait de plus en plus. La gaieté de son humeur, la verve et l'entrain de son caractère, la vivacité de ses reparties, les mille enfantillages auxquels il se prêtait pour amuser Hermann et Marguerite, avaient réveillé la vie dans cette famille dépaysée. Il organisait des parties de chasse, des parties de pêche, des promenades à cheval, de joyeux pèlerinages aux ruines d'alentour. Fidèle à ses engagemens, il avait dressé pour Édith un bel alezan aux jambes de cerf, au cou de cygne, à la tête fine et busquée, plein de fougue et d'ardeur, mais docile à la voix de sa jeune et jolie maîtresse. Frédéric excellait à tous les exercices du corps. Il tuait les chevreuils sous le nez de Muller, et, quand ils chevauchaient tous deux auprès d'Édith, la jeune femme ne pouvait s'empêcher d'établir entre les deux cavaliers une comparaison qui n'était pas toujours à l'avantage de son mari. Au bout de quelques semaines, les enfans ne pouvaient plus se passer de Frédéric; Muller ne mangeait avec appétit que lorsqu'il l'avait à sa table, et le grondait s'il restait plus d'un jour sans venir s'asseoir à son foyer. Édith elle-même, sans ressentir pour lui une vive affection, le remerciait tout bas d'avoir presque dissipé le sombre ennui qui la consumait. Ainsi qu'il l'avait dit, Frédéric aimait la musique; il chantait le soir avec Édith, tandis que Franz, enfoncé dans un large fauteuil, méditait à loisir les exploits et les assignations qui tombaient comme grêle au château, depuis que maître Wolfgang, au nom du nouveau châtelain d'Hildesheim, avait donné signe de vie aux adversaires du comte Sigismond, et déchaîné toute l'armée de la chicane. Bref, en moins d'un mois, le jeune officier était parvenu à se rendre indispensable. Il n'avait jamais aimé sérieusement; tout en rendant justice à la grace d'Édith, réussir auprès d'elle n'était pour lui qu'une affaire de passe-temps et de vanité. Muller lui avait pris le château d'Hildesheim; prendre Édith à Muller lui semblait de bon goût et de bonne guerre. Mieux il comprenait qu'il avait devant lui une femme résolue à la résistance, ou qui plutôt, dans la candeur de son ame, ne s'attendait même pas à l'attaque, plus il se piquait au jeu et se faisait un point d'honneur d'emporter une place si forte, qu'elle paraissait imprenable. Assuré d'ailleurs que l'audace et la présomption n'étaient pas ici un moyen de succès, il menait son entreprise à petit bruit; il ne hasardait pas une parole qui pût alarmer le cœur d'Édith; en attendant l'occasion de lui déclarer son amour, il professait pour elle une amitié désintéressée, chevaleresque, si bien qu'Édith, dans le secret de sa pensée, le comparait parfois à Spiegel.

Un incident frivole vint encore affermir le crédit de Frédéric dans le ménage de nos amis.

On n'a pas oublié que le major Bildmann et les demoiselles de Stolzenfels, profitant de l'indulgence du comte Sigismond, avaient pris dans le parc d'Hildesheim un coin de terrain pour leur usage personnel, et l'avaient entouré d'une haie vive. On se souvient que Muller, dans un louable sentiment de condescendance, avait légitimé cette double usurpation. Le malheureux ne se doutait pas des désastres que sa tolérance devait entraîner.

On touchait à la fin d'octobre. Un matin, à l'heure où le parc était habituellement désert, Hermann et Marguerite rôdaient autour de l'enclos Bildmann comme deux jeunes loups autour d'une bergerie. Ils avaient pour se promener et s'ébattre en liberté un parc de deux cents arpens; mais ils en faisaient fi et ne se sentaient attirés que par les deux coins de terrain où il leur était interdit de pénétrer. Une fois déjà ils s'étaient introduits furtivement dans l'enclos Stolzenfels, ce qui avait valu à Muller des récriminations assez aigres de la part d'Hedwig et d'Ulrique. Un matin donc, ne se souvenant déjà plus de l'admonestation paternelle, ils rôdaient autour de l'enclos Bildmann. La passion du fruit défendu se trahissait dans les regards curieux et avides qu'ils plongeaient entre les éclaircies de la haie à demi dépouillée. Marguerite voyait des touffes éblouissantes de dahlias et de chrysanthèmes, Hermann apercevait un magnifique cerf-volant qui faisait depuis quinze jours les délices et l'orgueil d'Isaac. Ils s'en étaient tenus d'abord à une contemplation silencieuse; mais bientôt, poussés par le démon de la convoitise, s'encourageant, s'excitant l'un l'autre, ils s'étaient mis à fureter, chacun de son côté, pour découvrir une ouverture qui leur permît d'entrer dans ce jardin des Hespérides. Hélas! sur tous les points, la haie était épaisse, impénétrable, et trop élevée d'ailleurs pour qu'Hermann songeât à sauter par-dessus. Les lézards et les roitelets pouvaient seuls s'aventurer dans ce fourré d'ajoncs, d'épines et de houx. Découragés, les deux enfans allaient renoncer à l'entreprise, quand tout à coup, ô surprise! ô bonheur! Hermann, par un mouvement de révolte et de mutinerie, s'étant avisé d'envoyer un violent coup de pied dans la porte, la porte céda et s'ouvrit; contre son habitude, le major avait oublié la veille de donner un tour de clé à la serrure. Après s'être assurés que personne n'était là pour les observer, Hermann et Marguerite se glissèrent dans l'enclos, et, tandis que Marguerite moissonnait les plus belles fleurs qu'elle déposait dans un pan de sa robe, Hermann s'emparait du cerf-volant, déroulait le peloton de ficelle et se disposait à l'enlever. Quelle joie! quelle fête! Avec quelle ardeur Marguerite saccageait toutes les plates-bandes! Quelle attitude triomphante avait Hermann offrant à la bise d'octobre le cerf-volant, qui, déjà soulevé, agi-

tait, en signe d'allégresse, sa belle queue de papier frisé! Mais voici bien une autre affaire! Isaac Bildmann se précipite dans l'enclos, reconnaît son cerf-volant, se jette sur Hermann et le lui arrache des mains. Hermann n'avait pas sur le tien et le mien des idées bien nettes ni bien arrêtées; il reprend le cerf-volant et distribue quelques bourrades à Isaac, qui réplique sur le même ton. Une lutte en règle s'engage bientôt entre les deux champions. Isaac est plus âgé, plus robuste, plus vigoureux; Hermann est plus ardent, plus brave, plus alerte. La victoire est long-temps incertaine; Isaac va l'emporter peut-être, quand Marguerite, inspirée par l'amour fraternel, se met de la partie, et, tout en retenant d'une main le pan de sa robe où elle a serré sa moisson, elle tire de l'autre la jambe du petit Bildmann, qui roule sur le gazon.

En héros généreux, Hermann n'abusa pas de son triomphe; content de voir son ennemi terrassé, il s'éloignait avec le cerf-volant, entraînant avec lui Marguerite, tandis qu'Isaac, resté sur la place, poussait des cris de blaireau pris dans un traquenard. Nos deux vainqueurs hâtaient le pas; comme ils allaient franchir la porte de l'enclos, le major parut sur le seuil. Arracher le cerf-volant des mains d'Hermann, renverser les fleurs que Marguerite emportait dans sa robe, ce fut pour lui l'affaire d'un instant. Il ne s'en tint pas là; exaspéré par les cris d'Isaac, ayant à cœur de venger l'honneur des Bildmann outragé dans la personne de son fils, il saisit l'oreille d'Hermann, et dans un accès de cruauté la tira jusqu'au sang. En entendant crier son frère, Marguerite, à son tour, se mit à crier. Attirée par tout ce vacarme, la valetaille était accourue; Ulrique et Hedwig, à leur fenêtre, approuvaient du geste et de la voix la brutalité du major. Au milieu de cette scène de désordre, Muller survint; il voulut savoir et se fit expliquer la cause de la querelle.

— Vos enfans, répondit brusquement le major, se sont permis d'entrer dans mon jardin, dans l'enclos que je me suis réservé, qui m'appartient, qui n'appartient qu'à moi. Votre fille a saccagé mes plates-bandes; ce petit vaurien a pris le cerf-volant d'Isaac, et, pour garder le bien d'autrui, il n'a pas craint de frapper le fils du major Bildmann. Grace à Dieu, la vengeance ne s'est pas fait attendre; je lui ai tiré les oreilles, et je lui promets de recommencer chaque fois qu'il frappera mon fils.

Hermann pleurait en silence, Marguerite sanglotait, Muller était blanc de colère.

— Que parlez-vous d'enclos et de jardin? s'écria-t-il s'adressant au major. Il n'y a ici qu'un maître, c'est moi, et vous le savez. Jusqu'ici, j'ai toléré de votre part ce ridicule empiétement; à compter d'aujourd'hui, j'entends et je veux que cette haie soit abattue. Le testament du

comte est formel; il vous abandonne la jouissance d'une aile du château, il ne dit pas un mot de votre enclos, de votre jardin. Les fleurs qu'a cueillies Marguerite sont bien à elle, puisqu'elles sont à moi. Quant à Hermann, s'il a pris le cerf-volant de votre fils, il a eu tort, mais il suffisait de le gronder; vous l'avez battu, c'est une lâcheté.

A ce dernier mot, le major bondit comme s'il eût senti tout son sang indigné bouillonner dans ses veines.

— Monsieur, s'écria-t-il en marchant vers Muller dans une attitude militaire, vous savez sans doute qu'une telle parole ne s'efface que dans le sang?

— Donnez à mes paroles le sens qui vous plaira, répliqua Muller hors de lui et ne songeant pas à reculer d'une semelle; si vous voulez une réparation, vous l'aurez aussi complète que vous pouvez la désirer. Je me mets à vos ordres.

Jusque-là, le major s'était montré d'autant plus intraitable, d'autant plus hautain qu'il ne croyait pas le musicien en état de lui tenir tête. Enhardi par l'air doux et timide que Muller avait habituellement, il était brave tout à son aise. Quand il vit que Franz le prenait au mot, il regretta son imprudence. Cependant, pour se ménager une retraite, il continuait d'élever la voix, espérant que Muller ne tarderait pas à revenir sur sa première résolution, et se déciderait à dénouer la querelle d'une façon moins belliqueuse. Franz, de plus en plus irrité, refusait de rien entendre. Les deux vieilles filles, qui de leur fenêtre assistaient à cette scène et semblaient applaudir le major, avaient achevé de l'exaspérer.

— Je vous le répète, monsieur, s'écria-t-il d'une voix altérée, mais ferme, vous aurez la réparation que vous demandez. Je n'ai jamais touché ni une épée, ni un pistolet, mais peu importe; nous nous battrons demain, aujourd'hui, tout à l'heure, quand vous voudrez.

A cet aveu rassurant pour son courage, le major releva fièrement la tête. Pourtant, ne voulant pas exposer sa poitrine à un coup fourré, sa tête à quelque balle étourdie :

— Monsieur Muller, reprit-il avec dignité, vous avez en moi un loyal adversaire. Vous ne connaissez ni l'épée, ni le pistolet : ces deux armes me sont depuis long-temps familières; pour égaliser les chances, nous nous battrons au sabre.

— Au sabre, au fusil, répliqua Muller; pour châtier votre insolence, toutes les armes me seront bonnes.

Et prenant ses deux enfans par la main, il tourna le dos au major.

Retirée au fond de son appartement, Édith n'avait rien entendu. En voyant entrer son mari, encore pâle et tremblant de colère, elle se leva toute troublée et courut à lui. Franz n'était pas fâché de prouver à sa femme qu'il ne manquait au besoin ni de fermeté ni de caractère : il

raconta ce qui venait de se passer. Vainement Édith essaya de le ramener à des sentimens plus pacifiques, de lui montrer toute la puérilité d'un duel engagé à propos d'un cerf-volant.

— Peu importe la cause! répondit Muller d'un ton décidé; je suis las de l'insolence des Bildmann et des Stolzenfels. L'occasion se présente aujourd'hui de leur apprendre clairement ce que je pense de leur conduite, et je dois la saisir avec empressement. Je vais, dès ce matin, m'occuper de chercher mes témoins. Je suis sûr que Frédéric ne refusera pas de m'assister dans une affaire d'honneur. Il doit avoir un sabre, il me le prêtera, car c'est au sabre que nous nous battons.

— Au sabre! s'écria Édith épouvantée.

— Ne t'effraie pas, répliqua Franz en l'embrassant; j'ai la main heureuse, et je m'engage à t'apporter demain les deux oreilles du major.

Il s'arracha aux étreintes de sa femme éplorée et sortit. Quelques instans après, Frédéric entra et trouva Édith en larmes. Il revenait de la chasse, et ne savait rien.

— Qu'est-il arrivé, grand Dieu! dit-il en s'approchant d'Édith avec intérêt; madame, qu'avez-vous? Un de vos enfans se serait-il blessé? Parlez, de grace! parlez, je vous en prie.

Et, pour la première fois, il osa lui prendre les mains.

— Monsieur Frédéric, s'écria Édith d'une voix suppliante, promettez-moi, jurez-moi, sur la mémoire de votre mère, que vous ne prêterez pas votre sabre à mon mari.

— Mon sabre! dit Frédéric étonné; qu'en veut-il faire?

— Il veut se battre.

— Avec qui?

— Avec le major, s'écria Édith éclatant en sanglots.

Puis elle raconta en pleurant la scène du jardin.

— N'est-ce que cela? dit Frédéric en riant; laissez-moi faire, et séchez vos larmes; le major entendra raison.

— Que ferez-vous? que pouvez-vous faire? reprit Édith en se tordant les bras; le mal est désormais sans remède. Mon mari a été provoqué, il est sorti pour chercher des témoins. Franz est doux comme un agneau, mais il est brave comme un lion. Toutes mes prières ont échoué contre sa volonté : il veut se battre, il se battra, et l'affreux major le tuera.

— Bah! s'écria Frédéric, le major n'a jamais tué et ne tuera jamais personne.

— Il le tuera, vous dis-je! C'est un homme de guerre, tandis que Franz n'a jamais mis le pied dans une salle d'armes.

— Rassurez-vous, madame, reprit Frédéric d'un ton d'autorité; je vous promets qu'ils ne se battront pas. Attendez-moi; avant une heure, je vous apporterai des paroles de paix.

— Monsieur Frédéric, ajouta Édith, heureuse et pourtant alarmée de l'intervention du jeune officier; vous êtes militaire, vous savez qu'un homme tient par-dessus tout à son honneur. J'aime mon mari; pour le sauver, je verserais tout mon sang avec joie, mais l'honneur de mon Franz ne m'est pas moins cher que sa vie!

— Je vous comprends, madame, répondit Frédéric sincèrement ému. Dans la démarche que je vais faire et dont je garantis le succès, il ne sera rien dit, il ne sera rien fait, je vous en donne ma parole, rien qui puisse porter atteinte à l'honneur, à la dignité, au légitime orgueil de l'homme que vous aimez.

Après avoir salué Édith avec respect, il se rendit chez le major Bildmann, et là, sans préambule, sans exorde, il aborda cavalièrement le sujet de sa visite.

— J'apprends, major, que vous allez vous battre?

— C'est la vérité.

— Votre résolution...

— Est inébranlable. On m'apporterait des excuses que je ne les accepterais pas.

— Ainsi, major, vous êtes bien décidé?

— Je suis tout prêt; tenez, voilà mon sabre.

— En ce cas, je dois vous dire qu'avant de vous battre avec M. Muller, vous avez une affaire à vider avec moi.

— Vous voulez rire?

— Avec vous, major, je ne ris jamais. Plus d'une fois, je le sais, devant témoins, dans des lieux publics, vous vous êtes permis sur mon compte des propos plus que légers. Jusqu'ici, je me suis abstenu de vous demander une réparation. Je respectais en vous la vie d'un chef de famille; mais, puisque vous exposez, sans hésiter, de gaieté de cœur, une vie qui ne vous appartient pas, qui appartient à votre femme, à votre enfant, je prétends user aujourd'hui de mon droit dans toute sa rigueur. Vous m'avez offensé, offensé plus d'une fois; ma patience est à bout, et vous me rendrez raison!

Au ton résolu de Frédéric, le major comprit qu'il s'agissait d'une provocation sérieuse. Il n'avait pas pour l'odeur de la poudre une passion bien décidée, et la lame d'une épée lui donnait des éblouissemens.

— Avant de vous rendre raison, dit-il à Frédéric, j'espère, monsieur, que vous voudrez bien m'expliquer la nature de l'offense dont vous demandez réparation.

— Vraiment, répliqua Frédéric, j'aurais fort à faire si je voulais rappeler ici tous les propos impertinens que vous avez tenus sur mon compte. Je n'aurais que l'embarras du choix. Vous savez aussi bien que moi ce que vous avez dit, et je n'ai pas besoin de vous rafraîchir la mémoire. Tenez, pour ne vous citer qu'un propos entre mille, n'avez-vous

pas dit que j'avais dissipé mon patrimoine dans les tripots? L'avez-vous dit, oui ou non?

— Je ne m'en défends pas, répondit Bildmann; mais vous-même n'avez-vous pas répandu le bruit que j'avais mangé la dot de ma femme au cabaret?

— N'avez-vous pas donné à entendre, poursuivit Frédéric, qu'après avoir ruiné mes tantes, j'étais venu vivre aux dépens de mon cousin? Est-ce vrai, oui ou non?

— J'en conviens, répondit le major; mais vous-même n'avez-vous pas prétendu qu'après avoir mis ma femme et mon enfant sur la paille, j'étais venu ici, comme un mendiant, trop heureux de trouver chez le comte Sigismond un gîte et un morceau de pain?

— J'ai dit sur vous ce qu'il m'a plu de dire, reprit Frédéric avec hauteur; je n'ai jamais fait mystère des sentimens que vous m'inspirez. Quant à ce que vous pouvez dire de moi, c'est autre chose. Je vous défends de prononcer mon nom autrement qu'avec respect, avec déférence. Ceci est pour l'avenir; quant au passé, je vous en demande raison.

— Vous penserez de moi tout ce que vous voudrez, repartit le major d'un air magnanime; les preuves du major Bildmann sont faites depuis long-temps. Je n'ai pas à redouter l'opinion. Je vous le répète, jeune homme, pensez de moi ce que vous voudrez; jamais je ne consentirai à me battre avec un parent.

— Puisqu'il en est ainsi, major, vous ne vous battrez avec personne, car je n'entends céder mon tour ni à M. Muller ni à d'autres. Votre vie m'appartient, et vous ne pouvez en disposer sans ma permission.

— J'ai provoqué Muller, dit le major. J'en suis fâché pour vous, mais l'affaire est maintenant trop avancée pour en rester là.

— Vous avez une manière toute simple de l'arrêter.

— Laquelle, je vous prie?

— Faites des excuses.

— Jamais, monsieur, jamais! s'écria héroïquement le major.

— A votre aise, poursuivit Frédéric. Encore un mot, et j'aurai fini. Si ce soir, à neuf heures, M. Muller n'a pas reçu vos excuses, demain, au point du jour, vous vous battrez avec moi.

— Vous êtes las de vivre, vous voulez votre mort; eh bien! nous nous battrons.

— Major, ajouta Frédéric, méditez les dernières paroles que vous venez d'entendre; vous avez jusqu'à ce soir pour y réfléchir.

Le soir même, une heure avant le terme fatal, Muller recevait, en présence de Frédéric, une lettre ainsi conçue :

« Monsieur,

« Si j'en étais encore à faire mes preuves de courage, je pourrais

éprouver quelque embarras à vous présenter mes excuses pour un moment de vivacité; mais j'ai versé mon sang sur plus d'un champ de bataille, et je n'hésite pas à retirer la provocation que je vous ai adressée ce matin. Croyez, monsieur, que je regrette sincèrement les paroles qui me sont échappées et qui devaient amener entre nous une rencontre sanglante. J'espère que vous accepterez avec empressement les excuses du major Bildmann; c'est la première fois que j'écris de telles paroles.

« Le major Bildmann. »

Après avoir achevé la lecture de cette épître, Muller, se croyant un foudre de guerre, la remit d'un air de triomphe entre les mains d'Édith, qui remercia Frédéric par un regard où éclatait sa reconnaissance. Malheureusement cette affaire ne devait pas en rester là, car l'apologie présentée par le major était accompagnée d'un post-scriptum.

« *P. S.* Pour éviter à l'avenir tout sujet de contestation entre nous, avertissez vos enfans qu'ils ne doivent jamais pénétrer dans mon enclos. »

Ce post-scriptum était gros d'orages.

VIII.

Dès le lendemain, au lever du soleil, Muller fit appeler les jardiniers du château, et leur donna l'ordre d'arracher sans délai les haies vives qui servaient de limites à l'enclos Bildmann et à l'enclos Stolzenfels. Depuis long-temps, sa patience était à bout, et le post-scriptum de la lettre du major avait comblé la mesure. Muller éprouvait le besoin impérieux de faire acte d'autorité, d'user de ses droits avec une sévérité absolue, de réduire au silence toutes les prétentions impertinentes des Bildmann et des Stolzenfels. Depuis son arrivée au château, il avait toujours montré à ses hôtes tant de tolérance et de générosité, je pourrais dire tant de clémence et de mansuétude, que les jardiniers, en entendant l'ordre qui leur était signifié, ne purent retenir un cri d'étonnement. Il y avait trois jardiniers au château, qui tous avaient vu naître le comte Sigismond, et s'étaient habitués à regarder comme bien fait tout ce qu'il laissait faire. Le plus âgé des trois prit la parole au nom de ses camarades, et s'adressant à Muller :

— Vous n'y songez pas, monsieur! Ces deux enclos ne sont pas à vous; ils appartiennent au bon major et aux bonnes demoiselles. Cinq ans avant votre arrivée au château, nous avons planté sous les yeux du comte Sigismond les haies que vous voulez arracher aujourd'hui.

— Obéissez, répliqua Muller d'une voix sèche, qui ne souffrait aucune objection. Il n'y a ici d'autre maître que moi; c'est à moi seul que vous devez obéir.

— Ma foi, monsieur, répondit l'orateur de la troupe, nous n'osons pas prendre ça sur nous. Dites au bon major et aux bonnes demoiselles de nous le commander, et ça se fera.

— Comment, drôles! reprit Muller de plus en plus exaspéré, vous refusez de m'obéir? Eh bien! je vous chasse tous trois.

— Allez, allez, nous connaissons le testament. Vous ne pouvez pas nous renvoyer : M. le comte a pris soin de nous. C'était celui-là un bon maître! Vous êtes obligé de nous garder; c'est sa volonté, et nous resterons.

— Eh bien! s'écria Muller hors de lui-même, aujourd'hui même je vous chasse. Je ne veux pas garder chez moi un jour de plus des serviteurs insolens.

— A votre aise, monsieur, reprit le jardinier. Nous connaissons nos droits et nous les ferons valoir.

A ces mots, ils s'éloignèrent tous trois à pas lents, en jetant sur Muller des regards qui semblaient le narguer. Muller, sans perdre un instant, ordonna à Wurm de faire venir des cantonniers qui, depuis quelques semaines, réparaient la route d'Hildesheim à Muhlstadt. Wurm obéit, et une heure après l'enclos Bildmann et l'enclos Stolzenfels n'existaient plus. Dire la colère qui transporta le major, Dorothée, Hedwig et Ulrique, serait chose impossible, et je ne veux pas l'essayer. Pour reprendre possession de ces deux enclos qu'ils s'étaient habitués à regarder comme leur bien, les Bildmann et les Stolzenfels résolurent d'un commun accord de planter des pieux, de tendre des cordes et de rétablir ainsi provisoirement la limite de leur propriété. Deux heures après, Muller donnait l'ordre de couper les cordes et d'arracher les pieux, et, comme il le disait, force restait à la loi. Le soir même, comme il s'applaudissait avec Édith de la vigueur qu'il venait de montrer, Wurm lui remit une assignation en bonne forme; cette assignation, libellée avec toute l'élégance du style judiciaire, enjoignait au légataire universel du comte Sigismond de réintégrer dans leurs fonctions les trois jardiniers qu'il avait congédiés le matin, aux termes du testament qui l'avait investi de la propriété d'Hildesheim.

— Allons donc! s'écria Muller en achevant la lecture de ce grimoire; il serait plaisant d'être obligé de garder chez soi des marauds qui vous narguent et refusent d'obéir. S'ils veulent plaider, nous plaiderons. Les tribunaux ne se méprendront pas sur la volonté du comte Sigismond. L'intention du testament n'a pu être de m'imposer des serviteurs indociles et impertinens.

Muller s'endormit joyeux et fier de sa conduite, sans prévoir l'orage qui grondait sur sa tête. Le lendemain, comme il achevait de déjeuner et s'apprêtait à sortir, Wurm lui remit en souriant deux chiffons de papier couverts d'une écriture illisible, ornés de paraphes au bas de chaque page.

— Qu'est-ce encore? dit Muller, qui déjà mettait son chapeau sur sa tête et disait adieu à sa femme.

— Monsieur, reprit Wurm d'un air demi-railleur, demi-triomphant, c'est de la part du major Bildmann et des demoiselles de Stolzenfels.

Wurm sortit en se frottant les mains. Muller se rassit et jeta les yeux sur les papiers qu'on venait de lui remettre. C'était une double assignation au nom du major et des vieilles filles, qui, se fondant sur la tolérance du comte Sigismond et sur les termes du testament qu'ils interprétaient à leur manière, prétendaient rétablir aux frais de Muller les deux haies qu'il avait arrachées.

— De mieux en mieux, s'écria Muller, l'hiver se prépare bien. Voilà de quoi occuper nos soirées. C'est la guerre civile, et, sur ma foi, le vieux corbeau et les vieilles pies trouveront à qui parler.

Fier de son bon droit, ou plutôt pour s'étourdir sur les inquiétudes qui pouvaient lui rester, pareil aux poltrons qui sifflent au moment de leur plus grande frayeur, Muller venait de se mettre à son clavecin et achevait la première page d'une sonate de Haydn, quand maître Wolfgang parut à la porte du salon.

— Pardieu! s'écria Muller sans quitter sa place, c'est le ciel qui vous envoie. J'ai ici sous la main quelques petits papiers qui vous divertiront.

Et il remit à maître Wolfgang les trois assignations. Maître Wolfgang s'assit, les lut en silence, parut méditer profondément, et les déposant sur le clavecin :

— Cela est grave, monsieur Muller, très grave, beaucoup plus grave que vous ne pensez. Il ne s'agit pas ici d'une bagatelle. Quant aux jardiniers, les termes du testament sont précis et formels; vous n'avez dans aucun cas le droit de les congédier; ainsi je vous conseille de renoncer dès à présent à cette prétention. Venons maintenant à votre contestation avec le major Bildmann et les demoiselles de Stolzenfels. Dans quel état avez-vous trouvé le parc à votre arrivée au château? N'est-il pas vrai que le major et les demoiselles de Stolzenfels avaient dès-lors la jouissance exclusive des deux enclos? N'est-il pas vrai que ces deux enclos avaient été, du vivant même du comte Sigismond, entourés d'une haie vive? C'est le cas d'invoquer un axiome que les tribunaux n'ont jamais refusé de reconnaître : possession vaut titre. Si les prétentions du major et des demoiselles de Stolzenfels vous semblaient injustes, exagérées, il fallait, le jour même de votre arrivée, discuter ces prétentions par voie judiciaire. Vous n'en avez rien fait; eh bien! il n'y a pas deux manières d'interpréter votre silence : en n'agissant pas, vous avez consenti. Je ne dois pas vous dissimuler les conséquences de votre conduite. Quels que soient vos droits, il faut vous attendre à une vigoureuse résistance. Placé entre le major Bild-

mann et les demoiselles de Stolzenfels, vous avez, comme on dit, la main prise entre l'arbre et l'écorce. Ce n'est pas tout. On dira dans le pays que vous êtes sans pitié pour la famille du comte Sigismond, que vous êtes ingrat envers votre bienfaiteur, que vous répondez à la générosité par une âpreté sans exemple. Rappelez-vous, monsieur, cette belle parole d'un écrivain antique : « Le droit absolu n'est souvent qu'une injustice absolue. » Vous ne pourrez pas faire un pas dans la campagne sans entendre derrière vous des murmures de réprobation; les vieilles femmes vous désigneront du doigt à tous les enfans du pays comme l'ennemi, le spoliateur des Bildmann et des Stolzenfels. La charité de Mme Muller, croyez-le bien, sera toujours impuissante à conjurer les haines que vous aurez soulevées. Elle aura beau multiplier ses aumônes, elle n'apaisera pas la colère excitée par votre conduite.

A ce tableau de la haine qu'il avait si peu méritée, Muller pâlit.

— Eh bien! dit-il avec l'accent de la résignation, que le major Bildmann et les demoiselles de Stolzenfels relèvent donc la haie de leurs enclos, j'y consens.

Maître Wolfgang contemplait Muller avec orgueil; il jouissait avec délices du trouble qu'il venait de jeter dans l'ame de son client. Muller attendait sa réponse comme un oracle. Après quelques instans de recueillement, maître Wolfgang rompit le silence.

— Les dispositions que vous montrez, monsieur Muller, dit-il en appuyant sur chaque syllabe, vous font le plus grand honneur. Votre empressement à saisir tous les moyens de conciliation qui se présentent révèle chez vous une générosité toute royale. Toutefois, je ne dois pas vous le cacher, il est trop tard maintenant pour adopter des mesures de conciliation. On vous a accusé de faiblesse; vous avez compris la nécessité de montrer de l'énergie, et vous avez bien fait. Sans doute, pour établir votre droit, vous aurez des luttes à soutenir; mais le courage ne vous manquera pas, non plus que le secours de mes lumières. Songez d'ailleurs à ce qui arriverait, si vous faisiez maintenant un pas en arrière. Si vos adversaires vous voient faiblir dans une occasion aussi décisive, que n'exigeront-ils pas de vous? Avez-vous oublié ce que dit le fabuliste : « Laissez-leur prendre un pied chez vous, ils en auront bientôt pris quatre. » Le fabuliste a raison. Croyez-moi, monsieur Muller, si vous n'étiez pas courageux par tempérament, je vous conseillerais d'être courageux par calcul. Vous avez votre dignité à garder; il faut prendre rang dans le pays; il faut être maître chez vous.

— Eh bien! dit Muller, puisque toute conciliation vous semble désormais impossible, nous plaiderons.

Wolfgang s'accouda sur la table et couvrit ses yeux de ses mains.

— L'affaire est grave, très grave, reprit-il après quelques minutes de réflexion.

— Enfin décidez-vous! s'écria Muller, qui perdait patience. Il faut céder ou plaider; je ne vois pas d'autre parti à prendre.

— Eh bien! répondit maître Wolfgang, nous plaiderons. L'affaire est grave, je le répète, mais ce sera un très beau procès!

— Adieu donc, maître Wolfgang, dit Muller, que cette conversation avait fatigué et qui n'était pas fâché de rester seul; adieu, revenez me voir dès que vous aurez entamé le procès, et surtout poussez-le avec vigueur.

Maître Wolfgang ne se levait pas. Muller le contemplait avec une curiosité mêlée d'étonnement. Maître Wolfgang avait ses raisons pour ne pas se retirer.

— Monsieur Muller, dit l'homme de loi, jusqu'à présent je ne vous ai pas dit encore l'objet de ma visite. J'ai écouté vos contestations avec les demoiselles de Stolzenfels, avec le major Bildmann, avec les jardiniers; il me reste à vous dire pourquoi j'étais venu.

Muller, justement effrayé de ces paroles mystérieuses, interrogeait en vain ses souvenirs; il se demandait, pour me servir d'une expression populaire, quelle nouvelle tuile allait lui tomber sur la tête. Maître Wolfgang, témoin de son anxiété, ne se pressait pas de l'éclairer.

— De grace, monsieur, dit Muller, pour qui l'incertitude devenait un cruel supplice, apprenez-moi sans plus tarder de quoi il s'agit.

— Avant d'en venir à l'objet de ma visite, reprit gravement maître Wolfgang, j'ai besoin de vous adresser quelques questions, et je vous prie de vouloir bien y répondre sans détour et sans réticence. N'oubliez pas que vous devez parler avec une franchise absolue à l'homme chargé de la défense de vos intérêts. Vous devez avoir pour moi la confiance du malade pour son médecin, du pénitent pour son confesseur. Songez qu'en me déguisant une part quelconque de la vérité, vous compromettez de la manière la plus fâcheuse le sort de votre cause.

Muller, de plus en plus inquiet, ne pouvait deviner où maître Wolfgang voulait en venir. Enfin l'homme de loi consentit à entamer l'exposé des faits. Toutefois, pour donner à son rôle plus d'importance et de grandeur, au lieu de raconter simplement ce qu'il savait très bien, il préféra interroger son client comme l'eût fait un juge d'instruction.

— Ainsi donc, monsieur Muller, vous avez opéré dans le domaine d'Hildesheim des changemens qui troublent, qui bouleversent toutes les propriétés voisines. Avec une légèreté, une étourderie qu'on ne devait pas attendre de votre âge, de votre position, vous avez contenté vos moindres caprices et vous n'avez pas pris la peine d'envisager les conséquences de votre résolution.

— Au fait! maître Wolfgang, au fait! Depuis assez long-temps, vous me tenez sur des charbons ardens. Au fait, soyez clair, et surtout soyez bref.

— Eh bien! monsieur Muller, le domaine d'Hildesheim est traversé par une rivière. Qu'avez-vous fait de cette rivière?

— Parbleu! ce que j'en ai fait, la plaisante question! J'y ai pêché, je m'y suis promené en bateau avec ma femme et mes enfans. Que pouvais-je faire de plus?

— Interrogez votre conscience, monsieur Muller; n'avez-vous rien à vous reprocher? N'avez-vous pas empiété sciemment ou à votre insu sur les droits attachés aux propriétés voisines?

Muller eut beau s'interroger, il ne put deviner de quelle faute il s'était rendu coupable.

— Puisqu'il faut, monsieur Muller, venir en aide à votre mémoire, écoutez bien toutes les questions que je vais vous poser, et répondez-moi de point en point.

Muller devint tout oreilles; maître Wolfgang poursuivit :

— Le lit de la rivière, dans la partie qui traverse le domaine d'Hildesheim, était inégal; n'avez-vous rien fait pour lui donner une profondeur uniforme?

— Je l'ai fait draguer, répondit Muller, et j'y ai trouvé un double avantage : j'ai mis dans les allées de mon parc le sable qu'on avait retiré du fond, et les tourbillons qui rendaient la rivière dangereuse ont maintenant disparu.

— A merveille! reprit maître Wolfgang; ce n'est pas tout encore. Dans la partie qui avoisine un bouquet de saules et de peupliers, n'avez-vous pas élargi le lit de la rivière?

— Sans doute, répondit Muller; j'ai fait creuser une anse pour amarrer le batelet qui sert aux promenades de ma femme et de mes enfans.

— Très bien! de mieux en mieux! poursuivit maître Wolfgang. Ainsi, vous ne contestez aucun des faits qui vous sont imputés; vous admettez tous les griefs articulés contre vous. Les bruits répandus dans le pays ne sont donc pas calomnieux? Les accusations portées contre le maître actuel du domaine d'Hildesheim ne sont donc pas de pures fictions, filles de l'envie et de la méchanceté?

— De quels bruits parlez-vous? s'écria Muller; de quoi m'accuse-t-on? Qu'y a-t-il de commun entre l'envie, la calomnie et la rivière qui traverse mon domaine?

— Vous allez comprendre en deux mots, reprit maître Wolfgang, de quelle nature sont les accusations portées contre vous. On dit dans le pays que vous élevez le prix du pain.

— Voilà, je l'avoue, répondit Muller, une étrange accusation, à laquelle j'étais loin de m'attendre. Ainsi, on répand dans le pays le bruit que j'accapare le grain. Dites à ceux qui vous ont débité ces sornettes de venir visiter mes granges, mes greniers : ils jugeront par leurs

yeux, ils verront ce qu'il y a de sottise et de méchanceté au fond de ces calomnies.

— Mon Dieu! monsieur Muller, si vous aviez eu la patience de m'écouter jusqu'au bout, vous vous seriez épargné la peine de réfuter un argument qui jusqu'ici n'a pas été produit dans la cause. Il ne s'agit ni de vos granges ni de vos greniers. Le grain que vous avez chez vous vous appartient, et personne, que je sache, n'a le droit de venir le compter. Vous le vendez quand vous voulez, à qui vous voulez : c'est une affaire dont vos voisins n'ont pas à se mêler; mais votre rivière, c'est bien autre chose! car enfin cette rivière n'est pas à vous. Il est vrai qu'elle traverse le domaine d'Hildesheim, mais enfin elle ne vous appartient pas. Vous ne pouvez en faire usage, soit pour la pêche, soit pour la promenade, que sous certaines conditions : c'est ce que nous autres gens de loi appelons servitudes réelles.

— Que parlez-vous de servitude? dit Muller en l'interrompant; est-ce que par hasard je ne serais pas maître chez moi?

— Assurément, monsieur Muller, vous êtes maître chez vous; mais vos droits, comme tous les droits humains, sont renfermés dans de certaines limites, car, vous le savez, et c'est un grand docteur qui l'a dit, il n'y a pas de droit contre le droit. J'aime à croire que vous n'avez pas prévu les conséquences de votre conduite. S'il en était autrement, ce que vous avez fait serait absolument inexplicable.

— Ah çà! reprit Muller, avez-vous juré, maître Wolfgang, de me mettre hors des gonds? Depuis une demi-heure je vous prie, je vous supplie, je vous conjure de me dire le sujet de votre visite, et depuis une demi-heure je n'ai pas encore réussi à obtenir de vous une parole sensée. C'est une belle chose que la loi, une chose sainte, et qu'il faut respecter; mais si, d'aventure, sans le savoir, j'ai violé la loi, ayez, de grace, la générosité de me dire en quoi et comment je l'ai violée.

— Nul n'est censé ignorer la loi, répondit gravement maître Wolfgang. C'est un des plus beaux, un des plus graves, un des plus anciens axiomes du droit romain. Or, vous le savez, le droit romain est, à proprement parler, le fondement de notre législation. Vainement quelques juristes ont prétendu opposer à l'autorité de Justinien je ne sais quel droit germanique dont les monumens sont insaisissables; c'est une billevesée dont les praticiens ne doivent tenir aucun compte.

— Que diable! monsieur, s'écria Muller, il ne s'agit ici ni de Justinien, ni du droit romain, ni du droit germanique. Revenons à ma rivière, et dites-moi comment j'ai pu élever le prix du pain.

— Rien n'est plus simple, monsieur Muller, et, si vous avez bien suivi jusqu'ici le fil de mon raisonnement, déjà vous êtes sur la voie, et vous l'avez à moitié compris.

— Ne me flattez pas, maître Wolfgang. Jusqu'ici je n'ai absolument

rien compris. Quant au fil de votre raisonnement, il m'eût été vraiment bien difficile de le suivre, car vous vous êtes égaré à plaisir dans une foule de digressions, fort éloquentes, je veux le croire, mais qui, à mon avis, n'ont rien à démêler avec le cours de ma rivière et le prix du pain. Parlez donc, je vous écoute.

— L'usage des cours d'eau, monsieur Muller, est une des matières les plus difficiles de la jurisprudence. Ce sujet ardu a été traité dans un grand nombre de livres très savans. Tous ces livres, je les ai réunis dans ma bibliothèque, je les ai lus, je les ai relus. Je les connais à fond, je sais sur le bout du doigt tout ce qu'ils contiennent, et je peux vous le redire. Il n'y a pas une difficulté concernant les cours d'eau dont je ne puisse vous donner la solution à l'instant même, en vous citant l'autorité des auteurs qui se sont prononcés dans tel ou tel sens. Grace à Dieu, j'ai une mémoire excellente, et, si vous l'exigez, je puis vous donner un avant-goût des passages que j'ai l'intention de citer à l'audience.

— Comment, à l'audience! s'écria Muller. Il s'agit donc encore d'un procès?

— Sans doute, ne vous l'ai-je pas dit?

— Jusqu'ici, malheureux, vous m'avez tout dit, excepté ce qu'il fallait me dire. Je me tue à vous écouter, et vous prenez plaisir à épaissir les ténèbres autour de moi. Quand donc vous plaira-t-il de revenir à ma rivière?

— J'y suis, reprit maître Wolfgang. Je disais donc que les cours d'eau sont soumis à ce que nous appelons, nous autres gens de loi, servitudes réelles. Ici, monsieur Muller, j'ai besoin de toute votre attention. Nivelez, élargissez le lit d'une rivière, qu'arrive-t-il?

— C'est à vous de me le dire, maître Wolfgang, puisque vous avez étudié à fond toutes les questions qui se rattachent aux cours d'eau; je ne suis pas ici pour vous répondre, mais pour vous écouter.

— Eh bien! monsieur Muller, puisque vous ne voulez pas prendre la peine de trouver par vous-même la solution du problème que je vous propose, je vais vous la donner. En nivelant, en élargissant le lit d'une rivière, en adoucissant la pente, vous ralentissez le courant. Suivez bien, de grace, mon raisonnement, car ici tous les mots portent coup. Dans la propriété voisine se trouve un moulin; ce moulin, situé au-dessous d'Hildesheim, est mis en mouvement par la rivière qui traverse votre domaine. Or, c'est à ce moulin que tous les paysans des environs portent leur grain. En ralentissant le courant de la rivière, vous diminuez la force du moulin, vous élevez le prix de la mouture, et par conséquent le prix du pain. Est-ce clair, monsieur Muller?

— Enfin, dit Muller poussant un profond soupir, je commence à comprendre de quoi il s'agit.

— Je me flatte, reprit maître Wolfgang avec un air de contentement et d'orgueil, qu'il n'y a pas dans toute l'Allemagne un juriste capable de vous expliquer plus nettement le sujet du nouveau procès qui vous est intenté, non-seulement au nom du propriétaire du moulin, mais encore au nom de la commune. Le procès entamé en 1760 par le grand-père du comte Sigismond n'est assurément pas dépourvu d'intérêt; mais ce n'est, à proprement parler, qu'une bagatelle à côté du procès nouveau qui s'ouvre pour vous. Discussion de droit, discussion de fait, jurisprudence des tribunaux, doctrine des auteurs, rien n'y manque, et, à toutes les idées que suscite cette magnifique affaire, ajoutez l'intérêt dramatique, dont jusqu'ici j'ai négligé de vous parler, je veux dire une commune irritée, une commune qui demain peut-être se lèvera comme un seul homme et viendra, la torche à la main, menacer le château et le domaine d'Hildesheim.

— Parlez-vous sérieusement, maître Wolfgang? dit Muller épouvanté. Une menace d'incendie, voilà ce que vous appelez l'intérêt dramatique de cette magnifique affaire!

— La moisson a été mauvaise, reprit maître Wolfgang. Lors même que la force du moulin n'eût pas été diminuée par votre étourderie, le prix du pain devait être plus élevé que l'année dernière. L'augmentation du prix de mouture est ce que nous appelons, nous autres gens de loi, un supplément de calamité. La colère de la commune se comprend facilement et n'a pas besoin d'explication. Ainsi, monsieur Muller, si demain vous entendez l'émeute gronder sous vos fenêtres, n'en soyez point étonné, vous êtes averti.

Muller, de plus en plus épouvanté, contemplait d'un œil effaré maître Wolfgang; il voyait en lui le spectre de la discorde, un messager d'enfer, un suppôt de Satan. Il voulait parler, et la parole s'arrêtait dans son gosier brûlant. Maître Wolfgang se leva, fier de la terreur qu'il venait d'éveiller dans l'ame de son client; Muller le laissa partir et demeura seul à mesurer la profondeur de l'abîme qui s'ouvrait sous ses pieds.

Toutefois il voulut savoir par lui-même à quoi s'en tenir sur la réalité des griefs articulés contre lui. A quelques jours de là, sans rien dire à Édith de l'entretien formidable qu'il avait eu avec maître Wolfgang, il se rendit chez le propriétaire du moulin, qui était précisément un de ses deux adversaires dans le grand et beau procès qui remontait à 1760. Malgré toutes les objections produites par son avoué, Muller n'hésita pas à tenter toutes les voies de conciliation. Il offrit généreusement d'anéantir tous les travaux faits dans le bras de la rivière qui traversait le domaine d'Hildesheim, de remettre les choses dans leur état primitif, et de réparer les dommages sur estimation d'experts. Son adversaire l'accueillit avec cette haute politesse qui est la plus cruelle des injures.

— Monsieur, lui dit-il après l'avoir écouté à demi pendant quelques instans, je me mêle rarement de ces sortes d'affaires. Le dommage est constant; toutes les pièces sont maintenant entre les mains de mon avoué : c'est à lui désormais que vous devez vous adresser.

— Cependant, monsieur...

— Désolé, monsieur, reprit le hobereau en tirant sa montre; je suis attendu; une autre fois je serai plus heureux.

Muller se retira, le cœur plein de honte et de rage. En outre, il comprenait que tout espoir de conciliation était perdu, que l'avoué de son adversaire, se piquant d'émulation, voudrait lutter d'arguties avec maître Sturm, et qu'une nouvelle guerre d'exploits et d'assignations devenait inévitable.

Comme il revenait chez lui, triste, découragé, il rencontra sur la route des paysans dont le regard irrité lui rappela les sinistres prophéties de Wolfgang. Deux d'entre eux, plus hardis ou plus mécontens que les autres, arrêtèrent Muller pour lui adresser des reproches.

— C'est donc vous, monsieur, dit le premier d'un air menaçant, qui élevez le prix du pain? Comme si l'année n'était pas déjà assez mauvaise, vous diminuez le travail du moulin où nous portons notre blé. Ce n'est pas bien, monsieur; ce n'est pas le comte Sigismond qui eût ainsi affamé les pauvres gens de la commune.

— C'est donc vous, monsieur, dit le second en retenant par la bride le cheval de Muller, c'est donc vous qui tourmentez les bonnes demoiselles et le bon major. Voilà donc comment vous reconnaissez les bontés de feu monsieur le comte? Après avoir dépouillé la famille, vous la persécutez. Ça n'est pas bien, monsieur, ça vous portera malheur.

Muller eut un instant la fantaisie de leur cingler sa cravache au travers du visage. Il haussa les épaules, enfonça l'éperon dans le flanc de son cheval, et poursuivit sa route. La nature morne et désolée, le ciel gris et froid de novembre, les coteaux submergés par la brume, assombrissaient encore le deuil de ses pensées. Il rentra chez lui, agité par de lugubres pressentimens. Comme il traversait le parc, il aperçut les trois jardiniers qu'il avait chassés quelques jours auparavant. Les trois rustauds, profitant d'un rayon de soleil qui venait de percer la nue, devisaient entre eux, assis sur un banc, comme de paisibles rentiers. En attendant l'issue de la lutte qu'ils avaient engagée, ils demeuraient au château, dormaient bien, se nourrissaient grassement, et, quand ils avaient fait dans les champs une promenade salutaire, quand ils avaient gagné de l'appétit, ils se reposaient et commentaient à loisir le testament du comte Sigismond. Ils inventaient pour établir, pour interpréter, pour défendre leurs droits, des argumens qui n'eussent pas été désavoués par le procureur le plus madré, par l'avocat le plus retors. Ils s'applaudissaient en riant du succès de leur insolence, et trouvaient

dans la colère du maître qui les avait chassés un bénéfice tout net : tant qu'ils ne seraient pas rappelés officiellement et réintégrés dans leurs fonctions, ils étaient bien résolus à se croiser les bras depuis le matin jusqu'au soir. Ils allaient même jusqu'à se demander s'ils devaient reprendre leurs travaux avant d'avoir reçu des excuses en bonne forme. Quand Muller passa devant eux, ils se crurent dispensés de le saluer et demeurèrent cloués à leur place, comme s'ils l'eussent vu pour la première fois.

IX.

Spiegel à Franz Muller.

« Tes lettres deviennent de plus en plus rares, mon cher ami. Depuis près de deux mois, tu ne m'as pas donné signe de vie. Pour savoir comment se passent tes journées au château d'Hildesheim, j'en suis réduit aux conjectures. Comment faut-il expliquer ton silence? Tu me parlais dans tes dernières lettres de la paix profonde dont tu jouissais, des loisirs que te procurait la richesse, et que tu comptais bien employer au profit de ta renommée. Est-ce que l'étude absorbe à cette heure tous tes instans? S'il en est ainsi, ne crains pas mes reproches. J'ai trop souvent appelé de mes vœux le moment où tu pourrais exprimer enfin en toute liberté ce que tu as dans la tête et dans le cœur, pour songer à me plaindre et t'accuser d'ingratitude. Travaille, mon cher Franz; tu as raison de ne pas t'endormir sur l'oreiller moelleux que t'a laissé le comte Sigismond. Que de belles choses tu dois composer là-bas! Que de motifs charmans! que d'inspirations enchantées! Au fond des bois, dans le creux des vallées, sur le flanc des coteaux, tu allais, pendant les beaux jours, mêlant les chants de ton génie aux harmonies de la nature. Maintenant, assis au clavecin, tandis que l'âtre flambe et pétille, tu fixes sur le papier les mélodies que tu jetais au vent. Bénie soit l'opulence qui t'aura conduit à la gloire!

« Tu m'as dit que le château et le domaine d'Hildesheim exigeaient des réparations, des améliorations de toute sorte. Es-tu devenu agronome et architecte, comme la plupart des seigneurs châtelains de notre belle Allemagne? As-tu étudié le système de la grande et de la petite culture? As-tu respecté fidèlement, dans la restauration de ton château, le style à la fois sévère et orné du XIVe siècle? Tu dois être heureux, je ne dirai pas comme un roi, mais comme un artiste, comme un poète qui peut embrasser tous ses rêves, réaliser toutes ses fantaisies. Je m'endors chaque soir dans la pensée de ton bonheur, et la nuit je fais de doux songes. Tu ne m'entretiens plus des demoiselles de Stolzenfels ni du ménage Bildmann; j'aime à croire que vous vivez tous en fa-

mille. Ta première lettre m'a conquis au major; à mon prochain voyage à Hildesheim, je demanderai à faire son portrait. Édith m'a parlé d'un nouvel hôte accueilli chez vous, d'un jeune homme charmant, qu'Hermann et Marguerite chérissent à l'envi, plein de grace, d'entrain, de gaieté, chasseur intrépide, habile écuyer, chanteur de romances, descendant tout à la fois de Nemrod, de Chiron et d'Orphée. Dis-moi bien vite, dis-moi sans plus tarder s'il mérite tous les éloges dont notre Édith se plaît à le combler. A ne te rien cacher, je crains fort que M. Frédéric ne fasse tort au pauvre Spiegel dans l'esprit de ta femme et de tes enfans. Quant à toi, mon cher Muller, je ne suis pas inquiet de ton cœur; comment pourrais-tu songer à remplacer une amitié aussi vieille, aussi solide, aussi souvent éprouvée que la nôtre?

« J'allais oublier de te rappeler que tu as négligé de m'envoyer le prix de ton loyer. Il y a maintenant deux termes échus. Je me serais trouvé dans un grand embarras, si le hasard, un hasard providentiel, ne fût venu à mon secours. Chose inouie, chose inespérée! j'ai vendu quelques-uns de mes tableaux qui, depuis trop long-temps, décoraient mon atelier. Je les ai vendus à des conditions si avantageuses, que j'ai pu réparer ta négligence. Pour nous dispenser à l'avenir de payer ton loyer et le mien, j'ai acheté la petite maison que nous avons partagée pendant tant d'années. Ainsi, au printemps prochain, quand tu viendras à Munich, c'est chez moi que tu descendras. Spiegel propriétaire! Voilà, je l'espère, une nouvelle à laquelle tu étais loin de t'attendre : c'est le pendant de Muller châtelain. Embrasse pour moi tes enfans, et prie notre chère Édith de ne pas trop m'oublier dans la compagnie de M. Frédéric.

« SPIEGEL. »

Un instant, Muller se crut persiflé. Chacune des questions que lui adressait Spiegel contrastait si douloureusement avec la réalité, chaque phrase ressemblait si bien à un reproche indirect ou à une raillerie, que Franz, en achevant la lecture de cette lettre, ne put se défendre d'un mouvement d'humeur et presque de colère. Tout dans cette lettre l'humiliait, l'offensait; pas un mot qui ne fût un coup de poignard. A son insu, sans s'expliquer pourquoi, il souffrait de l'éloge qu'Édith avait fait de Frédéric; le germe d'un mal qu'il n'avait jamais ressenti venait de se glisser dans son cœur. En songeant que Spiegel avait vendu ses tableaux, et que ce n'était pas lui, Muller, lui, son frère, qui les avait achetés; en se disant que Spiegel avait acquis du prix de son talent la maison qu'il s'était promis de lui offrir et dont il n'avait pas même acquitté le loyer, Franz se sentait mourir de honte. Et comme, au fond des amitiés les plus pures, l'égoïsme et l'amour-propre trouvent toujours un coin où se cacher, Muller, en apprenant l'aisance

et le succès échus à son ami, éprouvait autre chose que de l'étonnement et de la joie; il faisait un retour sur lui-même, et, comparant le château d'Hildesheim, qu'il devait au hasard, à la petite maison de Munich, que le travail et une renommée naissante venaient de donner à Spiegel, il reconnaissait que Spiegel était vraiment plus riche et plus heureux que lui. L'amour de la gloire, qu'il avait si long-temps nourri comme un feu sacré, et qui, au milieu des tracas sans nombre qui assaillaient sa vie, semblait éteint sans retour, se réveillait tout à coup, non comme une ambition noble et généreuse, mais comme un tourment de plus. Cependant, si Muller, en pensant à Spiegel, éprouva un instant quelque chose de pareil à l'envie, ce mauvais sentiment fut bientôt comprimé et ne laissa pas de trace dans l'ame qu'il avait traversée.

Muller était réservé à d'autres épreuves. Le germe funeste que la lettre de Spiegel avait déposé dans son cœur devait, en peu de temps, s'y développer, grandir et pousser de profondes racines.

Jusque-là Franz avait toujours caché à sa femme, avec un soin assidu, tous les ennuis, tous les tracas qui l'assiégeaient. Il ne lui avait parlé ni du procès qui n'avait pu lasser la patience de trois générations, ni de l'affaire du moulin, ni de l'émeute qui, d'un jour à l'autre, pouvait venir gronder à sa porte; mais, assez généreux pour craindre d'affliger la femme qu'il aimait, il était trop faible pour dissimuler sa tristesse. Il taisait les faits, mais il laissait voir les impressions qu'il en recevait. En ménage, c'est le pire des systèmes; il faut avoir le courage de tout cacher ou de tout dire. Le caractère de Franz était devenu inégal, fantasque : il répondait à peine aux questions d'Édith; quand il avait embrassé ses enfans, il s'enfermait seul dans sa chambre pour vérifier les comptes de son intendant, de ses fermiers, ou lire les assignations qui formaient depuis quelques mois le sujet habituel de ses études. De tout ce drame, Édith ne connaissait que la partie bouffonne : la querelle des enfans et le congé signifié aux jardiniers. Les prétentions des demoiselles de Stolzenfels et du major n'étaient pour elle qu'un incident ridicule qui l'avait égayée, et n'expliquaient pas les fréquentes absences de Franz, son attitude morne, son humeur taciturne. Jeune, belle, habituée à se voir entourée de soins, de prévenances, parfois elle se plaignait d'être négligée, et Muller, accusé injustement, se défendait avec aigreur. Il n'y avait guère de journée qui ne fût troublée par un échange de récriminations; ces querelles sans gravité, toujours suivies d'une prompte réconciliation, avaient cependant fini par attrister une intimité si long-temps sereine. Franz, comme tous les hommes chez qui l'étude et le culte de l'art ont surexcité l'imagination, ne savait pas dominer son émotion et n'était jamais ému à demi. Il s'exagérait en toute occasion le bon et le mauvais côté de

toute chose; ce qui n'eût été pour une nature ordinaire qu'une contrariété passagère et sans importance prenait à ses yeux des proportions formidables; l'obstacle dont un esprit calme eût triomphé sans peine après une lutte de quelques heures ou de quelques jours était pour Franz épouvanté une muraille de cent coudées. On ne s'étonnera donc pas si les deux beaux procès qui excitaient chez maître Wolfgang un si vif enthousiasme troublaient le sommeil de notre châtelain et peuplaient ses rêves de fantômes hideux, de spectres menaçans. Ses nuits étaient mauvaises, ses jours ne valaient guère mieux. Il se sentait harcelé, traqué de toutes parts. Cette préoccupation constante, qui absorbait toutes ses facultés, donnait à son regard quelque chose d'étrange et d'inquiet, à sa parole une sécheresse et une dureté qui étaient bien loin de son cœur. Sa tendresse pour Édith ne s'était pas attiédie; mais il avait toujours près d'elle un air sombre et distrait qu'Édith interprétait cruellement. Elle s'offensait de son silence qu'elle prenait pour de la froideur, et s'irritait de sa tristesse qu'elle prenait pour de l'ennui. Ne pouvant deviner ce qui se passait autour d'elle, elle s'attaquait à tout, excepté à la réalité. La chicane n'était pas l'unique souci de Muller; l'orgueil avait revêtu, dans son ame, une forme nouvelle, imprévue. Tant que sa vie avait été consacrée tout entière à l'étude, à la fantaisie, aux rêves de gloire et de renommée, Muller ne concevait pas d'autre joie que de produire de grandes œuvres et de conquérir les applaudissemens par les efforts du génie; depuis son arrivée au château, il souffrait, il rougissait de l'obscurité de sa naissance. Lui qui naguère accueillait par un sourire de pitié les prétentions de la noblesse, lui qui n'admettait, ne reconnaissait que l'aristocratie du talent, il regrettait amèrement de n'avoir pas une illustre origine. Pendant les premières semaines de son séjour à Hildesheim, il avait tenu tête assez gaiement à la morgue des gentillâtres du voisinage; peu à peu il s'était senti blessé de leur dédain, et, comme sa raison se révoltait contre cette souffrance indigne d'un homme vraiment intelligent, il envenimait sa plaie en la cachant. Comment Édith eût-elle pu deviner les tourmens qui dévoraient Muller? N'ayant jamais eu d'autre ambition que le bonheur de son mari, comment eût-elle compris l'étrange regret qui le consumait?

Témoin assidu de cette lutte silencieuse, Frédéric gagnait chaque jour du terrain. Ainsi qu'il arrive souvent aux plus fins et aux plus habiles, Frédéric était tombé dans le piége qu'il avait tendu. A force de voir Édith et de l'entendre, ce jeune homme, qui jusque-là n'avait eu affaire qu'à des femmes de principes au moins très équivoques, pour ne rien dire de plus, s'était laissé prendre à cette beauté modeste, à cette grace décente, à ce charme pur et honnête qui lui offraient tout le piquant de l'inconnu. Il avait débuté par ce qu'il appelait l'habileté, et l'habileté avait échoué; sérieusement épris, il trouva dans la sincérité

de sa passion toutes les ressources qu'il avait cherchées vainement dans l'adresse et la ruse. Il était devenu vraiment dangereux depuis qu'il ne songeait plus à l'être. Pour réussir à se faire aimer, aimer est encore ce qu'il y a de plus adroit, de plus ingénieux, de mieux imaginé. Édith ne se doutait de rien, et son ignorance agrandissait le péril. Naïve, sans défiance, elle ne voyait dans l'amour de Frédéric qu'une amitié plus expansive et plus tendre que les amitiés ordinaires, et ne devinait pas le désir dans un serrement de main. Spiegel l'avait habituée à ces tendresses désintéressées qui existent rarement entre une femme jeune et un homme jeune, mais qui pourtant ne sont pas impossibles. Sans se demander, sans s'inquiéter de savoir quelle place Frédéric occupait dans son cœur, elle le mettait de moitié dans toutes ses pensées. Elle ne l'aimait pas, dans le sens passionné du mot; mais l'affection qu'elle sentait pour lui, loin d'exclure l'amour, l'appelait.

Muller, qui d'abord s'était réjoui de l'arrivée de Frédéric, et ne voyait en lui qu'un joyeux compagnon capable de distraire sa femme et d'amuser ses enfans, avait fini par s'alarmer de ses visites fréquentes et prolongées. A toutes les tortures qu'il endurait était venu s'ajouter le supplice de la jalousie. Étonné, honteux des sourdes inquiétudes qui l'agitaient, n'osant s'avouer à lui-même la nature de ses souffrances, n'osant donner un nom au trouble de son cœur, sa douleur était d'autant plus vive, d'autant plus cuisante, qu'il la contenait, qu'il la cachait avec plus d'obstination. Pouvait-il, sans folie, la laisser éclater? Quel reproche adresser à Édith, dont la sérénité défiait tous les soupçons, à Frédéric, dont l'attitude était tout simplement affectueuse? La jalousie ne savait où se prendre, et pourtant Muller était jaloux. Son humeur s'aigrissait de plus en plus. A l'heure même où, pour conjurer le danger, il aurait dû redoubler de prévenance, d'affabilité, de tendresse, il se montrait sombre, et parfois même bourru. Aveuglé par l'inquiétude que la raison condamnait, à laquelle son faible cœur obéissait en esclave, il faisait de sa conduite un perpétuel contre-sens. Plus d'une fois il s'était décidé à éconduire Frédéric, à le congédier, à lui fermer sa porte; mais de quel prétexte s'autoriser pour se porter à cette extrémité? N'était-ce pas outrager Édith? Mieux valait cent fois souffrir en silence. D'ailleurs, Frédéric une fois congédié, Muller eût-il retrouvé le repos? Cet hôte funeste n'était-il pas établi au château, chez ses tantes? Ne tenait-il pas de la volonté du comte Sigismond le droit de traverser selon sa fantaisie le parc et le domaine d'Hildesheim? Ne pouvaient-ils pas, elle et lui, se rencontrer tous les jours, à toute heure? se rencontrer dans la campagne, à l'ombre des forêts? Pour imposer silence au démon de la jalousie, ne faudrait-il pas bientôt défendre à Édith de franchir le seuil de sa porte? A la seule pensée d'une telle défense, le cœur de l'infortuné se soulevait et retombait dans toutes ses perplexités.

Ainsi tout s'assombrissait autour de Franz, tout semblait conspirer autour de lui. Les Bildmann et les Stolzenfels se montraient plus impertinens que jamais. En abattant la haie des deux enclos, Muller n'avait rien gagné. Chaque fois qu'un rayon de soleil venait égayer l'horizon, s'il lui prenait fantaisie de descendre au parc, il était sûr de rencontrer le major, Dorothée, Isaac ou les vieilles filles. Il en était à regretter les deux enclos qu'il avait détruits et qui du moins dérobaient à sa vue ces hôtes importuns. Frédéric, toujours assidu, passait près d'Édith la meilleure partie de son temps. Ulrique et Hedwig, loin de se sentir blessées dans leur orgueil en voyant leur neveu hanter ces petites gens, éclairées par la réflexion ou plutôt par l'instinct de la méchanceté, sans lui demander ses projets, l'encourageaient dans son entreprise. Ne pouvant supposer qu'il fût sérieusement épris, elles s'efforçaient d'irriter sa vanité; elles lui représentaient combien il serait humiliant pour un officier de si bonne mine de ne pas triompher d'une petite bourgeoise dont la vertu ne s'était pas toujours montrée si farouche. Enfin, pour justifier les soupçons injurieux qu'elles avaient accrédités dans le pays, elles auraient vu avec joie Frédéric réussir auprès d'Édith; la perdre dans l'opinion, la perdre sans retour, sans espoir de réhabilitation, était leur vœu le plus cher, le rêve de toutes leurs journées, le sujet de tous leurs entretiens.

Pourtant, dans les momens que j'appellerai lucides, Muller reprenait courage et se disait que ses inquiétudes n'auraient qu'un temps et sans doute touchaient à leur terme. Frédéric ne resterait pas toujours au château, son régiment s'éloignerait; le printemps venu, Édith quitterait Hildesheim et retournerait à Munich. Là, pendant les trois mois qu'ils passeraient près de Spiegel, ils retrouveraient leur sérénité. Tous ces procès maudits qui se multipliaient, s'enchevêtraient l'un dans l'autre, devaient s'évanouir devant une volonté énergique. Et puis, les Stolzenfels et les Bildmann n'étaient pas éternels; le château, une fois délivré de ces hôtes tracassiers, serait pour Hermann et Marguerite un magnifique héritage. Alors se réveillaient dans l'ame de Muller toutes les espérances, tous les rêves qu'il avait caressés pendant si long-temps. Il se voyait libre et paisible, entouré de sa femme et de ses enfans, partageant ses journées entre l'étude et les affections de famille. La gloire lui souriait et lui tendait les bras; ses œuvres lui tenaient lieu d'aïeux; il sollicitait, il obtenait l'autorisation d'ajouter à son nom, devenu célèbre, le nom désormais éteint d'Hildesheim. L'aristocratie lui ouvrait ses rangs; Marguerite grandissait et entrait dans une des premières maisons du pays; Hermann devenait feld-maréchal. Tout allait à souhait. Quand ces jours enchantés étaient si près de lui, fallait-il perdre patience? Cette première année était une rude épreuve; l'année suivante serait plus calme et plus facile à traverser.

Après ces entretiens silencieux avec lui-même, Muller reprenait courageusement la lecture de ses comptes et de ses dossiers.

X.

L'hiver s'était achevé au milieu de ces tristes préoccupations. Plus d'une fois, dans les rares loisirs qu'il dérobait à la jalousie, aux procès, à l'administration de ses biens, Muller avait essayé de reprendre ses études; mais l'inspiration lui avait toujours fait défaut, et son œuvre en était encore au point où nous l'avons laissée, le jour où l'abominable Wolfgang était venu pour la première fois s'entretenir avec le nouveau châtelain d'Hildesheim. Non-seulement l'inspiration demeurait sourde à toutes les prières de Franz, mais Franz en était venu à ne plus l'invoquer que rarement et avec un découragement profond. L'amour de la gloire, la passion de l'art, qu'il avait autrefois nourris avec tant de ferveur et de zèle, n'occupaient plus maintenant ses pensées que de loin en loin. Muller sentait avec épouvante son génie s'affaisser sous le poids des ennuis qui l'écrasaient.

Un matin cependant, notre ami s'était levé dans une disposition d'esprit qu'il n'avait pas connue depuis bien long-temps et qu'il n'espérait plus retrouver. Son sommeil avait été paisible; la vue d'Édith endormie et souriante avait égayé son réveil et calmé les agitations de son cœur. Le printemps commençait; les arbres se paraient de leurs premiers bourgeons. Debout à sa fenêtre ouverte, en présence de cette résurrection générale de la nature, Muller avait senti sa fantaisie tressaillir et s'échauffer. Les oiseaux gazouillaient sous la feuillée naissante, et, au bruit de ces chants, tout un essaim de fraîches mélodies s'agitait joyeusement dans le sein de Muller. Il allait se mettre au clavecin quand Wurm entr'ouvrit la porte et montra son profil de gnome.

— Au nom du ciel, que me voulez-vous? s'écria Franz. Le soleil se lève à peine, et déjà vous venez m'importuner. Ne puis-je être seul un instant?

Wurm tira de sa poche un pli cacheté, le remit en silence à son maître, et se retira en se frottant les mains. Muller pâlit et frissonna, car il avait remarqué que son intendant ne se frottait les mains que lorsqu'il apportait quelque nouvelle désastreuse. Il brisa le cachet et lut:

« Monsieur,

« Quoique nous soyons voisins, je n'ai jamais eu l'avantage de vous rencontrer; mais votre équité, votre impartialité, me sont connues, et je m'adresse à vous en toute confiance, sûr que vous aimerez mieux vous entendre avec moi à l'amiable et compenser le dommage dont j'ai à me plaindre, que de vous exposer aux conséquences toujours fâcheuses

d'une action judiciaire. Voici en deux mots de quoi il s'agit. M. Frédéric de Stolzenfels est depuis quelques mois établi dans votre château; le comte Sigismond d'Hildesheim lui a, dit-on, attribué, par une clause expresse de son testament, le libre usage de ses chevaux et de sa meute, en y joignant le droit de chasser dans tous ses domaines. Jusqu'à présent, M. Frédéric avait usé avec discrétion du privilége que lui confère le testament du comte Sigismond. Hier, emporté sans doute par l'ardeur de la chasse, il a franchi, escorté de ses piqueurs, les limites du domaine d'Hildesheim. Six propriétaires, dont je joins ici les noms et dont je représente les intérêts en même temps que les miens, ont vu leurs champs saccagés par M. Frédéric de Stolzenfels. Ces dégâts, qui compromettent gravement la moisson, ont été estimés par des experts dont l'avis mérite pleine confiance, et que vous pourrez d'ailleurs faire contrôler. J'espère, monsieur, que vous voudrez bien, dans le plus bref délai, faire droit à ma requête.

« Agréez, monsieur, l'assurance de ma haute considération,

« Baron de FROHSDORF. »

A cette lettre étaient joints les noms des six propriétaires dont le baron de Frohsdorf avait pris en main les intérêts, et l'estimation des dégâts qui montait à quatre mille florins.

— Ce baron de Frohsdorf est un plaisant drôle, s'écria Muller en achevant la lecture de cette lettre. S'imaginer que je vais payer les équipées de cet étourdi! Que Frédéric s'arrange avec le baron de Frohsdorf, je n'ai pas à m'occuper de ses fredaines. Qu'il chasse tout à son aise, qu'il saccage les vignes et les blés, qu'il use et abuse des chevaux et des meutes du comte Sigismond, je n'ai rien à voir dans toutes ses folies.

Au milieu de cet éloquent monologue, maître Wolfgang entra d'un pas majestueux. La joie rayonnait sur son front et pétillait dans ses petits yeux gris. Muller pâlit et frissonna de nouveau.

— Nos affaires sont en bon train, monsieur Muller, dit maître Wolfgang en s'asseyant; tout marche, tout va bien. Grace à l'habileté avec laquelle j'ai engagé toutes les questions, le procès Bildmann et le procès Stolzenfels, qui n'offraient d'abord qu'un médiocre intérêt, prennent de jour en jour des proportions plus imposantes. Le procès entamé par le grand-père du comte Sigismond poursuit paisiblement son cours. La contestation que vous soutenez par respect pour la mémoire de trois générations que vous représentez vous fait le plus grand honneur dans le pays, mon cher monsieur Muller.

— J'en suis bien aise, répliqua Franz.

— Le procès du moulin va s'ouvrir. C'est ici, mon cher monsieur Muller, que j'ai dû déployer toutes les ressources de ma longue expérience pour annuler les effets de votre étourderie.

— De quelle étourderie voulez-vous parler, maître Wolfgang?

— Je veux parler, mon cher monsieur Muller, de l'offre que vous avez faite à votre adversaire de réparer les dommages dont il se plaignait. J'avais bien prévu que votre adversaire tirerait bon parti de votre démarche, et que, vous voyant disposé à céder, il élèverait ses prétentions et serait sans pitié. J'ai long-temps cherché par quel moyen je pourrais anéantir les conséquences de votre faiblesse. Ce moyen, je l'ai enfin trouvé, et, sans vous consulter, je l'ai sur-le-champ mis en usage.

— Qu'avez-vous fait? demanda Muller, qui s'attendait à recevoir une pierre énorme sur la tête.

— J'ai formé, reprit maître Wolfgang, ce que nous appelons, nous autres gens de loi, une demande reconventionnelle. Votre adversaire vous demande trois mille florins pour le dommage que vous lui avez causé en élargissant le lit de la rivière; eh bien! à sa demande nous opposons une demande fondée sur le dommage qu'il nous a causé en pêchant dans les eaux qui nous appartiennent.

— Que voulez-vous dire? s'écria Muller.

— Je veux dire, répliqua maître Wolfgang d'un ton d'autorité, que nous réclamons de notre adversaire une indemnité de quatre mille florins pour le dégât commis dans les eaux qui nous appartiennent.

— Mais de quel dégât voulez-vous parler? dit Muller en l'interrompant.

— Le délit est flagrant, reprit maître Wolfgang, et constaté par trois procès-verbaux en bonne forme que j'ai apportés avec moi, et que je dois produire à l'audience. Oui, mon cher monsieur Muller, votre adversaire, au moment même où il vous intentait un procès, n'a pas craint de violer votre propriété. Les plus beaux poissons de votre rivière ont été servis sur sa table. Il ne peut nier le fait, car j'ai là, je tiens dans mes mains trois procès-verbaux revêtus d'une signature authentique, de la signature du garde-pêche, légalisée par le bourgmestre.

Muller croyait rêver. Il tenait sa tête entre ses mains, et ne trouvait pas une parole; enfin sa colère éclata.

— Maître Wolfgang, s'écria-t-il en se levant, avez-vous juré de me rendre fou? Répondez-moi. Comment! j'avais déjà cinq procès sur les bras; sans doute, avec un pareil lot, vous n'avez pas jugé mon bonheur complet, et vous prenez plaisir à me susciter des querelles auxquelles je n'aurais jamais songé. Comment! pour quelques misérables barbillons, pour une douzaine de carpes ou de brochets, vous ne craignez pas de demander en mon nom une indemnité de quatre mille florins!

— Notre demande est modeste, mon cher monsieur Muller, reprit maître Wolfgang sans s'émouvoir. A la vérité, nous n'avons entre les mains que trois procès-verbaux; mais qui sait, qui peut savoir combien

de fois le délit s'est renouvelé avant d'être constaté? Notre demande est modeste, et je suis sûr que le tribunal s'empressera de l'accueillir.

— Qu'il l'accueille ou la repousse, interrompit Muller, je ne m'en inquiète guère. Je n'entends pas qu'on élève en mon nom cette prétention insensée. J'ai offert de réparer le dommage causé par ma faute; cette offre, je prétends la renouveler à l'audience et terminer ainsi un différend fâcheux. Je désire, je veux que vous retiriez dès demain la demande formée en mon nom, et que vous avez baptisée de je ne sais quel nom barbare.

— Je l'ai appelée, monsieur Muller, répondit gravement maître Wolfgang, du nom que la loi lui donne : j'avais formé contre votre adversaire une demande reconventionnelle; puisque vous ne l'approuvez pas, je la supprimerai. Un jour, bientôt peut-être, vous reconnaîtrez que j'avais adopté la marche la plus sage.

En achevant ces mots, maître Wolfgang se disposait à partir. Muller le retint et lui tendit la lettre du baron de Frohsdorf.

— Dites-moi, je vous prie, ce que vous pensez de cette étrange réclamation.

— C'est grave, répondit maître Wolfgang, après l'avoir parcourue d'un œil rapide. C'est très grave, monsieur Muller. Il est vrai que vous n'avez pas commis personnellement et par vous-même le dégât dont on demande la réparation; mais le baron de Frohsdorf agit en homme qui connaît la loi. Les piqueurs qui accompagnaient M. Frédéric de Stolzenfels sont vos piqueurs; les chevaux et les meutes qui ont saccagé les domaines voisins sortent de vos écuries, de vos chenils : le baron de Frohsdorf a donc raison de s'adresser à vous. C'est à vous de réparer, de payer le dommage, sauf, bien entendu, votre recours contre M. Frédéric de Stolzenfels; mais, entre nous, je crois que ce recours est à peu près illusoire.

— Allons, dit Franz avec un geste de résignation, si je dois payer, je paierai.

— Comment! monsieur Muller, s'écria Wolfgang frappé de stupeur, vous allez compter quatre mille florins au baron de Frohsdorf?

— Sans doute; ne venez-vous pas de me dire que sa réclamation est légitime?

— Je l'ai dit et je le répète.

— Eh bien? demanda Franz.

— Eh bien! monsieur Muller, depuis quand rend-on les armes à la première sommation? A quoi sert la justice? Pourquoi sont institués les tribunaux? Mais, mon cher monsieur, vous n'y songez pas! Si vous êtes si prompt à céder, on va courir sur vous de tous les points de l'horizon : vous serez tondu comme un mouton, plumé comme une

colombe. Monsieur Muller, la vie est une lutte; quiconque ne sait pas montrer qu'il a bec et ongles est perdu.

Et sans attendre la réponse, maître Wolfgang se retira.

Bouleversé par ce diabolique entretien, Muller se mit à la fenêtre et se prit à contempler d'un regard distrait les pousses nouvelles de ses lilas et de ses marronniers. Peu à peu son regard s'anima, son front s'éclaircit, son visage se rasséréna. Il voyait autour de lui verdoyer les champs et les prés, et, respirant à pleins poumons la brise toute chargée de la senteur des bois, il se disait avec orgueil que tout cela était à lui, ces champs, ces prés, ces bois, ce parc et ce château, quand tout à coup son front se couvrit d'une pâleur mortelle, et il porta la main à son cœur, comme s'il eût senti la morsure d'un aspic. En ce moment, Frédéric se promenait dans une avenue du parc; Édith s'appuyait sur son bras et levait la tête comme pour mieux écouter ce qu'il disait. Tous deux allaient à pas lents, et Muller, debout, immobile, les suivait d'un œil effaré. Au bout de quelques instans, il les perdit de vue, puis il les vit reparaître et s'éloigner de nouveau. Tout en marchant, Frédéric cueillait çà et là des grappes de lilas en fleur et les donnait à Édith, qui en respirait le parfum.

Muller marchait à grands pas dans le salon, quand sa femme rentra, légère et souriante, tenant à la main les fleurs que Frédéric avait cueillies pour elle.

— Qu'as-tu, mon ami? dit-elle à Franz; qu'est-il survenu? quelque nouveau démêlé avec les demoiselles de Stolzenfels ou le major Bildmann? Si ce n'est que cela, tu as bien tort de prendre au sérieux d'aussi futiles contrariétés.

Franz eût rougi de montrer sa jalousie; mais il saisit avec empressement le prétexte qui s'offrait à lui pour laisser éclater les sentimens qui l'oppressaient.

— Tiens, dit-il brusquement à Édith en lui tendant la lettre du baron de Frohsdorf, décide par toi-même si j'ai lieu d'être satisfait.

— Eh bien! demanda Édith après avoir lu, y a-t-il là de quoi te fâcher? Envoie à ce baron les quatre mille florins qu'il réclame, et qu'il n'en soit plus question.

— Ainsi, répliqua Muller avec aigreur, donner quatre mille florins à ce baron que Dieu confonde, est pour toi la chose la plus naturelle qui se puisse imaginer. Ainsi, poursuivit-il avec une colère contenue, c'est à moi de payer les fredaines de M. Frédéric; parce qu'il lui plaît de courir les champs, il faut que je vide ma bourse, et cela te paraît tout simple.

— Tu oublies, mon ami, reprit Édith avec douceur, que nous possédons aujourd'hui un riche domaine dont une large part devait appar-

tenir à ce jeune homme. M. Frédéric pourrait user de ses droits avec plus de discrétion, je le veux bien, mais à son âge l'étourderie n'est-elle pas excusable? Faut-il le condamner pour une faute involontaire? Il est si bon pour nos enfans! Dans toutes nos contestations avec ses tantes, avec le major, n'a-t-il pas toujours pris parti pour nous? N'est-ce pas ici le seul cœur qui nous aime, qui nous soit dévoué?

— Belle trouvaille, ma foi, que son amitié! riche aubaine que son dévouement! s'écria Franz, ne se contenant plus; cette amitié me coûte cher, et je m'en passerais volontiers.

— Mon ami, peux-tu parler ainsi? toi si bon, si juste, peux-tu te montrer ingrat?

— Ne vas-tu pas, répondit Franz en frappant du pied le parquet, me conseiller d'aller le remercier de l'honneur qu'il veut bien me faire en m'obligeant à payer ses plaisirs? Eh bien! je ne les paierai pas; qu'il s'arrange avec le baron, je ne donnerai pas un kreutzer.

Et le malheureux Franz, honteux de lui-même, rougissant de son emportement, craignant de laisser voir la plaie de son cœur, qu'Édith venait encore d'envenimer par son insistance à défendre Frédéric, quitta la place et se retira dans sa chambre. Demeurée seule, Édith repassa dans sa mémoire toutes les paroles qu'elle venait d'entendre, et ne put s'empêcher de trouver l'humeur de son mari quelque peu ridicule. Tant de bruit pour quelques milliers de florins? Muller serait-il devenu avare? Elle ne devinait pas de quels sentimens Franz était agité; elle n'apercevait pas la jalousie cachée sous la colère. Comme elle était sans reproche, elle ne pouvait supposer dans l'ame de son mari une inquiétude que rien ne justifiait. Tandis qu'Édith l'accusait d'avarice, Muller, enfermé dans sa chambre, donnait un libre cours aux passions tumultueuses qui grondaient dans son sein.

— Ils ne se verront plus, disait-il en se promenant comme un lion dans sa cage. Lui, je le chasserai de chez moi; elle, je l'empêcherai de franchir le seuil de sa porte. Ah! s'ils espèrent trouver en moi un mari complaisant, ils s'abusent, ils se trompent. Ils ne savent pas ce qu'il y a de violence au fond de ce cœur outragé. Oui, je le chasserai; oui, je l'enfermerai : malheur à lui! malheur à elle!

Puis, s'arrêtant tout à coup, il se jeta dans un fauteuil, cacha sa tête entre ses mains, fondit en larmes et éclata en sanglots. La réflexion le calma. Édith était aussi chaste que belle; le congé de Frédéric était près d'expirer; son régiment s'éloignerait d'Hildesheim. Le neuvième mois s'achevait; dans quelques jours, ils retourneraient à Munich près de Spiegel.

Dès-lors Franz s'occupa des préparatifs de son départ. Il prit tous les comptes de son intendant, de ses fermiers, et vérifia par lui-même le chiffre de ses dépenses et de ses revenus. Quoique Muller eût prévu

depuis long-temps que la première année de son séjour à Hildesheim serait nécessairement très onéreuse, il ne put cependant se défendre d'un mouvement de surprise et d'effroi en voyant le résultat de cette double vérification. Après l'apurement de tous ses comptes, il lui restait mille florins. Depuis son arrivée au château, il avait toujours vécu presque aussi modestement qu'à Munich; le capital constitué au profit d'Isaac Bildmann, les pensions payées au major, à Frédéric, aux demoiselles de Stolzenfels, les réparations faites au château, le monument élevé à la mémoire du comte Sigismond, représentaient à peine la moitié des dépenses; tout le reste avait été dévoré en frais de justice et de succession. De toute cette richesse, Muller n'emporterait qu'un millier de florins, de quoi faire son voyage. Il fit appeler maître Wolfgang et lui défendit de la façon la plus formelle d'entamer en son absence aucun nouveau procès. Vainement maître Wolfgang remit sur le tapis cette fameuse demande reconventionnelle dont il attendait merveille, Muller ne voulut rien entendre et se montra inexorable.

La veille du jour fixé pour le départ, tandis que Muller donnait à Wurm ses derniers ordres pour les travaux à exécuter pendant son absence, Édith était descendue au parc, et se promenait seule et rêveuse. Elle se réjouissait de retourner à Munich, de revoir sa petite maison, de retrouver l'amitié de Spiegel, et pourtant elle ne songeait pas sans regret à l'heure du départ. Elle interrogeait son cœur, et son cœur, confus et troublé, ne répondait pas. C'était le soir; de rares lumières brillaient aux vitres du château; les allées du parc étaient sombres et désertes; le rossignol chantait à plein gosier sous la feuillée; l'air était imprégné de parfums enivrans, et la jeune femme s'abandonnait sans défiance au charme de sa rêverie. Au fond d'une avenue, à la place même où ils s'étaient vus pour la première fois, elle rencontra Frédéric.

— Vous partez, madame, vous partez demain, dit Frédéric d'une voix émue; c'est demain que vous retournez à Munich, et vous ne reviendrez pas avant trois mois. Dans trois mois, je ne serai plus ici, et mon régiment sera peut-être à cent lieues d'Hildesheim. Loin de vous, que vais-je devenir? Je m'étais fait de votre présence une si douce habitude! Je vous chercherai partout, je sens que vous emportez avec vous ma vie tout entière.

— Si je prenais au sérieux toutes vos paroles, vous me donneriez de la vanité, répondit Édith embarrassée et s'efforçant de paraître indifférente. Vous penserez quelquefois à nous, à nos entretiens, à nos promenades; croyez bien que de notre côté nous ne les oublierons pas. Soyez sûr aussi que le temps adoucira vos regrets; vous comprendrez bientôt que nous tenons dans votre existence une place beaucoup moins grande que vous ne semblez le croire à cette heure.

— Mes regrets, madame, seraient éternels si je ne devais plus vous

revoir, car j'ai passé près de vous les meilleurs, les plus beaux jours de ma jeunesse.

— C'est à nous, monsieur, reprit Édith de plus en plus troublée, de vous remercier de votre affection, de votre dévouement. Nous ne nous rappellerons jamais sans un sentiment de profonde reconnaissance avec quel empressement vous avez pris notre parti dans toutes nos contestations avec vos tantes, avec le major. Vous étiez seul ici à nous aimer, et nous ne l'oublierons pas.

— C'est pour moi, madame, pour moi seul que la reconnaissance est un devoir. Si vous saviez quelle était ma vie avant de vous connaître! si vous saviez quel changement s'est opéré en moi depuis que je vous ai vue!

— Ne voudriez-vous pas, répondit la jeune femme en souriant, me faire croire que j'ai accompli un miracle?

— Vous raillez, madame, et pourtant vous dites vrai. C'est bien un miracle en effet que vous avez accompli sans le savoir, sans le vouloir, sans vous en douter. Depuis que je vous ai vue, je ne me reconnais plus.

— Quelle était donc la vie que vous meniez avant de m'avoir vue? repartit avec une gaieté forcée Édith qui essayait vainement de changer le cours de l'entretien.

— Oh! madame, une vie affreuse. Je n'y pense pas sans un sentiment d'épouvante.

— Et c'est moi, moi qui, sans vous gronder, vous ai corrigé? Vraiment, je ne me savais pas si habile.

— Aviez-vous besoin de me gronder pour me corriger? Pour devenir meilleur, pour sortir de l'abîme où j'étais tombé, pour apprendre à aimer toutes les choses grandes et saintes, ne suffisait-il pas de vous voir et de vous entendre? Je vous voyais, je vous écoutais; chaque jour, à toute heure, je pouvais lire dans votre cœur. Quelles réprimandes plus sévères pouviez-vous m'adresser? Quelle leçon plus éloquente pouviez-vous me donner? Vous ne savez pas, vous ne pouvez pas savoir comment j'ai vécu jusqu'au jour où Dieu vous a envoyée sur mon chemin. Je vous le dirais, que vous ne pourriez le comprendre. Vous m'êtes apparue comme un ange sur le seuil de l'enfer, et dès-lors, en moi, autour de moi, tout a été changé comme par enchantement. J'ignorais l'amour, vous me l'avez révélé; je n'avais jamais aimé, et je vous aime.

Édith effrayée voulait se retirer; Frédéric la retint avec l'autorité, avec l'ascendant que donne toute passion sincère.

—Vous m'entendrez, madame, poursuivit-il; vous devez m'entendre. Vous partez demain; qui sait quand je vous reverrai? Je vous aime, n'ai-je pas acheté par des mois de silence le droit de vous le dire? Je vous aime, vous avez rajeuni, renouvelé mon cœur. Laissez-moi vous

parler, laissez-moi vous bénir pour tout le bien que vous m'avez fait. Vous m'avez entr'ouvert le ciel; vous avez frayé à mes pas des sentiers embaumés. Avant de vous connaître, j'étais indigne de vous; vous m'avez regardé, et je me suis élevé jusqu'à vous. Charme tout-puissant de la chaste et pure beauté! Je vous aime, et vous aimer suffit à mon bonheur; je ne demande rien de plus. Pourquoi trembler? pourquoi vous alarmer de cet aveu? Ne partez-vous pas? n'est-ce pas l'heure des adieux? qu'y a-t-il d'offensant pour vous dans les paroles que je vous dis? Vous reviendrez; dites, ah! dites-moi que vous me permettrez de revenir aussi; je ne demande qu'à vous voir, à vous admirer en silence. Jamais vous ne surprendrez dans mes yeux un regard qui puisse vous effaroucher, sur mes lèvres un mot qui puisse troubler la sérénité de vos jours; mais je vous verrai, mais je vous entendrai, et je serai heureux, et je vous bénirai, et vous, madame, qui avez sauvé mon ame, vous jouirez en paix de votre œuvre et me souffrirez près de vous sans colère.

Plus pâle que la lune qui montait sur la cime des peupliers, plus tremblante que les feuilles qu'agitait la brise du soir, Édith essayait vainement de retirer ses mains des mains de Frédéric. Enfin, par un suprême effort, elle réussit à se dégager de cette étreinte passionnée, et, pour toute réponse, elle s'enfuit comme une gazelle qui emporte à son flanc le trait du chasseur.

XI.

Le voyage d'Hildesheim à Munich ne ressemblait guère au voyage de Munich à Hildesheim. Neuf mois auparavant, Édith et Muller partaient le cœur joyeux, l'esprit léger, pleins de foi dans l'avenir, de gratitude pour le bienfaiteur inespéré qui leur avait donné la richesse; ils se promettaient de beaux jours, ils rêvaient pour leurs enfans toutes les joies de l'orgueil, et maintenant qu'étaient devenus tous ces rêves, tous ces projets, toutes ces espérances? Édith et Muller, n'osant se confier les sentimens qui les agitaient, gardaient un silence prudent et veillaient même sur leurs regards, tant ils craignaient de laisser deviner leurs secrètes pensées. La campagne était dans sa magnificence, la nature rajeunie souriait et invitait à la joie; mais toutes les beautés du paysage étaient perdues pour Muller. La splendeur du printemps ne disait rien à son cœur attristé. Franz voyait partout le spectre hideux de maître Wolfgang se dresser devant lui. Il entendait sa voix nasillarde et ses conseils insidieux. Vainement les plus riches vallées s'ouvraient devant lui; vainement les vergers, disposés en amphithéâtre sur les collines, se paraient de verdure et de fleurs; Franz demeurait absorbé tout entier dans le souvenir d'Hildesheim. Édith, de son côté, n'était ni moins

préoccupée, ni moins inquiète. Elle n'avait pas entendu, sans une profonde émotion, l'aveu de la passion qu'elle avait inspirée. Elle s'interrogeait avec effroi et se demandait si elle n'avait pas encouragé cet aveu par quelque mot imprudent, par quelque signe d'affection trop familier. Elle avait beau consulter sa mémoire, elle ne découvrait rien qui lui donnât le droit de s'accuser elle-même. Alors elle essayait de reporter toute sa sévérité, toute sa colère sur Frédéric; mais les paroles brûlantes qu'il avait prononcées la veille du départ trouvaient dans le cœur d'Édith un écho trop indulgent pour être condamnées. Édith se sentait troublée, et, forcée de renfermer en elle-même les doutes, les inquiétudes de sa conscience, elle trouvait dans la contrainte même qu'elle s'imposait un nouveau tourment. Muller l'observait avec une attention défiante. Il apercevait dans la tristesse, dans le silence obstiné de sa femme, un regret coupable qui s'adressait à Frédéric. Il s'encourageait dans cette croyance pour excuser à ses propres yeux la jalousie qui le dévorait, et n'osait pourtant questionner Édith, craignant de changer ses soupçons en certitude. Les enfans seuls se réjouissaient à la pensée de revoir Spiegel et de jouer avec leur bon ami.

Vers le soir du troisième jour, les clochers de Munich commencèrent à se dessiner dans la brume. Sans les questions d'Hermann et de Marguerite, qui voulaient savoir à chaque instant si l'on arriverait bientôt, Édith et Muller n'auraient pas trouvé l'occasion de placer une parole. Enfin le postillon, en franchissant la porte de la ville, fit claquer son fouet et sonna une fanfare. En se retrouvant dans les murs de cette ville où ils s'étaient si tendrement aimés, Édith et Muller eurent un instant la pensée d'échanger dans l'ombre un serrement de main : Muller fut retenu par la jalousie; il craignait, en cherchant la main d'Édith, de manquer à sa propre dignité. Édith se demandait avec effroi si elle n'était pas déjà trop coupable pour se permettre cette marque silencieuse d'affection. A peine la chaise de poste venait-elle de s'arrêter devant la porte de la maison, que Spiegel s'élança à la portière. Ému jusqu'au fond de l'ame, il les étreignit dans ses bras et les confondit dans ses embrassemens. Réunis sur son cœur, Édith et Muller oublièrent en un instant le trouble intérieur qui avait scellé leurs lèvres pendant tout le voyage, et se sentirent, comme par enchantement, rajeunis et régénérés. Précédés des enfans qui bondissaient, suivis de Spiegel qui les contemplait en pleurant de joie, Édith et Muller entrèrent dans leur appartement. Rien n'était changé : en s'asseyant sur ce divan à demi usé, témoin pendant si long-temps de leurs paisibles entretiens, de leurs modestes projets, il leur semblait qu'ils n'avaient jamais quitté Munich, et que leur séjour à Hildesheim n'était qu'un rêve. Je n'essaierai pas de rapporter toutes les questions qui se pressaient, qui se croi-

saient sur les lèvres des trois amis. Muller, interrogé par Spiegel, se gardait bien de lui dire toute la vérité; quant à Édith, si elle se taisait sur les sentimens secrets de son cœur, elle se dédommageait avec usure en faisant à Spiegel le portrait des Bildmann et des Stolzenfels; elle oubliait à dessein le portrait de Frédéric, dont elle avait plus d'une fois parlé dans ses lettres, mais elle était sans pitié pour le major, pour sa femme et pour les vieilles demoiselles. En crayonnant ces caricatures, elle retrouva toute sa gaieté. Hermann joignit à cette amusante galerie le portrait d'Isaac Bildmann. Muller lui-même riait de bon cœur et tout à son aise de ces figures grimaçantes qu'il n'avait jamais rencontrées à Hildesheim sans dégoût et sans colère. L'éloignement, la perspective, donnaient à toutes ces physionomies maussades une expression comique, un air plaisant que Muller s'étonnait de saisir pour la première fois. Malgré la fatigue du voyage, l'entretien se prolongea, et deux heures sonnaient à l'horloge voisine quand Muller et Spiegel songèrent à la retraite. En entrant dans leur petite chambre, où rien non plus n'était changé, Édith et Muller se jetèrent dans les bras l'un de l'autre; les plus éloquentes paroles auraient traduit bien imparfaitement ce qui se passait au fond de ces deux cœurs : Muller avait oublié sa jalousie, Édith ne pensait plus à Frédéric, et ils s'endormirent d'un sommeil paisible, ne rêvant qu'au bonheur qu'ils avaient connu si long-temps à Munich.

Le lendemain, ils furent réveillés par les cris joyeux des enfans. Le déjeuner avait été servi par les ordres de Spiegel. Ils se réunirent comme autrefois à la même table. Spiegel attachait sur Édith et sur Muller un regard curieux.

— Sans doute, leur dit-il, ce repas vous paraît bien modeste et bien frugal. Il faudra pourtant vous en contenter pendant trois mois. Dans trois mois, vous redeviendrez seigneurs châtelains, et vous retrouverez avec une joie toute nouvelle la pompe et les splendeurs d'Hildesheim. Maintenant vous êtes à Munich, vous devez vous résigner à votre vie d'autrefois.

Le déjeuner fut gai. Spiegel ne se fit pas prier pour raconter tous les petits événemens qui s'étaient accomplis à Munich depuis neuf mois; au bout de quelques instans, Édith et Muller étaient au courant de toute chose, comme si leur absence n'eût duré qu'une semaine. Après le repas, Spiegel leur fit les honneurs de sa maison et leur montra toutes les améliorations qu'il avait réalisées. Il avait élevé un second étage, divisé en deux grandes pièces. De l'une des deux, il avait fait son atelier, où il exécutait enfin les projets conçus et caressés pendant si long-temps; dans l'autre, il avait placé ses élèves, car il ne donnait plus de leçons en ville, et ce changement avait doublé pour lui la durée des journées. Ses tableaux, à peine ébauchés, étaient retenus d'avance,

et pourtant il ne se pressait pas de les achever. Il voulait se contenter lui-même avant de livrer son œuvre au jugement du public. N'étant pas assez riche pour se passer du travail, n'étant plus assez pauvre pour que le travail fût une nécessité impérieuse, il profitait sagement de cette condition excellente, si difficile à rencontrer. Il peignait à ses heures, et recommençait à loisir tout ce qu'il n'avait pas fait à son gré Ses élèves, déjà nombreux, suffisaient à ses besoins, et l'art était pour lui ce qu'il devrait toujours être, le luxe de sa vie. Il conduisit Édith et Muller dans son atelier. Les murailles étaient garnies de fragmens antiques mêlés aux œuvres les plus délicates de la renaissance. Sur un chevalet était étendue une toile où Spiegel avait ébauché la victoire d'Arminius sur les légions romaines. Déjà quelques parties de cette vaste composition étaient achevées, et montraient tout ce qu'on pouvait attendre de Spiegel. Édith admirait en silence, écoutant d'une oreille avide le récit de l'épisode héroïque. Muller promenait autour de lui ses yeux étonnés.

— Il faut, dit-il enfin à Spiegel, que tu aies fait un héritage.

— Pourtant, dit Spiegel, personne ne m'a rien laissé; je n'ai pas encore rencontré de comte Sigismond, et je n'espère pas trouver mon nom dans le testament d'un Mécène généreux. J'ai vendu quelques tableaux ébauchés depuis long-temps et qui formaient l'unique décoration de mon atelier. Mon travail est mon seul héritage, ma seule richesse, et, Dieu aidant, je n'en souhaiterai jamais d'autre.

Ces dernières paroles furent pour le cœur de Muller une blessure cuisante. Ceux qui ont cultivé l'art avec ardeur, et qui, plus tard, l'ont abandonné, ne peuvent contempler sans honte et sans remords le travail persévérant et couronné par la renommée. L'opulence la plus éclatante, la plus enviée, ne peut consoler de l'inaction et de l'obscurité. Muller l'éprouvait en ce moment et regardait d'un œil jaloux l'œuvre ébauchée de Spiegel. Ce sentiment devint encore plus douloureux, quand il lut le nom de son ami dans un journal qui discutait les mérites et les défauts de son dernier ouvrage. La gravité, la pénétration avec laquelle l'intention de l'auteur était analysée, contrôlée, appréciée, relevait singulièrement l'importance du tableau. Ainsi donc le public ne s'occupait pas seulement de ce que Spiegel avait fait; il voulait deviner, il voulait savoir tous les secrets de sa volonté; Spiegel avait désormais conquis un rang glorieux et ne le devait qu'à son travail. Il était fils de ses œuvres; tous les yeux s'attachaient sur lui. Muller fit un retour sur lui-même et compara tristement la vie oisive et inutile qu'il avait menée depuis neuf mois à cette vie laborieuse et féconde.

Cependant Muller aurait dû jouir avec délices, avec enivrement, de la vie calme et paisible qu'il avait retrouvée à Munich. A peine éveillé, voulait-il descendre au jardin, il ne trouvait pas devant lui un large es-

pace, une perspective indéfinie, mais il était sûr au moins de ne pas rencontrer le profil sec et hautain des demoiselles de Stolzenfels ou la physionomie impertinente du major Bildmann. Si Hermann et Marguerite voulaient s'ébattre sur la pelouse, ils n'avaient pas à redouter l'humeur querelleuse d'Isaac. Si Muller rentrait chez lui après une absence de quelques heures, il trouvait près d'Édith son fidèle ami Spiegel, dont l'affection sérieuse et dévouée ne lui inspirait aucune inquiétude. S'il franchissait les portes de la ville, s'il allait promener sa rêverie dans la plaine ou sur la colline, il n'apercevait sur sa route que des visages bienveillans. Il pouvait marcher pendant toute la matinée sans jamais surprendre dans le regard ou le sourire d'un paysan l'expression ironique ou méchante qui avait été pour lui un supplice de tous les instans pendant son séjour à Hildesheim. Rentré chez lui, il partageait librement son temps entre l'étude et la causerie. Le soir venu, il réunissait autour de lui quelques amis que son opulence inattendue n'avait pas éloignés, dont la nature généreuse et loyale ne s'était pas laissé égarer par l'envie. Enfin, quand l'heure du repos avait sonné, le bonheur de sa journée se continuait dans ses rêves. Retiré dans sa petite chambre, où il avait goûté pendant tant d'années un sommeil paisible, Muller voyait passer devant lui les plus belles, les plus poétiques années de sa jeunesse. Quand il se réveillait, craignant d'être abusé par une illusion, il ouvrait d'une main empressée les rideaux de son alcôve pour s'assurer qu'il n'était plus à Hildesheim. En achevant son déjeuner, il n'avait pas à craindre la visite de maître Wolfgang. Ainsi, à tous les momens de la journée, il sentait qu'il venait de quitter l'enfer et d'entrer dans le paradis. Et pourtant, malgré la douceur et la sérénité dont se composait sa vie, il n'était pas heureux, ou plutôt il ne jouissait pas de son bonheur. Il ne trouvait pas en lui-même la force d'apprécier dignement la vie calme qui lui était rendue et qu'il croyait perdue sans retour. Souvent un ver se cache au cœur des plus beaux fruits; une pensée douloureuse suffit pour gâter les plus belles journées. Muller se disait que cette vie si calme et si paisible finirait dans trois mois, que dans trois mois il retrouverait les tracas et les soucis dont le souvenir s'était d'abord effacé de son esprit comme un rêve. Et si, obéissant à la voix de la raison, il songeait un instant à ne plus quitter Munich, il se demandait comment il pourrait accomplir cette résolution sans être à charge à Spiegel. Ses élèves l'avaient oublié, et d'ailleurs, s'ils revenaient à lui, aurait-il le courage de recommencer sa vie laborieuse d'autrefois? Dans l'opulence et l'oisiveté il ne voyait qu'ennui et dégoût, et la pauvreté studieuse lui semblait désormais interdite. Plus d'une fois Spiegel avait surpris dans les réponses embarrassées de Muller une partie de son secret. Quand il l'interrogeait sur les hôtes d'Hildesheim, sur le major Bildmann, sur les demoiselles de Stolzen-

fels, sur les métayers du domaine, sur la noblesse des environs, sur les fêtes où Édith avait dû éblouir tous les yeux, il trouvait dans le langage de son ami quelque chose de contraint qui s'accordait mal avec une intimité de dix ans. Spiegel connaissait mal le monde et n'eût pas fait dans un salon une brillante figure; mais il avait beaucoup réfléchi, et savait interpréter la parole et le silence aussi finement qu'aurait pu le faire le diplomate le plus rusé. Dans ce que Muller disait, dans ce qu'il qu'il ne disait pas, il n'eut donc pas de peine à deviner la vérité. Muller allait dans quelques semaines retourner à Hildesheim et reprendre le fardeau de son opulence, et pourtant, au fond de son cœur, il regretterait Munich. Pour le décider à reprendre son ancienne vie, sa vie de bonheur et d'étude, que fallait-il? Lui montrer la gloire, légitime récompense du travail et du talent.

Spiegel n'avait pas deviné avec moins de pénétration ce qui se passait dans le cœur d'Édith. L'embarras, les réponses laconiques de la jeune femme, son empressement à détourner la conversation chaque fois qu'il lui parlait de Frédéric, disaient assez que malgré sa pureté, dont il ne doutait pas, elle n'était pas sans inquiétude sur la nature de son affection pour le jeune officier. Édith en effet ne songeait qu'en tremblant au jour où elle le reverrait. Elle aimait son mari et ne croyait pas aimer Frédéric, et pourtant elle sentait au fond de son cœur qu'elle ne pourrait le revoir sans danger. Quoiqu'elle n'eût rien à se reprocher, quoiqu'elle n'eût prononcé aucune parole imprudente, elle ne pensait jamais sans rougir à la soirée des adieux. Pour rendre le repos à cette ame troublée, il fallait retenir Franz à Munich.

Depuis quelques jours, on parlait d'une symphonie mystérieuse dont l'exécution était prochaine. Il s'agissait, disait-on, d'un manuscrit de vieux maître; ce manuscrit avait été vendu par ses héritiers, qui sans doute n'en connaissaient pas la valeur. La nouvelle en vint jusqu'aux oreilles de Muller; ce fut pour lui un nouveau remords.

— Eh bien! dit-il un jour à Spiegel, il paraît que nous allons entendre un chef-d'œuvre inconnu. Il s'agit, dit-on, d'un manuscrit de vieux maître, découvert par je ne sais quel dénicheur d'antiquailles. Je gagerais qu'on prépare au public de Munich une éclatante mystification. Sans doute cette symphonie se composera de lambeaux pillés effrontément et cousus ensemble par quelque charlatan.

— Là-dessus, je n'en sais pas plus que toi, répondit Spiegel. Dans trois jours, nous entendrons le chef-d'œuvre inconnu, et nous saurons à quoi nous en tenir.

— Eh bien! reprit Muller, nous irons l'entendre ensemble, et nous emmènerons Édith.

Le jour fixé pour l'exécution de la symphonie était précisément le jour où Muller devait repartir pour Hildesheim. Le concert étant an-

noncé pour midi; Muller consentit à retarder son départ jusqu'au soir.

L'assemblée était nombreuse. Spiegel conduisit ses amis dans une de ces loges excellentes pour un musicien, détestables pour une femme qui veut se montrer, d'où l'on peut tout entendre sans être vu. La curiosité était peinte sur tous les visages. Avant l'arrivée du chef d'orchestre, on entendait de toutes parts le bruit des questions qui se croisaient. Enfin le chef d'orchestre parut et frappa de son archet le pupitre où se trouvait la partition.

La première partie, l'andante, était simple et majestueuse tout à la fois. Les instrumens de cuivre, employés avec sobriété, laissaient aux violons, aux basses et aux contre-basses, le soin d'expliquer sans fracas la pensée de l'auteur. Dès les premières mesures, l'auditoire se sentit captivé. Muller, ravi en extase, croyait rêver, et, craignant d'être abusé par ses souvenirs, regardait tour à tour Édith et Spiegel sans oser parler. Édith elle-même n'était pas moins étonnée, car elle avait reconnu la symphonie écrite autrefois par Franz, quelques mois après leur mariage. Spiegel les contemplait en souriant, et jouissait de leur surprise.

L'adagio, empreint d'une mélancolie pénétrante, transportait la pensée au milieu des plus fraîches vallées; la flûte et le hautbois entamaient ensemble un dialogue champêtre, continué habilement par les cors et les violons. A la fin de cette seconde partie, un tonnerre d'applaudissemens éclata, et, pendant plus d'un quart d'heure, l'orchestre fut obligé de faire silence. Muller pleurait et n'osait parler. Édith aussi avait le visage baigné de larmes. A ces accens si vrais, si passionnés, tous deux sentaient leur amour se réveiller, jeune et ardent comme aux premiers jours. Il s'opérait à leur insu au fond de leur cœur une réconciliation silencieuse : Muller se reprochait d'avoir négligé sa femme pour de misérables intérêts; Édith s'accusait de n'avoir pas deviné, de n'avoir pas pressenti le génie de son mari.

Le scherzo, plein d'une gaieté mordante, exprimait à merveille tous les épisodes d'une fête villageoise : la malice et l'amour éclataient tour à tour. Les applaudissemens recommencèrent, plus nourris, plus bruyans. Muller étreignait en silence la main de Spiegel et regardait Édith avec orgueil. L'auditoire frémissait d'impatience; enfin la quatrième et dernière partie commença. Le finale résumait avec une verve abondante, intarissable, les principaux motifs développés dans les trois premières parties. Toutes les richesses de l'orchestre, combinées habilement, accumulées avec profusion, ne laissaient pas au public le temps de respirer; l'auditoire allait de surprise en surprise. Quand l'orchestre eut achevé les dernières mesures, on eût dit que la salle ébranlée allait crouler sous les applaudissemens. Muller se jeta au cou d'Édith

et la couvrit de baisers. Pendant les dernières mesures, Spiegel avait disparu et révélé le nom de l'auteur. L'auditoire ne quittait pas la salle, chacun demeurait à sa place; le chef d'orchestre s'avança au bord de la scène, et, après avoir salué l'auditoire, lui livra le nom de Franz Muller. Les applaudissemens recommencèrent, mêlés aux vivat les plus enthousiastes.

Je n'essaierai pas de peindre l'ivresse de Franz. Spiegel revint au bout de quelques instans et le ramena chez lui au milieu de la foule, qui les suivit jusqu'à la porte.

— Eh bien! dit Spiegel à peine entré, que dis-tu de la musique de ce vieux maître? Que penses-tu de ces lambeaux cousus par un charlatan?

— Après le jour où Édith m'a donné sa main, s'écria Muller, c'est le plus beau jour de ma vie.

— J'espère maintenant, reprit Spiegel, que rien ne manque plus à ton bonheur. Tu avais toutes les joies de la famille, et ton cœur soupirait après la gloire. Aujourd'hui la gloire est venue, et votre mutuel amour dure encore. Que peux-tu souhaiter?

— Ah! s'écria Muller, je serais ingrat si j'osais former un vœu de plus.

En ce moment, une chaise de poste s'arrêta brusquement devant la maison. Les serviteurs, avertis dès le matin, se hâtèrent de placer derrière la chaise les malles de Muller. Spiegel avait tout entendu et contemplait avec une curiosité inquiète Franz, dont le visage était baigné de larmes. Déjà les postillons étaient en selle, et Muller demeurait immobile. Un serviteur entra pour annoncer que tout était prêt; les chevaux piaffaient et agitaient leurs grelots.

— Eh bien! dit Spiegel, qu'attends-tu pour partir?

— M'aimes-tu comme autrefois? dit Muller, se tournant vers Édith. Pourrais-tu, comme autrefois, partager avec moi une pauvreté laborieuse? Renoncerais-tu sans regret à l'opulence que le ciel nous a envoyée? Une vie modeste et simple suffirait-elle à tes désirs?

Édith ne répondit qu'en l'embrassant. Elle se sentait sauvée.

— Allons, dit Spiegel, n'entends-tu pas les postillons qui sont en selle? Voici l'heure de partir.

— Partir! s'écria Muller; pourquoi partir? Le bonheur n'est-il pas ici, entre vous deux? Partir quand la gloire me couronne, partir quand mon nom est dans toutes les bouches! Me crois-tu assez fou pour quitter Munich? Qu'on dételle les chevaux; nous sommes arrivés.

Le lendemain, Muller écrivait à maître Gottlieb :

« Vous aviez raison, mon cher monsieur, de me vanter la vie patriarcale d'Hildesheim et les mœurs toutes bibliques des hôtes appelés à partager avec moi ce séjour enchanté. Toutes les vertus ont trouvé dans

ce beau domaine un asile inviolable et sacré. L'esprit fin et la grace attique des demoiselles de Stolzenfels, le caractère loyal et franc du major Bildmann, la mine fière et majestueuse de Mme Dorothée, l'espièglerie joyeuse du petit Isaac, composent un tableau charmant, digne du génie de Gessner. C'est une idylle vivante qui nous reporte aux plus fraîches inspirations de Théocrite et de Virgile. Depuis neuf mois je m'interroge, depuis neuf mois je me demande si je suis vraiment digne de vivre au milieu de ces mœurs de l'âge d'or. La générosité du comte Sigismond ne m'aveugle pas; je renonce au château et au domaine d'Hildesheim. Entre quelles mains la richesse pourrait-elle être plus dignement placée qu'entre les mains du major Bildmann et des demoiselles de Stolzenfels? Ces nobles ames ne trahiront pas la mission que je leur confie. Elles sèmeront autour d'elles les bienfaits, et recueilleront, comme une moisson légitime, les bénédictions et la reconnaissance.

« Soyez assez bon, mon cher monsieur, pour leur annoncer ma résolution. Aux termes du testament, je devais habiter le château d'Hildesheim pendant neuf mois de l'année; je reste à Munich et perds ainsi tous mes droits.

« FRANZ MULLER. »

A peine le major Bildmann et les demoiselles de Stolzenfels eurent-ils appris par maître Gottlieb la renonciation de Muller, qu'ils entamèrent pour la possession du château et du domaine d'Hildesheim un magnifique procès, un des plus beaux dont maître Wolfgang ait gardé le souvenir. Le procès dura dix ans. Le major Bildmann et Dorothée moururent à la peine. Le petit Isaac, chez qui la gourmandise avait développé l'instinct du vol, tomba du haut d'un mur qu'il venait d'escalader pour dérober des fruits; quand on le releva, il ne donnait plus signe de vie. Restées seules maîtresses du terrain, les demoiselles de Stolzenfels ne jouirent pas long-temps de leur victoire. Frédéric, furieux de la perte d'Édith dont il se flattait d'avoir blessé le cœur mortellement, accusant de la fuite de Muller l'humeur acariâtre et tracassière de ses tantes, vengea sa défaite en redoublant ses folles dépenses. Trois ans après, le domaine d'Hildesheim, déjà cruellement ébréché par les frais de procédure, fut mis en vente pour payer les dettes de Frédéric, et les demoiselles de Stolzenfels moururent dans l'abandon et la pauvreté.

JULES SANDEAU.

LA

CHOUANNERIE DANS LE MAINE.

JAMBE-D'ARGENT ET MONSIEUR JACQUES.

I.

Tous les peuples ont deux histoires, l'une qui se plaît aux vues d'ensemble et ne marche qu'escortée de documens authentiques, l'autre curieuse de détails, mêlée aux événemens privés, et relevant de la tradition. La première ressemble à ces fleuves du Nouveau-Monde qui emportent tout dans leur cours puissant, mais dont l'œil n'aperçoit que les grandes ondulations; la seconde est un de ces ruisseaux au bord desquels on s'asseoit pour regarder jusqu'au fond, cueillir les brins de joncs et compter les cailloux. Pour tous, il y a des jours où l'air des hauteurs étourdit, où les immenses horizons fatiguent, où le regard aime à descendre vers les lieux bas, afin de se reposer sur l'étroite *closerie* qu'encadrent les vieux troncs d'aubépine. Alors on s'arrête aux épisodes familiers du grand poème : sortis des palais officiels de l'histoire, nous nous oublions à écouter les récits que les jeunes filles font à la source du village, ou les vieillards sur le seuil. La prévention s'y montre souvent, l'ignorance toujours, mais du moins on y trouve la vie. C'est ainsi que le peuple a vu, qu'il a entendu, qu'il a senti. S'il

raconte inexactement ce qui a été, il raconte naïvement ce qu'il est lui-même; ses erreurs ne sont point des mensonges, ce sont des vérités relatives, qu'il s'agit de remettre à leur place; son tort comme son mérite est d'écrire perpétuellement le roman humain sur les feuillets de l'histoire. — C'était le désir de connaître cette chronique populaire des plus célèbres chouans qui m'avait conduit aux *Boutières* (1) et qui m'amenait de nouveau chez un autre témoin de ces luttes aventureuses.

Celui-ci administrait les ames de l'une des paroisses les plus pauvres du Bas-Maine. Le patrimoine que lui avait laissé sa famille suppléait à l'insuffisance des ressources curiales et l'aidait à briser chez ses paroissiens les aiguillons les plus envenimés de la misère. Aussi la reconnaissance avait-elle fait pour son nom ce que la flatterie fait pour le nom des rois : ne pouvant parler de lui sans rappeler son inépuisable bonté, les gens du pays s'étaient accoutumés à prendre la qualité pour l'homme, et, au lieu de répéter sans cesse *le bon curé*, ils avaient fini par dire simplement *le Bon*, comme si une pareille désignation n'eût pu laisser aucun doute. Le propriétaire du Moulin-Neuf lui-même, malgré son mépris philosophique pour toute croyance qui ne ressortait pas directement des quatre règles, m'avoua que *M. le Bon* passait pour la providence du canton. — Il les abrutit bien un peu de superstitions sur le bon Dieu et son paradis, ajouta-t-il, mais il a endoctriné les parens pour la vaccine, il distribue pour rien des médicamens, il enseigne les nouvelles cultures, et il vient d'appeler une sage-femme dans la commune. C'est bien encore *le moins mauvais d'eux tous.*

Cet éloge négatif avait, dans la bouche de mon conducteur, une éloquence qui accrut mon empressement à voir *M. le Bon*. Il fut donc convenu qu'en retournant chez lui, le meunier ferait un détour qui lui permettrait de me laisser à la cure, où j'étais annoncé et attendu.

Nous prîmes par des routes sauvages, tantôt enfouies sous les haies et entrecoupées de flaques d'eau verdâtre, tantôt serpentant à travers les friches d'où s'élevaient des volées de lourdes perdrix, tantôt longeant le bord des ruisseaux qui gazouillaient parmi les osiers. En passant près d'un hêtre, je montrai à mon compagnon un de ces trous que le pivert creuse pour son nid, et qui était recouvert de plusieurs lames de fer. — Ah! oui, me dit le meunier en riant, c'est l'ouvrage de quelque curieux du pays qui veut se procurer *l'herbe qui coupe*. Le pivert passe chez nous pour un oiseau savant qui a voyagé et qui connaît les bons coins. Si vous lui fermez sa maison, comme vous le voyez là, il vole à l'instant même vers une montagne où pousse une plante merveilleuse qui brise le fer, et, après s'en être servi pour rentrer chez lui, il la laisse tomber sur le morceau de drap rouge placé au-dessous.

(1) Voyez la livraison du 15 septembre 1847.

Ici le drap a été oublié ou a disparu, ce qui expliquera aux malins la non réussite de la chose et les encouragera à recommencer.

Cette croyance populaire me rappela celle que j'avais entendu raconter en Normandie. Là comme partout, les nids d'hirondelles sont, pour les maisons auxquelles on les voit suspendus, une assurance de joie et de prospérité; mais ces nids peuvent devenir en même temps, pour l'aveugle, un moyen de guérison. Il suffit d'attendre que les petits soient éclos et de leur crever les yeux. Dès que la mère s'en aperçoit, elle s'envole et revient bientôt avec une pierre dont elle se sert pour leur rendre la vue et que l'aveugle retrouve dans le nid pour s'en servir à son tour. Ainsi, en tous lieux et sous toutes les formes, la tradition attribue quelque rôle symbolique ou surhumain à cette race ailée qui vit dans l'océan des cieux. Placés entre la terre et les nuées, les oiseaux semblent participer à une double nature, et, lorsque les anges ont été mis en communication avec les hommes, ils ont emprunté leurs ailes. Puis n'ont-ils pas le prestige de tout ce qui arrive de loin? Les Égyptiens étendaient leurs malades aux portes, convaincus que l'étranger qui passait devait leur apporter quelque remède des contrées inconnues. Ainsi fait le peuple en demandant aux oiseaux de nos campagnes mille dons merveilleux : eux aussi sont des étrangers qui passent, et, à les voir traverser l'éther, indifférens de l'espace, libres de tout lien, victorieux sans effort de tous les obstacles, comment ne point imaginer que la terre et le ciel sont sans mystères pour ces éternels voyageurs?

Les inextricables méandres de la route que nous suivions variaient à l'infini les perspectives, mais semblaient éloigner le but. L'*Angelus* sonnait au loin à toutes les églises des villages, lorsqu'un toit d'ardoise se montra devant nous au-dessus des arbres. — Voilà le nid, dit le meunier, qui me l'indiqua du bout de son fouet; nous y arriverons pour le dîner, ce qui est toujours la bonne heure chez les curés. Allons, *Bolivar*, un coup de vigueur! nous allons au ratelier.

Le cheval parut comprendre, il allongea le pas, et nous aperçûmes enfin la façade du presbytère. Des vignes encadraient chaque fenêtre, couraient le long des cordons de maçonnerie qui surmontaient le rez-de-chaussée, brodaient les corniches, escaladaient le toit, et, rampant le long des pentes, allaient couronner les cheminées, qui épanouissaient au-dessus leur panache de fumée. Des pigeons roucoulaient mélodieusement sur l'ardoise échauffée par le soleil de midi, et, à la porte, un grand chien fauve, roulé sur lui-même, dormait aux pieds d'une vieille fileuse. Au bruit du char-à-bancs, tous deux relevèrent la tête; le chien gronda doucement, et la servante poussa une exclamation de surprise.

— Eh! c'est Catherine! dit gaiement mon compagnon; tu n'as donc pas entendu la cloche du dîner, ma vieille, que te voilà à faire tourner ton rouet au lieu de faire aller le tourne-broche?

— Le tourne-broche un vendredi ! s'écria Catherine scandalisée.

— Par le Père éternel ! elle a raison, c'est un vendredi ! reprit le meunier, qui laissa tomber les guides d'un air de désolation si sérieuse, que le rire me gagna ; je n'avais point pensé à cela quand je suis parti ! Qu'est-ce que nous allons devenir ?

— N'entends-je pas mes hôtes ? interrompit une voix derrière le char-à-bancs.

Nous nous retournâmes : c'était *M. le Bon*, qui revenait de visiter des malades, son bréviaire sous le bras. Il souhaita cordialement la bienvenue à mon conducteur, et me prit les deux mains avec une tendresse presque paternelle.

— Je vous attendais, me dit-il ; j'ai pensé à vous, et nous aurons à causer longuement.

Puis, montrant au meunier le seuil du presbytère :

— Que notre cher voisin veuille entrer, ajouta-t-il avec une bonhomie riante ; bien que le vendredi soit un jour néfaste, nous tâcherons d'en faire pour lui un jour *marqué de blanc*, comme doivent l'être tous ceux du propriétaire du Moulin-Neuf.

Le fabricant de farine, qui n'avait jamais lu Horace, ne comprit pas l'épigramme du vieux prêtre ; il passa d'un air gauchement délibéré, et nous précéda dans une salle à manger, où la table était dressée. C'était une pièce vaste et simplement blanchie à la chaux, dont une profusion de fleurs vivaces faisait le seul ornement ; mais tel était le mélange de plantes grimpantes, d'arbustes verts et d'herbacées fleuries, habilement étagés selon l'élévation, la forme ou la couleur, que l'ensemble produisait sur la blanche muraille une broderie mouvante d'une grace et d'une originalité singulières. Un immense coquillage, encadré de saxifrages, recevait l'eau d'une fontaine et complétait cette décoration rustique. A cet aspect charmant, je m'étais arrêté, malgré moi, sur le seuil, et je n'avais pu retenir un cri. Mon conducteur me regarda.

— Eh bien ! voilà un genre d'ameublement que vous ne connaissez point à Paris, me dit-il avec ce rire lourd et blessant que l'on pourrait appeler le rire des enrichis ; comme vous voyez, c'est simple et peu dispendieux. Quant à l'entretien, c'est *M. le Bon* qui s'en charge lui-même ; il regarde aussi ses fleurs comme ses paroissiens.

— Pourquoi non ? dit le curé avec une placidité souriante ; toutes les créatures de Dieu n'ont-elles pas droit à l'affection de l'homme ? Vous avez dit plus vrai que vous ne pensiez peut-être. Oui, ces fleurs sont une part de ma vie ; c'est une famille muette que j'élève à mon foyer de célibataire, de pauvres enfans d'adoption dont il faut diriger la séve, des vieillards auxquels je ménage la bise ou le soleil. Ne croyez pas que de pareils soins restent sans influence sur l'ame.

Le meunier me regarda en se mordant la lèvre.

— Le prône va commencer, dit-il tout bas, tandis que *M. le Bon* dépouillait une magnifique bruyère de ses campanules défleuries; mais notre hôte ne semblait nullement disposé à réaliser cette prédiction, et, revenant sans digression à ses goûts d'horticulture, il nous proposa de passer au jardin, tandis que Catherine faisait un appel à toutes les ressources du voisinage pour renforcer le dîner curial.

Nous traversâmes d'abord un parterre, dont les compartimens réguliers ne renfermaient que des plantes vulgaires et *passées de mode,* comme le meunier nous le fit remarquer. *M. le Bon* l'avait tracé et planté lui-même, en mémoire du parterre de la maison paternelle.

— Votre œil doit être fatigué de ces figures de géométrie tracées en buis, dit-il; mais moi, je trouve dans ces œillets panachés, dans ces absinthes fleuries, dans ces fenouils verts, comme une odeur de mes jeunes années.

— C'est-à-dire que vous perdez votre meilleur coin de terre, objecta mon compagnon; une exposition en plein midi! Vous pourriez avoir ici des contre-espaliers et des melons.

— J'aime mieux avoir des souvenirs, répliqua doucement le curé; c'est du luxe sans doute, mais on doit passer quelques fantaisies aux vieillards.

Il nous montra ensuite le potager, dont la culture avait le caractère d'ordre et d'appropriation qui est la grace des choses utiles; le verger abritant quelques ruches entourées de thyms, selon le précepte de Virgile qu'il me rappela :

... Graviter spirantis copia thymbræ;

enfin un vaste champ nommé par lui la *terre de Chanaan.* C'était là qu'il employait les instrumens nouveaux, qu'il semait les graines d'essai et appliquait les modes de culture encore inconnus au pays. Bordée par la route et placée vis-à-vis de l'église, la *terre de Chanaan* était exposée à tous les regards. Chaque dimanche, en se rendant aux offices, les paysans pouvaient l'examiner, juger les tentatives, suivre toutes les périodes de l'insuccès ou de la réussite. Les plus indifférens étaient forcés de voir, les plus obstinés de comprendre. A chaque essai, la nature écrivait sa réponse en caractères qu'aucun regard ne pouvait refuser de lire; la vérité devenait un fait. *M. le Bon* l'appuyait en outre de ses exhortations et de ses enseignemens.

— C'est en soldat qu'il faut servir ce qu'on croit le bien, nous dit-il à ce sujet; le mensonge a presque toujours l'avantage d'oser, tandis que la vérité est timide. Elle craint d'importuner, elle s'arrête devant les portes qui se ferment et rebrousse chemin vers son puits. Ce n'est pas ainsi que l'on fait triompher une cause. La guerre contre le mal

doit se faire comme nos chouans faisaient la guerre aux bleus, sans calculer les forces ennemies et sans jamais croire qu'on a fini. Chaque fait peut devenir une arme, chaque exemple un buisson derrière lequel on tire un coup de fusil sur l'erreur. Si on ne la tue pas, on lui fait perdre du sang, et, à force de blessures, elle finit par mourir au coin d'un fossé.

L'allusion du vieux prêtre aux guerres royalistes amenait tout naturellement l'entretien à l'objet de ma visite. Je saisis le moyen de transition qui m'était fourni, et j'avouai quelles espérances m'avaient conduit au presbytère.

— Je sais, me dit le vieux prêtre d'un air pensif, vous avez la curiosité de tous ceux de votre âge : ils aiment à promener leur esprit aux bords de ce passé, comme on se promène aux bords d'une côte orageuse, pour admirer les vagues, compter les brisans et entendre le récit des naufrages; mais ce qui est pour eux une source d'émotions rouvre chez nous de vieilles cicatrices. Il n'est aucun des nôtres qui, en emportant à travers l'incendie sa famille et ses dieux, n'ait laissé derrière lui, comme Énée, quelqu'une de ses affections. Moi-même, pauvre prêtre obscur, je ne puis retourner les yeux sans angoisse vers ces luttes implacables

Quorum pars *parva* fui.

Je vous raconterai pourtant ce que je sais; les souvenirs des vieillards sont une part d'héritage qu'ils doivent acquitter de leur vivant.

Nous venions de regagner le salon, où nous trouvâmes nos couverts mis et la table servie. Grace aux ressources du village, Catherine avait réussi à compléter un dîner qui faillit réconcilier mon conducteur avec les prescriptions de l'église. Le curé fit honneur de ce festin improvisé à la bonne volonté des voisins.

— Ah! je comprends! dit le meunier en remplissant son assiette après avoir vidé son verre, tout dans notre pays est au service de l'église. Si le *Mainiau* récolte une primeur, s'il pêche un gros poisson, s'il tue un gibier bien gras, c'est pour le presbytère!

— Mon voisin est trop du pays pour croire cela, dit *M. le Bon* gaiement. Le *Mainiau* aime ses curés sans doute, mais il pense que les véritables amitiés se prouvent mieux par ce qu'on reçoit que par ce qu'on donne. Quoi que nous fassions, le salut lui paraît toujours *une affaire;* c'est un procès à gagner contre les malins esprits. Nous *occupons* pour lui en qualité de procureurs du bon Dieu; mais s'il y a des frais à payer, adieu le client!

Je fis observer à notre hôte que la guerre royaliste dans le Maine avait au moins été une dérogation éclatante à cet esprit de calcul intéressé.

— Pour plusieurs, sans aucun doute, répondit-il, la foi politique et religieuse a eu ses martyrs; mais combien ne se sont dévoués qu'à une passion en laissant croire qu'ils se dévouaient à une idée, en le croyant quelquefois eux-mêmes! Dans une révolution, la vérité n'est jamais d'un côté si absolue, si lumineuse, que nous puissions la reconnaître certainement; nous n'avons le plus souvent à choisir qu'entre des crépuscules. Alors un souvenir, une espérance, un instinct, nous décident. Pour ma part, de tous les chefs de bande qui ont combattu dans le Maine, je n'en ai rencontré qu'un seul qui ait pris les armes sans considérations de famille, sans esprit d'imitation, sans haine, sans ambition et après un libre examen : ce fut un mendiant estropié qui avait long-temps parcouru les paroisses le bissac sur l'épaule et le bâton blanc à la main.

— Louis Treton, repris-je vivement; ainsi on m'a dit vrai, vous l'avez personnellement connu?

— Depuis le temps où il gardait les bestiaux chez un métayer d'Astillé, dit *M. le Bon*, car son père, pauvre closier aux Petits-Aulnais, ne pouvait nourrir ses douze enfans, et, dès que Louis sut manier la *marotte*, il fut envoyé sur les friches avec un *muguet*. On put reconnaître chez lui, dès-lors, ces facultés sympathiques et actives qui semblent nous destiner au commandement. En attendant l'occasion de dominer les hommes, il se rendit maître de son troupeau. Les bœufs les plus rebelles et les chevaux les plus rétifs apprirent à reconnaître sa voix. Il poussait pour chacun d'eux un cri particulier auquel ils obéissaient. Assis sur le revers d'un fossé devant son feu de bruyère, il n'avait qu'à faire entendre ses appels pour qu'on les vît tous accourir. Les métayers du canton disaient, par plaisanterie, que l'enfant avait *marché sur l'herbe qui attire;* mais son seul talisman était l'instinct d'observation et un dévouement affectueux pour le troupeau qui lui avait été confié; il en donna une preuve irrécusable, mais funeste pour lui. Vous savez qu'après les jeûnes forcés de l'hiver les loups redoublent habituellement d'audace. Au retour du printemps, un de ces animaux, enragé de faim, sortit des taillis avant la nuit, s'élança dans la friche où se trouvait Louis et allait emporter un poulain, lorsque le jeune pâtre, averti par l'effroi du troupeau qui prenait la fuite, accourut et se jeta à corps perdu sur la bête féroce. Tous deux roulèrent quelque temps à travers les bruyères sans pouvoir se terrasser; enfin un buisson arrêta l'enfant, et, pendant que le loup, retenu sous ses genoux, continuait de le mordre, il put saisir son couteau et lui scier la gorge. Le poulain avait été sauvé; mais Treton était estropié de la jambe droite. Les soins tardifs qu'il reçut à l'hôpital d'Angers ne réussirent point à guérir une plaie dont la négligence avait fait un ulcère; il fallut laisser le troupeau du métayer à un autre *pastour* et se traîner en mendiant aux portes des métairies. Cependant Louis conserva, même dans

cet abaissement, l'instinct et l'exercice de sa supériorité. En retour de l'aumône reçue, il donnait un renseignement, une nouvelle, un conseil, et laissait celui qui l'avait secouru son obligé. Dans tous les jeux, il établissait la règle et la faisait respecter. Juge absolu des différends, il n'avait qu'un cri : *La justice!* Son courage forçait d'abord à s'y soumettre, et sa loyauté la faisait ensuite aimer. De tous les chefs de bande, c'est le seul, avec *M. Jacques,* qui n'ait point laissé de double réputation. Pour eux, toutes les voix sont amies, toutes les traditions d'accord. Aussi ont-ils été les deux foyers vivans de la cause royaliste dans le Maine. L'insurrection entière tourna toujours autour d'eux, s'éclairant de leur lumière, s'échauffant de leur flamme, et, quand ils tombèrent, tout rentra dans le néant. Qui connaît leur histoire connaît celle de toute notre chouannerie.

II.

Au sortir de table, le propriétaire du *Moulin-Neuf* avait pris congé et était reparti; je pus interroger plus à l'aise *M. le Bon,* qui, de son côté, me répondit plus librement. Il me raconta comment la révolution l'avait surpris presque au sortir du séminaire et à peine ordonné prêtre. Livré à ce premier et pacifique enchantement d'une ferveur satisfaite, sans regret du passé, heureux dans le présent et attendant les joies éternelles de l'avenir, il ne comprit rien aux colères du peuple. Contraint de se réfugier dans sa famille, il continua à y étudier ses livres, à cultiver ses fleurs, et à attendre, sous les charmilles, que Dieu eût apaisé les cœurs violens. Sa mère, vieille et aveugle, le retenait au logis; on ignorait son retour dans le voisinage; pendant long-temps nul ne songea ni à réclamer son saint ministère, ni à s'en armer contre lui. Retiré dans sa solitude comme dans une île, il entendait gronder l'orage sans en éprouver les secousses. Quelques mendians, qui continuaient à solliciter une aumône chaque jour plus rare à travers les villages dévastés, lui apportaient tous les vendredis des nouvelles de la guerre civile. Ils lui avaient appris les premières expéditions des frères Chouan, la destruction de l'armée catholique, et les nouveaux efforts tentés par les bandes d'insurgés.

Ces bandes, formées de Vendéens fugitifs auxquels s'étaient joints un certain nombre de Manceaux, n'avaient encore ni chefs ni organisation. Dispersées après chaque expédition, elles se reformaient pour l'expédition suivante avec des élémens nouveaux. Le plus hardi ou le mieux inspiré ce jour-là marchait à la tête des autres; si son plan échouait et qu'un de ses compagnons trouvât mieux, il l'acceptait à l'instant pour capitaine et redevenait soldat. Ce fut ainsi que Coquereau lui-même, le plus habitué de tous à se faire obéir, remit le commandement à

Pimousse lors du combat livré sur la route de Daon à Cherré, et le reprit, quelques heures après, pour attaquer une colonne à l'entrée de Marigné. Parmi les chouans, l'égalité alors était la règle, l'autorité une exception variable et passagère.

Toutefois, dans ces alternatives de pouvoir et d'obéissance, le tour du commandement devait revenir plus souvent pour les intelligens et les braves. A ce double titre, Louis Treton ne tarda pas à conquérir sur ses compagnons de guerre l'autorité qu'il avait autrefois exercée sur ses compagnons de jeux. Sa participation à l'insurrection royaliste avait été, on le sait, le résultat d'une conviction réfléchie. Il y avait vu la défense de tout ce qu'il s'était accoutumé à aimer depuis son enfance; c'était pour lui plus qu'une cause à servir, c'était la liberté de ses préférences et de sa foi à sauver.

La révolution, qui satisfaisait aux instincts philosophiques des villes, heurtait, en effet, toutes les habitudes d'esprit et toutes les croyances des campagnes. Or, les préjugés d'un peuple sont, comme les vérités elles-mêmes, une part de sa conscience : enlever de force à un homme son erreur, c'est opérer un malade malgré lui, et violer en ennemi l'arche sainte que la persuasion seule doit ouvrir. Que cette violence ait pu ou non être évitée, c'est une question que nous ne préjugeons point ici; nous constatons seulement que la révolte des campagnes de l'ouest fut bien moins un mouvement politique qu'un élan d'indépendance. La plupart des Vendéens et des chouans combattaient, comme les républicains, pour la liberté, l'égalité et la fraternité humaines; on ne différait, dans les deux camps, que sur la manière de les comprendre : les chefs nobles qui dirigèrent l'insurrection lui donnèrent un cri et un drapeau royalistes; mais, pour qui étudie les élémens mêmes réunis sous ce drapeau, l'origine de la révolte était ailleurs. Du reste, ce double caractère royaliste et populaire eut ses représentans distincts dans la chouannerie du Maine. Jean Cottereau, lié à la monarchie et aux Talmont par une reconnaissance personnelle, combattit véritablement pour la royauté; le mendiant Louis Treton, long-temps nourri par la charité des paroisses, combattit, comme Cathelineau, pour leur liberté.

La république avait complété ses victoires par la déroute du Mans. Le Maine était redevenu immobile et muet sous l'oppression de ce grand désastre. Parmi les combattans qui avaient survécu, les plus compromis se tenaient enfermés dans leurs tanières souterraines, les autres cherchaient à cacher leur participation à la défaite sous une soumission qui n'attestait que leur découragement. Ce fut alors que reparut dans le pays Louis Treton, à qui la plaque de fer-blanc destinée à garantir sa blessure toujours ouverte avait fait donner le surnom de *Jambe-d'Argent*. Lui aussi sortait de la bataille. Il avait encore le visage pâle

de longues privations, la barbe hérissée, les mains noires de poudre et les haillons teints de sang; mais son courage était ferme et entier. Il s'arrêtait aux portes de chaque métairie, appelait les jeunes gens par leurs noms et les encourageait à reprendre les armes. Il ne leur parlait pas de la royauté détruite ou de la noblesse abolie, mais de leurs églises où les cloches étaient silencieuses, de leurs villages occupés par des soldats comme une terre conquise, de leur foi déshonorée par la contrainte ou l'insulte. La voix de *Jambe-d'Argent*, assez forte, quand elle s'élevait, pour dominer tous les retentissemens de la bataille, devenait, au besoin, caressante; sa parole était comme l'onde, tantôt renversant avec fracas, tantôt pénétrant sans bruit, mais toujours irrésistible. — Quand il voulait *causer*, répétait avec émotion, trente années plus tard, un de ses compagnons d'armes, Planchenault, dit *Cœur-de-Roi*, *les cœurs venaient se faire prendre comme les petits oiseaux en hiver.* Il vous conduisait contre votre volonté, sans qu'on s'en aperçût, et on se demandait ensuite comment cela avait pu arriver. Quand même j'aurais dû mourir pour lui une fois chaque jour, je l'aurais fait sans réclamation et sans me lasser, car *j'avais besoin de le voir content.*

Comme on le pense bien, *Jambe-d'Argent* n'en était point venu là tout d'un coup. D'abord confondu avec les autres chouans, il leur avait laissé faire l'expérience de sa supériorité. Il s'était successivement dévoué pour chacun, et tous, avant de devenir ses soldats, avaient été ses obligés. Moustache surtout ne pouvait oublier que, surpris par les bleus sur la route de Cossé, il avait dû à *Jambe-d'Argent* de revenir sain et sauf et sans déshonneur parmi les siens. Appuyés épaule contre épaule, tous deux avaient traversé, le fusil en joue et au petit pas, les rangs des républicains qui, frappés d'admiration, s'étaient écartés en criant : — Laissez passer les braves ! — Dès ce jour, l'ancien garde-chasse du marquis de Monteclerc avait dit : — Il faut que tu sois notre chef. Et il ne négligea rien pour préparer à ce choix les autres insurgés.

Les victoires de la Bodinière, puis de Nuillé, qu'ils durent à *Jambe-d'Argent*, et la défaite d'Ahuillé, par laquelle ils furent punis d'avoir repoussé ses conseils, décidèrent sa nomination. Ceux qui avaient cherché dans la guerre civile une cocarde pour couvrir leurs crimes osèrent seuls protester. De ce nombre furent Moulins, lâche bandit, instruit à toutes les bassesses dans les égouts de la gabelle, et bon seulement à colporter la terreur au moyen de marches prodigieuses; Barbier, dit *la Risque*, Jamois, surnommé *Place-Nette*, et enfin *Mousqueton*, cet horrible *Quasimodo* de la chouannerie, que l'odeur du sang enivrait comme le vin, et qui sabrait les prisonniers à petits coups *pour sa réjouissance.*

Jambe-d'Argent montra dès-lors l'esprit de conduite qui annonce le chef de parti. Bien qu'il méprisât les hommes qui lui contestaient le commandement, il s'efforça d'apaiser leur mauvaise humeur; car il

savait que dans les guerres civiles on n'a pas le choix des instrumens, et que l'on combat avec toutes les armes qui peuvent frapper l'ennemi. Voulant donc épargner à leur orgueil une obéissance immédiate, il les engagea à visiter les paroisses afin d'y propager la révolte. L'époque de la moisson arrivait d'ailleurs, et tous les jeunes gens qui avaient pris les armes allaient retourner dans leur famille pour assister à la *fête de la gerbe*. Le nouveau chef résolut d'employer cette trève passagère à organiser la reprise des hostilités. Il avait longuement étudié toutes les chances de cette guerre de moucherons contre le lion républicain; il savait que, pour perpétuer une lutte inégale, l'important était d'envelopper sa faiblesse de mystère, de se montrer partout en ne s'arrêtant nulle part, d'enserrer enfin l'ennemi dans un réseau d'adversaires invisibles qui pussent le forcer à se tenir la baïonnette croisée devant le vide et à s'énerver dans cette fièvre de l'attente et de l'inconnu, la plus redoutable de toutes les maladies pour les forts.

Le difficile était de faire accepter un pareil plan. Si les compagnons d'enfance ou de combat de Louis Treton ne remarquaient plus sa jambe malade et ses haillons, la noblesse y prenait garde; sa visite aux gentilshommes bretons le lui avait prouvé. Son autorité, justifiée par le seul mérite, était aux yeux de ceux-ci une usurpation tout au plus tolérée. Vu le malheur des temps, les gens bien nés pouvaient lui permettre de mourir à leurs côtés, mais non recevoir de lui des conseils, ni une direction. Pour ceux qui arrivaient de Coblentz, il ne suffisait pas que la raison fût la raison; il fallait encore qu'elle fût de bon lieu. *Jambe-d'Argent* le savait, et, voulant avant tout l'adoption de ses idées, il leur chercha un père adoptif.

Son choix s'arrêta sur un gentilhomme étranger au Maine, qui s'y était fait connaître dans ces derniers mois. M. Jacques se donnait pour un officier vendéen forcé de cacher son véritable nom. Il avait paru sur la rive droite de la Mayenne peu après la destruction de l'armée catholique; mais il n'y commandait aucune bande, et ne se montrait d'habitude que dans les momens les plus périlleux et lorsque tout semblait désespéré. On l'apercevait alors, tout à coup, aux premiers rangs, où il donnait un ordre, faisait exécuter un mouvement, et la déroute se transformait aussitôt en victoire. C'était le *Deus ex machinâ* de ce drame guerrier. On comprend de quel prestige ces interventions triomphantes avaient dû l'entourer. Tout en lui d'ailleurs était fait pour exciter l'imagination populaire; il était jeune, beau et doué de cette fascination à la fois impérieuse et pénétrante qui improvise les royautés. Son costume avait, comme celui de tous les officiers vendéens, quelque chose de chevaleresque qui fixait les regards sur les graces de sa personne. Dans les châteaux royalistes où il avait été reçu, les dames vantaient ses talens d'artiste et ses manières d'homme du monde; les ecclésiastiques, qu'il avait

plusieurs fois protégés dans leur fuite, parlaient de son érudition et de ses vues profondes; enfin les paysans dont il avait partagé les expéditions répétaient que nul ne l'égalait pour manier un fusil, monter à cheval ou conduire une barque. Il fatiguait les plus vigoureux marcheurs, paraissait ne sentir ni la faim, ni la soif, supportait sans y prendre garde le vent, la pluie et le soleil. Il parlait peu; mais chacune de ses paroles laissait un souvenir. Dans les haltes, on le voyait s'asseoir à l'écart, relire des lettres ou se promener en murmurant des phrases cadencées dont le sens échappait à ses rustiques compagnons. Enfin il possédait cette merveilleuse faculté de doubler son esprit pour le partager entre plusieurs préoccupations. On l'avait vu dans le même instant donner un ordre, écouter un rapport et écrire un billet, sans que sa pensée en parût ralentie ou troublée.

Ajoutez à tant de dons l'irrésistible puissance du mystère! On ne connaissait ni ses retraites, ni ses ressources, ni ses moyens de communication. Il paraissait et disparaissait comme ces champions des romans de chevalerie que l'on voyait arriver la visière baissée, enlever tous les prix du tournoi, puis s'éclipser dans un nuage de poussière. Aussi toutes les suppositions avaient-elles été épuisées à son sujet. Après lui avoir successivement attribué les noms les plus connus de la Vendée, on commença à répéter tout bas celui du duc d'Enghien. Il venait, disait-on, pour reconnaître le pays, en étudier les forces et préparer l'arrivée du comte d'Artois, espèce de messie politique toujours promis aux royalistes et toujours vainement attendu.

Vrai ou faux, un pareil bruit donnait à M. Jacques l'autorité du rang qui manquait à *Jambe-d'Argent* pour discipliner la chouannerie. Ce dernier lui demanda une entrevue. Le rendez-vous devait avoir lieu au château de Champ-Fleuri, près de Laval. Arrivé à la grande avenue, Treton, qui avait avec lui deux de ses gens, *la France* et *Sans-Peur*, s'arrêta tout à coup près de la barrière. Il était pâle, ému et semblait hésiter. Ses deux compagnons lui demandèrent à quoi il pensait.

— Je pense, répondit *Jambe-d'Argent*, que le sort des paroisses va dépendre de ce que décidera M. Jacques, et que je ne saurai peut-être pas lui expliquer ce que je comprends, car les idées ressemblent aux coups de fusil: pour qu'elles portent, ce n'est pas tout de faire feu, il faut encore viser. Aussi j'ai un poids sur le cœur en pensant à la grandeur de ce que je vais faire et au peu que je suis.

— Allons donc! répondirent les chouans, qui ne comprenaient pas ces angoisses d'une grande conscience, n'es-tu pas le plus fin gars de ce côté-ci de l'eau? Tu parleras bien, et, avec l'aide de Dieu, M. Jacques sera content.

— Oui, avec l'aide de Dieu! reprit vivement Treton; il ne faut pas désespérer tant qu'il est pour nous.

Et il se remit en marche vers le château.

Ses craintes ne devaient point, du reste, se réaliser. M. Jacques comprit son plan et l'adopta avec chaleur. Il fut décidé entre eux que chaque bande resterait sur sa paroisse sous le commandement du capitaine qu'elle s'était choisi, mais qu'un chef suprême imprimerait l'unité à la guerre en dirigeant les efforts partiels et les réunissant au besoin. Un service régulier devait être établi pour les dépêches; on disperserait dans les bois et dans les closeries des dépôts de vivres et de munitions; les pâtres devaient servir de guetteurs, les mendians d'espions, les femmes de messagers. On désigna des quartiers-généraux auxquels furent donnés de nouveaux noms pour dérouter les bleus. *Jambe-d'Argent* choisit la métairie du *grand Bordage* qu'il appela le *camp des hauts Prés*. Ce fut là qu'il se rendit pour organiser l'insurrection d'après le plan convenu. Son premier soin fut de préparer dans la métairie une retraite aux prêtres fugitifs, aux femmes proscrites et aux blessés. Il ménagea pour cela, dans les litières de l'étable amoncelées, selon l'usage, contre le pignon, un vide d'environ dix pieds garni de planches. Ce réduit communiquait, à travers le mur, avec une seconde cachette, plus vaste, ménagée au centre du grenier à foin. Le jour et l'air arrivaient par le haut. Ces deux retraites furent établies avec tant d'adresse, que les bleus fouillèrent vingt fois la métairie du *grand Bordage* sans pouvoir rien découvrir.

Ces précautions prises et la moisson achevée, l'agitation recommença partout. Malgré la mort du jeune la Raitrie, la rive droite de la Mayenne resta soulevée. Le Comte occupait les environs de Craon et d'Athé; Fortin se montrait vers Lassay; trois déserteurs, connus sous les surnoms de *Rochambeau*, de *Custines* et de *Lafayette*, tenaient les bleus en échec dans la paroisse de la Chapelle-au-Ribou; les frères Lasseux formaient une bande près d'Ernée, et M. Duboisguy n'avait pas quitté la forêt de Fougère. Quant au Bas-Maine, Coquereau était revenu dans la campagne de Château-Gonthier; Garot, *Branche-d'Or*, *Francœur*, soulevaient leurs villages, et les frères Chouan défendaient toujours le bois de Misdon. Tout se prépara pour associer ces élémens de révolte et pour en assurer la continuité. Jusqu'alors, la chouannerie du Maine n'avait été qu'une sorte de braconnage où les bleus remplaçaient le gibier; elle allait enfin devenir une guerre.

La première entreprise importante fut contre le bourg d'Astillé, défendu par un fort détachement républicain. *Jambe-d'Argent* convoqua pour cette expédition tous les chefs de bande qui purent être avertis. Sa troupe, forte d'environ six cents hommes, fut partagée par lui en deux colonnes inégales. La première, moins nombreuse, devait tourner le bourg et attendre, pour se montrer, l'attaque de la seconde, dont il prit lui-même le commandement. Il cerna d'abord un petit hameau

placé sur la route. Cinq soldats républicains qui y furent surpris proposèrent de décider la garnison d'Astillé à se rendre sans combat; mais il n'était déjà plus temps. La première colonne avait commencé le feu malgré les ordres de *Jambe-d'Argent*, qui accourut au bruit de la fusillade. En arrivant, il trouva que les bleus s'étaient retranchés dans l'église et s'y défendaient avec avantage. Ses compagnons, voyant que quiconque voulait approcher était infailliblement atteint, se précipitèrent dans les maisons, d'où ils croyaient pouvoir tirer sur l'ennemi avec moins de danger; mais alors les habitans, effrayés, prirent la fuite au milieu des balles qui se croisaient, et, en un instant, la place fut couverte de femmes éperdues, de morts et de blessés, dont les cris empêchaient de faire entendre aucun commandement.

Jambe-d'Argent, qui avait espéré enlever par surprise le poste républicain, comprit que la précipitation et la désobéissance de son avant-garde avaient tout compromis. La fusillade, entendue des cantonnemens voisins, allait les attirer sur Astillé. En prolongeant l'attaque, on s'exposait à être enveloppé. Il ne restait plus d'espoir que dans l'intervention proposée par les cinq prisonniers faits au hameau de La Porte. Il les fit demander à la hâte; mais, dans ce moment même, ceux qu'il avait préposés à leur garde accoururent, pâles d'horreur, en criant que *Mousqueton* venait de les égorger. Il n'avait voulu écouter ni les représentations des chouans, ni les prières de ces malheureux, qui lui demandaient grace; il les avait sabrés tous cinq, les mains jointes et à genoux! Lui-même parut dans ce moment. Il accourait de son pas inégal, le visage marbré par le sang des victimes, ses yeux louches enflammés d'un délire sauvage et poussant ces cris de bête fauve qui le faisaient reconnaître entre tous. Il venait de découvrir un amas de fagots qu'il montrait à ses compagnons.

— Vite, vite, criait-il, dressez les bourrées et apportez le feu.

— Que veux-tu faire? demanda Treton.

— Brûler l'église, dit *Mousqueton*, pour que *les bleus changent de couleur et deviennent rouges.*

Les chouans répondirent par une acclamation et coururent aux fagots. *Jambe-d'Argent*, déjà ému du meurtre des prisonniers, se senti saisi de pitié pour les malheureux que l'on allait brûler. Il s'élança vers ses gens, auxquels il défendit de passer outre. Une réclamation générale s'éleva.

— C'est le seul moyen, répétaient toutes les voix; tu ne peux nous empêcher de combattre les *patauds*. Ce serait une honte à toi de les défendre.

Et les fascines continuaient à s'entasser; déjà elles touchaient le toit; vingt torches de paille venaient de s'allumer et allaient y mettre le feu. *Jambe-d'Argent* arma son fusil.

— Eh bien! s'écria-t-il, aucun de vous n'approchera sans avoir les deux pieds dans mon sang, car il faudra me tuer avant de pouvoir dire qu'une troupe que je commande a mis le feu à l'église où j'ai été baptisé.

Ces mots troublèrent les chouans; ils se regardèrent avec hésitation. Le souvenir invoqué par Treton était précisément le seul qui pût agir sur ces imaginations naïves.

— Au fait, c'est là qu'il est devenu chrétien, se dirent-ils l'un à l'autre.

Et, malgré eux, saisis de respect, ils éteignirent les torches sous leurs sabots et s'éloignèrent lentement.

Dès le soir même, les républicains évacuèrent Astillé avec leurs blessés. Un seul ne les suivit pas. C'était un jeune soldat atteint d'une balle à la poitrine dès les premiers coups de fusil tirés par l'avant-garde royaliste, et qui, n'ayant pu gagner l'église, était allé tomber devant le seuil d'une pauvre fileuse nommée Madeleine. Au milieu des décharges de mousqueterie et des cris de terreur poussés par les fuyards, Madeleine avait entendu les plaintes du blessé. Elle entr'ouvrit la porte et le vit qui se tordait dans une mare de sang. Ses yeux se remplirent de larmes.

— Jésus! voyez ce pauvre malheureux qui va trépasser faute de secours, dit-elle à sa sœur.

— Au nom de Dieu! refermez l'huis, Madeleine, répliqua celle-ci épouvantée; si les gars voyaient que vous avez pitié d'un bleu, ils viendraient nous massacrer.

Madeleine repoussa la porte; mais les plaintes du soldat lui arrivaient toujours pendant les pauses de la bataille, seulement elles allaient s'affaiblissant. Le cœur de la courageuse fille se révolta.

— On ne peut pourtant pas laisser ainsi à l'abandon une créature du bon Dieu, dit-elle. Cachez-vous, ma sœur, puisque vous craignez de mourir; pour moi, je sauverai le blessé, si la Vierge le permet.

A ces mots, elle rouvrit la porte sans hésiter, traversa la rue sous une grêle de balles, et arriva au soldat, qu'elle s'efforça de soulever; mais c'était un fardeau trop lourd pour ses forces. Elle revint alors prendre deux écheveaux du chanvre qu'elle avait filé, les passa sous les bras du mourant, et put le traîner ainsi jusque dans sa cabane, où, malgré son épouvante, sa sœur l'aida à le panser. Après le départ des républicains, quelques voisins de Madeleine, qui voulaient se faire bien venir des chouans, allèrent la dénoncer à *Jambe-d'Argent*.

— Sur mon salut, s'écria-t-il, quand on lui eut tout raconté, voilà une femme que je voudrais avoir pour sœur!

— Mais le bleu qu'elle a sauvé? reprirent les dénonciateurs déconcertés.

— Je me charge de lui, répondit Treton.

Il envoya, en effet, dès le soir même, un de ses compagnons, le

Grand-Chasseur, qui plaça le blessé sur un cheval et le conduisit au cantonnement de Cossé.

Quelques jours après, Treton alla attaquer le poste de Parné, qu'il enleva, ainsi que ceux de Froid-Fond et de Longue-Fuye. La mort de Jean Chouan avait ajouté à sa bande celle du bois de Misdon; il se mit en campagne à la tête de cette nouvelle troupe, et força successivement quatorze cantonnemens républicains. De son côté, *Francœur* décimait les grenadiers de Meslay, et Coquereau s'emparait de Saint-Laurent et de Cherré. Grace au plan de *Jambe-d'Argent*, la guerre avait ainsi changé de caractère. Les insurgés, jusqu'alors traqués dans les bois, en sortaient à leur tour pour assiéger les patriotes dans leurs villages.

Malheureusement quelques gentilshommes chefs de bande restaient en dehors du mouvement. Dédaignant de se mêler à ces paysans qui combattaient sans attendre leurs ordres, ils continuaient à prouver leur dévouement par de ridicules intrigues et de plus ridicules espérances. L'un d'eux, qui habitait le district où commandait Louis Treton, après avoir embauché à prix d'or les chouans les plus aguerris des bandes voisines, s'en était formé une garde personnelle uniquement employée à défendre son château. *Jambe-d'Argent*, averti qu'il enlevait à l'insurrection ses meilleurs soldats, voulut le voir. Il se rendit chez lui avec son frère et un autre chouan nommé Priou. Le gentilhomme donnait précisément à dîner et venait de se mettre à table avec sa compagnie. Il n'y avait là que de nobles dames en grande parure, des émigrés revenant de chercher la France en Allemagne, et quelques abbés chargés, comme dans le bon temps, de chanter au dessert *Bacchus et l'Amour*. On fit entrer les trois chouans sans que personne se dérangeât. *Jambe-d'Argent*, qui voulait éviter un débat devant témoins, demanda s'il ne pouvait parler seul au maître.

— C'est moi, tu n'as qu'à dire ce qui t'amène, répondit le gentilhomme.

— Je dirai donc, reprit *Jambe-d'Argent*, que je viens pour vous rappeler à votre devoir.

Et comme tout le monde avait relevé la tête avec surprise, il expliqua la nécessité de l'insurrection, reprocha au gentilhomme son inaction, et l'avertit de ne plus occuper à la seule défense de ses plaisirs des gens indispensables à la défense des paroisses. Les nobles convives avaient écouté, stupéfaits et indignés; quant au maître du château, il ricanait en émiettant un petit pain de froment, luxe inoui pour l'époque, et en jetant ses débris à une grande levrette couchée à ses pieds. Quand Treton eut achevé, il regarda sa compagnie :

— Voilà où nous en sommes, messieurs, dit-il avec une ironie hautaine; la révolution a gâté jusqu'à nos campagnes, et la noblesse n'a plus à choisir qu'entre la scélératesse des républicains bleus ou l'inso-

lence des républicains blancs. Heureusement que les premiers n'osent venir ici et que je puis faire jeter les seconds à la porte.

Il avait avancé la main vers une sonnette d'argent placée devant lui; Treton changea de couleur, et ses yeux s'allumèrent.

— Le maître d'ici n'a pas réfléchi à ses paroles, dit-il en se contenant avec peine; j'attends sa réponse...

— Tu vas la connaître, interrompit le châtelain, qui avait sonné.

— Prenez garde à ce que vous allez faire, reprit le chouan, dont la patience était à bout.

— Chassez cet homme, dit le noble en s'adressant aux valets qui venaient d'entrer.

Jambe-d'Argent recula d'abord comme étourdi; puis, sa colère faisant explosion :

— Ah! malheureux! s'écria-t-il, puisque tu as oublié que cet homme était ton chef, tu lui rendras raison comme à ton égal.

Et, hors de lui, il se précipita le sabre à la main vers le gentilhomme. Son frère, effrayé, le saisit à deux bras, mais, fou de colère, il ne le reconnut point et le frappa à la tête du pommeau de son sabre. Ce fut seulement au cri poussé par Pierre qu'il baissa les yeux, vit couler le sang et comprit ce qu'il avait fait. A l'instant même, toute sa fureur tomba et fit place à une douleur désespérée. Il entraîna le blessé à l'écart, étancha son sang et le serra dans ses bras en lui demandant pardon de sa violence. Enfin, quand il se fut assuré que le coup porté était sans danger, il se retourna vers le gentilhomme, que l'on engageait en vain à se retirer.

— Monsieur n'a plus rien à craindre de moi, dit-il, Dieu m'a trop puni d'avoir pris garde à ses injures. Il peut continuer désormais à se divertir librement avec la noblesse, tandis que nous autres, pauvres gens, nous nous battrons pour elle.

Et, sortant sans rien ajouter, il regagna le camp des *hauts Prés*.

Ce qui venait de se passer lui prouvait encore mieux la nécessité d'un chef supérieur dont l'autorité ne fût point entachée de roture. Par malheur, M. Jacques, dont il devait faire agréer la nomination par les chefs des deux rives, avait subitement disparu. On l'avait vu pour la dernière fois longer les prairies de Chailland au galop de son cheval, traverser la Mayenne et s'enfoncer dans les bois de Montsurs. Depuis il ne s'était plus remontré, et toutes les recherches pour retrouver ses traces avaient été inutiles. *Jambe-d'Argent* se décida à le faire nommer sans attendre son retour, et donna en conséquence rendez-vous à tous les chefs de bande de la rive droite près de l'étang de *la Ramée;* mais les républicains furent avertis de ce mouvement par l'imprudence ou la trahison d'un messager. En arrivant au lieu convenu, Treton y rencontra un premier détachement de bleus qu'il extermina après trois

heures de combat. A peine avait-il eu le temps de relever ses blessés, qu'un second détachement parut. La lutte, cette fois, fut plus longue, mais se termina encore à l'avantage des chouans. Enfin, au moment où ceux-ci reformaient leur bande dispersée, un troisième détachement se présenta à l'improviste et ne se retira qu'après avoir perdu une vingtaine d'hommes.

Ces engagemens successifs s'étaient prolongés jusqu'au soir. Les chouans, qui tombaient de lassitude et de faim, ne songeaient plus qu'à trouver une retraite lorsqu'une colonne de cinquante patriotes les atteignit en vue des bois de la *Chapelle du Bourg-le-Prêtre*, et recommença l'attaque. La partie était, cette fois, trop inégale. *Jambe-d'Argent* ordonna à ses gens de se jeter derrière les buissons et de gagner le fourré, tandis qu'il restait en arrière pour rallier les traînards et occuper l'ennemi; mais, presque à la lisière du bois, une balle l'atteignit au moment où il faisait face aux bleus, lui laboura la poitrine et sortit par-dessous son épaule. En le voyant tomber, tous les chouans s'arrêtèrent.

— Ce n'est qu'un homme mort, dit *Jambe-d'Argent*, qui vomissait des flots de sang; sauvez la bande et laissez-moi.

— Non pas, s'écria Priou; nous avons été ensemble tout petits, et, s'il plaît au bon Dieu, nous mourrons le même jour. Que les autres *amusent* un peu les *patauds*, moi je me charge de t'emmener.

Et, enlevant *Jambe-d'Argent* dans ses bras, il courut avec lui jusqu'au fourré, où les bleus cessèrent de les poursuivre.

Le soir même, Treton fut transporté dans la métairie des Gennétés, tandis que des messagers partaient pour chercher un prêtre et un médecin. Le médecin vint sur-le-champ, examina la blessure, et déclara qu'elle n'était point mortelle; mais le prêtre sur lequel on comptait se trouva absent. On s'adressa à un second, vieux et malade, qui ne put quitter sa retraite, puis à un troisième qui eut peur. Enfin, de proche en proche, on arriva jusqu'à *M. le Bon*. Ses convictions et son ministère lui faisaient un devoir d'accueillir la prière qui lui était adressée; il prétexta une visite à des parens afin de ne pas effrayer sa mère, et suivit le messager.

III.

Mon guide, me dit le vieux curé, était un mendiant perclus de la jambe droite, qui se traînait péniblement sur un seul pied. Je pensai que le voyage serait singulièrement prolongé par les lenteurs d'un pareil compagnon; mais à peine fûmes-nous à la lisière des taillis qu'il releva sa béquille et se mit à marcher devant moi d'un pas leste. Nous atteignîmes ainsi, en peu de temps, une petite closerie où il annonça son

arrivée par l'espèce de psalmodie qu'emploient les Poitevins et les *Mainiaux* pour *arauder* (1) leurs bœufs. Presque aussitôt une femme sortit, échangea avec lui quelques paroles, puis rentra. Lorsqu'elle reparut, son nouveau costume et sa démarche lui donnaient toutes les apparences de la grossesse.

— Il y a ici près des postes républicains qui auraient pu me reconnaître et nous arrêter, me dit alors mon guide; mais ils ne vous diront rien quand ils vous verront avec une *tête blanche* qui va devenir nourrice. Ayez soin seulement de regarder les bleus en face quand vous passerez et de ne point presser le pas.

Je suivis le conseil, et nous arrivâmes sans difficulté à une friche où ma conductrice me remit aux soins d'un enfant occupé à fabriquer des sifflets d'écorce de frêne. Celui-ci me conduisit, à travers champs, jusqu'à la porte d'un moulin, où il me laissa après avoir fait entendre un certain nombre de sifflemens cadencés. Un garçon meunier arriva alors avec sa corde et sa faucille, comme pour couper de l'herbe, me fit signe de le suivre, et nous descendîmes ensemble vers les prairies; mais nous rencontrâmes peu après un émondeur avec lequel mon guide échangea quelques mots qui lui firent rebrousser chemin. Arrivé à une petite auberge isolée, il me confia à un charbonnier, qui prit encore une autre direction. Il était évident que *Jambe-d'Argent*, poursuivi par les bleus, avait été forcé de quitter les Gennétés, et que nous errions à sa recherche. Enfin, après plusieurs nouveaux changemens de conducteurs et beaucoup de détours, nous arrivâmes le soir à un *placis* au milieu duquel s'élevait une cahutte de sabotier. C'était là que le blessé venait d'être transporté.

Je le trouvai couché dans un coin de la cabane, sur un lit de feuilles sèches recouvert de peaux de chèvres. Il venait de tomber dans un assoupissement léthargique. Je fis signe de ne pas le troubler, et je m'approchai avec émotion. Ses traits n'avaient rien perdu de leur mâle noblesse. Quelques mèches de cheveux que le sang figé collait à ses tempes en faisaient seulement ressortir la pâleur. Ses lèvres entr'ouvertes étaient frissonnantes, sa respiration ressemblait à un râle. Je restai quelque temps debout près du lit, effrayé de ces lugubres symptômes; mais peu à peu les voix des chouans, qui s'étaient tus à mon entrée, s'élevèrent de nouveau et finirent par attirer mon attention. Ils étaient huit ou dix, assis à l'autre bout de la hutte, le sabre sur la cuisse et le fusil entre les genoux. Les lueurs vacillantes d'un feu de bruyère donnaient à ce groupe un caractère si étrange, que mon regard s'y arrêta involontairement. Sauf *Cœur-de-Roi*, je voyais alors

(1) Dans le Poitou et dans le Maine, on chante aux bœufs, lorsqu'ils tirent la charrue, une sorte de complainte qui, au dire des paysans, les excite et les encourage. C'est ce qu'on appelle *arauder*.

tous ces hommes pour la première fois, mais leur conversation me les eut bientôt fait connaître. A la droite du foyer était *Mousqueton*, accroupi sur ses jambes torses et tenant par les ailes un roitelet vivant qu'il présentait et retirait alternativement à un chat fauve. Son œil hagard suivait tous les efforts du tigre domestique pour saisir sa proie, et à chaque palpitation, à chaque cri de l'oiseau, un éclat de rire crispait sa face livide. Saint-Martin, assis devant lui, regardait d'un air distrait; rien, dans sa figure vulgaire, n'annonçait alors l'audacieux meurtrier qui devait entrer, en plein midi, au bourg fortifié de Morannes, présenter au commissaire du pouvoir exécutif Millières un billet renfermant ces seuls mots : *Donne ton ame à Dieu, tu vas mourir*, et le frapper de trois coups de poignard avant qu'il eût achevé de les lire. A ses côtés se tenait *Moustache*, dont la silhouette énergique se détachait sur la muraille éclairée; puis le *Grand-Chasseur*, doux et héroïque visage que couronnait une chevelure argentée avant le temps. Derrière eux, Moulins se balançait sur ses hautes jambes nerveuses en jetant à travers l'entretien quelques plaisanteries obscènes, tandis que le Murat de la chouannerie, *Francœur*, orné de plumets, d'oripeaux et de rubans, causait avec *la France*, jeune garçon arrêté quelques jours auparavant à Laval sous un déguisement de paysanne, et qui avait réussi à s'échapper de prison.

Tous parlaient de la blessure de *Jambe-d'Argent* et de la disparition de M. Jacques, qui les laissaient sans direction. *La France* assurait que ce dernier avait été fait prisonnier par les bleus et exécuté à Mortagne; Saint-Martin racontait qu'il s'était rendu près de M. de Scépeaux, en Anjou, où il avait péri dans un engagement. Enfin *Moustache* affirmait qu'il était mort de maladie dans un château du Haut-Maine et qu'on lui avait montré sa fosse. Bien que contradictoires dans les détails, toutes ces versions s'accordaient sur ce point, que M. Jacques n'existait plus et que la chouannerie du Maine allait se trouver sans chef.

— Eh bien! après, dit Moulins, à qui les lamentations de ses compagnons avaient fait hausser les épaules, ne dirait-on pas qu'elle doit en mourir? Ne craignez donc rien, l'étoffe pour général, ça ne manque jamais. Si le nôtre est usé, on en fera un autre tout neuf.

— Et le gabelou espère qu'on le taillera dans sa peau? objecta *Francœur* ironiquement.

— Pourquoi donc pas aussi bien que dans la tienne? répliqua Moulins, dont les gros sourcils noirs s'agitèrent; j'ai brûlé de la poudre pour la bonne cause quand tu portais encore l'uniforme des bleus.

— Possible, dit *Francœur*, que la réquisition avait effectivement forcé à servir quelque temps parmi les républicains, mais ta poudre était de la poudre perdue.

— Pourquoi cela?

— Parce que tu tires de trop loin et que ton fusil est chargé à sel.

Cette double allusion à la *prudence* bien connue de Moulins et aux vols commis dans son premier métier excita un rire général. Le gabelou pâlit. Comme tous les lâches féroces, il avait de ces élans désespérés où la fureur lui tenait lieu de courage. Il se précipita sur son fusil avec une sorte de rugissement; *Francœur* fit un bond en arrière et se trouva de l'autre côté du foyer, le pistolet à la main. On entendit à la fois le craquement des deux batteries qui s'armaient : par un mouvement instinctif, tous les témoins baissèrent la tête.

— Bas les armes! cria tout à coup une voix forte.

Moulins et *Francœur* tressaillirent, et leurs yeux se tournèrent en même temps vers le lit du blessé. Il venait de rejeter les peaux de chèvre qui le couvraient : les mains convulsivement cramponnées aux branchages de la hutte, il fit un effort suprême, se redressa d'abord sur les genoux, puis se tint debout.

— Bas les armes! répéta-t-il en s'avançant entre les deux adversaires d'un pas chancelant.

Tous deux s'écartèrent; le fusil et le pistolet s'étaient abaissés. Treton s'appuya à la cloison de pisé qui formait le foyer. De longues traînées de sang marbraient les bandages qui ceignaient sa poitrine; un frémissement de colère agitait les muscles de son visage.

— Ah! vous vous disputez déjà le commandement, dit-il d'un accent saccadé; qui donc vous a promis ma mort? M'avez-vous déjà creusé un trou dans la terre? Ah! c'est toi, Moulins, et toi, *Francœur*, qui voulez me remplacer! Eh bien! voyons ce que vous savez faire : allons ensemble chercher les bleus. Vite, vite, un fusil; amenez-moi un cheval! Je veux que l'on voie qui mérite d'être le chef ici!

La voix de *Jambe-d'Argent*, forte d'abord, était devenue entrecoupée et confuse; sa tête semblait flotter; il voulut se détacher du mur et glissa dans les bras de *Moustache*. Je le fis porter sur son lit de feuilles, je m'assis à terre près du chevet, et je m'efforçai de l'apaiser par de douces paroles : il me regarda fixement, me reconnut, et à l'instant ses idées prirent une nouvelle direction. Je lui parlais sans suite, mais avec une tendresse qui suppléait à l'éloquence. Son cœur s'ouvrit à mes exhortations, à mes encouragemens; il voulut se confesser à moi et écouta mes conseils avec la soumission d'un enfant.

Les chouans avaient quitté la hutte l'un après l'autre, pour laisser plus de liberté à cet épanchement réciproque. Notre entretien, prolongé par les ressouvenirs des jeunes années, ne paraissait point encore près de finir quand il fut interrompu par un bruit de pas et un murmure de voix. *Jambe-d'Argent* redressa la tête avec inquiétude. Tout à coup la claie qui servait de porte fut repoussée avec violence, et un homme, en costume de gendarme, se précipita dans la hutte.

— *Place-Nette!* s'écria le blessé.

— J'arrive à temps, répliqua le chouan, qui haletait et avait perdu son chapeau; vite, mon Louis, lève-toi, voici les bleus!

— Les bleus! répéta Treton, dont les traits se ranimèrent, donne-moi ton fusil!

— Non, non, interrompit *Place-Nette,* qui se dépouillait à la hâte de son déguisement; nous avons le temps de partir, et ils trouveront le nid sans la couvée. Pierre va t'amener un cheval. Tâche seulement de raffermir ton cœur jusqu'au *Camp-Rouge,* où tu pourras te reposer.

J'aidai *Jambe-d'Argent* à se relever sur son séant et à s'envelopper dans une couverture, tandis que *Place-Nette* nous racontait quel hasard providentiel lui avait fait connaître le projet des bleus. Entré à Laval sous ses habits de gendarme pour acheter de la poudre, il y avait été arrêté par un officier républicain qui avait remis à sa garde un soldat arrivé trop tard au rendez-vous de sa compagnie. Tout en désarmant le *pataud* et en le conduisant à la prison, *Place-Nette* avait appris de lui que le détachement dont il avait dû faire partie allait fouiller les bois où *Jambe-d'Argent* se trouvait caché. Justement effrayé, le chouan avait aussitôt quitté la ville en courant et s'était jeté dans des chemins de traverse qui lui avaient permis de devancer les bleus (1). Le cheval que l'on était allé chercher pour le blessé arriva presque aussitôt; on l'y plaça avec précaution, son frère prit la bride, et tous deux s'éloignèrent.

Le reste de la bande achevait également ses préparatifs de départ, mais avec une lenteur qui prouvait le découragement du plus grand nombre. Pendant que *Moustache, la France* et le *Grand-Chasseur* prenaient la même direction que *Jambe-d'Argent,* les autres se consultaient à demi-voix, et chacun ouvrait un avis différent. Moulins parlait de rejoindre Coquereau, *Francœur* et *Mousqueton* voulaient repasser la Mayenne, Saint-Martin proposait de gagner l'Anjou, où il connaissait plusieurs chefs. Planchenault, dit *Cœur-de-Roi,* était resté seul à l'écart

(1) Cette anecdote, connue de tous les chouans du Maine, n'est pas, à beaucoup près, la plus extraordinaire que nous ayons entendu raconter. A cette époque de désordre, le romanesque et l'inoui semblent avoir été la règle; le vraisemblable était l'exception. Au milieu des perpétuels mouvemens des troupes républicaines, des arrivées journalières de nouvelles recrues et des changemens d'officiers, ceux-ci ne pouvaient connaître leurs soldats, qui ne se connaissaient point davantage entre eux. Les déguisemens étaient donc faciles aux chouans, et ils en usèrent avec une incroyable audace. *La Déchaffre,* de la division Taillefer, entrait à Laval chaque semaine habillé en garde national, et achetait des cartouches aux soldats dans tous les cabarets. *Tranche-Montagne* se rendait au spectacle dans la même ville, et prenait place au milieu des officiers qu'il avait combattus la veille. Alexandre Billard la traversait enfin en plein midi sous un costume de veuve, et allait acheter des pistolets chez un armurier. Beaucoup d'autres se déguisèrent en jeunes paysannes, comme *la France*, ou en vieilles femmes, comme *Miélette,* et presque tous réussirent à tromper la surveillance des républicains.

et étranger à ce débat. Les deux mains appuyées sur le canon de son fusil, il regardait et écoutait tout d'un air sombre.

— La bande va-t-elle se disperser ainsi, au lieu d'attendre le rétablissement de *Jambe-d'Argent?* demandai-je étonné.

— Monsieur l'abbé le voit, répondit Planchenault brusquement.

— Personne n'a donc assez d'autorité sur eux pour les retenir?

— Personne, si ce n'est M. Jacques!

— Et il est mort?

— Mort! reprit *Cœur-de-Roi* pensif, c'est à savoir.

— Auriez-vous quelque nouvelle de lui? demandai-je vivement.

Il fut un instant avant de répondre, puis il me regarda en face.

— Quand j'en aurais, dit-il, que pourrais-je faire maintenant?

— Mais l'avertir de ce qui se passe!

Il secoua la tête.

— C'est un devoir de conscience, ajoutai-je avec plus d'insistance.

— Alors c'en serait également un pour monsieur l'abbé? dit-il.

— Si je savais ce que vous semblez savoir...

— Monsieur l'abbé remplirait ce devoir?

— Sans doute!

— Qu'il vienne donc avec moi! s'écria le chouan, qui se redressa. Aussi bien, tout ce que je pourrais dire serait inutile, tandis que vos paroles changeront peut-être bien des choses. Si quelqu'un doit *ressusciter* M. Jacques, ce ne peut être qu'un prêtre.

— Partons alors, répliquai-je.

— Allons, dit *Cœur-de-Roi*, à la garde du bon Dieu!

Et, jetant son fusil sur l'épaule, il marcha devant moi.

En atteignant la lisière du bois, nous entendîmes distinctement les pas cadencés du détachement qui se dirigeait vers le *placis*. Mon guide et moi, nous nous enfonçâmes davantage dans le fourré, et, au bout d'une heure de marche parmi les halliers, nous atteignîmes un chemin creux dont nous suivîmes la berge. Je voulus alors interroger *Cœur-de-Roi;* mais il éluda toutes mes demandes, en répétant que c'était à M. Jacques de me répondre et qu'il faisait déjà trop en me conduisant à sa retraite. Je ne voulus pas violenter cette conscience combattue, et je me laissai guider sans nouvelles questions. Engagé un peu à la légère dans une entreprise dont j'ignorais les difficultés, je n'éprouvais pourtant ni regret, ni hésitation. J'avais cette foi des cœurs de bonne volonté, dont la première force est l'inexpérience. Inconnu de M. Jacques, étranger jusqu'alors à tous ses projets, je venais m'entremettre sans crainte, comme si la conscience de ma sincérité suffisait pour y faire croire. Don charmant de la jeunesse, qui ne peut voir les hommes qu'à travers elle-même!

Tout en cheminant, je cherchais pourtant à deviner quelles causes

pouvaient obliger le jeune chef royaliste à se cacher si soigneusement. Avait-il été gagné par le découragement? voulait-il échapper à la proscription? la maladie le tenait-elle enchaîné? Mon imagination se perdait en suppositions que ma raison détruisait aussitôt. Enfin, après une marche longue et difficile, nous aperçûmes un manoir en ruine enfoui dans les taillis. *Cœur-de-Roi* ralentit le pas, et me dit : — C'est là!

Je regardai avec surprise. Le toit était entr'ouvert, les volets pendaient à leurs gonds presque arrachés, la cour était tapissée d'herbes parasites, et une hirondelle avait bâti son nid au coin de la porte d'entrée. Je cherchais en vain, au milieu de ces témoignages de solitude et d'abandon, une trace d'habitation récente. *Cœur-de-Roi*, qui me devina, suivit quelques instans la clôture du jardin, franchit une brèche, et nous nous trouvâmes devant une façade intérieure que l'on ne pouvait voir du dehors. De ce côté, le délabrement était moins sensible; mais rien encore n'annonçait la présence d'habitans. Mon compagnon me pria d'attendre, et se dirigea vers un petit bâtiment isolé, d'où il ressortit bientôt, suivi d'une vieille femme avec laquelle il entra au manoir. J'attendis long-temps sans le voir reparaître; ce fut enfin la vieille femme qui revint et me fit signe de la suivre. Nous montâmes un escalier qui tremblait sous nos pas, et, après avoir traversé plusieurs chambres dont la nudité annonçait l'abandon, nous arrivâmes devant une porte à laquelle ma conductrice frappa avant d'ouvrir. J'entendis aussitôt un murmure de voix, un pas léger qui se précipitait, et, au moment où j'entrai, une petite porte, placée vis-à-vis de celle que je venais de franchir, se referma rapidement. Mon arrivée avait évidemment mis quelqu'un en fuite.

La pièce dans laquelle je me trouvais formait, du reste, avec celles que j'avais traversées un contraste dont je fus d'abord frappé. Elle était tapissée de haute lisse, meublée à la Louis XIV et garnie de portraits de famille remontant jusqu'aux croisades. Une pendule d'ébène incrusté ornait la muraille, et la vaste cheminée en marbre rouge était surchargée de porcelaines de Saxe.

J'étais resté sur le seuil, involontairement arrêté par cet aspect inattendu; M. Jacques s'avança à ma rencontre. Il portait son pittoresque costume de velours que serrait à la taille une écharpe de soie blanche. Ses traits étaient beaux, mais altérés par une pâleur fébrile. Il me souhaita la bienvenue avec un peu d'effort, et m'invita de la main à m'asseoir.

Tout ce qui m'arrivait était si nouveau, que j'avais besoin de quelques instans pour me reconnaître. Je gardai d'abord le silence; ce n'était ni embarras ni crainte, mais la lenteur involontaire d'une curiosité qui se satisfait. J'assistais, pour ainsi dire, en spectateur à ma propre situation, et je m'y oubliais. M. Jacques m'arracha à cette méditation

en me rappelant que *Cœur-de-Roi* m'avait annoncé comme porteur de graves nouvelles. Ramené au but de mon voyage, je lui appris alors la blessure de *Jambe-d'Argent*, la dispersion de sa bande et quels dangers menaçaient l'insurrection, si une volonté puissante ne venait empêcher les divisions et arrêter le découragement. Je parlai long-temps, car le jeune chef écoutait sans m'interrompre et sans faire un mouvement. Surpris enfin de cette impassibilité, je le regardai :

— Peut-être doutez-vous de mes lumières ou de ma sincérité? ajoutai-je, mais vous pouvez facilement vérifier...

— Non, je vous crois, répondit froidement M. Jacques.

— Et vous ne voyez aucun moyen de relever ces courages qui attendent un chef?

— A quoi bon? qu'importe, après tout, à des laboureurs et à des pâtres la couleur du drapeau qui flotte sur nos villes? comprennent-ils seulement ce qu'ils attaquent, ce qu'ils défendent? Quand la révolution est venue, ils ont tiré sur elle par peur du nouveau, de l'inconnu, comme, dans les temps d'orage, ils tirent sur les nuées afin de les dissiper; mais la nuée a crevé en grêle et en tonnerre : le plus sage désormais est de rentrer pour chercher un abri.

— Et c'est vous qui dites cela! m'écriai-je stupéfait, vous qui leur avez mis les armes à la main, vous dont ils défendent la cause, puisque vous êtes gentilhomme...

J'hésitai.

— Achevez, dit M. Jacques avec un peu d'ironie; pourquoi ne pas dire : Vous qui êtes prince? Je le vois, monsieur, vous aussi vous avez ajouté foi aux suppositions de nos crédules paysans. Le mystère dont j'ai dû m'entourer pour ne point compromettre ma mère et mes sœurs, vous lui avez donné une intention plus profonde; vous me croyez le précurseur du comte d'Artois. Permettre plus long-temps une pareille erreur serait en faire un mensonge. Sachez donc la vérité tout entière, monsieur. Je me nomme Jacques de la Mérozières, et je ne suis qu'un obscur et pauvre gentilhomme de Brissarthe en Anjou.

— Pardon, repris-je vivement; vous êtes de plus l'espérance et le lien de l'insurrection dans le Maine. C'est vous qui lui avez donné une direction, qui lui avez soufflé une ame. Croyez-vous donc qu'un chef puisse abandonner les cœurs qu'il a enflammés comme nos bergers abandonnent le feu de bruyère allumé au coin d'une douve? Si les hommes simples encouragés par vous à la révolte ne comprennent point les principes qu'ils défendent, vous du moins vous les comprenez, vous les aimez...

— Qu'en savez-vous? interrompit-il brusquement.

— N'avez-vous point combattu?...

— Qui vous dit que ce soit pour des principes?

— Et pourquoi donc alors?

— Mon Dieu! peut-être seulement pour combattre, reprit-il avec un sourire singulier; la lutte exerce la volonté et fait circuler le sang plus vite... Peut-être aussi avais-je espéré quelque récompense... impossible! car qui vous dit enfin, monsieur, que je sois un homme de principes plutôt qu'un fou emporté par une de ces passions qui fournissent des thèmes à vos prônes? ne puis-je pas avoir cédé à l'ambition, au désir de la gloire? ou bien... si j'ai voulu faire redire mon nom par tant de gens, c'était peut-être pour qu'une seule personne l'entendît. Il y a de ces délires, monsieur : on arrive parfois à prendre le monde pour un désert où vit un seul être auquel on rapporte tous ses efforts. Uniquement occupé de lui plaire, on brûlerait l'univers pour lui faire un feu de joie; puis, un jour, on s'aperçoit que tout est inutile et qu'on s'agenouille en vain devant un cœur fermé.

La voix de M. Jacques avait un accent d'emportement et de reproche qui semblait être le retentissement de quelque récent orage. A mesure qu'il parlait, elle s'était élevée, comme s'il eût voulu la faire entendre à un invisible témoin.

— Ainsi, repris-je un peu troublé de sa révélation inattendue, vous renoncez à tout ce que vous aviez entrepris, et les royalistes ne doivent plus vous attendre?

— Non, répliqua-t-il, mon rôle est achevé. Qu'irais-je porter à ces braves gens? L'indifférence et le doute? Ils n'ont pas besoin de moi pour apprendre que tous les dévouemens sont vains; l'avenir le leur enseignera. Vous m'avez dit qu'ils me croyaient mort, monsieur; confirmez-les dans cette croyance; vous ne les tromperez pas, car le M. Jacques qu'ils ont connu si chaud d'enthousiasme et d'espoir a véritablement cessé d'exister; celui qui reste n'est qu'un cadavre vivant qui aura lui-même bientôt disparu, puisque dans quelques instans je quitterai la France pour n'y plus revenir.

En prononçant ces derniers mots, il tendit machinalement la main vers un manteau jeté sur le dossier d'un fauteuil; mais la petite porte que j'avais déjà remarquée à mon arrivée s'ouvrit alors vivement, et une jeune femme se présenta. Elle était vêtue de deuil, jeune encore et d'une beauté souveraine. Sans prendre garde au mouvement de surprise que je n'avais pu retenir, elle s'arrêta devant M. Jacques.

— Vous ne partirez pas, dit-elle d'un ton bref, votre honneur vous le défend; je ne le permettrai pas.

Et comme le jeune chef voulut l'interrompre, elle continua précipitamment :

— Écoutez-moi, Jacques. Vous avez calomnié mes hésitations, mais je vous le pardonne; la douleur n'est pas responsable de ses injustices. Vous refusez de vous rendre à mes prières; eh bien! moi, je cède aux vôtres!

— Vous, Armande! s'écria M. Jacques, qui recula comme ébloui.

— J'aurais voulu vous laisser tout le mérite d'un pur dévouement, reprit-elle; mais, puisqu'il vous faut dans cette lutte un intérêt et une affection à défendre, vous l'aurez.

Et se tournant vers moi, elle ajouta avec résolution :

— Monsieur bénira aujourd'hui notre mariage.

Je n'eus point le temps de répondre. M. de la Mérozières, hors de lui, venait de tomber aux genoux de la jeune femme, dont il couvrait les mains de baisers. Elle s'efforça d'apaiser ces transports avec un embarras impatient et douloureux; mais il n'y prit point garde. Étourdi de bonheur, il était incapable de rien juger. Les explications indispensables pour autoriser l'exercice de mon ministère purent seules arrêter cet épanchement de folle joie. L'orage qui bouleversait alors la France exemptait le prêtre des délais et des précautions exigés dans les jours de calme. Embarqué sur un navire près de faire naufrage, il relevait directement de Dieu et ne devait chercher de règle qu'en lui-même. Je consultai ma conscience avec sincérité, et, fort de son approbation, je passai outre au mariage.

La cérémonie fut célébrée dans la chapelle, qui n'avait plus de toit et dont les murs tombaient en ruine. Le lieu, le jour, les acteurs, donnaient à cette solennité quelque chose de lugubre. Les deux fiancés s'agenouillèrent devant l'autel de pierre rongé par la mousse; *Cœur-de-Roi* et un autre paysan, appuyés sur leurs fusils, servaient de témoins, tandis que la vieille nourrice qui avait élevé Mme Armande pleurait à genoux près de la porte. Un vent d'automne sifflait dans les arbres qui ombrageaient la chapelle, et nous couvrait à chaque rafale d'une pluie de feuilles mortes. Quand les nouveaux époux se relevèrent, le visage de M. Jacques était illuminé d'une ivresse triomphante; celui de la jeune femme me parut avoir quelque chose de funeste.

Elle me demanda peu après au manoir. Je la trouvai assise sur une chaise longue près de M. de la Mérozières. Elle voulait savoir de moi dans quel état j'avais laissé l'insurrection. Je lui racontai ce que j'avais déjà dit à M. Jacques, en ajoutant que sa réapparition pouvait seule relever les courages.

— Il partira demain, répondit-elle; il me l'a promis. J'aurais voulu pouvoir le suivre, mais vos paysans ne le permettraient pas; la présence d'une femme dans leurs rangs serait un scandale dont ils demanderaient compte au chef qui l'aurait amenée. Je ne puis me mêler à cette lutte que par la pensée.

Et, reprenant tous les détails que je venais de lui donner, elle se mit à analyser les ressources de la chouannerie, à calculer les bénéfices même de la défaite, à compter toutes les plaies par lesquelles, avant de succomber, l'insurrection ferait couler le sang républicain. Sans illusions sur le résultat définitif, elle cherchait évidemment moins la

victoire des siens que les souffrances de l'ennemi. Cette seule pensée faisait étinceler ses yeux et trembler sa voix. En contemplant cette fièvre de colère, je me demandais, tout saisi, d'où pouvaient venir à cette ame de si sombres espérances, et quel trésor la république lui avait ravi pour justifier une pareille haine.

Je pris congé des nouveaux époux le soir même pour me rendre dans une closerie voisine dont le maître mourant avait réclamé ma présence. Après y avoir passé une partie de la nuit en prières et au milieu des lugubres images de l'agonie, je me réfugiai enfin près du manoir, dans un *pailler*, où je m'endormis. *Cœur-de-Roi* ne vint m'y chercher qu'assez tard le lendemain, et en ouvrant les yeux j'aperçus le soleil déjà haut sur l'horizon. Je lui reprochai de ne m'avoir point réveillé plus tôt.

— Que monsieur l'abbé m'excuse, dit-il, j'ai été retenu au manoir.

Je fus frappé de son air soucieux. Je lui demandai s'il était arrivé quelque chose de nouveau; il secoua la tête.

— J'en ai peur, dit-il. Ce matin, en entrant, j'ai trouvé la nourrice qui écoutait tout inquiète au pied de l'escalier; on entendait dans la chambre au-dessus des éclats de voix, des sanglots de femme, des pas précipités; il y avait des pauses, puis le débat reprenait plus fort; enfin la porte s'est ouverte, M. Jacques s'est précipité dans l'escalier sans nous voir; il est monté à cheval et il est parti.

— Et Mme Armande? demandai-je.

— Nous l'avons trouvée assise à terre, regardant devant elle avec des yeux égarés. J'ai aidé Marguerite à la porter sur le lit, puis je me suis rappelé que vous m'attendiez, et je suis venu vite.

Nous nous mîmes en route sans rien ajouter. Malgré moi, je retournais à chaque instant la tête vers le manoir, dont les toitures crevassées décroissaient insensiblement derrière les taillis. Je le vis enfin disparaître, et, longeant plus vite les lisières du fourré, j'allais atteindre la grande route, quand un galop retentit à notre gauche.

Au même instant, un cavalier parut du côté des prairies emporté de toute la vitesse de son cheval, qui franchissait les buissons, coupait les ruisseaux et courait en ligne droite vers le chemin que nous allions rejoindre. Il traversa le sentier à quelques pas de nous comme un tourbillon et disparut dans un nuage de poussière. Nous avions tous deux reconnu M. Jacques. *Cœur-de-Roi*, qui s'était arrêté court, se tourna vers moi : — Avez-vous vu comme il a passé et quel visage il avait? me dit-il tout troublé; *on croirait qu'il va chercher le malheur!*

Je ne répondis pas, mais je sentis un frémissement intérieur, car je venais d'avoir le même pressentiment.

Ce fut celui des chouans eux-mêmes. M. Jacques reparut dans leurs rangs comme un fantôme. Ils se pressèrent en vain autour de lui avec des cris de joie; leur enthousiasme ne put faire passer sur ses traits ni

flamme ni sourire. Dès les premières rencontres avec les troupes républicaines, on put voir que son courage lui-même avait changé de caractère. L'ardeur vaillante qu'il savait si bien communiquer à ses soldats s'était transformée en une froide témérité qui semblait moins poursuivre la victoire que provoquer la mort; mais celle-ci ne voulait point de lui. Les balles se détournaient de son panache, les sabres s'émoussaient contre sa soie et son velours. On le voyait s'enfoncer au petit pas de son cheval dans les nuages de poudre que déchiraient les éclairs de la mousqueterie et en ressortir sans blessures. Ces imprudences toujours heureuses causaient aux chouans une surprise à laquelle se mêlait une sourde désapprobation.

— Il tente Dieu! répétaient-ils à demi-voix; Dieu se lassera.

Il se lassa en effet. A l'attaque du bourg de Daumeray, en Anjou, les républicains, qui s'étaient retranchés, selon l'habitude, dans l'église, repoussèrent victorieusement les insurgés. Toutes les tentatives pour incendier leur retraite avaient été inutiles; les plus braves étaient tombés morts ou blessés; la troupe, découragée, se retirait. M. Jacques saisit alors un faisceau de torches de paille enflammée et s'avança lentement vers l'église; mais, à moitié chemin, on le vit chanceler; il étendit les bras et tomba. Un de ses soldats accourut pour le relever; il respirait encore. On le transporta dans une ferme voisine, où il mourut trois jours après, emportant dans la tombe la fortune de la chouannerie en même temps que le secret de son désespoir.

Quelques contemporains crurent pourtant en avoir pénétré la cause: ils parlaient d'une jeune fille noble (dont nous devons taire le nom bien connu), qui, éperdument éprise d'un officier vendéen, l'avait suivi jusqu'à la défaite du Mans, où elle l'avait vu périr. Réfugiée avec sa nourrice dans un manoir de sa famille, elle y avait couvé contre la république une haine impuissante jusqu'au moment où le hasard lui avait amené le gentilhomme de Brissarthe. Alors, exaltée par le ressentiment, elle avait accepté l'amant vivant qu'elle ne pouvait payer de retour, afin d'en faire le vengeur du mort qu'elle continuait à aimer. M. Jacques découvrit sans doute la vérité, et, frappé dans son rêve le plus cher, il se jeta à la mort en désespéré.

IV.

La première époque de la chouannerie avait fini avec Jean Cottereau; la seconde, qui fut celle des grands combats et de l'organisation sérieuse, se termina à la mort de M. Jacques. Partout, sauf dans le Maine, l'insurrection avait insensiblement changé de caractère; elle était passée des mains des paysans dans celles de la noblesse; de populaire, elle devenait politique. L'intrigue allait mêler sa fange à ces flots

de sang généreux qui avaient jusqu'alors coulé pour des croyances. L'héroïque Vendée de Cathelineau était désormais représentée par Charette, génie cauteleux qui eût pu doubler Louis XI; la chouannerie, par le mobile Puisaye et par Cormatin, espèce de lieutenant de police dont le hasard et surtout l'intérêt avaient fait un conspirateur. Aidé d'une foule de chefs d'insurrection qui ne s'étaient jamais insurgés, ce dernier établit, avec les représentans de la république, les bases d'une pacification générale; le traité de la Mabilais fut conclu, et les chouans du Maine apprirent un jour que la paix était faite.

Ce fut pour ces paysans une inexprimable surprise; ils se demandaient en vain comment leur devoir était de respecter aujourd'hui ce que leur devoir avait été de combattre la veille. Rien de ce qu'ils haïssaient n'avait été détruit, rien de ce qu'ils aimaient ne leur était rendu : tout se bornait à des promesses; ils refusèrent de déposer les armes.

Le commandant du bourg de Houssay, arguant des conventions du traité, avait sommé *Jambe-d'Argent* de permettre l'enlèvement des blés dans son canton; *Jambe-d'Argent*, guéri de sa blessure, refusa.

— Eh bien! s'écria l'officier, demain cinq cents républicains iront vous les demander.

— Demain cinq cents chouans vous les refuseront, répondit *Jambe-d'Argent*.

Et le lendemain, en effet, les bleus repoussés furent forcés de prendre la fuite.

Averti de cet entêtement des chefs manceaux, Cormatin accourut et ne put obtenir leur adhésion, mais il réussit à négocier une suspension d'armes. Bien que *Jambe-d'Argent* eût signé cette convention avec répugnance, il la fit observer fidèlement. Deux commissaires de Laval, connus pour leurs sympathies royalistes, étaient venus pour solliciter la permission d'acheter des grains dans les paroisses. Quelqu'un proposa de les retenir et de répandre le bruit qu'ils restaient volontairement, afin qu'ainsi compromis devant les patriotes ils fussent forcés de se joindre aux chouans. La plupart des membres du conseil applaudirent à ce projet, et l'on cria à *Jambe-d'Argent*, qui le combattait, de consulter la majorité; mais il se leva vivement, et, déposant devant lui son épée :

— Commencez donc par décider que j'ai cessé d'être votre chef, dit-il; car, tant que j'aurai ce titre, personne ici ne mettra aux voix *si l'on doit manquer à l'honneur!*

On n'osa point insister, et les deux commissaires retournèrent à Laval. Ailleurs cependant la haine et la trahison rendaient la trève illusoire; ce ne fut bientôt plus qu'une facilité offerte aux plus perfides contre les plus loyaux. Les deux partis montrèrent tour à tour le même mépris pour la foi jurée. Des hommes masqués se répandirent dans les mé-

tairies isolées, massacrant les vieillards, outrageant les femmes, pillant tout ce qui pouvait être emporté. Leur cocarde différait, leur férocité était la même. Des deux côtés, on se rejetait la honte de ces crimes et on les tolérait, parce que, des deux côtés, la suspension d'armes était un mensonge. Les chefs royalistes n'avaient voulu que préparer Quiberon, les républicains que se ravitailler dans les campagnes. Aussi la lutte ne tarda pas à recommencer. *Jambe-d'Argent* dénonça la reprise des hostilités aux bleus; les bandes dispersées accoururent aussitôt vers lui, et il se vit à la tête de quinze cents hommes.

Ce fut assez pour redevenir maître de la campagne. Les petits postes occupés par les républicains furent enlevés, les convois interceptés, les villes bloquées de nouveau et parquées dans la famine. Du reste, il était arrivé à Treton ce qui arrive à tous les parvenus dignes du succès. Sa position, en s'élargissant, avait élargi son intelligence. Les ames communes ne changent jamais de hauteur: si le fait grandit, il les surmonte; mais les ames nées pour les grandes choses s'élèvent à mesure et restent toujours au niveau des événemens. Ainsi Treton, sans perdre sa familiarité amicale, avait appris la langue du commandement, l'expérience lui avait donné un coup d'œil plus étendu, la réussite plus de patience. Sa responsabilité, loin d'être un fardeau, lui était un point d'appui. Aussi amis ou ennemis vantaient-ils également sa loyauté et sa bravoure; les gentilshommes eux-mêmes lui rendaient enfin justice. M. de Scépeaux, qui commandait en Anjou, avait demandé et obtenu pour lui la croix de Saint-Louis. Tout favorisait donc l'ancien mendiant. Il se voyait arrivé à un degré de prospérité qu'il ne pouvait avoir même entrevu dans ses rêves. Dieu lui épargna l'amertume d'en descendre lentement et à travers les humiliations de la défaite. Comme le Machabée de Bossuet, il devait rester *enseveli dans sa victoire*.

On était au mois d'octobre 1794. *Jambe-d'Argent* avait passé la nuit à courir de paroisse en paroisse pour avertir les bandes qu'un détachement républicain arriverait à Cosme le jour même. Accablé de fatigue, il sommeillait près du feu en attendant les siens, quand des coups de fusil se font entendre vers le village. *Jambe-d'Argent* se redresse, écoute.

— Ce sont les bleus qui arrivent avant l'heure et qui auront rencontré une de nos bandes, dit-il; donnez-moi mon fusil.

Il s'arme, sort en courant, et arrive au moment où la troupe de *Moustache* commençait à lâcher pied; mais on crie : — Voilà *Jambe-d'Argent!* Tous se retournent, et le combat reprend plus acharné. Cependant quelques soldats se sont retranchés derrière un mur de jardin. *Jambe-d'Argent* les voit et court à eux pour les débusquer; au moment où il va les atteindre, deux balles le frappent en pleine poitrine. Les chouans n'eurent que le temps de le porter vers des chaumes

nouvellement coupés dont ils le recouvrirent pour le dérober à la vue de l'ennemi. Le feu continua encore une demi-heure. Enfin une nouvelle bande arriva, et les bleus s'éloignèrent.

Tout le monde courut alors à l'endroit où *Jambe-d'Argent* avait été caché; *Moustache* souleva le chaume!... mais il le laissa retomber aussitôt; Louis Treton était mort. Jusqu'au dernier instant, cette nature vaillante avait combattu. Mourant, il ne s'était point abandonné lui-même, et l'on trouva entre ses doigts crispés les bandelettes de sa jambe malade qu'il avait commencé à détacher pour arrêter le sang de ses blessures.

On l'enterra furtivement, pendant la nuit, dans le cimetière du bourg de Quelaines. Un vieux prêtre, le père Joseph, prononça les paroles consacrées; puis la fosse fut comblée, et les chouans consternés se dispersèrent. A partir de ce jour, aucun d'eux n'osa rien entreprendre, tous prenaient la fuite à la vue des bleus. La chouannerie avait perdu son ame et n'était plus qu'un cadavre.

Tel fut le récit du vieux curé. Souvent interrompu par mes questions, il s'était prolongé jusqu'au soir, et ces quelques heures d'épanchement avaient suffi pour établir entre nous l'intimité, car il en est de la confiance comme de l'amour : une vie entière ne peut vous la conquérir, et une seule heure vous la gagne. Le cœur de *M. le Bon* s'était ouvert; il passa, sans y prendre garde, des souvenirs aux réflexions. Cette époque terrible dont il avait vu les convulsions, il en parlait les yeux humides et pourtant sans colère. Retenu à la tradition par la foi, il comprenait les efforts de l'esprit nouveau, et il laissait à Dieu le soin de décider entre l'avenir et le passé. Pour lui, la paix n'était point dans la mort; il acceptait les fièvres du genre humain comme les conditions de sa vie.

— Le Christ a dit que le monde était la vigne de son père, ajoutait-il avec mélancolie; c'est à lui d'y faire la vendange. La douleur n'est point seulement ce qu'elle paraît; la Providence y a mis un mystère. N'est-ce point la croix et la couronne d'épines qui ont racheté les hommes? Le sang des martyrs n'a-t-il pas délivré le monde?

Il parla ainsi long-temps avec une éloquence pleine de flamme et de douceur, exaltant la foi active, l'abnégation, le dévouement à ce qui est pour nous la vérité; et moi, ému et surpris de ces sublimes enseignemens sortis tout à coup des récits de mort, comme les fleurs mystiques que la légende fait épanouir sur certaines tombes, j'écoutais tout pensif, tandis que le soleil descendait derrière les peupliers et que les derniers bourdonnemens d'abeilles murmuraient autour de la tonnelle embaumée.

ÉMILE SOUVESTRE.

STATISTIQUE LITTÉRAIRE.

DE

LA PRODUCTION INTELLECTUELLE

EN FRANCE DEPUIS QUINZE ANS.

DERNIÈRE PARTIE.

Littérature ancienne et étrangère, Poésie, Roman, Théâtre.

I.

Si les sciences d'application, soumises à la discipline et à la règle la plus sévère, marchent d'un pas ferme et sûr vers un but toujours déterminé, profitant de toutes les leçons de l'expérience, progressives, mais prudentes, et, dans le chemin immense qu'elles parcourent, jalonnant par un succès la route de chaque jour,—dans la littérature, la contradiction éclate à chaque pas. Les uns se cantonnent obstinément dans les ruines, les autres se lancent au hasard dans des régions inconnues. On voit surgir chaque jour de nouveaux systèmes, naître et mourir des réputations, et sur tous les points se presse, autour de quelques hommes supérieurs, une foule inaccoutumée de médiocrités vaniteuses, qui

usurpent quelques instans la popularité, et qui rentrent bientôt dans l'ombre pour n'en plus sortir. Jamais on n'a dressé plus d'embuscades, plus de guet-apens à la gloire, mais jamais aussi ce travail infaillible de l'opinion, qui dégage d'une manière si nette et si ferme ce qu'il y a de vrai et de faux dans les idées humaines, jamais ce travail n'a été plus rapide et plus sûr; jamais la postérité n'a commencé plus vite pour les vivans, et, en fouillant cette immense bibliothèque qui depuis quinze ans s'est amoncelée autour de nous, il semble qu'on parcourt un vaste cimetière, pavé de tombes, où quelques noms seulement se lisent de loin en loin sur les sépulcres, au milieu d'épitaphes à demi effacées.

Les bibliographes donnent, pour prolégomènes aux belles-lettres, les grammaires, les cours et les traités de littérature. Les grammaires sont de jour en jour plus nombreuses, et, ce qui les distingue avant tout, ce sont les barbarismes et les solécismes qui s'étalent souvent sur le titre même. Il semble que les professeurs de langues, comme les professeurs de morale, ne se croient point obligés de pratiquer ce qu'ils enseignent, et bon nombre d'entre eux se montrent trop disposés à offenser la syntaxe, qui les nourrit (1). Quant aux traités de littérature dans le genre de ceux de La Harpe et de Le Batteux, ils ont disparu pour faire place aux manuels compactes et aux répertoires élémentaires. Ces sortes d'ouvrages ont considérablement gagné depuis quelques années, et quelques-uns s'élèvent souvent par leur valeur réelle au-dessus de leur modeste destination. Les livres élémentaires sont malheureusement devenus pour la plupart des membres du corps enseignant une spécialité tout-à-fait exclusive, et la production dans ce genre est tellement active que, dans la seule année 1840, cinq cent cinquante et un ouvrages, y compris les livres destinés à l'instruction primaire, ont été présentés à l'approbation du conseil royal de l'Université.

La littérature antique, grecque ou latine, contre laquelle il s'était opéré, vers 1830, une réaction violente, paraît depuis quelque temps reprendre faveur. Les grandes collections d'auteurs classiques, les *Bibliothèques latines-françaises*, les *Bibliothèques grecques*, trouvent dans le public un accueil bienveillant, et les gens de lettres, les gens du monde même, ont fort heureusement abordé l'étude de l'antiquité, qui fut long-temps monopolisée par les professeurs. L'art de traduire le grec ou le latin s'est singulièrement perfectionné; mais, par une contradiction bizarre, si nous comprenons mieux le latin, nous l'écrivons plus mal. Cette latinité fleurie, correcte et vraiment antique du XVIIe siècle, à laquelle les bénédictins, les jésuites, les oratoriens prêtèrent tant de grace et d'élégance, a fait place à une langue de convention, à un latin de professeurs, qu'on appelle à tort en termes de collége le *bon latin*, et qui cause une étrange surprise aux savans d'outre-Rhin ou aux savans italiens restés fidèles aux traditions cicéroniennes. M. Dübner, l'un des philologues les plus distingués de l'Allemagne, a compté force solécismes dans les *matières* et les discours du concours général.

(1) Comme toutes les choses respectables, la syntaxe devait être de notre temps attaquée par les niveleurs. M. Marle, on s'en souvient peut-être encore, fit un certain bruit avec son traité *d'Ortografe d'apres la prononciacion*. Les novateurs, qui voulaient abolir l'orthographe pour se dispenser de l'apprendre, se rallièrent à cette émeute cacographique; mais, en s'éloignant de la règle et de l'unité, on ne tarda point à rencontrer l'anarchie. Les novateurs, partagés en deux camps, voulaient écrire *moi*, les uns avec un *i*, les autres avec un *a*, *moa*. Cette difficulté fit crouler le système.

De simples protes ont renvoyé pour cause de corrections indispensables les *bons à tirer* d'épreuves latines donnés par des agrégés en renom. On a été forcé de recourir à un étranger pour écrire la préface latine de la nouvelle édition du *Lexique* de Forcellini. Les thèses de la Sorbonne, les notes latines et les titres même de quelques-uns de nos livres d'érudition sont remplis de fautes inexcusables. On répondra que notre époque a bien à faire autre chose que des thèmes. Sans doute, mais, si l'on apprend le latin pour ne pas le savoir, à quoi sert-il de l'étudier?

En ce qui concerne la littérature étrangère, nous sommes en progrès et même en progrès notable. Dans le XVIIIe siècle, et il y a vingt-cinq ans à peine, nous aurions cru forfaire à la dignité nationale en admirant les chefs-d'œuvre des autres peuples; nous appliquions aux productions de l'esprit le système prohibitif dans sa plus stricte rigueur. Aujourd'hui nous avons proclamé le libre échange, comprenant sagement, comme l'a dit un spirituel écrivain, qu'un peuple sans commerce intellectuel avec les autres peuples n'est qu'une maille rompue du grand filet. La section relative aux littératures étrangères se divise en deux parts distinctes, l'une érudite et historique comprenant les ouvrages des peuples orientaux, l'autre purement littéraire comprenant les ouvrages des peuples de l'Europe moderne. Déjà cultivée avec succès sous le règne de Louis XIV et cultivée pour la première fois en France, la littérature orientale, quoique concentrée entre un nombre d'hommes assez restreint, a pris de nos jours un grand essor. Sortis des presses de l'imprimerie royale, la plupart des ouvrages orientaux modernes ont été imprimés là pour la première fois, et souvent sur des manuscrits uniques, ce qui constitue un mérite tout-à-fait spécial, nos savans ayant accompli pour les textes de ces éditions *princeps* le même travail de critique et de philologie que les savans du XVIe siècle pour les éditions *princeps* des auteurs grecs. Ils ne se sont point bornés au rôle d'éditeurs, déjà si difficile en semblable matière. Ils nous ont révélé par la traduction la poésie chinoise, arabe, persane, géorgienne, hindoue. Religion, philosophie, sciences et arts, géographie, histoire, biographie, mœurs et usages, ils ont tout étudié dans les moindres détails : Silvestre de Sacy, Abel Rémusat, se sont montrés de véritables encyclopédistes. M. Burnouf a retrouvé des idiomes, comme Cuvier avait retrouvé un monde, et M. Quatremère a dressé, pour l'histoire de l'Asie, l'art de vérifier les dates. Les travaux de ces hommes distingués ont donné à l'histoire collective du genre humain des développemens nouveaux, et ici, comme en bien d'autres points, l'érudition française, qui ne le cède en rien, quoi qu'on en ait dit, à l'érudition allemande, s'est montrée patiente, précise et inventive.

Tandis que les orientalistes parcouraient l'Asie sur toutes ses routes, d'autres touristes littéraires visitaient l'Europe pour nous initier à la vie morale des peuples que la civilisation chrétienne a fait nos frères. L'Espagne, qui dans la première moitié du XVIIe siècle exerça une si grande influence sur nos écrivains, en s'effaçant pour ainsi dire dans le siècle suivant de la carte politique de l'Europe, s'était effacée également de la carte intellectuelle; mais la guerre de l'indépendance, les révolutions qui depuis trente ans agitent la Péninsule, l'ont rejetée dans le mouvement européen, et l'attention s'est tournée de nouveau sur sa littérature. Les drames épiques de son théâtre, qui ne nous étaient connus que par des imitations plus ou moins fidèles, sont arrivés par d'exactes traductions jus-

qu'aux lecteurs vulgaires. Nos écrivains dramatiques ont demandé des héros à la Castille et à l'Andalousie, nos lyriques se sont inspirés du *Romancero*, et la littérature espagnole, qui a toujours éveillé chez nous des sympathies particulières, a été dans ces dernières années l'objet de publications intéressantes. Ajoutons que sous le rapport commercial cette littérature a une importance réelle, les livres espagnols imprimés en France, et surtout les livres de piété, formant une branche d'exportation très active; car il est à remarquer que, si nous maudissons la contrefaçon belge en invoquant la morale littéraire lorsqu'il s'agit de la reproduction de nos livres, nous ne nous faisons point scrupule de l'imiter, en invoquant les intérêts du commerce, quand il s'agit de reproduire et de vendre des livres étrangers.

La littérature italienne, qui, depuis plusieurs siècles, jouit en France du droit de bourgeoisie, n'a rien perdu de sa popularité. Ses écrivains anciens et modernes ont toujours reçu du public français un accueil très sympathique. Dante, Vico, Pellico et Manzoni sont maintenant chez nous tout-à-fait naturalisés. Dante surtout a les honneurs d'une véritable ovation. On trouve, en effet, pour ce poète, neuf éditions italiennes, dont plusieurs en province, dix traductions françaises, et un nombre vraiment surprenant de commentaires. La peinture elle-même a été entraînée vers le poème sublime du Florentin, et M. Eugène Delacroix, pour illustration à la *Divine comédie*, a donné *Dante et Virgile*, M. A. Scheffer et M. Ingres, *Françoise de Rimini*.

La littérature allemande, la dernière née des littératures européennes, a été l'objet d'un nombre assez considérable de travaux critiques et de traductions. Révélée par Mme de Staël et Benjamin Constant, popularisée par la lutte de l'ancienne et de la nouvelle école, la Germanie poétique, philosophique et érudite est devenue presque française. Ces conquêtes pacifiques au-delà du Rhin ont exercé sur le mouvement de nos idées une influence fort sensible. De l'Allemagne, on s'est avancé en Pologne, en Russie, et les philologues, les critiques partis à la recherche des épopées boréales, ne se sont arrêtés que là où finit l'univers.

La littérature anglaise figure dans les catalogues pour un chiffre beaucoup plus élevé que la littérature allemande. Les poètes et les romanciers ont surtout les honneurs de la vente; ainsi on compte pour Byron, en quinze ans, sept éditions anglaises des œuvres complètes faites à Paris, et dix éditions françaises de ces mêmes œuvres. Milton, traduit par M. de Pongerville, a été réimprimé quatre fois en six ans; enfin la collection des meilleurs ouvrages de la littérature britannique, publiée par le libraire Baudry, ne compte pas moins de 425 volumes. A de rares exceptions près, tous les écrivains remarquables de l'Europe sont aujourd'hui naturalisés chez nous. Il y a trente ans à peine, on nous reprochait avec raison le dédain mêlé d'impertinence que nous professions pour tout ce qui n'avait point germé sur notre sol : on pourrait aujourd'hui nous adresser un reproche tout-à-fait contraire, celui de sacrifier injustement par des admirations irréfléchies nos gloires les plus radieuses aux gloires étrangères. Quoi qu'il en soit, ces relations bienveillantes avec nos voisins ont porté leurs fruits. L'étude comparée des littératures a mis en circulation une foule d'idées nouvelles. L'étude comparée des langues a élevé la syntaxe à la hauteur d'une science philosophique. L'ethnographie, c'est-à-dire l'histoire des races de la grande famille humaine, est née de ces explorations, et les échanges interna-

tionaux de la pensée ont contribué plus puissamment peut-être que les intérêts matériels à développer les tendances pacifiques de l'Europe moderne.

Nous venons d'indiquer rapidement l'accueil que la littérature étrangère a reçu en France, et, en effet, nous devions donner à nos voisins la première place pour nous montrer fidèles aux traditions polies de l'hospitalité; rentrons maintenant dans nos foyers, et visitons d'abord le temple des muses, comme on eût dit en 1820.

II.

La section bibliographique qui comprend la poésie donne en onze ans, de 1830 à 1841, 4,383 éditions de poètes, volumes ou brochures, non compris l'innombrable quantité de vers dispersés dans les journaux et les recueils, les alexandrins tragiques et comiques et les couplets de vaudeville. En supposant chaque ouvrage tiré à 300 exemplaires, chiffre sans doute fort restreint, on trouve en onze ans 1,914,900 exemplaires, soit environ 12,500,000 volumes ou brochures en un siècle. Quoique toujours active, la production dans cette série est fort irrégulière. Ainsi le nombre total des volumes, qui tombe en 1834 à deux cent soixante-cinq, s'élève en 1840 à quatre cent quarante-quatre, et monte, deux ans plus tard, jusqu'à quatre cent cinquante-deux, pour retomber en 1845 à trois cent quarante-quatre. La plupart de ces volumes paraissent en avril ou en mai, comme si les auteurs voulaient, en cas de non succès, se ménager une excuse en répétant que dans ces doux mois les oiseaux qui gazouillent sous les feuilles nouvelles font aux poètes qui chantent à Paris une concurrence déloyale et leur enlèvent leur public.

D'après les chiffres que nous venons de relever, et d'après ce que disent les grands poètes, on pourrait croire que la poésie est aujourd'hui dans son âge d'or, et que jamais la foule n'a prêté à ses accens une oreille plus attentive. Écoutons en effet l'auteur de *Jocelyn :* « La poésie, dont une sorte de profanation intellectuelle avait fait long-temps parmi nous une habile torture de la langue, un jeu stérile de l'esprit, se souvient de son origine et de sa fin. Elle renaît fille de l'enthousiasme et de l'inspiration, expression idéale et mystérieuse de ce que l'ame a de plus éthéré et de plus inexprimable, sens harmonieux des douleurs ou des voluptés de l'esprit; après avoir enchanté de ses fables la jeunesse du genre humain, elle l'élève sur ses ailes plus fortes jusqu'à la vérité, aussi poétique que ses songes, et cherche des images plus neuves pour lui parler enfin la langue de sa force et de sa virilité (1). » Mais, si nous écoutons les *poetæ minores* et les critiques, ils nous diront que la poésie s'en va, que notre époque est essentiellement prosaïque, et que les cris du forum mettent en fuite les muses effarouchées. M. de Lamartine et les critiques, tout en se contredisant, ont cependant raison chacun de son côté. Notre siècle garde des couronnes pour les poètes vraiment dignes de ce nom, et jamais peut-être la poésie, quand elle a parlé sa véritable langue, n'a éveillé dans les ames de plus sympathiques échos; jamais elle n'a exercé sur les sentimens d'un peuple une influence plus directe, mais jamais aussi, à aucune autre époque, le public ne s'est montré plus sévère à

(1) Discours de réception à l'Académie française.

l'égard des médiocrités, et l'indifférence dont on l'accuse n'est souvent de sa part qu'une preuve de bon goût. Qu'on jette un coup d'œil rapide sur les productions de la muse contemporaine, et on reconnaîtra que le public a toujours été juste envers les poètes, mais qu'il eût été difficile de s'occuper de tous les rimeurs, et d'être complaisant envers des vanités littéraires qui jetaient en pâture à la foule plus d'un volume de poésies par jour.

Vers 1830, on étudiait les littératures étrangères; dix ans plus tard, quand la curiosité se fut épuisée de ce côté, on en revint à l'antiquité classique, et la réaction, chose remarquable, s'opéra par les romantiques eux-mêmes. Tandis qu'on transportait sur la scène les chefs-d'œuvre du théâtre grec, quelque peu travestis par un mot à mot rimé, on remontait, comme à une source limpide, aux inspirations des muses grecques et romaines. Anacréon a été traduit plusieurs fois en vers. Horace, le poète des sages, est devenu le poète des vieux généraux, des colonels de l'empire, des notaires et même des femmes. En fait de versions poétiques de l'antiquité, nous sommes aujourd'hui plus riches qu'aux beaux jours des humanités classiques. C'était peu cependant que d'habiller d'une robe française les muses romaines; on a souvent aussi revêtu les muses françaises de la toge latine, et l'hexamètre ne fleurit pas seulement au grand concours. Bien des gens, sans être professeurs, montent encore au Parnasse en s'aidant du *Gradus*, et les poètes latins modernes forment un petit cénacle, où se distinguent parmi les hommes d'esprit M. Théophile Gautier, auteur d'un poème inédit *De Arte natandi*, et parmi les successeurs de M. Benaben, le chantre iambique des solennités royales de la restauration, M. Billecocq, auteur de six poèmes, dont un sur la rosière de Surènes et l'autre *in religionem apud Gallos perpetuo triumphantem;* M. Grandsire, qui traduit en vers latins les fables de Lamotte et de Florian, et M. Groult de Tourlaville, qui, dans *la Vierge de Meudon*, fait parler en hexamètres un rédacteur du journal *la Caricature :*

> In *Caricaturâ* primos sibi poscit honores
> Musa jocans; turpe est equidem, sed fingere falsa
> Excello, etc.

Hexamètres que M. Groult de Tourlaville traduit par ces alexandrins ·

> C'est moi qui suis chargé dans *la Caricature*
> Des articles de fond, l'outrage et l'imposture;
> C'est le plus dégoûtant, mais j'excelle à mentir, etc.

La poésie hébraïque, comme la poésie latine, a eu sa résurrection. MM. Belais, Biding, professeurs d'hébreu à Metz, et Carmoli, grand rabbin, laissent rarement passer une année sans adresser à Dieu des prières pour le roi des Français, et des odes en hébreu à la France.

Dans la vie des hommes de lettres de notre temps, la poésie forme un épisode inévitable, et la plupart ont été visités par la Muse. Les uns, après quelques essais plus ou moins malheureux, se sont convertis à la prose; les autres sont restés poètes comme on reste amoureux en vieillissant, avec mystère, et bien souvent les vers de la jeunesse sont en contradiction flagrante avec la prose de l'âge mûr. On peut, sans chercher long-temps, trouver dans *la Littérature française contemporaine* quelques indications piquantes. Ainsi le début littéraire

de M. Berryer est une sorte d'épithalame sur l'entrée de Napoléon et de Marie-Louise à Paris, épithalame qui se termine par ces vers :

Vivez, prince, vivez pour faire des heureux;
Tige en héros féconde, arbre majestueux,
Déployez vos rameaux, et croissant d'âge en âge
Protégez l'univers sous votre auguste ombrage.

On doit à M. Louis Blanc des vers sur l'hôtel des Invalides et un poème sur Mirabeau en quatre cent vingt-trois vers libres; à M. Ortolan, professeur à l'École de droit, un recueil de poésie intitulé *les Enfantines*. M. Alphonse Karr écrit d'abord en vers son livre *Sous les Tilleuls*. M. Fulchiron est coupable de plusieurs tragédies et de plusieurs poèmes, et nous trouvons de lui *Saül, le Siége de Paris, Argillon* et *Pizarre*. M. Guérard, l'un des représentans les plus éminens de l'érudition française, obtient de l'Académie un accessit pour un poème intitulé *la Mort de Bayard*. On a de M. de Genoude une pièce politico-allégorique, *la Délivrance d'Israël*, et, dans la *Biographie du clergé contemporain*, on attribue à M. l'abbé de Veyssière, évêque *in partibus* et l'un des propriétaires de *l'Ami de la Religion*, un petit volume de poésies sentimentales qu'auraient pu signer les abbés élégans du XVIII[e] siècle. Enfin M. de Cormenin, qui débutait en 1813 par un recueil de poésies, M. de Cormenin sacrifiait encore aux muses pendant son voyage en Espagne en 1844, et adressait des *Adieux à Valence* qui nous sont arrivés, traduits en espagnol, par le journal *el Heraldo*. On le voit, la plupart des prosateurs contemporains ont tenté au moins une fois en leur vie l'ascension du Parnasse. Les poètes à leur tour, les vrais poètes, ceux qui habitent les sommets de la mythologique montagne, sont à peine arrivés sur le faîte qu'ils aspirent à descendre, et nous les retrouvons presque tous traçant leur sillon dans les humbles champs de la prose, sous prétexte que, la poésie étant l'antique fille des dieux, elle a comme ses ancêtres une sorte d'ubiquité souveraine.

Les poètes artisans, qui formaient autrefois une exception assez rare pour être remarqués, lors même que le talent ne suffisait pas à leur faire une réputation durable, sont aujourd'hui assez communs pour qu'on ne les remarque plus (1). L'esprit souffle où il veut, dit saint Jean, et l'esprit a soufflé dans l'atelier. On pourrait s'attendre, par la position même des ouvriers poètes, à trouver dans leurs vers une certaine originalité et la spontanéité d'une verve naïve; mais, au milieu de ce débordement de rimes, un ouvrier typographe, Hégésippe Moreau, et Jasmin, le coiffeur, ont seuls pris rang dans la littérature. Les autres n'ont fait qu'imiter faiblement la poésie académique de l'empire dans sa veine la plus terne et la plus décolorée. Il faut cependant rendre cette justice aux poètes

(1) La plupart des professions ont maintenant leurs représentans poétiques. Nous trouvons pour les menuisiers en bâtimens MM. Becker, de Reims, et Durand, de Fontainebleau; pour les menuisiers en parquets, M. Ganny; pour les coiffeurs, MM. Jasmin, Daveau et Corsat; pour les boulangers, M. Reboul, à Nîmes, et M. Fournier, à Soissons; pour les cafetiers, MM. Blanchard, à Angers, et Bonnet, à Beaucaire; pour les receveurs de bureaux d'omnibus, M. Rousselet, d'Asnières; pour les jardiniers, M. Genetier; pour les horlogers, M. Festeau; pour les brodeuses, M[lle] Eliza Fleury; pour les maçons, M. Poncy; pour les cordonniers, M. Gonzalles; pour les bottiers, M. Savinien Lapointe; pour les tisserands, M. Magu, etc.

artisans, que les sentimens qu'ils expriment sont honnêtes et louables, et, si l'écrivain faiblit souvent, l'homme du moins garde sa dignité. Quelques-uns ont tenté de moraliser les travailleurs leurs frères, et d'adoucir par l'enseignement poétique des mœurs dont ils étaient mieux que personne à même de connaître toute la rudesse. Par malheur, les humanitaires ont mis la main sur les muses prolétaires; ils ont voulu transformer en apôtres et en prédicans politiques d'honnêtes ouvriers qui cherchaient, sans prétention aucune, à se distraire noblement des fatigues de l'atelier. Ils ont métamorphosé les travailleurs en rêveurs, et la poésie, on le sait par plus d'un exemple, ne gagne rien à s'allier aux socialistes et aux humanitaires.

Si des hommes nous passons maintenant à la poétique, nous retrouvons la même confusion. Les divers genres, si nettement tranchés dans l'ancienne littérature, se sont tellement mêlés, qu'il serait difficile de donner à chaque chose une étiquette précise. On peut cependant former trois catégories et ranger dans la première les genres ressuscités du XVIe et du XVIIe siècle, tels que le sonnet, la ballade; dans la seconde, les anciens genres classiques, tels que la poésie épique, didactique, descriptive, les odes, les stances, les épîtres; dans la troisième, les genres nouveaux ou du moins les genres métamorphosés, tels que les poésies politiques, les chansons lyriques, les harmonies, les poésies intimes et les poésies humanitaires ou néo-catholiques, etc. Parmi les anciens genres classiques, le poème épique reparaît régulièrement trois ou quatre fois par année, mais en général dégagé de tout le vieil attirail du merveilleux mythologique, érudit plutôt qu'inventif, et s'inspirant moins de l'imagination que de l'histoire. Napoléon et Jeanne d'Arc ont été, dans ces derniers temps, ses deux héros de prédilection. La poésie didactique, telle que la fabriquait Esmenard, donne encore six ou huit volumes par année. Les poèmes allégoriques ou héroïques ont complétement disparu, ainsi que les idylles. Le genre érotico-sentimental inspire toujours quelques ames sensibles, quelques collatéraux éloignés de Legouvé et de Colardeau. L'ode, telle que la comprenait J.-B. Rousseau, telle que l'admirait Laharpe, l'ode commençant par l'invocation et finissant par l'enthousiasme, ne se montre plus que dans les concours académiques. Tout ce qui se fait aujourd'hui remonte directement à M. Hugo, comme toutes les méditations, toutes les rêveries poétiques remontent à M. de Lamartine, toutes les fantaisies railleuses et sceptiques à M. de Musset. Du reste, les vieux genres n'ont guère pour public que ceux qui les cultivent. Les producteurs sont ici beaucoup plus nombreux que les consommateurs, et ils peuvent s'estimer fort heureux lorsqu'après s'être fait imprimer à leurs frais, ils se vendent à douze exemplaires.

Parmi les genres nouveaux, il faut distinguer la poésie politique, qui s'est révélée en 1824 par l'*Epître à Sidi-Mahmoud* et *la Villéliade*, dont il s'est vendu en trois ans plus de 80,000 exemplaires. La satire s'est maintenue, depuis la restauration, dans la voie où l'ont fait entrer MM. Méry et Barthélemy; elle n'attaque plus les vices, mais les gouvernemens ou la personnalité abstraite des ministres. Tout ce qui s'est fait depuis 1830, et les publications ont été nombreuses, procède directement de *la Némésis*, qui enfanta *Tisiphone*, *Pythonisse*, *Asmodée*, *l'Homme rouge*, *les Eleuthérides*, *la Némésis incorruptible*, etc. Les années 1832, 1833 et 1834 donnent la récolte la plus féconde dans cette espèce de productions dignes en tout point des pamphlets de la ligue et déjà oubliés

comme eux. Quelques-unes de ces prétendues satires, qui rappellent, par la violence et par le style, les jours les plus orageux de la révolution, étaient imprimées dans des ateliers clandestins, et datées de *Marathon, l'an premier de la république*. Aujourd'hui les épîtres à tel ou tel ministre ont remplacé le pamphlet républicain; mais, à part *la Némésis*, les écrits de ce genre n'ont exercé sur l'opinion aucune influence.

La poésie intime, qui ne faisait autrefois que des confidences d'amour, a épuisé dans la littérature moderne, où elle tient une grande place, les confidences de toute espèce. Quoiqu'elle ait souvent dépassé les lakistes dans les minuties de la vie intérieure, témoin les vers *A une jeune fille qui me demandait de mes cheveux;* quoiqu'elle se soit laissé entraîner trop facilement vers les infiniment petits, elle ne s'est pas moins constituée, avec MM. de Lamartine et Sainte-Beuve, comme un genre nouveau et éclatant qui appartient tout entier à notre époque; malheureusement, comme elle répond à la pensée de tout le monde, tout le monde la croit à sa portée; de là cette immense exhibition d'individualités plus ou moins intéressantes dont on a fatigué le public dans les premières années qui suivirent la révolution de juillet. Il y eut, de ce côté, des exagérations incroyables, mais ici encore l'apaisement est venu vite, et la poésie intime, dégagée des scories romantiques, a pris dans notre littérature un rang qu'elle saura garder.

Vue dans son ensemble, la poésie contemporaine présente les aspects les plus divers; à chaque instant, les horizons changent, les idées les plus contraires se heurtent, s'entrechoquent, et en quelques années on parcourt, emporté par un tourbillon rapide, l'antiquité, le moyen-âge, la renaissance, l'Europe, le monde entier et l'immense dédale de tous les sentimens humains. Au moment où éclata la révolution politique de 1830, on était depuis long-temps déjà en pleine révolution littéraire, et les novateurs élevèrent des barricades dans les paisibles domaines de l'art, comme les vainqueurs des trois jours en avaient élevé dans les rues. Les deux opinions qui se trouvaient aux prises depuis 1825 se livrèrent un nouveau combat. L'une invoquait exclusivement l'autorité des traditions, l'autre réclamait une liberté sans limites, et les poètes se trouvèrent scindés en deux partis, le parti de l'ancien régime et le parti de la terreur. En 1834, on était en pleine anarchie. On voyait naître chaque jour de nouvelles théories et des vers en dehors de toutes les théories connues. Toutes les aberrations, toutes les témérités inexcusables, l'extraordinaire, le bizarre, l'extravagant, le barbarisme, l'hiatus, l'enjambement boiteux, étaient tour à tour érigés en systèmes. On élevait des temples à toutes les difformités du style et de la pensée, comme les païens en élevaient à tous les vices. On attaquait avec acharnement tous les noms glorieux du passé; on ressuscitait, pour leur faire une apothéose, tous les poètes inconnus. Ainsi qu'il arrive toujours dans les temps d'émeutes, les gens sages qui se plaçaient, comme les *politiques* de la ligue, sur le terrain de la modération, qui adoptaient en littérature 89 et repoussaient 93, qui voulaient des innovations, mais des innovations nécessaires, éclairées, sagement conquérantes, ne pouvaient réussir à se faire entendre. Les vieux classiques, qui regardaient des hauteurs du Parnasse le débordement de ce flot immense avec l'effroi des vieux émigrés de Coblentz regardant le passage triomphant de la révolution nouvelle, désespéraient du salut de notre littérature et nous annonçaient la venue

des derniers temps et celle des antechrists littéraires représentés par les chefs de la nouvelle école. Quatre ou cinq ans plus tard, les choses vont vite en France, toutes ces rumeurs s'étaient calmées. Les partisans de l'ancien régime s'étaient, en bien des points, ralliés aux révolutionnaires. Ceux-ci, de leur côté, avaient allégé le vaisseau qui portait leur fortune des exagérations qui pouvaient le faire sombrer. L'ordre succédait à l'anarchie, et les chefs des terroristes, convertis à une liberté sage et presque constitutionnelle, venaient s'asseoir fraternellement sur le fauteuil académique à côté de leurs anciens rivaux, dont le bulletin pacifique leur avait ouvert les portes du temple. Aujourd'hui la poésie, comme la politique, semble avoir pris pour devise ce mot de ralliement : Liberté, ordre public. C'est qu'au sein même de cette anarchie, le bon sens, cet être abstrait et collectif, qu'on trouve toujours dans la masse lorsqu'il n'est plus dans les individus, le bon sens et le bon goût accomplissaient leur éternel travail d'épuration et séparaient l'ivraie et le bon grain. Sagement éclectique aujourd'hui, l'admiration reste supérieure aux querelles d'écoles; les classiques eux-mêmes, après avoir fait quelques pas en avant, reconnaissent que les hérésies sont quelquefois nécessaires en poésie comme en religion, et qu'en dernière analyse les romantiques ont rendu un véritable service en réveillant l'ardeur littéraire par l'attaque, en rajeunissant la vérité par le paradoxe. Les systèmes ont fait leur temps; les beaux vers seuls sont restés.

Le caractère des poètes, comme la poétique elle-même, a subi bien des variations. Dans les années qui précédèrent la révolution de juillet, la mélancolie et le doute convulsif de Byron étaient à l'ordre du jour. Après 1830, la mélancolie fut remplacée par l'ambition. Les poètes, devenus humanitaires, affichèrent la prétention de gouverner le monde. Ils avaient, disaient-ils, une mission d'en haut et se comparaient avec une fatuité naïve à la colonne lumineuse qui guidait les Israélites à travers le désert. Après avoir prêché leur siècle, ils l'insultèrent et le maudirent sous prétexte qu'il était rebelle à leurs avis et sourd à leur voix. La société à laquelle ils demandaient des couronnes, de la gloire et de l'or, les femmes auxquelles ils demandaient des sourires et de la passion, ne leur répondant le plus souvent que par l'oubli, quelques-uns d'entre eux échappèrent par le suicide aux souffrances de la vanité déçue. D'autres tombèrent, comme Gilbert, assassinés par la misère. Il y eut là, pendant quatre ou cinq ans, une crise violente, sans antécédens dans notre histoire littéraire, une période qu'on peut appeler la période des génies méconnus. Vers 1838, une réaction très vive s'opéra. Soudainement illuminés par la grace, les poètes se mirent à chanter la foi. Don Juan se fit ermite; le barde, au lieu de pincer sa harpe, égrèna son chapelet; mais bientôt la mode changea de nouveau. Les jeunes muses, après avoir serré, comme le serviteur de Tartufe, haires, cilices et disciplines, se mirent à courir le monde, à chanter sinon l'amour, qui semble pour le moment passé de mode, du moins les galanteries faciles, les soupers friands, les beaux yeux, les fêtes et les fleurs. Ainsi, pour résumer la situation, on peut compter cinq ou six révolutions en moins de vingt-cinq ans. En 1825, on était mélancolique et byronien, en 1830 humanitaire et ambitieux de régenter le monde. Vers 1834, on chantait le désespoir et la mort, en 1838 les vieilles croyances; en 1844, on oubliait le désespoir, la mort et la foi pour célébrer toutes les séductions de la vie; enfin, en 1847, de démocratiques et de romantiques

qu'elles étaient dix ou douze ans auparavant, les muses, devenues classiques et aristocrates, nous donnaient, avec l'école plastique, l'école *de la ciselure et du contour*, l'école du roué grand seigneur.

III.

De la poésie qui parle le langage des dieux au roman qui, de nos jours, a quelquefois parlé l'argot, la langue des voleurs, la transition est brusque sans doute, mais nous en laissons la responsabilité aux bibliographes, que nous suivons toujours comme nos guides.

Les romanciers, dont plusieurs sont en même temps auteurs dramatiques, après avoir essayé d'être poètes, forment un groupe d'une centaine d'écrivains parmi lesquels quinze femmes environ. La moyenne des publications nouvelles est de 210 par année. L'année la plus féconde, dans la période qui nous occupe, a été 1833, qui donne 284 ouvrages; l'année la moins féconde, 1841, qui n'en donne que 185. Il faut ajouter à ce chiffre la réimpression des romans français des deux derniers siècles et les romans des littératures étrangères qui forment une série fort nombreuse. L'abondance de la production dans cette branche de littérature s'explique par le genre de lecteurs auxquels elle s'adresse. Il faut chaque jour du nouveau pour réveiller la curiosité des abonnés des cabinets de lecture qui lisent avec l'intention de ne rien apprendre et la résolution bien arrêtée de ne jamais se fatiguer à penser, et l'on ne peut s'empêcher parfois de plaindre les écrivains qui se condamnent exclusivement à amuser les oisifs, population toujours nombreuse en France, surtout à Paris, où bien des gens, assez à l'aise pour ne rien faire, mais trop peu riches pour prendre leur part des plaisirs dispendieux, n'ont d'autre remède contre l'ennui que la promenade et les romans, quels qu'ils soient.

Les anciens romans sont imprimés chaque année au nombre d'une vingtaine de volumes environ. Lesage, l'abbé Prevost, Florian, Voltaire, Ducray-Dumesnil et Marmontel ont toujours une grande vogue; mais la plus constante popularité appartient aux *Incas*, qui trouvent encore des lecteurs empressés dans les campagnes et parmi les commerçans, les humbles rentiers des petites villes, où les colporteurs les propagent en compagnie des *Quatre fils Aymon*, que l'illustration au rabais a métamorphosés en hussards. Quant aux ouvrages étrangers, ils tiennent ici une place beaucoup plus grande que dans les autres branches de la librairie, et ils forment environ le tiers de la production totale. Hoffmann, Cervantes, Fielding, Sterne, Richardson, sont toujours lus, vendus à grand nombre, et parmi les romanciers modernes Walter Scott, Cooper, Bulwer, le capitaine Marryat, Dickens, ont obtenu un succès qui tient vraiment du prodige. Nous trouvons depuis 1831 pour Cooper, œuvres complètes et ouvrages séparés, 31 éditions anglaises, 42 éditions françaises, 5 éditions espagnoles et 2 éditions portugaises; pour Bulwer, 59 éditions anglaises ou françaises. Quant à Walter Scott, on ne compte plus.

La traduction des romans étrangers est devenue pour quelques hommes une spécialité qui les a absorbés tout entiers; nous citerons entre autres Defauconpret, mort en 1843, et qui a traduit pour sa part près de 800 volumes. Sur ce marché du roman, c'est l'Angleterre qui tient encore la première place comme

sur tous les marchés du globe; c'est elle qui fait chez nous les importations les plus considérables et qui nous donne en général les meilleurs produits. Vient ensuite l'Amérique, puis l'Allemagne, l'Italie, après l'Italie la Russie, et, tout-à-fait au dernier rang, la Hollande et la Suède. L'Espagne est à peu près sur la même ligne que la Chine; elle nous a fourni, ainsi que le Céleste-Empire, 4 ou 5 ouvrages de ses romanciers depuis quinze ans. Les étrangers, du reste, nous donnent beaucoup plus que nous ne leur rendons, et il est à remarquer que, s'ils nous ont souvent surpassés dans ce genre, ils ont rarement distingué, parmi nos productions, celles qui méritaient une véritable estime. Il suffit pour les intéresser de leur parler de Paris, de ses mœurs, des divers types de la société parisienne. Tout roman qui se produit avec ces allures est bien accueilli au-delà des frontières, témoin le succès des *Mystères de Paris*, témoin encore le succès de M. Paul de Kock. « Un roman médiocre, a dit Voltaire, est parmi les livres ce qu'est dans le monde un sot qui veut avoir de l'imagination. On s'en moque, mais on le souffre. Ce roman fait vivre et l'auteur qui l'a composé, et le libraire qui le débite, et le fondeur, et l'imprimeur, et le papetier, et le relieur, et le colporteur, et le marchand de mauvais vin, à qui tous ceux-là portent leur argent. L'ouvrage amuse encore deux ou trois femmes, avec lesquelles il faut de la nouveauté en livres comme en tout le reste. Ainsi, tout méprisable qu'il est, il a produit deux choses importantes : du profit et du plaisir. » Si Voltaire était encore parmi nous, il se montrerait sans aucun doute plus sévère, car le roman n'est plus seulement un sot qui vise à l'imagination, ce n'est trop souvent qu'un spéculateur avide qui cherche par le scandale à improviser sa réputation pour improviser sa fortune; c'est un roué qui prêche la morale, un sceptique qui parle dévotion, un égoïste qui célèbre les joies de l'amour et du dévouement. Ambitieux bien au-delà de ses forces, au lieu de s'en tenir sagement à l'étude du cœur humain, il s'est posé en réformateur, en prédicateur politique; il a voulu intervenir dans toutes les affaires actives, gouverner le monde. C'est dans ce genre surtout qu'on retrouve les traces profondes du mal qui travaille notre société, le désordre des esprits, le déploiement aventureux de la raison ou plutôt de la folie individuelle. Le roman a parcouru tant de voies diverses, il a tenté un si grand nombre d'aventures, il a touché à tant de choses, souvent pour les flétrir, qu'il serait difficile, pour ne pas dire impossible, de le suivre dans tous les replis du labyrinthe où il s'est égaré. Nous devons donc nous borner à des indications générales.

Le roman historique, né de Walter Scott, est en pleine floraison en 1830. Lors même qu'il se cantonne dans le moyen-âge, toutes ses sympathies sont acquises aux classes perverses et dangereuses. Il établit son quartier-général dans la cour des Miracles; il s'inspire de la Bazoche, des mystères de la table de Marbre, des oubliettes de Saint-Germain; il s'accoude avec le roi des ribauds sur les tables vermoulues des tavernes en blasphémant contre les saints, en vendant au besoin son ame au diable, et les truands qu'il fait agir et parler sont aussi faux que les Romains ou les Grecs de Mlle de Scudéry. Pour faire revivre dans la fiction les réalités de l'histoire, il faut commencer par connaître le passé, et c'est précisément ce qui a manqué toujours aux disciples de l'auteur d'*Ivanhoe*. Plagiaires maladroits, ils se sont attachés à calquer la forme, tandis que c'était le fond même de l'histoire qu'il fallait saisir. Sans avoir aucune des qualités du maître,

ils ont exagéré tous ses défauts, et ne l'ont égalé que dans les longueurs du détail parasite ou des conversations interminables. Quelques livres seulement, entre autres *Notre-Dame de Paris*, *la Chronique de Charles IX* et *Cinq-Mars*, ont pris rang parmi les œuvres durables.

A côté du roman historique imité de Walter Scott, nous trouvons le roman maritime, également imité de la littérature anglaise; le roman républicain, né en 1831 et mort en 1835; le roman breton, ordinairement descriptif, religieux et légitimiste; le roman philanthrope, le roman cynique, le roman catholique, renouvelé de Pierre Camus, évêque de Belley; le roman anti-catholique, dans lequel les jésuites jouent le même rôle que le diable dans les anciens mystères; le roman grivois, le roman militaire, le roman communiste, le roman conjugal, qui peint, selon qu'il émane d'une plume féminine ou masculine, tantôt une femme victime de son mari, tantôt un mari victime de sa femme. Intéresser, comme la comédie, par le tableau fidèle et animé de la vie humaine; peindre les hommes tels qu'ils sont, également capables de mal et de bien, de faiblesse et de grandeur, montrer la volonté en lutte contre la passion, fortifier l'ame par le spectacle de cette lutte, tel est le but que se sont efforcés d'atteindre tous les maîtres du genre. Les romanciers contemporains ont-ils marché dans cette voie? Loin de là; ils ont remplacé l'étude des caractères par l'étude des vices, et l'homme, considéré comme type général, par des types individuels pris dans des classes particulières. Ils sont descendus pour chercher les personnages qu'ils mettent en scène jusqu'aux derniers degrés de l'échelle sociale; ils ont commencé par les classes compromises pour arriver aux classes déchues, et enfin aux classes dangereuses. Parmi les romans qui traitent des classes compromises, nous noterons ceux qui ont pour but de peindre les mœurs galantes des femmes de théâtre. Plus on s'enfonce dans la fange, plus les livres de ce genre se multiplient, et l'on pourrait se former une bibliothèque avec les études qui ont été faites sur les almés de bas étage qu'on affuble du nom transparent d'oiseaux de nuit ou de *filles d'Hérodiade*, et dont on donne l'adresse et le tarif. Ce n'est pas certes l'esprit ni la verve qui manquent à quelques-unes de ces compositions, ce n'est pas non plus la fidélité des tableaux; mais, au lieu de montrer tout ce qu'il y a de triste et d'amer dans ces existences flétries par le désordre, le dessèchement profond du cœur qui arrive toujours fatalement comme une expiation du vice; au lieu de montrer à la femme tombée la réhabilitation par le travail, par le dévouement, le désintéressement de l'amour, on idéalise de malheureuses créatures que se disputent l'hospice, la prison, les amphithéâtres de Clamart. On jette une gaze dorée sur leurs haillons; on donne à celles qui sont déchues des argumens pour justifier leur chute; on crée dans les ateliers des *Rigolette* et des *Fleur-de-Marie*, comme des romans d'un autre genre ont créé dans des classes plus élevées la femme incomprise et *inmariable*.

Quand on arrive aux classes dangereuses, les romanciers semblent redoubler d'efforts et d'imagination pour appeler sur elles la curiosité. On a commencé par étudier *le sacripant, le tapageur, le viveur;* mais ceux-là, comme les truands du moyen-âge, leurs aïeux directs, n'avaient de démêlés qu'avec le guet. C'était trop peu pour le roman; il voulut se poétiser par le bagne et le bourreau; il mit en scène les escrocs, les recéleurs, les voleurs, les assassins, tous ces êtres avilis qui devaient au théâtre s'incarner dans Robert Macaire et Vautrin.

Après les avoir décrits, on les a défendus contre la société; ainsi, tandis que les philanthropes et les économistes s'occupaient de la réforme des prisons, les romanciers réhabilitaient ceux qui les peuplent. Les uns s'efforçaient d'édifier, les autres s'acharnaient à démolir. Nous n'insisterons pas plus long-temps sur cette triste phase de notre littérature; les protestations qui se sont élevées de toutes parts contre ces débauches de l'esprit en ont déjà fait justice.

Tout en cherchant à réveiller les appétits blasés du public par les scandales ou les sanglantes péripéties de la mise en scène, on l'affriande par le scandale du titre. Au temps de Crébillon fils, *le Sopha* était déjà une hardiesse; aujourd'hui, avec *l'Alcôve, Virginité, Ce que vierge ne doit lire,* nous avons *une Pécheresse, une Séduction, un Flagrant délit, une Grossesse.* Les accouchemens ont été réservés pour le drame. Les titres en effet sont chose capitale dans le roman. Les uns, les titres piquans, ont pour but d'amorcer le lecteur; les autres, les titres mystérieux, ont pour but de l'intriguer en lui présentant une énigme. Souvent il arrive qu'on fait le titre après avoir fait le livre, car l'habitude où sont les écrivains d'improviser leurs volumes page par page, sans avoir aucun plan, aucune idée générale, les met dans l'impossibilité de donner au début une étiquette à leur œuvre. C'est ainsi qu'un roman-feuilleton, dont les cinq ou six premiers chapitres portaient le titre d'*Histoire fantastique*, fut achevé sous celui d'*Histoire contemporaine*. Un autre feuilleton était intitulé *Au jour le jour*, ce qui convenait de tous points au genre de composition adopté par l'auteur. L'invention, la recherche des sujets inexplorés, qui constituent l'un des principaux mérites de l'écrivain, causent en général peu de souci à la plupart des romanciers. Comme il s'agit beaucoup moins d'agrandir les domaines de l'art que de trouver auprès de la foule un accès facile et prompt, on exploite de préférence jusqu'à entier épuisement les mines ouvertes par les heureux et les habiles, et, pour attirer l'attention du public, on se fait l'écho de toutes les voix qui l'ont charmé (1).

Autour du roman se sont groupés une foule de genres accessoires, nouvelles, contes, *Contes démocratiques, Contes bleus, Contes bruns, Contes de toutes les couleurs, Contes vrais, Contes bizarres, Contes de bord, Contes drolatiques, Contes philosophiques*, etc., histoires, tableaux de mœurs, œuvres individuelles ou collectives, *keepsake, abeilles, sachets*, etc., où les nouvelles et les contes ont été entrelacés de vers et illustrés d'arabesques et de vignettes. L'avénement de ce nouveau genre est marqué par *le Livre des Cent et un*, qui du moins a encore le mérite de contenir, au milieu de beaucoup de futilités, quelques articles sérieux.

(1) *Les Mystères de Paris* ont enfanté *les Vrais Mystères de Paris, les Mystères de Londres, les Mystères de Rome, les Mystères de la Russie, les Mystères de la Province, les Mystères de Rouen, les Mystères de Nancy, les Mystères du Palais-Royal, les Mystères de l'Opéra, l'Opéra sans mystères* et *l'Almanach des Mystères de Paris*, livret dans le genre du *Guide des Omnibus*, à l'usage des étrangers qui veulent s'initier aux secrets des tapis francs et des mauvais lieux. L'analogie des sujets a été exploitée comme l'identité des titres. Ainsi nous trouvons à côté d'*un Cœur de femme, deux Cœurs de femme* et *une Femme pour deux cœurs*; à côté d'*une Fille naturelle, la Fille de l'invalide, la Fille du vieillard, la Fille du libraire, la Fille du peaussier, la Fille d'un ouvrier, la Fille du pêcheur, la Fille du porteur d'eau, une Fille du Régent, la Fille de pauvre Jacques, la jolie Fille du faubourg, la jolie Fille des halles*, enfin *la Fille d'une fille.*

A ce livre succédèrent *les Cent et une Nouvelles nouvelles des Cent et un*. On en arriva bientôt au *Salmigondis* et à *Babel*, et, quand cette veine fut épuisée, on inventa des bizarreries nouvelles, des livres pour lesquels on ne peut trouver aucune définition dans les divers genres de littérature, et dont les sujets même sont tellement insaisissables, que les auteurs ont été obligés de créer pour eux des titres de fantaisie. *Le Salmigondis* fut remplacé par *un Autre Monde* et *le Voyage où il vous plaira*. Les dames, qui d'abord avaient fourni aux œuvres masculines leur contingent de collaboration, ne tardèrent point à former dans cette république, si anarchique déjà, une république indépendante. Des femmes de lettres et des femmes du monde, la distinction est bonne à noter, s'associèrent pour rédiger des *livres roses* et des *albums de salon*. C'est là que le bas bleu réformateur, né du romantisme et du saint-simonisme, vint apporter *sa pierre à l'édifice social*, en déclarant que « la mission de la femme n'est point de faire danser des mots dans le bal de son imagination ou d'écrire comme on brode, » mais de travailler à l'éducation de l'humanité par l'enseignement du cœur. On sait comment quelques femmes ont compris cette éducation et pratiqué cet enseignement.

Habiles à chercher et à trouver des lecteurs dans toutes les classes et dans tous les âges, les éditeurs de romans ne pouvaient manquer, après avoir exploité la curiosité des hommes, de s'adresser à celle des enfans, et de se créer de nouveaux profits par une littérature de sevrage. Les petits livres, contes ou romans, destinés à l'éducation morale et à l'amusement du premier âge et de l'adolescence, s'élèvent au nombre de deux cents environ par année, et c'est là une des branches les plus inaperçues et en même temps les plus productives de la librairie. Les romans et les contes enfantins ne sont plus concentrés aujourd'hui entre les mains de quelques personnes qui s'occupent exclusivement, comme l'ont fait Mme Leprince de Beaumont, Berquin et Pierre Blanchard, de former le cœur et l'esprit des jeunes lecteurs. La plupart des femmes de lettres, ainsi que nos romanciers en renom, les vaudevillistes et même les écrivains de la grande et de la petite presse, s'exercent volontiers dans ce genre. Nous avons, pour faire pendant aux *Mémoires du Diable*, *les Mémoires de Croquemitaine*, et, comme préface aux romans de mœurs fashionables, *la Poupée bien élevée*. MM. de Balzac, Janin, Gozlan, Dumas, n'ont pas dédaigné d'écrire pour le premier âge, et l'auteur de *Monte-Christo* nous a donné l'*Histoire d'un Casse-noisette*. La librairie a spéculé sur les enfans de la même façon que dans d'autres branches elle spécule sur les hommes. *Le Keepsake enfantin* a pris la place des *Veillées du château*. L'illustration a tout envahi; la gravure a débordé le texte. *La Morale en images* s'est substituée à *la Morale en action*. Dans les maisons d'éducation dites religieuses, on a fait concurrence aux écrivains laïques. Les aumôniers des couvens de femmes, les correspondans de *l'Univers* et de *l'Ami de la Religion* ont pris la plume, ce qui nous a valu une foule d'historiettes éditées sous la garantie des censures épiscopales. On a même admis dans ces petites bibliothèques catholiques des écrivains qu'on eût proscrits sans pitié il y a quelques années encore. On a commencé par expurger Walter Scott, *en retranchant des intrigues d'amour tout ce qu'on pouvait en enlever sans nuire à l'intérêt du roman*. De Walter Scott, on est passé à *Gil Blas*, ce qui devenait plus scabreux; enfin, après avoir expurgé les anglicans et

les catholiques, on a expurgé les musulmans et les excommuniés. M. l'abbé Pinard, qui paraît avoir pris la spécialité des exorcismes littéraires, s'est chargé des *Mille et une Nuits*, et il a converti la sultane Dinarzade en sous-maîtresse de pensionnat féminin. *Tartufe* lui-même, *Tartufe* revu, corrigé, et presque honnête homme, a été, par une hypocrisie nouvelle, réconcilié avec l'église.

A les considérer seulement sous le rapport littéraire, les romans d'éducation qui se font aujourd'hui l'emportent, et de beaucoup, sur ceux qui les ont précédés. On a remplacé par des sujets tirés de la réalité les absurdes histoires de géans, d'ogres et de fées. C'est un progrès, car il est dangereux d'allaiter les enfans avec des mensonges; mais peut-être a-t-on trop sacrifié l'instruction solide au simple amusement. On parle aux enfans comme s'ils ne devaient jamais devenir des hommes : on ne cherche pas à les rendre forts, à les prémunir de bonne heure contre les impostures de la vie. La plupart des livres écrits par les femmes nous paraissent, sous ce rapport, vraiment déplorables, et c'est avec raison que, dans le compte-rendu du concours de 1839, M. Villemain, en séance solennelle de l'Académie française, disait aux hommes qui songent à l'avenir des jeunes générations : « Faites des livres pour les lecteurs nouveaux qui se préparent chaque jour, des livres qui inspirent à l'enfant, à l'adolescent, le goût du travail, qui le rendent plus habile dans son état, qui développent le bon sens et fassent servir le bon sens de chacun au bonheur de soi-même et des autres. » Pour encourager à ce genre de composition, le secrétaire perpétuel de l'Académie citait l'exemple de lord Brougham et de M. Martinez de la Rosa (1).

En 1836, comme nouvel appendice du roman, du *keepsake* et des *livres roses*, on voit paraître la *physiologie,* vieux genre ressuscité du XVIe siècle, qui nous avait donné, entre autres facéties de la même espèce, *Physiologia crepitûs ventris*. Digne héritière des traditions effrontées de ses aînées, la physiologie moderne, qui eut un instant la prétention de remplacer le roman de mœurs, n'a reculé devant aucun scandale, et elle s'est arrêtée de préférence, comme le roman et le drame, aux types compromis ou dégradés. Ce qu'il y a de plus triste encore, c'est que, malgré le cynisme de ses allures, elle affiche des prétentions au rôle de réformatrice. Tout en proclamant qu'elle tient pour *sage*, *honnête et pure* l'ouvrière *qui n'a qu'un amant à la fois et qui ne vole pas*, elle réclame l'*organisation intégrale du travail..., problème qui se présente aujourd'hui partout,* dit-elle, *qu'on rencontre même en rêvant dans un bosquet du jardin Mabille,* et, toute préoccupée qu'elle est de cette question, elle demande « des conseils à Charles Fourier qui l'a complétement résolue. » Ce triste genre, du

(1) Ce que ne disait pas M. Villemain, ce qu'il ne pouvait pas dire à l'Institut, c'est qu'un grand nombre d'ouvrages d'éducation sont uniquement entrepris sur des commandes faites par les libraires, sans autre pensée de la part des auteurs que le bénéfice matériel du travail, quelquefois aussi pour en faire une affiche de pensionnat ou un marche-pied dans la carrière de l'instruction, un livre bon ou mauvais étant toujours, et bientôt à tort, considéré comme un titre à l'avancement. Dans ce même concours, l'Académie décernait un prix Montyon à un ouvrage dont la morale devait être d'autant plus pénétrante et plus pure, qu'elle s'adressait à des cœurs déjà corrompus, aux enfans qui ont subi la triste épreuve des maisons de correction, et quatre ans plus tard l'auteur de cet ouvrage, couronné comme moraliste des prisons, figurait dans un procès dont les détails avaient fait scandale dans les prisons même.

reste, a bien vite accompli ses destinées. La physiologie, qui se produit dans le format in-32 pour se faire acheter, comme les almanachs, par les promeneurs, figure, en 1836, dans la *Bibliographie de la France*, pour 2 volumes; elle en donne 8 en 1838, 76 en 1841, 44 en 1842, 15 l'année suivante, et c'est à peine si, depuis deux ans, on en trouve 3 ou 4.

De la physiologie des individus on est passé à la physiologie des villes. On a eu *Paris la nuit*, *Paris à table*, *Paris dans l'eau*, *Paris à cheval*, *Paris pittoresque*, *Paris bohémien*, *Paris littéraire*, *Paris marié;* puis est venue la physiologie des peuples : *les Français*, *les Anglais peints par eux-mêmes;* ensuite celle des animaux : *les Animaux peints par eux-mêmes et dessinés par d'autres*. Enfin, après avoir épuisé les hommes, les peuples, les animaux, les auteurs de cette sorte de livres, à bout de sujets, ont fini par se peindre eux-mêmes, et nous ont donné *la Physiologie des physiologistes*.

Ils auraient bien dû nous donner aussi la physiologie du roman, — ce serait le sujet d'un volume, — et le suivre depuis sa naissance jusqu'à sa mort, à travers toutes ses vicissitudes industrielles et littéraires, de la table de travail où il s'improvise en quinze jours à l'échoppe du bouquiniste où il s'étale pour cinquante centimes. Nous aurions su, par cette physiologie pleine de révélations piquantes, comment quelques-uns de nos romanciers, incapables de suffire à la production accélérée qu'ils s'imposent, sont forcés, comme les professeurs à bout de leur répertoire, de se donner des suppléans et de mettre en commandite l'étude du cœur humain; car cette association, que les saint-simoniens et les fouriéristes ont prêchée pour les capitaux et le travail des bras, les romanciers et les dramaturges l'ont appliquée là où il était peut-être le plus difficile de la réaliser, c'est-à-dire au travail de la pensée. On s'est associé entre hommes de lettres et femmes de lettres, entre maris et femmes. Les hommes se chargent du drame, des passions terribles; les femmes, des observations fines, des délicatesses du cœur. On ne s'est point contenté de s'associer; on a pris des commis rédacteurs en les intéressant dans une part des bénéfices, comme les contre-maîtres dans les fabriques; les choses en sont venues à tel point, qu'un bibliographe a compté pour un seul écrivain, M. Alexandre Dumas, soixante-treize collaborateurs. Les bibliographes désorientés attribuent souvent le même ouvrage à deux ou trois personnes différentes, et les libraires, pour être sûrs de la qualité des produits, imposent aux auteurs avec lesquels ils traitent l'obligation de leur remettre des manuscrits entièrement écrits de leur main. L'écrivain se trouve donc de la sorte réduit au rôle de copiste.

Non content de se produire par les livres, le roman, qui est de nature envahissante, a fait, en 1836, irruption dans le journalisme, et ce nouveau mode de publicité marque une ère nouvelle sans précédens dans l'histoire littéraire, et sous plus d'un rapport vraiment désastreuse : — désastreuse au point de vue des lettres, car le roman-feuilleton, en usurpant la place de la critique sérieuse, a rejeté dans l'ombre une foule de livres recommandables; il a habitué le public à des émotions de mélodrame, et a pour ainsi dire émoussé en lui le sentiment de la délicatesse et du goût; — désastreuse au point de vue de la morale, parce que le roman-feuilleton a tout attaqué et souvent tout flétri, la famille, les femmes, les croyances; qu'il a calomnié la nature humaine et fait peser sur la société une responsabilité qui ne doit retomber que sur la perversité individuelle; — désas-

treuse au point de vue de notre dignité nationale, parce qu'il nous a représentés aux yeux de l'Europe comme un peuple avili, énervé, n'ayant d'autre culte que celui de l'or et du plaisir, d'autre activité que celle du mal; — désastreuse au point de vue de la dignité des lettres, parce que le roman-feuilleton n'a voulu la plupart du temps qu'une seule chose, battre monnaie et réaliser de gros bénéfices. Ces bénéfices, il les a réalisés en effet, en constituant au profit de quelques hommes un monopole exorbitant. Nous avons vu des écrivains passer avec plusieurs journaux à la fois des marchés à forfait, et, sous peine de dédit (un de ces dédits, on s'en souvient, s'élevait à 300,000 francs), s'engager à fournir jour par jour à chacun de ces journaux, ou à l'un d'eux exclusivement, six, huit ou dix colonnes de feuilletons; nous les avons vus fixer à l'avance, pour des sujets qu'ils ne connaissaient quelquefois pas eux-mêmes, non-seulement le nombre des volumes, des feuilletons, mais même le nombre des lignes. Nous les avons vus, renonçant au droit de penser et d'écrire pour d'autres que pour leurs contractans, s'interdire la faculté de défendre même leurs opinions politiques, et stipuler comme un privilége le droit de donner au maximum une demi-douzaine d'articles dans d'autres journaux quotidiens.

Est-ce à de pareilles conditions qu'on peut espérer de produire quelque chose de durable? Non certes, car l'inspiration ne passe de marchés avec personne, et, lors même qu'elle fait défaut, le libraire ou les administrateurs du journal viennent, le dédit à la main, réclamer le volume ou le feuilleton. Ils ont droit de se montrer exigeans, car ils paient cher. Ils ont payé *le Juif errant* 10,000 francs le volume en feuilletons et l'ouvrage complet en volumes 60,000. Ils l'ont acheté avant qu'il fût fait, comme les accapareurs de céréales achètent les récoltes avant que les terres soient ensemencées. En habile spéculateur qu'il est, le roman, non content d'être vendu en feuilletons, puis en volumes, se réserve la faculté de se vendre en bonnes feuilles à l'étranger, au profit des auteurs et au détriment des libraires, qui se trouvent ainsi à la merci de la contrefaçon. Ce n'est point tout encore : le roman, lorsqu'il est métamorphosé en drame et transporté sur la scène, vient réclamer sa part dans les droits d'auteur, et de la sorte il réalise quatre bénéfices successifs et distincts. Faut-il s'étonner, lorsqu'il se préoccupe à ce point de ses intérêts, qu'il oublie les règles de l'art? Mais l'art se venge à son tour. La période mercantile marque pour chaque écrivain qui l'affronte le point d'arrêt et souvent la décadence du talent, et, par une bizarrerie singulière, c'est presque toujours au début qu'il faut chercher aujourd'hui les œuvres les plus remarquables.

La librairie, qui a provoqué ces spéculations, en a aussi porté la peine. Un procès récent nous a appris que certain roman payé 48,000 francs s'est vendu à huit cents exemplaires seulement pour le premier volume, que la vente du second n'a rapporté que 700 francs, et que pour chaque volume suivant la vente a toujours diminué. Les romans de l'auteur d'*Indiana*, qui, de 1830 à 1838 environ, se vendaient à deux mille exemplaires, ne se vendent guère aujourd'hui qu'à six cents. Pourquoi? parce que la fièvre de la production finit tôt ou tard par épuiser le talent, parce que l'industrialisme, qui multiplie les volumes, appauvrit en même temps la pensée. Le roman exploité en feuilletons par les cabinets de lecture est déjà connu du public lorsqu'il paraît en volumes, et dans ces volumes, dont le prix a toujours augmenté au fur et à mesure que la vente

en devenait plus difficile, on a tellement exagéré la grosseur des caractères, la largeur des marges, tellement multiplié les vides et les blancs, que les acheteurs ont fini par s'éloigner (1).

Si les romans les plus désordonnés ont trouvé des lecteurs, il faut reconnaître que le bon sens et le bon goût ne se sont point tellement oblitérés, que tous ces écarts aient pu passer sans rencontrer une réprobation sévère. Une réaction incontestable et de jour en jour plus évidente s'opère contre le dévergondage littéraire et l'exploitation mercantile que nous avons signalés. Endurci comme don Juan, le roman est resté sourd à tous les anathèmes, à tous les avis; mais qu'il y prenne garde, s'il persiste dans cette voie, on peut lui prédire le délaissement et l'abandon, lui répéter ce mot de la statue du commandeur : « Don Juan, l'endurcissement au péché traîne une mort funeste; » et, sans aucun doute, en le voyant mourir dans l'impénitence finale, le public répéterait avec Sganarelle : « Voilà par sa mort un chacun satisfait. Lois violées, filles séduites, femmes mises à mal, maris poussés à bout, tout le monde est content. »

IV.

Nous avons eu déjà bien des fois l'occasion de montrer avec quelle rapidité les idées les plus opposées se développent en France, avec quelle ardeur passionnée les esprits, dans la politique ou la littérature, se portent aux idées nouvelles pour les oublier presque aussitôt et se tourner vers d'autres problèmes. Le théâtre contemporain nous offre encore la preuve de cette mobilité.

La bibliographie de la littérature dramatique peut se diviser en trois parties distinctes, comprenant l'une l'histoire du théâtre, l'autre l'esthétique de l'art

(1) Lancée sur cette pente fatale, la librairie a eu souvent recours à des moyens extrêmes, et, pour débiter des marchandises repoussées par le public, elle a déployé toutes les habiletés compromettantes de la spéculation. Le mal date de loin déjà, et il est devenu si criant parfois, que les libraires eux-mêmes ont cru devoir protester. On trouve à ce sujet de curieux détails dans une brochure publiée en 1841 par un libraire, M. Fouque, sous le titre de *Quelques abus en librairie*. L'auteur parle de romans qui, n'ayant trouvé lors de leur apparition qu'un nombre d'acheteurs insuffisant pour couvrir les frais, ont été remis en vente sous d'autres titres que ceux sous lesquels ils avaient d'abord paru, de telle sorte qu'en acquérant un livre nouveau, on n'avait fait tout simplement qu'acheter un double. « Tout le monde a vu, dit M. Fouque, avec quel art on a tenu en suspens les lecteurs d'un roman publié récemment en six volumes in-8o. Les trois premiers volumes ont paru d'abord en feuilletons dans le journal, et, malgré les promesses qu'il avait faites de donner à ses abonnés l'histoire entière, le quatrième volume a été imprimé directement en in-8o, sans passer avant par le feuilleton; puis le journal a repris la publication au cinquième volume, et l'a continuée jusqu'à la fin. Il en est résulté que les personnes qui avaient pris un abonnement au journal dans l'espoir d'avoir l'ouvrage en son entier, ont été forcées, pour le lire, de le payer une deuxième fois, en achetant les six volumes in-8o. » Les éditeurs de M. de Balzac ont rajeuni par le même procédé quelques romans de cet écrivain. Ainsi *le Centenaire, Annette et le Criminel, Wann-Chlore, Clotilde de Lusignan, le comte Chabert*, deviennent après quelques années *le Sorcier, Jane-la-Pâle, l'Israélite, la Comtesse à deux Maris*.

théâtral, les systèmes et les controverses auxquelles ces systèmes ont donné lieu; la troisième enfin, présentant l'inventaire des pièces imprimées (1).

L'histoire du théâtre a fait de notables progrès. Cette histoire ne se renferme plus, comme au temps de La Harpe, dans une analyse froide et sèche des poèmes dramatiques; elle s'éclaire de l'étude des mœurs, des idées, des sentimens; elle prend en quelque sorte pour décors toutes les perspectives de la civilisation, et procède par l'analyse, le rapprochement et la comparaison historiques. M. Patin, dans ses *Études sur les tragiques grecs*, M. Magnin, dans les *Origines du théâtre moderne*, nous font traverser tour à tour l'antiquité et le moyen-âge. Les frères Parfait, qui furent pendant long-temps les seuls historiens de la scène illustrée par Molière et Corneille, ont eu de notre temps des imitateurs et des continuateurs empressés. Les théâtres les plus modestes eux-mêmes ont trouvé des annalistes. Ainsi le spirituel vaudevilliste Brazier a raconté dans deux volumes l'*Histoire des petits théâtres de Paris;* M. Jules Janin a fait un livre sur Debureau, le plus grand et le plus aimé de tous les acteurs du plus petit de ces petits théâtres, et l'auteur d'*Indiana* a pleuré, dans des pages éloquentes, ce mélancolique héritier d'Arlequin. L'érudition, comme la critique historique, s'est mise en quête de ce qui s'était fait dans le passé. MM. Francisque Michel, de Monmerqué, ont fouillé dans leurs recoins les plus obscurs les grandes bibliothèques de Paris et de la province pour en tirer les *farces*, les *moralités*, les *mystères*, qui formaient, avec les processions, les solennités les plus attrayantes de la vie des bourgeois du moyen-âge, fort peu exigeans du reste en fait de distractions littéraires. C'est surtout de 1836 à 1840 que règne dans toute sa vivacité la mode de ces exhumations dramatiques.

La partie esthétique et polémique de la bibliographie théâtrale, dispersée dans les journaux et les recueils périodiques, est beaucoup plus considérable encore que la partie historique. Ici nous retrouvons en présence cette école révolutionnaire et cette école conservatrice que tant de fois déjà nous avons vues aux prises. La guerre est entre le drame et la tragédie, et, chose vraiment remarquable, cette querelle qui n'est point terminée, et qui peut être durera long-temps encore, cette querelle est aujourd'hui en France vieille de plus d'un siècle. Lamothe le premier s'insurgea contre la Melpomène antique, et, tout en lui laissant son poignard et son cothurne, il tenta de la dépouiller du rhythme et de la condamner à la prose. Les encyclopédistes, qui voulaient convertir tous les arts en organes de la prédication philosophique, inaugurèrent sur la scène la *comédie bourgeoise : le Père de famille* de Diderot et le *Beverley* de Saurin marquent le point de départ de ce genre nouveau; mais, en abaissant le niveau de l'art, on le rendit accessible à la foule des écrivains médiocres. On tomba des auteurs dramatiques aux dramaturges, de Voltaire à Mercier, et, malgré les plaidoyers de Diderot et de Marmontel en faveur du drame, on en revint bientôt à la tragédie classique. Au lieu d'une révolution on n'avait eu qu'une émeute.

Sous l'empire et dans les premières années de la restauration, la tragédie do-

(1) Comme nous ne nous occupons ici que de la production littéraire, nous renverrons nos lecteurs pour tout ce qui concerne l'organisation administrative des théâtres au remarquable travail de M. Vivien, publié dans la *Revue* du 1er mai 1844.

mine sans conteste; l'auteur de la *Gastronomie*, Berchoux, osa seul protester contre elle dans ce vers tant de fois cité :

Qui nous délivrera des Grecs et des Romains?

Les Grecs et les Romains cependant avaient acquis droit de bourgeoisie sur notre théâtre; ils y régnèrent comme les dieux de l'Olympe régnaient dans la poésie jusqu'au moment où la guerre du romantisme vint menacer leur antique royauté. La réaction, d'abord fort obscure, ne s'attaqua qu'aux trois unités, et c'est dans une comédie-vaudeville, jouée en 1825, *Julien ou Vingt-cinq ans d'entr'acte*, qu'Aristote fut pour la première fois méconnu sur le théâtre contemporain. Un mélodrame célèbre, *Trente ans de la vie d'un joueur*, fixa plus vivement l'attention; cependant jusque-là aucune théorie ne s'était produite, et les novateurs, en se tenant à des œuvres vulgaires, n'obtenaient d'autre résultat, le seul qu'ils ambitionnassent d'ailleurs, que d'amuser le public des boulevards. En 1829, M. Hugo, dans la préface de *Cromwell*, donna le signal d'une révolution complète et proclama l'avénement d'un nouveau poème dramatique, désigné depuis sous le nom de drame moderne, qui remonte tout à la fois à Shakespeare, à Goethe, à Lope de Vega, et dans lequel le laid et le beau, le grotesque et le sublime, l'observation et la fantaisie, le rire et les larmes devaient se mêler comme ils se mêlent dans ce monde, et donner une exacte représentation de la vie humaine avec tous ses accidens et ses contrastes. M. Hugo fut contredit avec violence, défendu, applaudi avec enthousiasme; le coup était porté, le grand poète avait fait école; il avait allumé la plus ardente des querelles qui depuis trente ans aient éclaté dans la littérature française (1). Cette guerre du drame et de la tragédie offrit cela de particulier que dans le monde des écrivains, comme dans le public, elle ne laissa personne indifférent. Depuis la guerre des gluckistes et des piccinistes, on n'avait point vu, dans le monde littéraire, de querelle aussi ardente. Les esprits les plus froids eux-mêmes y prirent une part plus ou moins directe, et l'immense majorité se rangea du côté des novateurs. Le romantisme dramatique fut déclaré l'art de présenter aux peuples des œuvres susceptibles de leur donner, dans l'état actuel de leurs habitudes et de leurs croyances, le plus grand plaisir possible, tandis que « le classicisme ne leur présente que des œuvres qui donnaient le plus grand plaisir possible à leurs grands-pères. » Les pamphlets et les brochures se croisèrent comme les sifflets et les bravos, et, parmi les opinions qui se manifestèrent alors, il en est qui ont pris par la distance même des temps un intérêt nouveau. Nous rappellerons entre autres ce jugement de M. Guizot, qui, au milieu de ce terrorisme littéraire, s'était rallié aux Girondins. « Avancez sans règle dans le système romantique, vous ferez des mélodrames propres à émouvoir en passant la multitude seule, et seulement pour quelques jours, comme, en vous traînant sans originalité

(1) Voici quatre vers d'un couplet qui se retrouvent dans un vaudeville du temps :

Le vieux Boileau rabache,
Corneille est un barbon,
Voltaire une ganache,
Racine un polisson.

Cette dernière épithète fut adoptée par les enfans perdus de la nouvelle école.

dans le système classique, vous ne satisferez que cette froide nation littéraire qui ne connait rien de plus sérieux que les intérêts de la versification, de plus imposant que les trois unités d'Aristote; » et M. Guizot ajoutait à ce jugement si net et si précis qu'en s'adressant uniquement aux classes élevées, l'art est en quelque sorte condamné fatalement à voir se restreindre son domaine. Aujourd'hui la discussion et les systèmes ont fini leur temps; le drame s'est implanté sur le théâtre à côté de la tragédie. Le même public applaudit dans la même semaine *Phèdre* et *Marion Delorme*. On ne se passionne plus pour les écoles, mais seulement pour les belles scènes et les beaux vers; ici encore, on le voit, le bon sens public a accompli cet inévitable travail d'élimination et de rassérénement qui chez nous se produit après toutes les crises intellectuelles.

Au milieu de cette guerre qui dura dix ans, comme la guerre de Troie, et dont l'histoire formerait une véritable iliade, la production a été des plus actives. Il faut en effet produire beaucoup et produire sans cesse pour suffire à la consommation qui de ce côté a augmenté dans une proportion fort grande. Soient données, comme point de comparaison pour le nombre des théâtres et le chiffre des recettes, les années suivantes :

Année	1814	nombre des	théâtres	10	Recettes	4,910,487
—	1820	—	—	12	—	4,950,431
—	1830	—	—	13	—	5,761,636
—	1840	—	—	19	—	7,818,058
—	1845	—	—	23	—	11,462,000

Ces premiers chiffres une fois posés, si nous cherchons le nombre des auteurs qui alimentent les 23 théâtres de la capitale, et qui amusent ou qui ennuient les 17,000 spectateurs qui viennent chaque soir garnir leurs banquettes, nous en trouvons 460 inscrits sur les registres de la société des auteurs dramatiques. Dans ce nombre, la moitié seulement prend part chaque année à la production des pièces nouvelles, mais cette moitié ne représente elle-même que le quart environ de la totalité des producteurs, attendu qu'on porte à près de 900 le nombre d'écrivains actuellement vivans dont le nom a figuré une ou plusieurs fois sur les affiches des théâtres. Qu'on ajoute à ce total déjà si élevé les auteurs qui composent des tragédies, des comédies et des vaudevilles, sans réussir jamais à les faire jouer, et l'on reconnaîtra qu'à aucune autre époque la production des œuvres scéniques n'a été plus active.

Cette ardeur à se porter vers le théâtre s'explique par les bénéfices bien plus que par l'attrait de l'art en lui-même; en effet, la moyenne des droits d'auteur s'élève annuellement à 500,000 francs pour les théâtres de la capitale, et à 200,000 pour les théâtres de la province. Il faut ajouter à ces sommes la vente d'un certain nombre de billets qu'en vertu de leurs traités les auteurs ont droit de signer à chaque représentation de leurs pièces, ce qui donne encore pour Paris une somme annuelle de 350,000 fr., soit pour les droits et les billets 1,050,000 fr. Sur les 200 auteurs appelés à partager cette somme, on en compte 16 qui peuvent y prétendre pour le premier tiers, 40 pour le second et 144 pour le troisième. Sans aucun doute la littérature dramatique est au premier rang pour les bénéfices, et comme elle ne demande, quand on n'aspire qu'à des succès lucratifs, ni grands efforts ni vocation impérieuse, il suit de là qu'une foule de jeunes

gens, pressés par les exigences de la vie, effrayés par l'aridité et le peu de lucre des études sérieuses, escomptent contre les triomphes du boulevard ou des théâtres secondaires les chances incertaines d'un avenir littéraire. On devient dramaturge ou vaudevilliste par découragement : écoutons à ce sujet la confession de l'un de nos vaudevillistes les plus applaudis :

J'attendis, et voyant dans la littérature
La science inutile ainsi que la droiture,
Abandonnant Clio, je me mis un beau jour
A hanter de Momus l'accessible séjour;
J'y fus reçu, fêté.....
Et ma bourse s'enfla, grace à *Cotillon trois*,
Plus qu'avec Thucydide et Tacite à la fois.

Cotillon trois avait rapporté 40,000 francs. *Le Gamin de Paris* en rapporta 60,000, et, s'il faut en croire la *Galerie de la presse*, les droits d'auteur d'un seul écrivain se seraient élevés en 1833 à 148,000 francs, non compris la vente des manuscrits aux libraires, ce qui donne encore des sommes assez rondes, 4,500 francs par exemple pour une comédie, *Bertrand et Raton*.

C'est par les bénéfices que s'explique le grand nombre des auteurs dramatiques, c'est aussi par là que s'explique une fécondité souvent surprenante; mais comme il est difficile, quelque grande que soit la facilité d'un écrivain, quelque pressé qu'il soit par l'attrait des recettes, que la verve et l'imagination ne lui fassent pas souvent défaut, on a appliqué sur la plus large échelle le principe de l'association aux œuvres théâtrales; les trois quarts au moins des vaudevilles, des comédies-vaudevilles, des drames sont signés de deux ou de trois noms, et comme des exigences de plus d'une sorte, parmi lesquelles il faut bien signaler l'inexpérience des nouveaux venus et la rareté des jeunes talens, imposent aux théâtres la nécessité d'adjoindre aux débutans des collaborateurs vieillis dans la pratique de la scène, il en résulte que la paternité d'un grand nombre d'ouvrages contemporains est tout-à-fait indécise. La critique en désarroi ne sait comment faire à chacun sa part d'esprit et de talent. Les bibliographes, à leur tour, ne savent à qui attribuer les pièces dont on se dispute la propriété, et les tribunaux de commerce, qui sont devenus la cour souveraine des littérateurs, ont eu plus d'une fois à décider entre deux associés à qui aurait le droit de mettre son nom sur l'affiche.

Les intérêts de l'art étant en général sacrifiés à ceux des recettes, et l'étude patiente à la production hâtive, les genres sérieux à leur tour devaient nécessairement être sacrifiés aux genres faciles. Le tableau suivant, qui donne le chiffre annuel des pièces nouvelles représentées à Paris, ne montre que trop cette tendance.

1831	—	273				
1832	—	258				
1833	—	219				
1834	—	187				
1835	—	221	dont	159	vaudevilles.	
1836	—	295	—	218	—	
1837	—	296	—	201	—	

1838	—	272	dont	190	vaudevilles.
1839	—	355	—	228	—
1840	—	291	—	221	—
1841	—	268	—	195	—
1842	—	285	—	204	—
1843	—	249	—	117	—
1844	—	221	—	150	—
1845	—	269	—	200	—

Voilà donc, en quinze ans, 3,879 pièces, plus 150 pièces environ jouées en province, et principalement sur les théâtres des villes du midi.

La tragédie, qui garde, ne serait-ce que par son âge, un antique droit de préséance, ne figure dans ce tableau que pour un chiffre très restreint. En 1829, elle donne encore 11 pièces nouvelles; elle en donne 7 en 1830, 2 seulement en 1832, et en 1835 elle disparaît ou ne se montre plus que sous une forme quasi-romantique. Casimir Delavigne, en essayant une sorte de conciliation entre l'ancien et le nouveau système, est le seul qui réussisse encore à se faire écouter et applaudir. Les vieux classiques se contentent de se faire imprimer, et la tragédie traditionnelle, repoussée du théâtre, se réfugie dans les livres. Nous avons compté, dans la période qui nous occupe, une soixantaine de pièces non représentées et précédées de préfaces dans lesquelles les auteurs déclarent qu'ils ne s'adressent qu'aux gens de goût, que leur unique intention a été *de venger Melpomène*, et qu'ils attendent pour se faire jouer des jours meilleurs. Fidèles aux vieux sujets et aux vieux titres, ces obstinés classiques, qui se font gloire de ne comprendre ni Shakespeare ni Lope de Vega, évoquent dans leurs poèmes en cinq actes et en vers alexandrins sentencieux tous les héros répudiés par l'école moderne, et on voit figurer dans leur répertoire quatre *Annibal*, non compris l'*Annibal* de M. Didot, qui est de beaucoup antérieur, un *Thésée*, une *Hécube*, un *Télèphe*, un *Triumvirat* et un *Sylla*, qui, bien entendu, n'est point le *Sylla* de M. de Jouy. Au milieu des saturnales les plus violentes de l'école moderne, la tragédie, telle que la comprenait Poisinet de Sivry, trouvait encore dans le monde officiel des partisans nombreux, et l'on vit en 1836, lors du vote de la chambre sur la subvention du Théâtre-Francais, un député classique monter à la tribune et déclarer qu'il consentait à voter la subvention, mais sous la réserve que les tragédies jouées à ce théâtre seraient désormais en cinq actes et en vers, que les vers seraient en rimes riches, qu'on observerait strictement les règles de la césure, et que les enjambemens seraient proscrits sans pitié. Des œuvres telles que les voulait et telles qu'en avait fait l'honorable député n'étaient cependant point de nature à réconcilier le public avec la tragédie, et ce fut par l'ancien répertoire que s'opéra la réconciliation. Les feux d'artifice tirés par la nouvelle école avaient un instant ébloui la foule, mais en fatiguant les yeux; on chercha bientôt une lumière plus douce, et, en 1839, on vit reparaître sur les affiches du Théâtre-Français *Tancrède*, *Mithridate*, *Bajazet*; *Cinna*, *Polyeucte*, *Athalie*, etc. Les Grecs et les Romains allaient une fois encore remonter sur la scène dont ils s'étaient exilés quinze ans. L'anarchie dans laquelle étaient tombés les novateurs, leur épuisement, le désordre de leurs compositions, avaient préparé une sorte de réaction classique. Une nouvelle

école appelée par les uns *école du bon sens*, par les autres *école néo-classique*, fit son apparition en 1843; enfin, en 1845, on vit renaître la tragédie grecque, non plus imitée, mais littéralement traduite et tout aussi défigurée; mais ici encore, comme dans la théologie, comme dans la philosophie, les vivans sont vaincus par les morts. Les grands succès appartiennent aux vieux maîtres, et les nouveautés tombent sur le public comme des flocons de neige pour fondre aussitôt.

Plus heureuse que son auguste sœur, Thalie n'a point vu des bataillons ennemis battre en brèche les murs de son temple. On n'a point insulté ses autels, déchiré sa toge, mais on a faussé sa vocation, on a flétri son sourire, on l'a forcée à déroger, car la bluette a remplacé la pièce à grands développemens, la comédie en cinq actes, de même que la prose a remplacé les vers, attendu que, si la césure et la rime donnent au style des graces nouvelles, elles apportent aussi à la composition de longs retardemens, et que l'intérêt de l'écrivain exige qu'il fasse vite. La production, en fait de grandes œuvres comiques, a été tellement stérile pendant une certaine période, qu'en 1838 l'Académie française, qui depuis cinq ans déjà avait proposé un prix de 10,000 francs pour la meilleure comédie en cinq actes et en vers, déclarait que pendant ces cinq années il ne s'était pas produit une seule œuvre qui non-seulement méritât le prix, mais qui pût même être inscrite au concours. — On a faussé sa vocation, — car sa mission véritable est de donner aux hommes des leçons de morale en les faisant rire, de les égayer aux dépens de leur propre portrait, de s'enquérir des ridicules et des vices, de les flétrir en les peignant, mais, au lieu de rire et d'observer, elle s'est faite le plus souvent érudite. Au lieu de mettre en jeu des caractères et de créer par l'idéal des réalités vivantes, elle a souvent demandé de préférence des personnages à l'histoire, et cette mode nouvelle, dont le *Pinto* de Lemercier marque le point de départ, s'est développée dans ces dernières années parallèlement à la mode du roman historique. Tandis que le roman et le drame cherchaient leurs types dans les classes infimes de la société, la comédie au contraire empruntait ses héros à la haute aristocratie des vieilles cours, en remontant jusqu'à Richelieu; et, depuis le règne du cardinal jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, il n'est guère de favoris ou de favorites, d'intrigans blasonnés, de ministres même qu'elle n'ait évoqués pour amuser le public. — On a flétri son sourire — parce qu'on l'a faite souvent sentimentale comme une ballade allemande et prude comme les femmes savantes, la littérature de notre temps devant pécher par tous les excès, même par un excès de morale! — Ce n'est point tout encore; elle a oublié ses airs de grande coquette et s'est mésalliée en s'unissant au vaudeville, qui lui a donné pour dot ses couplets et son esprit grivois, union compromettante, dont est née la comédie-vaudeville, genre bâtard, moins indiscret que le vaudeville, moins littéraire que la comédie, et qui a gaspillé en pure perte dix fois plus d'esprit et de verve qu'il n'en eût fallu à des écrivains plus patiens pour produire des œuvres durables. Voilà bien des reproches sans doute, mais nous devons dire, pour l'honneur de notre littérature, que depuis quelque temps une réaction semble vouloir s'opérer en faveur de la comédie sérieuse, de la comédie de caractère et d'observation; nous devons dire aussi que plus d'une œuvre qui, dans une époque moins productive, aurait pris une place notable, s'est perdue dans le nombre et dans le bruit, et qu'après tout nous ne sommes pas tellement

déshérités sous ce rapport que nous ne puissions soutenir honorablement la comparaison avec le xviiie siècle et les générations littéraires auxquelles nous succédons. Il suffit de citer les noms de Casimir Delavigne et de Scribe.

Toujours conduit par le chant, comme au temps de Boileau, le vaudeville, genre très aimé du public et très cultivé par les gens de lettres, comme on a pu le voir plus haut, est resté ce qu'il était jadis, indiscret, vif et chanteur. Présenter non pas le tableau, mais la caricature de la société dans ses types les plus vulgaires, abêtir le jeu de mots, idéaliser la niaiserie, vulgariser la vulgarité même, s'élever à l'esprit à force de sottise, faire rire sans qu'on sache pourquoi, vivre quelques semaines et toucher de bonnes recettes, telle est l'esthétique, telle est l'ambition du vaudeville. A l'affût de tous les événemens tristes ou gais, de tous les scandales de la politique et de la galanterie, sentimental, guerrier, sceptique, pastoral, grivois ou vertueux selon son caprice, le vaudeville célèbre, chansonne ou censure la prise de la *citadelle d'Anvers*, le choléra et les *Pommes de terre malades*, les journaux et le cirage anglais, les chemins de fer et les planètes nouvellement découvertes, la poudre-coton, les cachemires apocryphes, les Bédouins et les habitans de la lune. Comédie, tragédie, drame, tout a changé autour de lui; seul il est resté le même, dépensant en véritable enfant prodigue et sans souci de l'avenir tout son esprit et toute sa verve, faisant gaiement son tour d'Europe après avoir amusé Paris, échappant par son humble condition même à la censure des états absolus, faisant rire, comme dans *le Gamin de Paris*, la haute aristocratie de l'Autriche aux dépens des *barons qui se noient* (1), et fêté partout, à Londres, à Vienne, à Saint-Pétersbourg. On a dit à l'Académie que, si l'histoire d'un peuple venait à se perdre, on la retrouverait dans son théâtre; il eût été plus vrai de dire que, si l'on voulait écrire l'histoire anecdotique de la France, les vaudevilles en offriraient tous les élémens.

Les théâtres de musique ne sont pas moins goûtés; mais, comme ils ne touchent que de fort loin à la littérature, nous n'insisterons pas, et nous nous bornerons à cette simple remarque : c'est que, dans les subventions accordées par le gouvernement à l'art dramatique, ils sont beaucoup mieux traités que les théâtres littéraires; qu'en admettant même que tous les arts soient frères, il est

(1) Les pièces de notre répertoire ont eu long-temps sur la littérature allemande une notable influence. On imitait au-delà du Rhin nos œuvres dramatiques, comme dans les cours des principicules on singeait notre vieille monarchie en parodiant Louis XIV et Versailles. Aujourd'hui ce n'est plus comme modèles littéraires, mais comme modèles de charpente que nos pièces sont étudiées, et, au lieu d'enseigner l'art, nous enseignons ce que dans l'argot de coulisses on nomme les *ficelles*. Les Allemands avouent de bonne foi leur infériorité sous ce rapport. Ce qu'ils apprennent encore, outre les *ficelles*, dans notre répertoire, c'est la conversation. Notre théâtre est pour eux le complément de notre grammaire, une école de dialogue familier, et l'on a vu *le Verre d'eau* de M. Scribe défrayer pendant plusieurs mois, dans une grave université d'Allemagne, un cours de littérature française. La contexture de nos pièces et le style ou plutôt la langue, voilà tout ce qui nous recommande en Allemagne. Il n'est nullement question de la pensée, de la poésie, en un mot de la valeur esthétique. Du reste, dans ces derniers temps, une réaction sensible s'est opérée contre nous. Les théâtres de Berlin, de Dresde et de Leipzig s'efforcent de ne donner que des pièces allemandes, mais il leur sera difficile de se maintenir long-temps dans cette voie, la censure et la décentralisation opposant sans cesse aux écrivains dramatiques des obstacles de toute nature.

injuste de constituer des majorats en leur faveur, et de leur accorder, comme en 1838, neuf cent trente mille francs de secours sur les douze cent vingt mille dont l'état disposait alors.

A quelque système dramatique qu'on appartienne, on pardonne à la tragédie classique d'être trop souvent emphatiquement fastidieuse, parce qu'elle a du moins des instincts et des prétentions littéraires; on pardonne à la comédie de grimacer sans gaieté, parce qu'elle s'efforce d'instruire; on pardonne au vaudeville ses joyeusetés bouffonnes, parce qu'il est sans ambition et sans conséquence; à l'opéra ses bergers, ses bergères, ses éternels baillis qui datent de Sedaine, ses ermites et ses niais, parce que l'opéra-comique, ainsi que l'a dit M. Janin, est une bonne petite commère joyeuse et sans prétention, qui aime le chant facile et la gaieté décente; mais peut-on pardonner également au drame quand on le considère au double point de vue de la littérature et de la morale publique?

Né, comme nous l'avons dit, de la révolution romantique, ou plutôt ressuscité, modifié, agrandi par elle, le drame à son début annonça les intentions les plus louables. Il voulait, disait-il, créer un idéal qui fût en rapport avec l'état actuel de la société, élargir les horizons de l'art, faire un miroir fidèle de la réalité humaine et donner en France, — c'était là une noble ambition, — des frères au grand Corneille, des rivaux à Shakespeare. Ses premiers essais furent éclatans. On put croire qu'une révolution heureuse s'était accomplie; mais le but fut vite dépassé. Les novateurs, exagérant sans cesse leurs propres exagérations et celles des écrivains qui combattaient sous la même bannière, en arrivèrent bientôt à changer les conditions de l'art ou plutôt à les nier complétement, et de la sorte ils brisèrent une excellente innovation par l'abus même qu'ils en firent.

La biographie du drame, aussi multiple, aussi variée que celle du roman, est moins édifiante encore. D'un côté comme de l'autre, c'est la même prétention de toucher à tout, à l'histoire, à la politique, au socialisme; c'est la même exagération, le même cynisme, le même mépris de l'étude patiente, le même abus du terrible et souvent de l'odieux, le même emportement, le même désordre dans la production.

Le drame touche-t-il à l'histoire? c'est en général pour montrer qu'il l'ignore; c'est pour flétrir les vieilles croyances, les vieilles mœurs, les vieux rois dont la mémoire a bien aussi quelques droits à nos respects; c'est pour prendre de préférence ses héros, comme le roman, parmi les types dégradés ou les classes maudites, les truands, les ribauds, les filles sans nom. A partir de Charles VI, il parcourt à bride abattue toutes nos annales, épuisant chaque époque en quelques mois. Charles IX et ses crimes, Richelieu et ses vengeances, Mazarin et ses intrigues, Louis XIV et ses galanteries suffisent à peine à la consommation d'une année. En 1831 et 1832, le drame, devenu républicain, exploite Marat, Saint-Just, Robespierre, Fouquier-Tinville. On est bientôt à bout de sujets. Le drame devient napoléoniste; la foule se porte aux représentations de *Napoléon Bonaparte ou Trente ans de l'histoire de France*, drame en six actes et vingt tableaux dont la représentation durait six grandes heures, et, comme tous les succès à la scène ou dans le roman éveillent la concurrence des spéculateurs, les dramaturges, les faiseurs de suites et de contre-parties se mirent à tailler des épisodes

dans la vie du grand homme, et le présentèrent tour à tour au public soldat, général, empereur et prisonnier de l'Angleterre.

Quand il eut pressuré nos annales pour en tirer tout ce qu'elles pouvaient donner, le drame se fit *biblique*, sans être pour cela plus moral, car il évoqua sur les planches tous les princes compromis, tous les grands séducteurs de la tradition orientale, le roi David dans sa période galante, Hérode, Balthasar et Nabuchodonosor. Tandis qu'il fouillait l'histoire pour la défigurer, il compulsait en même temps les causes célèbres, et nous montrait à côté des rois et de leurs maîtresses les empoisonneurs, les assassins et les voleurs. Les empoisonneurs surtout ont attiré son attention, car il est parti de la Brinvilliers en s'arrêtant à la Lescombat, à la Voisin, pour arriver à *la Dame de Saint-Tropez.*

On sait par quelle mise en scène, par quels personnages le drame a cherché à relever l'intérêt qui manquait souvent à ses productions échevelées. C'est le bourreau, personnage aussi indispensable dans le drame que le confident dans la tragédie classique; c'est le spadassin renouvelé du matamore de la comédie espagnole; c'est la courtisane, ornement de toutes les fêtes, instrument de toutes les conspirations et de toutes les intrigues. La scène de l'orgie et la scène du duel forment dans la plupart des pièces un épisode inévitable. On y ajoute aussi quelquefois une scène de tribunal, un incendie, une procession, un enterrement, une scène de torture ou une potence. C'est ainsi que lors de la première représentation du *Marquis de Favras*, quelques instans avant que la toile tombât, on dressa un gibet sur le théâtre; mais en ce moment des cris tumultueux s'élevèrent de tous les coins de la salle : *Otez l'échafaud, ôtez l'échafaud.* « L'administration, qui tenait à sa potence, dit M. Janin à qui nous empruntons cette anecdote, ne comprenait pas ce qu'on lui demandait. Alors on a crié de nouveau, et force a été d'enlever le poteau et l'échelle. Ainsi, ajoute M. Janin, l'art dramatique aura dû au parterre de la Gaieté le dernier mot de sa poétique. *Otez l'échafaud,* c'est le seul mot consolant que nous ayons entendu au théâtre depuis six mois. » Ceci se passait en 1831, c'est-à-dire dans l'année qui représenta le plus complétement le terrorisme dramatique et le 93 de l'art contemporain. Les choses durant cette période furent poussées à tel point, que le gouvernement anglais, qui se montre en fait de liberté théâtrale d'une indulgence souveraine, fit défendre à un acteur célèbre, en tournée à Londres, de représenter *la Tour de Nesle,* sous prétexte que la France, nation alliée de l'Angleterre, était outragée dans cette pièce, comme l'Angleterre elle-même était outragée dans *Richard d'Arlington,* qui fut défendu par le même motif. Cette interdiction est d'autant plus remarquable, qu'à la même époque le même gouvernement laissait jouer à Dublin *l'Irlandais chez lui*, pièce dans laquelle on criait à tue-tête : *Guerre et mort aux Anglais!* Il est vrai qu'en Angleterre la censure, quand par hasard il y a censure, s'occupe beaucoup plus de surveiller la morale que la politique. C'est le contraire en France.

En faisant paraître à tout propos des bourreaux, des spadassins et des courtisanes, le drame abusait sans doute des libertés de l'art, mais enfin il était encore dans son droit. En mettant les vivans en scène, il a méconnu toutes les convenances, et, comme il avait pris l'habitude de tout méconnaître, il ne pouvait se refuser ce dernier scandale. Dans une pièce jouée en 1830, on vit un prélat travesti sur la scène en incendiaire, ce qui fit dire à un écrivain catholi-

que, profondément et justement blessé dans ses croyances, que *Paris livrait les chrétiens aux bêtes du cirque*. En 1834, on vit lady Byron, qui habitait alors l'Angleterre, figurer sur la scène du boulevard dans un drame dont son illustre époux était le héros. Elle y jouait, il est vrai, un rôle honorable; mais le sans-gêne de l'auteur à son égard n'en était pas moins inexcusable. Pour en finir avec les faits de ce genre, qu'il serait facile de multiplier, on a pu reconnaître dans un drame que nous avons déjà mentionné, *la Dame de Saint-Tropez*, les acteurs et les témoins du crime du Glandier (1).

Le drame d'imagination, de mœurs, de caractère, d'observation, d'invention, comme on voudra l'appeler, car les faiseurs de poétiques n'ont point encore trouvé le véritable nom, ne s'est point laissé distancer, pour la fécondité ou les hardiesses de toute espèce, par le drame historique. Il s'est plu, comme le roman, à recruter ses héros parmi les classes dégradées. Il a marché dans la boue et le sang, muni de fausses clés, de pistolets de poche et de poignards, trichant au jeu, parlant l'argot. *Vautrin*, ce lamentable chapitre à ajouter aux égaremens de l'esprit humain, ainsi que l'a dit un critique toujours sévère pour ces sortes de productions, *Robert Macaire*, le digne collatéral de Vautrin, qui fait du crime une industrie aimable, offrent les deux types les plus parfaits de ce genre, lequel donne pour dix pièces seulement huit femmes adultères, cinq filles perdues d'un étage plus ou moins élevé, six filles séduites, deux jeunes filles de bonne maison qui accouchent dans une pièce voisine de la scène, trois femmes qui se déshabillent à moitié sur le théâtre, quatre mères éprises de leurs fils, six bâtards qui déclament contre la société, onze amans ou maîtresses qui commettent des assassinats. L'enfance même n'a point été respectée, et, dans *la Fille du Voleur*, jouée en 1833, on voyait un joli petit garçon de huit ou dix ans qui s'associait à des filous, buvait du punch avec eux dans une espèce de tapis franc, jurait à son père, *sur sa parole d'honneur la plus sacrée*, qu'il n'en avait pas bu, se cachait dans un appartement pour ouvrir la fenêtre aux voleurs, et revenait ensuite se placer au bas de l'échelle pour faire le guet. Qu'on rapproche au hasard les drames et les journaux judiciaires, il sera facile de constater que plus d'une scène jouée au théâtre a été répétée devant la cour d'assises. Au XVII[e] siècle, le drame français empruntait ses héros à l'Espagne; aujourd'hui il les emprunte à la *Gazette des Tribunaux*. Toutes ces atrocités que les auteurs dramatiques arrangent comme un simple jeu d'imagination, en riant souvent les premiers de la terreur qu'ils fabriquent, ces atrocités sont prises au sérieux par les spectateurs de ces théâtres du boulevard qu'une vieille plaisanterie a nommé *le boulevard du crime*. On peut consulter à ce sujet le remarquable travail de M. Frégier, *des Classes dangereuses de la population dans les grandes villes*; on y

(1) Le dévergondage de certaines compositions dramatiques a soulevé dans la presse et même dans les chambres de nombreuses protestations. Au moment où la crise était dans toute sa violence, des interpellations furent adressées à la tribune sur la question de savoir quel motif pouvait déterminer l'autorité à tolérer la représentation de pareils ouvrages. Le ministre interpellé répondit que les pièces dont on se plaignait avaient pour ainsi dire seules le privilége d'attirer la foule, et que, si ce fait témoignait malheureusement du relâchement de nos mœurs, il n'était que trop réel, et que l'administration avait été forcée de montrer de la condescendance pour ne point frapper de mort la plupart des théâtres de la capitale, à l'existence desquels se trouvaient liés une foule d'intérêts.

verra, et les faits trop peu connus sont précis, que certaines compositions scéniques et le goût effréné des classes ouvrières pour ces sortes de compositions doivent être placés au premier rang des causes de leur démoralisation, et que ce nom de *boulevard du crime* a plus de portée et de justesse qu'on ne le croirait. Ne peut-on pas dire de ces drames ce que Tertullien disait des spectacles romains : *Tragædiæ... scelerum et libidinum actrices, cruentæ et lascivæ?*

Pécheur endurci comme le roman, le drame, on le voit, a besoin pour se réhabiliter de faire amende honorable à l'art théâtral et à la morale publique; mais il est juste de reconnaître que, dans ces derniers temps, il s'est opéré une réaction sensible contre les excès que nous avons signalés. Personne aujourd'hui ne conteste les conquêtes légitimes de la nouvelle école dramatique, mais chacun est unanime à blâmer ses écarts. Ici encore nous entrons dans cette période de calme et de conciliation qui, depuis quinze ans, a succédé à toutes les crises violentes.

V.

Depuis la théologie, qui nous reporte au plus profond du moyen-âge, jusqu'au journalisme, écho de tous les bruits de la société moderne, jusqu'au théâtre, miroir souvent trop fidèle de ses vices, nous avons vu, dans le tableau de la production littéraire ou scientifique de ces quinze dernières années, des horizons bien divers se dérouler devant nous. Essayons maintenant de résumer en peu de mots l'impression que nous a laissée cette étude, trop longue peut-être, mais bien incomplète encore, et notons d'abord pour chacune des grandes divisions bibliographiques le progrès ou la décadence.

Dans les sciences purement spéculatives, la théologie peut être comptée parmi les morts. Après quelques efforts pour se rallier à la science, elle s'en est brusquement séparée et s'est recouchée dans la tombe dont M. de Lamennais avait un instant soulevé la pierre. Les théologiens, qui avaient essayé de secouer leur léthargie intellectuelle et de se replacer sur le terrain des hautes discussions, ont reculé comme effrayés de leur audace, et aujourd'hui ils ne vivent que par le passé, s'adressant, pour se faire écouter, au sentiment plutôt qu'à la raison, remontant au-delà de Bossuet et de Fénelon jusqu'aux mystiques du moyen-âge et se rattachant dans le présent aux exagérations romantiques et humanitaires plutôt qu'à la cause du véritable progrès. Les laïques, en faisant brusquement et sans études préalables irruption dans la littérature religieuse, n'y ont introduit souvent que des passions politiques, des ambitions littéraires et une intolérance qui n'a point toujours sa source dans la foi. En voulant étayer les croyances, ils n'ont fait que les compromettre, et la plupart, loin d'atteindre à l'inspiration catholique, ne sont pas même dans le catholicisme.

La philosophie, quel que soit son drapeau, n'a compté depuis quinze ans aucun nouveau triomphe. Progressive sous le rapport de la critique historique, elle est demeurée complétement stationnaire au point de vue dogmatique. L'école socialiste ou révolutionnaire n'a enregistré que des échecs, et ses maîtres sont à peu près restés sans disciples. L'éclectisme n'est guère sorti de l'université. L'école catholique à son tour est restée au-dessous de son passé. Le principal travail qui semble de notre temps imposé à la philosophie, c'est de donner aux autres bran-

ches des connaissances humaines l'instrument de leurs méthodes, d'inaugurer Bacon dans le monde scientifique, de plaider pour les libertés de la pensée. D'absolue qu'elle était, elle est devenue essentiellement contingente, et elle n'arrive jusqu'au public qu'en se faisant introduire près de lui par la politique.

Dans les sciences législatives, le travail a été fécond et fructueux. Il y a eu d'une part renaissance des études historiques, de l'autre avénement de plusieurs branches nouvelles, telles que la législation comparée et le droit administratif. Le droit criminel a été mis en rapport avec l'économie politique, et la synthèse philosophique s'est développée parallèlement aux travaux de détail et aux monographies.

Dans la section bibliographique qui se rapporte à l'instruction primaire et supérieure, ainsi qu'à l'éducation morale, la production, sans répondre d'une manière satisfaisante à l'importance de son objet, a donné d'utiles résultats. On a profité des leçons de l'expérience pour rectifier les théories; on voit mieux le but vers lequel il faut diriger les communs efforts. On travaille, beaucoup plus qu'on ne l'avait fait jusqu'ici, à l'alliance de l'instruction et de la morale, et la lutte qui a éclaté dans ces derniers temps, en ramenant l'attention sur des questions dont on s'était détourné trop vite, ne peut manquer de profiter à la cause du progrès sérieux.

Dans les sciences naturelles, physiques et mathématiques, la marche ascensionnelle a été pour ainsi dire irrésistible, quoique souvent irrégulière et désordonnée. L'esprit d'observation a fait place à l'esprit de système. Recueillir des faits, contrôler les théories, aller droit aux applications, tout en laissant à la recherche purement scientifique une large place, servir à la fois la puissance matérielle de l'homme et son perfectionnement moral, tel est le travail des savans contemporains. De ce côté, le progrès a été immense, et tellement apparent qu'il est devenu sensible pour ceux mêmes qui sont le plus étrangers aux sciences.

L'économie politique, toute jeune encore, a acquis en quelques années une maturité qui n'appartient qu'aux doctrines éprouvées par leur âge. Toujours libre dans ses discussions, traitée avec bienveillance par le pouvoir lors même qu'elle est agressive, elle s'est posé tous les problèmes, elle a signalé toutes les plaies sociales, et pour chacune d'elles cherché des remèdes; elle a substitué aux systèmes préconçus la méthode expérimentale; elle s'est en bien des points débarrassée des théories égoïstes de l'école anglaise, et, en donnant la main à la statistique, au droit administratif, à la charité chrétienne, elle a sans cesse élevé son niveau. Sans doute des utopies folles et même menaçantes se sont révélées souvent à côté des systèmes les plus sages, des idées les plus justes; mais les théoriciens, en provoquant la discussion, n'ont fait que mettre la vérité dans une lumière plus vive, et, comme il y a toujours quelque chose au fond de la pensée humaine, la société, tout en combattant les utopistes qui poussaient contre elle le cri de guerre, a quelquefois profité de leurs critiques. Dégager ce qu'il y a de possible dans chaque théorie, tel est le travail de l'opinion publique; l'appliquer, telle est l'œuvre du gouvernement.

Dans la littérature, il s'est manifesté pendant ces derniers temps un retour marqué vers l'étude de l'antiquité classique, et cette étude s'est agrandie et fortifiée. La littérature du moyen-âge a été exhumée tout entière; la philologie orientale a fait

de nombreuses conquêtes; les chefs-d'œuvre des diverses nations européennes, popularisés par des traductions empreintes d'un vif sentiment des beautés originales, ont pris chez nous droit de bourgeoisie. La poésie a eu sans doute de nombreux échecs à enregistrer, et sur les 4,383 éditions de poètes que nous avons vu éclore, ou plutôt qui sont écloses autour de nous sans que nous les ayons vues, il en est peu qui surnagent aujourd'hui; mais du moins celles qui surnagent nous vengeront dignement auprès de la postérité de ce reproche banal de prosaïsme qu'on a tant de fois adressé à notre époque; n'avons-nous pas, en effet, pour répondre à ce reproche, Lamartine, Hugo, Béranger, Sainte-Beuve, de Musset, de Vigny, Delavigne, et, à côté de ces maîtres, une foule de poètes dont les vers, choisis comme les fleurs d'un bouquet, pourraient former une anthologie charmante? Toutes les joies, toutes les espérances, toutes les douleurs de l'ame ont été traduites dans cette langue du rhythme que tous les hommes, dans tous les âges, admirent et comprennent sans pouvoir la parler. La poésie de l'infini s'est révélée en même temps que la poésie intime du foyer. Ce grand sentiment de la nature, que l'antiquité païenne avait emporté dans la tombe et qui nous saisit encore dans les vers de Virgile, de Lucrèce et de Théocrite, comme le spectacle des bois, de la mer et des montagnes, ce grand sentiment, tristement parodié par l'école descriptive de Delille, a été retrouvé par nos poètes. La fantaisie nous a séduits par des graces nouvelles; la chanson, triste et souriante à la fois, et belle comme les odes, a fait rêver et pleurer; la religion du pays comme la religion du ciel a eu ses chantres inspirés; enfin, quand le culte des intérêts matériels menaçait d'attirer toutes les adorations, la poésie a élargi la sphère de l'idéal, et elle a couvé pour ainsi dire sous ses ailes tous les sentimens généreux.

Le théâtre et le roman, qui ont de tout temps exercé une si directe et si notable influence sur les mœurs publiques, se sont égarés souvent dans des voies déplorables, et sous ce rapport, nous ne leur avons point, on l'a vu, ménagé les reproches; mais du moins faut-il dire à l'honneur de notre temps que ces deux branches de la littérature, en ce qu'elles ont de blâmable, ne sont en aucune façon l'expression de la société contemporaine, pas plus qu'elles ne sont ordinairement l'expression des sentimens personnels de l'écrivain qui les cultive. Elles ont pu, dans les bas-fonds de la société, agir d'une manière désastreuse sur certaines natures disposées au mal; mais elles ont soulevé dans la masse un vif sentiment de réprobation. Après avoir fait rougir le public, elles commencent à rougir d'elles-mêmes, et l'on a tout lieu de croire que la crise convulsive à laquelle elles ont été en proie s'apaisera comme se sont apaisées dans la poésie les crises du désespoir, du blasphème et du génie méconnu.

La critique, que Bayle et Voltaire avaient élevée si haut et que la littérature de la république et de l'empire avait laissé retomber si bas, s'est relevée de nouveau. Sans doute, dans la polémique courante, elle a été entraînée souvent à des exagérations inexcusables, elle a patroné bien des médiocrités en se faisant l'humble servante de la camaraderie, elle a condamné à une mort prochaine, comme les médecins condamnent leurs malades, bien des gens qui n'en ont pas moins vécu trois éditions; mais, d'une autre part, elle a pris un caractère plus élevé, elle s'est attaquée aux idées. Elle s'est unie à l'histoire, à la psychologie,

à la morale; elle s'est faite tout à la fois analytique et dogmatique, et s'est montrée philosophique, sans cesser d'être claire, bienveillante, sans cesser d'être juste, indépendante, tout en restant polie.

L'histoire, soumise dans ses diverses branches à une révision sévère, s'est débarrassée, comme les sciences positives, des hypothèses et des systèmes préconçus. Elle s'est tout à la fois généralisée et spécialisée, et, en s'efforçant de se constituer comme un enseignement moral et comme un enseignement politique, elle est devenue plus tolérante et plus compréhensive. Également éloignée des avis extrêmes et des systèmes exclusifs, parce qu'elle s'est éclairée beaucoup mieux qu'elle ne l'avait fait jusqu'alors de l'étude des textes, elle sait juger aujourd'hui avec une indulgence intelligente les fautes de nos aïeux, elle sait, dans notre passé religieux, faire la part du christianisme et la part des hommes; dans notre passé politique, faire la part des peuples et la part des rois; enfin, tout en cherchant l'exactitude des faits, elle songe à la correction de la forme, qui est devenue pour elle une des conditions du succès.

La presse, exclusivement politique et littéraire sous la restauration, est aujourd'hui scientifique, industrielle, agricole, administrative, et, si d'une part on peut lui reprocher d'avoir donné accès à des futilités, il est juste de reconnaître aussi que, par son caractère de plus en plus encyclopédique, elle tend à populariser chaque jour davantage les connaissances positives.

Faut-il résumer maintenant, après ces appréciations partielles, l'impression générale que produisent l'étude et le spectacle du mouvement intellectuel de notre époque? Nous croyons ne pouvoir mieux faire, en ce qui touche notre impression personnelle, que de répéter ici ce que nous avons dit au début de ce travail: c'est tout à la fois la création et le chaos. Un pied dans le moyen-âge et l'autre sur le seuil d'un avenir inconnu, emportée d'un côté par l'irrésistible mouvement de la révolution française et de la science, et de l'autre attardée par la tradition; sceptique, mais tourmentée par des aspirations religieuses; positive et profondément sensuelle, mais accessible encore aux rêves de l'idéal; avide de nouveautés, d'émotions, mais plus avide encore de calme et de paix; également éloignée des grandes vertus et des grands vices; un peu artificielle en tout, même dans ses passions; arrangeant les drames de la vie, comme ceux du théâtre, avec l'esprit plutôt qu'avec le cœur; jalouse de l'égalité politique, et cependant respectueuse jusqu'à l'humilité envers tous les préjugés de naissance, de fortune et de position officielle; démocrate quand il s'agit de ceux qui sont au-dessus, et trop souvent aristocratique quand il s'agit de ceux qui sont au-dessous; tournée au bien-être, à la science, à la politique, plutôt qu'aux œuvres d'imagination; morcelée en mille groupes distincts qui forment comme autant de systèmes sociaux et qui s'ignorent les uns les autres, tout en se touchant; tolérante et, malgré l'égoïsme individuel, animée et soutenue par un grand souffle de charité; gardant, au milieu de la corruption inséparable d'une civilisation avancée, le sentiment élevé du juste et du bien; prompte à se laisser séduire, et toujours prompte à se récrier contre elle-même, telle est, nous le pensons, la société qui s'agite autour de nous, tel est aussi le mouvement intellectuel dont nous avons tenté dans ces pages de retracer le tableau.

CHARLES LOUANDRE.

POÈTES

ET ROMANCIERS MODERNES

DE LA GRANDE-BRETAGNE.

X.

THOMAS HOOD.

Avant d'étudier les ouvrages d'un poète *humoriste* par excellence, il conviendrait peut-être de chercher à définir l'*humour*, cette forme particulière, cette nuance presque insaisissable de ce qui, chez nous, s'appelle esprit. Pourquoi et comment, de sa signification primitive empruntée aux Latins, — eau, substance liquide, — ce mot intraduisible en est-il venu à désigner une qualité, un instinct si l'on veut, une force selon quelques-uns, selon d'autres une maladie de l'intelligence? Il faut chercher l'explication de cette bizarrerie dans les notions de la physiologie humaine telles qu'elles existaient au moment où la philosophie moderne cherchait et façonnait son idiome. Reprenant la tradition médicale à peu près au point où Hippocrate l'avait laissée, les doctes esculapes de la renaissance attribuèrent aux divers sucs élabo-

rés dans l'alambic vital une action directe sur les mouvemens, les dispositions de l'ame. Pour le vulgaire, toute idée doit prendre corps, sous peine de rester incomprise; et, comme les médecins ne sont pas précisément portés à faire prédominer l'intelligence sur la machine physique, il se fit alors une confusion assez naturelle entre les divers états de l'ame et les humeurs de toute espèce auxquelles on accordait une importance si considérable. De là mille locutions qui n'ont d'autre origine que cet amalgame curieux entre l'organisme physique et l'organisme intellectuel : *Flegme, colère, sang-froid, atrabilaire, mélancolie,* et tant d'autres mots que Cabanis lui-même n'aurait pu rendre plus expressifs, plus nettement, plus explicitement matérialistes. De là aussi l'introduction du mot *humeur* dans le vocabulaire métaphysique : bonne humeur fut synonyme de gaieté, mauvaise humeur de tristesse. Les Italiens appellent *humorista* l'homme dominé par l'humeur du moment, le capricieux, l'obstiné. Les Anglais à leur tour, — et il y a long-temps de cela, — créèrent leur mot *humourist,* que je trouve ainsi défini dans un lexique de 1747 : *Full of humours, whimsies, or conceits;* — rempli d'humeurs (c'est-à-dire de caprices), de boutades chimériques, d'imaginations folles, d'entêtemens inexplicables. Puis, un beau jour, — peut-être à propos de Butler et d'*Hudibras,* peut-être à propos de Burton, l'analyseur de la mélancolie, ou de John Bunyan et de son *Pilgrim's Progress,* — cette expression, qui servait à définir le caractère, s'appliqua, par une déduction facilement comprise, au tempérament intellectuel, à l'excentricité littéraire, et l'*humour* devint, par une série de curieuses métamorphoses, certain égotisme de la pensée complétement affranchie, certaine effusion des sensibilités maladives, certain cynisme des intelligences solitaires, certain tour d'esprit naturellement bizarre, justement remarqué comme un caractère à part de la littérature anglaise, où surabonde peut-être cette individualité de l'écrivain, si rare ailleurs.

Je ne vois pas, pour ma part, un seul Allemand que je voulusse qualifier d'humoriste, non pas même Tieck, l'écrivain-fée, pas même Jean-Paul, le papillon in-folio, *der Einzige,* comme ils l'appellent; pas même Hoffmann, dont l'idiosyncrasie névralgique, en ses morbides exaltations, ne s'affranchit jamais des procédés littéraires, et qui garde je ne sais quelle méthode jusque dans les plus étranges hallucinations de la fièvre. Or, ce défaut d'individualisme sincère, d'audacieux abandon, remonte bien haut en Allemagne, car on l'a reproché aux *Minnesingers* eux-mêmes, qui étaient pour la plupart de véritables érudits, paraphrasant volontiers *l'Énéide,* comme Henry de Veldeck, ou tout au moins prêts à subir un examen en règle, comme les plus humbles maîtres-chanteurs. Ceux-ci, on le sait, n'étaient jamais admis dans leurs *Saengerzünfte* (confréries lyriques) sans avoir fourni leur chef-d'œuvre

d'épreuve, leur *Satz*, composé dans des formes toujours les mêmes; espèce de tryptique en vers, dont chaque compartiment était tracé d'avance, et emprisonnait la fantaisie du poète. Quant aux auteurs de mystères carnavalesques (*Fastnacht's Spiel*), ils écrivaient aussi dans des conditions où le véritable humoriste ne s'est jamais trouvé. Ni Hans Foltz le barbier, ni Hans Rosenblutt l'enlumineur, ni le cordonnnier Hans Sachs, ne pouvaient donner carrière, sur les tréteaux de Nuremberg, à cette intime liberté de pensée dont le spectateur illettré n'aurait compris ni les brusqueries, ni l'apparente incohérence, ni les éclairs passagers. Cependant, puisque j'ai nommé Hans Sachs, il faut bien revenir sur une sentence trop absolue, et reconnaître que, s'il y a dans toute l'ancienne littérature allemande quelques étincelles d'*humour*, elles sont éparses dans les *Schwänke*, ou fabliaux, au nombre de mille sept, dont il a rempli en partie les trente volumes écrits de sa main.

En Italie, peu ou point d'humoristes. Est-ce un humoriste que l'élégant et pédant Boccace? ou Poggio Bracciolini, le résurrecteur de la belle latinité? ou ce moqueur d'Arioste? ou cet insolent Arétin? L'âpre satire que Machiavel lança contre les *frati*, cette *Mandragola* qui fut jouée devant un pape et qui plus tard eût été brûlée au pied du Vatican, est-ce de l'*humour?* Quand Pulci, dans son *Morgante Maggiore*, se moque des poètes malavisés qui mêlaient à leurs absurdes légendes des dissertations théologiques plus absurdes encore; quand, sous prétexte de railler l'abus des textes religieux, il s'en prend quelque peu à la religion elle-même, fait-il œuvre d'humoriste ou de sceptique désabusé? Il réagit, comme Cervantes, par la parodie, contre une influence passagère; il proteste, au nom du bon sens, contre les excès d'une littérature conventionnelle. C'est un homme de goût, un critique spirituel, un censeur délicat, tout ce qu'il y a de moins humoriste au monde. Gozzi ne l'est pas davantage : lisez plutôt ses charmans Mémoires. Ceux de Casanova prouvent de reste que l'*humour*, déréglement d'imagination, n'a rien de commun avec le libertinage sensuel.

Je ne contesterais pas volontiers à l'Espagne ce qu'il y a de véritablement humoristique dans son génie national. Les naïvetés du *Romancero*, quelques détails de gueuserie dans les romans et nouvelles picaresques, quelques-unes de ces rodomontades dont on faisait jadis collection, ou des proverbes tant aimés de Sancho Pança, portent assez ce caractère particulier, cette empreinte individuelle dont nous cherchons les traces de tous côtés. On les retrouve aussi chez nous, et dans les *Cent Nouvelles* d'Anthoine de Lasalle, et dans Rabelais, bien que sa plaisanterie tumultueuse, le bruit des grelots qu'il agite pour étourdir son monde, soient précisément le contraire de cette épigramme discrète, dérobée, tranquille et pour ainsi dire en sourdine, qui est le trait le plus distinct de l'*humour* anglaise. Par accident, on remarquera quelques traces

d'humour chez Théophile de Viau, chez Saint-Amant, chez les poètes débraillés, viveurs, impies, à franches lippées. Tallemant des Réaux a conservé des mots, — ceux de M[me] Cornuel par exemple, — que le doyen de Saint-Patrick eût reconnus pour compatriotes. Saint-Simon en a plusieurs, détachés à l'emporte-pièce de ces conversations un peu solennelles où cependant le trait humain, l'originalité d'un chacun, ne laissaient pas d'éclater par-ci, par-là. D'après ce qu'il nous apprend, Lauzun devait être un humoriste, et des plus redoutables. Rappelez-vous seulement ce qu'il osa risquer pour savoir à quel point il pouvait compter sur les bons offices de M[me] de Montespan et pour la punir d'avoir voulu le jouer. L'homme qui, dans un transport d'ambition déçue, hasarde de pareils coups de tête n'aurait hésité devant aucun appel de la fantaisie.

De nos jours, en France, la réputation d'humoriste a tenté plus d'un conteur, plus d'un moraliste, plus d'un critique; mais, s'il est une qualité que tout l'art et toute la bonne volonté du monde ne peuvent donner, c'est justement cette insaisissable acutesse de l'esprit, cette singularité innée de l'expression qui, sans aucune affectation, sans aucune recherche apparente, avec toutes les graces de la négligence, tous les avantages de la spontanéité, montrent sous un jour bizarre, inattendu, les contrastes les plus familiers, les vérités les plus triviales, quelquefois les paradoxes les plus usés. Aussi tout notre savoir-faire et nos plus habiles pastiches n'ont-ils guère abouti qu'à d'ingénieuses contrefaçons; et s'il fallait à toute force trouver chez nous aujourd'hui un humoriste de quelque valeur, ce n'est pas dans la littérature proprement dite, mais parmi les réformateurs, les utopistes contemporains, qu'on serait bien avisé de le chercher. Ceci soit dit pour établir nettement la différence que nous mettons entre l'esprit, jeu brillant de la pensée, et l'*humour*, qui a ses racines au cœur même de l'individu; ou mieux, l'*humour*, c'est l'individu lui-même, donnant sa physionomie distincte et saisissante à tout ce qui sort de sa bouche ou de sa plume.

Chez les Anglais, cette incarnation de l'homme dans ses écrits ou dans ses paroles est légitimée par de nombreux et glorieux exemples. J'ai déjà parlé de Butler et de Burton; mais Chaucer, mais Shakespeare, — noms plus illustres, — furent aussi des humoristes. Johnson, si pompeux, si dogmatique lorsqu'il monte dans sa chaire et secoue sa perruque olympienne, le grand Johnson enfin nous a laissé dans son *Dictionnaire* et dans les curieux *Mémoires* de Boswell de beaux exemples d'*humour* brutale, farouche, rappelant Timon l'Athénien et tout ce que Denys d'Halycarnasse nous a conservé des sarcasmes cyniques. La lettre de *remerciemens* de Johnson à lord Chesterfield, qui l'avait dédaigné pauvre et le complimentait fameux, est un modèle du genre.

Avec des instincts tout différens, le doux *Elia*-Lamb appartient au même ordre d'écrivains, et je ne voudrais pas d'autres preuves que l'*humour* est un don du ciel parfaitement indépendant de la volonté, car Lamb est devenu original en cherchant à copier les autres. Son ambition fut de retrouver le vers abondant, sonore, nerveux, des anciens dramaturges anglais; et pour résultat de ses efforts, — avortés d'ailleurs, — il obtint cette prose exquise, parfumée d'archaïsme, brillante d'incrustations d'emprunt, et qui néanmoins est sienne tout autant que le style de Montaigne est sien. Il cherchait sa place à côté du vieux Marlowe, de Heywood, de Tourneur, de Ford, de Webster; il la trouva marquée à côté de Sterne et de Swift, — deux grands humoristes, — avec une sensibilité moins vive que celle du premier, avec moins d'âpre ironie que le second, et possédant de plus qu'eux une sérénité, une quiétude, une candeur monacale, rehaussées par une pointe de raideur emphatique, une nuance d'aimable pédanterie, qui rappellent les manies inoffensives d'un vieillard spirituel. Les Anglais ont créé tout exprès un mot pour cette qualité qui ressemble à un défaut, pour ce défaut qui vaut mieux que bien des qualités : ils l'appellent *quaintness*. *Quaint*, du français *coint*, veut dire en même temps orné, poli, façonné, mignard, et tout cela jusqu'à fleur de ridicule, parce qu'à cette recherche, à ce soin de plaire se mêle le goût des choses hors d'âge, des agrémens surannés. La *quaintness* n'est pas l'*humour*, il s'en faut bien, mais elle peut indiquer une tendance d'esprit éminemment favorable au développement de cette puissance exquise et rare. Supposez un homme de talent qui s'appliquerait aujourd'hui à écrire de petites lettres comme celles de Voltaire aux d'Argental, ou d'Horace Walpole à Mme du Deffand, et vous aurez l'idée de la *cointise* en question. Charles Nodier, çà et là, s'y laissait aller.

Il n'y a pas plus de trois ans qu'un écrivain, dont le goût fin et l'érudition variée sont rarement en défaut, parlait ici même de Charles Lamb comme du *dernier des humoristes* (1). Qu'on nous permette de réclamer dès à présent, et sans attendre ce que l'avenir nous garde, contre cet arrêt trop absolu, trop définitif. Non, la séve britannique n'est pas épuisée; non, cette littérature insulaire, en dépit des bateaux à vapeur, des journaux toujours plus nombreux, du travail intellectuel savamment dominé par l'industrie, doit enfanter encore et long-temps de ces talens compactes, tout d'une pièce, résistans et rebelles, où les enseignemens extérieurs ne pénètrent qu'en se transformant; — imaginations indisciplinables dont aucune critique n'a raison, qu'aucun dédain ne fait reculer, qu'aucune ambition ne détourne de leur voie, et qui, comme

(1) Voyez la livraison du 15 novembre 1842.

un autre Hood, — Robin le proscrit, — à la cour du roi d'Angleterre, poussent à tout moment le cri du vagabond captif : *Sherwood and liberty!* les forêts et la liberté!

Voyez plutôt : lorsque Lamb s'en allait, en 1834, Thomas Hood, encore mal connu, mais dont la popularité commençait pourtant à s'étendre, Thomas Hood prenait en main le sceptre de l'humour, — moitié plume, moitié marotte, — que la main défaillante d'Élia venait de laisser tomber. Ils s'étaient connus, ils s'étaient goûtés, j'en suis certain. Mes yeux viennent de tomber sur un des premiers encouragemens qu'ait reçus d'un écrivain sérieux le poète bouffon de *Miss Kilmansegg* et du *Maître d'École irlandais*, l'éditeur du *Comic Annual*. C'est une dédicace de Barry Cornwall (pseudonyme de Proctor), qui met sous l'invocation de Hood son fragment de poème chinois, *les Généalogistes*. « Je désire, lui dit-il, que cet hommage public à vos hautes facultés poétiques vous excite à les mettre en œuvre... Héraut de vos succès à venir, je ne me crois pas téméraire en les plaçant d'avance parmi les plus assurés et les plus dignes d'envie. » Or, Barry Cornwall était l'ami intime, le correspondant assidu de Lamb, et ce n'est rien hasarder que de leur supposer une commune sympathie pour ce talent ignoré qu'ils avaient peut-être découvert ensemble. D'ailleurs, et dès 1827, Thomas Hood ne répondait-il pas à cet appel par son *Plaid des Fées d'été*, le plus long et le plus travaillé de ses poèmes sérieux, dédié à *son cher ami* Charles Lamb (1)? Dans cet avant-propos épistolaire, il fait allusion à une intimité, à une affection assez étroites, bien que de date récente. Il est donc permis de croire que ces esprits de même ordre, *congenials*, dirait un Anglais, — quoique si diversement doués, — s'étaient reconnus et cherchés à travers le monde. On peut admettre comme légitimes cette filiation, cette hérédité que nous invoquons dès le début au profit de Thomas Hood, plus populaire, à coup sûr, que Lamb ne l'a jamais été, mais dont la renommée ne se conservera pas autant, moins protégée contre le temps par les suffrages d'élite, par l'admiration des gens de goût.

Humoristes tous deux, ils n'ont guère en commun que ce don de nature. Genre d'esprit, caractère, sensibilité, penchans littéraires, émotions, tendance idéale, tout est différent. Autant Élia est paisible, concentré, patient, délicat, tendre, affectueux; autant Thomas Hood est armé en guerre, énergique, primesautier, impétueux, bizarre, plein d'audace, de feu, d'irrévérence. L'un est presque dévot, l'autre incline à toutes les hérésies imaginables. Celui-là sympathise avec toutes les douleurs, même les plus humbles, et s'inquiétera fort bien, moitié pour rire, moitié tout de bon, de la *mélancolie des tailleurs*. Il en fait

(1) *Hood's poems*, éd. Moxon, vol. II, p. 55.

le sujet d'un de ses piquans *essais*. Celui-ci rit au nez des plus graves infortunes, et raille l'une après l'autre toutes nos infirmités, physiques ou morales, avec un cruel sang-froid, une ironie implacable et quelquefois brutale. Ce n'est pas qu'il n'ait aussi des accès de sensibilité fervente, de tristesse vraie, des élans de passion, des enthousiasmes sentis et sincères; mais, soit légèreté naturelle, soit qu'il s'interdise ces effusions qui le ramènent, malgré qu'il en ait, aux lieux-communs dont il s'est moqué hier, dont il se moquera demain, l'intrépide railleur, le bouffon sans merci, enfourchant de nouveau l'hippogriffe grotesque, recommence de plus belle son vol hasardeux.

Où prendrait-il pied? où trouverait-il le terme de cette course sans but? S'il était un monde où il n'y eût ni vertus gourmées, ni vices insensés, ni beauté fière d'elle-même, ni laideur qui s'ignore, ni simplicité grossière, ni jargon politique habillant des idées creuses, ni *cant* religieux déguisant les plus vulgaires faiblesses, — où l'étalage de la richesse, du savoir, de la probité, le charlatanisme éhonté, les faux semblans de toute espèce n'excitassent pas chaque matin le rire bilieux du poète, — c'est là peut-être qu'il s'arrêterait. Mais vous chargeriez-vous de lui signaler un Éden pareil? Connaissez-vous sur le globe entier un pays, un peuple, que dis-je? une ville, un hameau, une chaumière, une famille, où le mauvais esprit conjuré n'apparaisse, où la satire ne trouve sa pâture? Voilà pourquoi, du premier pas au dernier, jeune homme effervescent et dédaigneux, vieillard morose et méprisant, de sarcasme en sarcasme, d'épigramme en épigramme, riant toujours et toujours triste, Hood a vécu, comme Yorick, dépensant à « mettre la table en joie (1) » toutes les facultés d'un esprit singulièrement vigoureux : *Infinite jest*, *most excellent fancy*, ce sont les propres paroles d'Hamlet, et nous ne saurions mieux faire que de les appliquer au talent de Hood, d'autant que cette « imagination très excellente » ne s'est pas complétement absorbée dans la tâche ingrate de parodier l'humanité, de jouer avec ses travers, ses vices mesquins, ses petitesses, ses mensonges. Souvent, entre une épigramme et un méchant calembour, on remarque chez lui des bouffées de sentiment qui donnent l'idée d'une ame haute et ravalée, d'une pierre précieuse sertie dans du plomb, et prise long-temps, trop long-temps, pour un vil morceau de verre aux couleurs équivoques. L'erreur se conçoit du reste; comment croire aux tendres soupirs d'Yorick, comment prendre au sérieux sa tête penchée, son attitude pensive, et cette larme inattendue qu'il retient, honteux de lui-même, au bord de ses paupières à demi closes? Il faut, pour ne pas soupçonner un piége dans ces airs rêveurs, se rappeler que l'*humour*, ainsi que l'ont fait remarquer ceux qui l'ont le mieux définie,

(1) *To set the table on a roar.*

ne va guère sans un fonds de tendresse cachée, toujours près de se faire jour. « Ce n'est pas le mépris, a-t-on dit avec raison (1), c'est l'amour d'où elle procède le plus volontiers... Elle rit moins qu'elle ne sourit, et ses tranquilles sourires ont leur source bien plus avant que ceux de l'ironie pure. »

Ne nous étonnons donc pas de ce contraste déjà remarqué, de cet amalgame qui est, en quelque sorte, une loi naturelle; déplorons seulement l'erreur du vulgaire, qui ne sait pas concilier des impressions contradictoires et discerner, derrière tel ou tel masque bizarre, un penseur convaincu et sérieux, dont le hasard, l'éducation, les circonstances, la modestie peut-être, et peut-être la dure nécessité, ont fait un amuseur public, un rimeur de folies, un clown hasardeux, exécutant ses tours de souplesse sur l'élastique tremplin de la strophe sonore.

Hood a eu cependant, — et nous l'avons déjà dit (2), — l'honneur, très difficile pour lui, d'être pris au sérieux; mais il l'a eu trop tard pour échapper complétement aux conséquences de ce joyeux anathème que la foule ne manque jamais de lancer contre la gaieté de l'esprit, trop souvent confondue avec la frivolité morale; — il l'a eu vers la fin de sa carrière, lorsqu'un jour, dans une feuille satirique de Londres (3), parut cette *Chanson de la Chemise* qui fit tressaillir et pleurer le même jour tout un peuple. Ce court poëme, — Béranger a des odes plus longues, — venait après bien des déclamations pathétiques sur le sort des classes laborieuses, après bien des pétitions au parlement, bien des pamphlets chartistes, bien des malédictions, prose ou vers, lancées contre la sévère domination de l'opulence par quelques-unes des victimes que broie en passant le char doré du Mammon britannique; mais ces idées, rebattues et triviales, n'attendaient, pour redevenir jeunes et fécondes, qu'une formule énergique, une occasion favorable. Semblables aux gaz répandus dans l'atmosphère souterraine des mines, elles flottaient çà et là, brumes invisibles, foudres cachées, qu'une étincelle, un jet de flamme suffirait pour faire éclater : elles reçurent de Hood cet ébranlement qui, dans d'autres temps, eût été formidable, et n'a eu, de nos jours, que la valeur d'un symptôme inquiétant.

Une jeune femme, vêtue de pauvres haillons, est au travail dans une chambre nue, glaciale, aux murs blanchis, au toit crevassé. Seule, silencieuse, le cœur gonflé de pensées amères, les yeux rougis par des larmes qu'elle retient et qui parfois s'échappent, elle est là, depuis le matin; la nuit va venir, et la tâche du jour, — il s'en faut bien, — n'est pas accomplie. C'est alors que sa voix douloureuse s'élève :

(1) Dans un article sur la *Vie de Jean-Paul Frédéric Richter*, de Heinrich Doering. — *Edinburgh Review*, année 1827, vol. XLVI.

(2) En parlant de *la Comédie en Angleterre*, dans la *Revue* du 15 décembre 1846.

(3) Le *Punch*, journal *illustré*.

« Travaille, travaille, travaille, misérable esclave! Travaille dès que le coq chante. Travaille quand les étoiles brillent. Travaille jusqu'à ce que le vertige gagne ton cerveau. Travaille jusqu'à ce que tes yeux alourdis s'obscurcissent. Travaille jusqu'à ce que le sommeil te dompte, et qu'en rêvant tu achèves ta misérable besogne.... »

Ne vous y trompez pas, il y a dans cette imprécation des familiarités saisissantes, des détails pittoresques que le génie timide de notre langue repousse, et qu'il faut renoncer à traduire. L'ouvrière parle en ouvrière dans l'original. Ces *coutures* qui absorbent sa vie, elle les nomme chacune par son nom :

Seam, and gusset, and band;
Band, and gusset, and seam.

Et son odieux travail, elle ne l'ennoblit pas, lui qu'elle hait. *Stitch! stitch! stitch!* s'écrie-t-elle sans vaines précautions de rhétorique :

Till over the buttons I fall asleep
And sew them on in a dream.

Tout le reste est sur ce ton, d'une violence et aussi d'une puissance très grande; mais il ne faut pas songer à rendre de pareils effets, qui, pour être compris, ont besoin de la cadence, de l'harmonie, de l'ordre fatal et du sens exact des mots. Comment exprimer en français ces douleurs si vraies de la femme condamnée, non pas seulement à la faim, au dénûment, mais à des souillures, à une sordidité qui lui répugnent?

Stitch! stitch! stitch!
In poverty, hunger, *and dirt*....

Et combien de mots ne faudrait-il pas pour rendre les deux vers qui suivent ceux-ci :

Sewing at once, with a double thread
A Shroud as well as a Shirt!

Pourtant, çà et là, éclatent des pensées tout-à-fait shakespeariennes :

« Que parlé-je de la mort? Et pourquoi craindrais-je ce squelette sinistre, lui qui me ressemble, lui dont la faim m'a donné l'aspect? Grand Dieu! faut-il que le pain soit si cher et la chair humaine si bon marché?

. . . .

« Oh! rien qu'une heure, une heure courte, un moment de répit; rien que respirer un instant la douce odeur des primevères, les pieds dans l'herbe, le ciel au-dessus de ma tête; rien qu'une heure pour vivre comme autrefois, avant que les angoisses du besoin me fussent connues, avant d'avoir appris qu'une promenade coûte un repas!...

« Pleurer un peu soulagerait mon cœur, mais dans leur calice amer il faut

retenir mes larmes, car une larme voile le regard, et l'aiguille et le fil s'arrêtent alors!... »

Nous le répétons, ces excentricités, quelquefois sublimes, sont intraduisibles. L'idiome saxon a des couleurs violentes, des consonnances sifflantes et dures, des familiarités brutales que, depuis long-temps, notre langue polie, — trop polie, dit-on, — a répudiées et bannies. De là cette énergie lugubre, ces sanglots sourds du vers haletant, ces vulgaires détails abordés de front et sans biaiser : la chemise, le lit, l'aiguille, les boutons, l'ourlet, devenus tragiques, et le droit de dire, sans compromettre l'émotion déjà née : « Hommes aveugles! ce n'est pas du linge, c'est notre vie, la vie de créatures humaines, que vous usez jour et nuit! »

It is not linen you're wearing out
But human creatures' lives!

L'étonnant succès obtenu par cet anathème du pauvre contre le riche inspira à Hood trois autres morceaux du même genre, *le Rêve de la noble dame, l'Horloge de la maison de travail* et *le Lai du laboureur*. Il y a çà et là, dans ces trois compositions, des traits poignans, des images saisissantes; mais quoi! les plus grands génies ont éprouvé ce désappointement, de faire vibrer deux fois la même corde et de n'en tirer, au second essai, — même alors qu'ils la touchaient d'un doigt plus assuré, plus nerveux, — que des sons affaiblis, une répétition monotone. Effet cherché, prévu, presque toujours effet nul. D'un côté, l'écrivain qui insiste, et dont l'effort même trahit la volonté; de l'autre, un lecteur qui n'est plus pris au dépourvu, et qui, transporté dans des régions connues, n'y trouve plus qu'un prestige à demi détruit. Puis, il faut le dire, il y a toujours, dans le talent de Hood, un défaut de mesure et de goût, un continuel appétit d'antithèses imprévues, qui l'emportent au-delà du but. Certes, c'était un tableau bien conçu, que d'amener devant la maison de travail, à l'heure où le surveillant monte l'horloge, les milliers de malheureux à qui cette horloge mesure le temps, le temps qui leur mesure à son tour un labeur pénible et mal payé. Ils arrivent de tous les points de la cité, le robuste avec l'infirme, les jeunes avec les vieux, hommes et femmes pêle-mêle, tous ces galériens de la civilisation vomis par les greniers démeublés, les froids souterrains, les sombres allées; ils arrivent, déformés, amaigris, courbés, pâlis, tordus, brisés par le travail, le front noirci, les mains calleuses et souillées, chacun portant les stigmates de son supplice; ils arrivent comme un torrent immonde, à chaque pas grossi d'affluens noirâtres,

Gushing, rushing, crushing along,
A very torrent of Man;

et, forts de leur masse compacte, pesante, irrésistible, qu'aucun obstacle humain ne saurait arrêter, poussés en avant par « l'ouragan de leurs soupirs, » leur essor a pour principe une puissance intérieure qui laisse bien loin celle des engins créés par le génie de l'homme.

> That Human Movement contains within
> A Blood-Power stronger than Steam.

Jusque-là, rien de trop, si ce n'est peut-être cet « ouragan de soupirs, » véritable *concetto*, qui rappelle malheureusement les fades métaphores de Gongora ou du cavalier Marin; mais que dire des vers qui suivent, et qu'il faut lire, pour en comprendre l'absurde puérilité, en jetant les yeux sur un plan de Londres :

« En avant, en avant, d'un pas précipité, cette foule qui pullule, marche vers les quartiers de l'ouest; cette foule d'hommes nés pour boire et manger, mais qui meurent de faim parmi les boucheries de White-Chapel, et descendent, l'estomac creux, les hauteurs de Corn-Hill (1). Ils traversent, — encore affamés, — la Poultry (2) et Bread-Street (3). Altérés, et sans mouiller leurs lèvres arides, ils passent par Milk-Street (4). Déguenillés, ils longent Ludgate-Mart, où le génie de la mécanique entasse le coton, la laine et la soie. »

Qui ne sent à quel point pareils calembours sont hors de saison, pareils jeux de mots déplacés, pareilles oppositions affectées et mesquines? Qui ne comprendra tout ce qu'il y a de forcé dans le rapprochement final du cadran artificiel « qui sonne dix ou onze heures » avec « cet autre plus ancien que la nature éclaire de son soleil, et que la main de Dieu prend soin de régler? » On comprendra facilement que ces taches soient d'autant plus apparentes, ces défauts d'autant plus choquans, que le ton général d'une composition est plus grave et plus solennel. Si le poète se déride, plus de licences lui sont pardonnées. Ce que nous relevons comme véritablement incongru dans *la Chanson de la chemise* ou dans *l'Horloge de la maison de travail*, nous l'admettrons au contraire dans l'épopée burlesque de *Miss Kilmansegg et sa précieuse Jambe*.

Ce titre vous dit assez qu'il s'agit d'une facétie, et pourtant au fond rien de plus sérieux, je vous jure. Vous venez d'entendre soupirer la misère hâve et opprimée; vous allez entendre railler, avilir la richesse insolente et stupide. L'or, ce métal-roi; l'or, cette idole du siècle; l'or, qui fait la destinée des peuples et celle des individus; l'or, cet « esclave jaune » de Shakespeare, qui fait « du blanc le noir, de la laideur la beauté, du bien le mal, d'un poltron un brave, ennoblit ce qui est bas,

(1) *Corn-Hill*, littéralement traduit, veut dire *colline à blé*.
(2) *Poultry*, mot à mot, *basse-cour, cour à volaille*.
(3) La *rue du Pain*.
(4) La *rue du Lait*.

rajeunit ce qui est vieux (1); » l'or, enfin, tant de fois insulté, maudit, exécré, blasphémé, l'or, cette fois, sera ridicule.

Et n'est-ce pas dans un berceau doré que tombe du sein maternel l'héritière des Kilmansegg? Sa généalogie ne remonte-t-elle pas à l'âge d'or, à cette époque heureuse où les poules pondaient des œufs d'or, où les moutons se couvraient de toisons d'or, où des pommes d'or jaunissaient les vergers du vieil Hespérus? Et n'est-elle pas écrite en lettres d'or sur un parchemin provenant, sans nul doute, du veau d'or? Donc miss Kilmansegg vient au monde sous des rideaux de brocart; des langes de toile d'or la reçoivent. Les premiers regards de l'enfant tombent sur un candélabre en or moulu; sa première heure sonne à une pendule où Phébus, le dieu d'or, est représenté dans un char d'or, une lance d'or à la main, et chassant devant lui des étoiles d'or. Sa première panade lui est servie dans un plat d'or, avec une cuiller d'or. Son premier remède est un peu de cette eau-de-vie de Dantzick où des parcelles d'or nagent dans un alcool doré.

Vous voyez d'ici l'effet bizarre de cette accumulation fantastique. Le récit s'éclaire d'un métallique rayonnement qui donne à toutes les physionomies la même teinte jaune et fauve. On dirait une série de *charges* monnayées, autant de guinées portant, au lieu de l'effigie royale, celle de quelque banquier grimaçant, de quelque fabricant bossu, de quelque manufacturier louche ou camard. Entre autres se distingue la figure rayonnante de sir Jacob Kilmansegg, le plus insignifiant et le plus poli des millionnaires. Il est fier de sa fille, il étincelle comme un quadruple récemment frappé. Le jour du baptême, il nous apparaît saluant à droite et à gauche, distribuant des bienvenues, se souriant à lui-même, et tantôt faisant sonner ses poches cousues d'or, tantôt dominé par la joie et par l'espérance, se frottant les mains comme s'il les lavait dans une eau impalpable avec un savon chimérique.

..... Then, in the fulness of joy and hope
Seem'd washing his hands with invisible soap
In imperceptible water.

De temps en temps, il est vrai, le poète sent le besoin d'un contraste, et il évoque alors, pour l'opposer à son héroïne, la pauvre enfant née dans un bouge infect, avec une litière pour berceau, et pour avenir la perspective ou de vendre des bouquets jusqu'à ce qu'elle prenne en horreur le parfum des roses, ou de cueillir des cressons au bord des fossés fangeux, ou de tresser la paille, ou de façonner le cuir, ou, le cœur

(1) . . . . Will make black white; foul, fair;
Wrong, right; base, noble; old, young; coward, valiant.
(*Timon of Athens.*)

gros, le corps fatigué, de danser sur la corde « avec une tunique brodée d'autant de coups que de paillettes. »

..... In a jacket trimmed
With as many blows as spangles.

Puis, quittant ces sombres images, il revient à miss Kilmansegg et à son enfance adulée, fêtée, caressée. Sa poupée en or, ses bonbons dans des cornets dorés, ses deux faisans au plumage splendide, ses poissons aux écailles étincelantes, nous éblouissent derechef. Nous entendons les flatteurs mercenaires qui l'entourent vanter ses cheveux d'or et son cœur d'or, qu'ils corrompent à plaisir en ne l'occupant que de vils calculs, en l'habituant à n'estimer ici-bas que les riches, à ne mépriser que les pauvres. A force de lui tout apprendre dans des *keepsake* dorés sur tranche, voici les instincts qu'on développe en elle :

« Elle aimait les contes d'Orient pour l'amour de ces belles bourses de soie où les bons Turcs mettent invariablement mille sequins; mais la nature avait perdu tout attrait pour elle, et, sauf le *champ* du Drap-d'Or (1), il n'en était pas un où elle voulût mettre le pied... Que dire de plus? Elle apprit à chanter, à danser, à rester assise sur un cheval, lors même qu'il essayait de la désarçonner par des courbettes rétives; elle apprit à parler un français qu'on ne parle pas en France, qu'on ne parlait pas même au pied de la tour de Babel; — elle savait peindre des coquillages, des fleurs et des Turcs; mais son travail favori était cette tapisserie de salon faite avec des fils d'or ou dorés. »

Un beau jour, montée sur un cheval pur-sang, le plus beau, le plus coûteux étalon des trois royaumes, miss Kilmansegg est emportée par cet indocile animal. Après une course effrénée, qui nous a rappelé celle du célèbre John Gilpin, si bien décrite par Cowper, la riche héritière tombe, avec son impétueux coursier, devant le splendide magasin d'un orfèvre.

« Or, bel or, noble métal! Or rouge, or jaune, or battu ou fondu, poli, bruni, moulu, trait, frisé, tu charmes l'œil, ainsi entassé sous toutes tes formes, avec une royale profusion! Mais que servirait à miss Kilmansegg tout l'or du monde, lorsque l'os fémoral de sa jambe droite vient de subir une fracture composée!... »

Tel est, en effet, l'accident arrivé à cette intéressante jeune fille, et l'inflexible faculté ordonne l'amputation immédiate du membre lésé. Il n'y a pas là de quoi rire, ce semble; mais, jusque dans la trousse de l'opérateur, Hood, au besoin, trouverait le calembour et le coq-à-l'âne. Le courage de miss Kilmansegg lui inspire, pour tout commentaire, une épigramme, empruntée aux formules liturgiques, sur les gens qui

(1) *Field of the cloth of gold.* — *Champ* et *camp* en anglais sont à peu près synonymes.

préféreraient se séparer de « la chair de leur chair » et des « os de leurs os, » devenus tels par le sacrement du mariage.

Une jambe de bois à miss Kilmansegg! — quelle anomalie! quelle monstrueuse alliance! quel blasphème! Le bois n'est une substance noble qu'à l'état de nature, quand il ombrage un parc de trois mille acres; mais scié, débité, travaillé, rien n'est plus vulgaire, et miss Kilmansegg veut à toute force une jambe digne d'elle, une jambe d'or massif, dût-elle coûter dix mille guinées.

Gold, gold, gold! — Oh! let it be gold!

s'écrie-t-elle avec un désir toujours plus vif, et qui prend bientôt les caractères du délire. Les parens consternés doivent se soumettre. La jambe d'or, — et d'or vierge, bien entendu, — sort, dûment poinçonnée au mollet, des ateliers d'un fondeur-mécanicien, et, pour la rendre tout-à-fait digne de miss Kilmansegg, un cercle de joyaux, plus riche que les insignes de la Jarretière, remplace la vulgaire ligature. En cet état, la jambe de l'héritière devient, pour toute l'Angleterre, un sujet d'ébahissement respectueux, d'admiration dévote, de bavardages interminables. Débats parlementaires, romans nouveaux, émeutes irlandaises, procès scandaleux, tout fait place à la jambe, la jambe d'or solide, la jambe par excellence. A la bourse, sa renommée fait monter les fonds; chez les savans, on en disserte, mais à Chelsea surtout et à Greenwich, parmi les invalides de terre et de mer, quelle intarissable source de comparaisons et de commentaires! Bref, miss Kilmansegg, convalescente et flattée de l'intérêt qu'elle inspire à ses compatriotes, se croit obligée, — sa vanité le lui conseille, — de donner un grand bal déguisé, où sa jambe paraîtra pour la première fois, avec toute la solennité requise, dans le beau monde, le monde des *lions* et des *étoiles*. Donc, l'hôtel des Kilmansegg s'illumine; les équipages foisonnent aux portes, une foule bariolée emplit les salons, et sir Jacob, toujours souriant, toujours frottant ses mains, s'incline à droite, s'incline à gauche, s'incline toujours et s'incline encore, non moins fatigué qu'un scieur de pierre.

And bow'd, and bow'd, and bow'd, and bow'd
Like a man who is sawing marble.

Cependant la noble et riche assemblée n'attend pas sans une impatience toujours croissante le spectacle auquel on l'a conviée.

« Où donc est-elle? où donc? où donc? s'écrient d'un commun accord Moïse et le mufti, Arlequin et monseigneur, Wang-Fong le mandarin et le sultan Il-Bondocani..., lorsque tout à coup, lent et lourd, poids mort s'il en fut, un pas énorme

a retenti sur le parquet : — *Thump! lump! lump! thump* (1)!... — comme le spectre de *Don Giovanni.*

« Et voici l'héritière, miss Kilmansegg, avec sa jambe brillante, splendide, admirable, dans le costume d'une déesse d'autrefois. Elle apparaît, comme la pudique chasseresse, un épieu d'or à la main et la tunique relevée par une agrafe de pierreries, afin que la jambe d'or soit convenablement exhibée à l'assistance. »

Quelques années après ce triomphe fashionable, nous retrouvons miss Kilmansegg mariée à un chevalier d'industrie, dont les moustaches en croc et l'aplomb parisien l'ont malheureusement fascinée. Cet indigne époux, non content de lui donner des rivales, compromet sa fortune par les plus ruineuses prodigalités, et bientôt, joueur aux abois, il n'a plus le choix des expédiens ou des ressources. Qui ne tremble déjà de savoir miss Kilmansegg et sa jambe au pouvoir d'un pareil misérable, et sans protection contre lui, car le digne sir Jacob, s'inclinant pour la dernière fois, a courbé la tête sous la main décharnée de la mort « avec sa politesse habituelle! »

For the bowing sir Jacob had bow'd his head
To Death — with his usual urbanity.

Seule, abandonnée, tourmentée de vagues terreurs, notre héroïne verse des pleurs que le poète compare hardiment à des gouttes d'eau royale, — *aqua regia,* — cette eau qui dissout l'or même. Déjà son époux a jeté des regards de convoitise sur cette jambe dont la lenteur insupportable, le poids bruyant, l'excentricité coûteuse, lui semblent ne devoir plus être tolérés. De là des querelles sans cesse renouvelées, car ces insinuations restent sans effet sur l'esprit de miss Kilmansegg, plus que jamais fière de sa jambe, l'unique débris de sa splendeur passée. Ces dissensions conjugales nous préparent au dénoûment du drame. Jamais on n'a réalisé d'une manière plus complète, plus bizarre que dans ce tragique épilogue, l'alliance du terrible et du grotesque. Enlevez quelques traits bouffons semés çà et là, il vous reste une scène que Lewis, Anne Radcliffe, Byron et Maturin réunis n'auraient pu rendre plus saisissante, ni décrire dans un style plus énergique. On se prend, malgré qu'on en ait, à frémir, à trembler pour cette pauvre femme imprévoyante qui, dans son magnifique appartement, ne voit pas la mort déjà cachée; sur sa pendule brillante, l'aiguille avançant vers l'heure suprême; derrière son ombre errante sur les lambris dorés, une autre ombre armée et menaçante; autour de son flambeau de nuit, le papillon funèbre agitant ses sombres ailes :

(1) Onomatopée difficile à rendre. *Lump* signifie *bloc*; *thump* exprime un coup violent et sourd, un coup de massue.

« Elle ne pensait guère, déposant ses joyaux, — contemplés encore avec orgueil, — que c'étaient autant de legs au néant, ou, lorsqu'elle secoua ses robes éclatantes, qu'elle allait bientôt secouer de même ce vêtement de chair qui enserre l'être humain.

« Et venant à poser l'éteignoir sur la bougie enflammée, elle ne songeait guère, tandis que la fumée se dissipait, qu'elle allait, elle aussi, s'éteindre, et que sa vie s'allait perdre dans une nuit pleine de rêves, nuit d'une longueur inconnue; — et, lorsqu'elle fit tomber son rideau, qu'une autre main, celle d'un squelette, fermait aussi sur elle le rideau de son drame achevé... »

Elle s'endort; ses rêves l'entourent de visions dorées. Depuis les jouets de son enfance jusqu'à son anneau de fiancée, tout ce qu'elle a vu d'or briller autour d'elle et sur elle lui revient à l'esprit, éblouissant mirage. Puis elle s'éveille au bruit du tonnerre qui gronde, et voit luire au-dessus de sa tête, étincelant sous un éclair, sa jambe d'or dans la main du comte. Elle se soulève, elle s'écrie; mais la massue improvisée retombe, avec un horrible bruit, sur la tête de la victime.

Nous savons tout ce qu'a de révoltant, pour certains esprits corrects, délicats et bien réglés, l'amalgame de ces facéties un peu grossières et des plus sérieuses pensées qui puissent préoccuper l'intelligence humaine. Il faut néanmoins tenir compte, en faveur de Hood, d'une circonstance atténuante. Ce mélange est au fond de toutes les plaisanteries primitives, de celles-là même dont la portée philosophique se révèle par leur durée, par leur puissance toujours la même, par leur action invariable sur les générations qui se succèdent. Après avoir doté la mort des plus sinistres attributs, l'imagination des hommes, par une réaction qui se conçoit, mais se définirait malaisément, s'est plu à la dépouiller de son horreur; on s'est familiarisé avec le squelette inévitable, on a ri de sa faux toujours levée, de son dard fatal; et depuis le moyen-âge, qui avait fait d'elle le coryphée d'un ballet satirique, la reine d'une mascarade funèbre, jusqu'à ces théâtres en plein vent où, de nos jours comme il y a cent ans, Pulcinella fait périr sous le bâton l'infortuné représentant de la justice humaine, la tragédie a eu son revers moqueur, le trépas a été parodié, la tombe a laissé sortir, de ses inscrutables profondeurs, je ne sais quels stridents éclats de rire. Comment et pourquoi? Les philosophes l'expliqueront s'ils veulent; mais il est certain que les choses vont ainsi, et que la poésie a joué de tout temps avec les os blanchis du cimetière comme avec les fleurs de la verte prairie.

Dans l'œuvre de Hood, ce contraste, cette antithèse, cette bravade, ce défi, se retrouvent à chaque page. Ici c'est la mort qui se promène, frappant à droite et à gauche, en véritable auteur comique, de façon à produire des effets burlesques (1). Là c'est encore la mort, dans la forêt

(1) *Death's Ramble. — Poems of wit and humour*, p. 177.

profonde, assise sur un orme récemment abattu et riant du néant de la vie, tandis qu'elle contemple ce tronc superbe qui va devenir cercueil (1): — rire hideux, rire désolant qui réveille d'affreux échos dans les cavités du crâne vide. — Et qui cependant a mieux compris la majesté du trépas, sa pâle sérénité, son empreinte sacrée? Lisez, pour vous en convaincre, ce fragment où demeure inachevée la grande image d'un océan mort (2). Lisez aussi ces quatre strophes dont la concision, l'harmonie, la triste couleur, sont presque inimitables.

« Nous avons, toute la nuit, écouté son souffle, — son doux et faible souffle, — tandis que, dans sa poitrine, le flot de la vie — montait et retombait encore.

« Si basse était notre voix, — si lents étaient tous nos gestes, — que nous semblions lui avoir prêté de notre vie — pour ajouter à la sienne.

« Nos espérances démentaient nos craintes, — nos craintes démentaient nos espérances;— nous la croyions morte, qu'elle dormait encore,—endormie quand elle mourut.

« Car, lorsque le matin parut obscur et voilé, — humide de précoces orages, — ses paupières immobiles s'étaient fermées; — elle avait vu se lever — une autre aurore que la nôtre (3). »

Lisez enfin le sonnet : *It is not death*, où le poète exprime avec tant de bonheur la crainte de l'oubli, qui est pour les ames tendres, de toutes les angoisses du trépas, la plus redoutée. « Ce n'est pas la mort, nous dit-il, que la fuite silencieuse de nos éloquens soupirs. Ce n'est pas la mort, l'obscurcissement soudain de ces deux astres vivans qui parfois rendaient au soleil rayons pour rayons; la chair tiède, animée, qui s'anéantit; les pourpres ruisseaux de la vie cessant de couler; notre immortelle intelligence échue à quelque autre enveloppe d'argile, et peut-être dégradée par cette métamorphose; — ce n'est pas, ce n'est pas la mort. La mort est de savoir que les pensées pieuses qui s'empressent, — tendre et fréquent pèlerinage, — auprès d'une tombe nouvelle, cesseront bientôt d'y venir aussi souvent, aussi émues, et que, lorsque la première herbe a recouvert les êtres perdus, peut-être ils ont cessé de ressusciter dans le cœur de ceux qui survivent (4). »

Cette muse aux deux masques passait aisément des tristesses profondes aux joies bruyantes. Souvent elle alliait, dans une seule composition, les deux tendances opposées, et nous les trouvons heureusement mariées dans le portrait du *Maître d'école irlandais*, tableau de genre qui, selon qu'on l'envisage, est une caricature de Cruicshank ou une lamentation de Jérémie. Une esquisse du même genre a été donnée

(1) *The Elm-Tree, a Dream in the Woods*. — *Hood's poems*, vol. I, p. 14.
(2) *The sea of Death*. — *Hood's poems*, vol. II, p. 239.
(3) *The Death-bed*, vol. II, p. 3.
(4) *Hood's poems*, vol. II, sonnet IV.

récemment aux lecteurs de cette *Revue*. Le collége de Kilreen, ouvert à tous les vents, et dans lequel six pauvres petits malheureux, divisés en six classes, apprennent, sous un maître déguenillé, tout ce que Dominie Dan leur peut inculquer de connaissances élémentaires, ressemble trait pour trait à l'école de maître Épiphane Garandin. Ce sont les mêmes procédés sommaires renouvelés de M. Cinglant, le même régime de terreur; chez le maître la même impassibilité farouche, chez les malheureux écoliers le même esprit de révolte tempéré par la crainte salutaire du knout et des soufflets. Et Dan (Daniel) ne les épargne point, comme le dit si bien le poète :

> Severe by rule, and not by nature mild,
> He never spoils the child and spares the rod,
> But spoils the rod, and never spares the child.

Seulement il y a de plus, dans le croquis anglais, un double caractère de gaieté folle et de réflexion attristée. Par exemple, après avoir montré la terrible baguette du maître d'école arrivant, à travers les trous d'un vêtement en haillons, jusqu'à la peau nue du petit Phelim, le poète se hâte de clore, par un trait pathétique, cette description burlesque :

« Point de tendres parens qui prennent garde aux cris de Phelim. Hélas! son tendre père est au loin, gisant peut-être au fond de quelque cellier souterrain, la tête entamée par le bâton ou par le gin..... Peut-être aussi escalade-t-il, comme un chat, quelque toit de Londres, chantant un lai de la verte Érin. Ou bien encore, derrière un métier, brodant de ses rêves une trame fantastique, il croit revoir sa chaumière et son Phelim souriant.... Au diable l'enragé marmot qui n'a pas cessé de beugler (1)! »

Deux des poèmes de Hood, *la Maison hantée* et *le Rêve d'Eugène Aram*, ce dernier surtout, prouvent qu'il avait à sa disposition, même dans un sujet sérieux, ces ressources tragiques dont nous venons de constater l'emploi, — je dirais volontiers l'abus, — dans les dernières strophes de *Miss Kilmansegg*. Une horreur vraie, un sentiment de pénible oppression, une fascination tout aussi puissante que celle d'Hoffmann (dans *le Majorat, Maître Coppelius, le Roi Trabacchio*), émanent de ces deux compositions. La première est, ni plus ni moins, la description d'une maison abandonnée après avoir été le théâtre d'un crime. Ce crime est ignoré; le poète ne vous en dira ni les causes, ni les circonstances : à vous le soin de remplir, selon votre instinct, cette toile vide qu'il relègue dans un fond ténébreux. Il se charge, lui, de vous broyer les couleurs, et certes la palette qu'il vous livre est aussi variée, aussi riche que vous la puissiez souhaiter. Elle abonde en teintes

(1) *Hood's Wit and Humour*, pag. 52.

blafardes et sanglantes, toutes préparées pour quelque scène de meurtre, une lutte nocturne, que vous vous représentez malgré vous, et dont les traces vous entourent, mal cachées sous la poussière qui s'accumule en ces lieux maudits et déserts. Dans l'appel saisissant ainsi fait à la curiosité en même temps qu'à l'imagination du lecteur, gît tout l'intérêt de ce poème sans action.

Grace à sir E. Lytton Bulwer, l'histoire d'Eugène Aram est bien connue. Hood s'en est emparé, lorsque le roman l'eut rendue populaire, pour nous montrer une personnification du remords. Le meurtre est accompli, et rien n'en a fait découvrir l'auteur. Une joyeuse bande d'écoliers en congé vient à se répandre dans les champs par une belle matinée d'été. Leur guide est un jeune homme pâli par l'étude, et plus blême, plus silencieux ce jour-là qu'il ne le fut jamais. Il voudrait, mais en vain, s'abstraire dans la lecture d'un *in-quarto* poudreux; sa pensée est ailleurs. Une secrète puissance le contraint à fermer ce livre dont les pages, tournées d'une main distraite, n'offrent plus aucun sens, aucun attrait à son esprit troublé. Sa solitude lui pèse; le silence lui est devenu un supplice; il faut, poussé par une irrésistible fatalité, qu'il parle à quelqu'un, et ses paroles même lui sont dictées, une à une, par on ne sait quelle voix impérieuse. Les images funestes, les terribles souvenirs dont sa conscience est obsédée, montent, malgré lui, sur ses lèvres descellées par l'angoisse intérieure. Néanmoins un dernier effort de sa prudence révoltée lui fait raconter, comme les visions d'un rêve hideux, ce qui n'est, hélas! que trop réel. Vaine précaution : les détails qu'il donne sont tellement précis, son récit est si effrayant de vérité, sa voix tremblante a de tels accens, que l'enfant auquel il a cru pouvoir se confier ainsi sans péril pénètre le secret de cet aveu déguisé. L'assassin s'est trahi, le châtiment s'apprête, et le poème finit.

Comme tous les esprits hardis, inventeurs, et peu disposés à subir le joug des traditions, de celles-là même qui commandent le respect, Hood dut choquer plus d'un esprit sérieux, et mériter plus d'un blâme solennel. L'un de ces anathèmes a été l'occasion d'une sorte de profession de foi, éminemment caractéristique, adressée à un détracteur du poète. L'*Ode à Rae Wilson* est une réplique virulente aux pieuses malédictions de l'austérité presbytérienne, une protestation hardie, — hardie surtout en Angleterre, — contre l'esprit d'intolérante bigoterie, d'hypocrisie exclusive, d'évangélique dureté, qui distingue certaines sectes protestantes, et plus particulièrement l'église d'Écosse. La riposte eut ceci de piquant, qu'elle précéda l'attaque. M. Rae Wilson, voyageant en Palestine, — ce pèlerinage est fort usité parmi les pieux adeptes de John Knox, — avait trouvé matière à scandale dans une facétie de Thomas Hood, où celui-ci assimilait certain navet, qu'un pourceau fugitif emporte incomplétement dévoré, à ce rameau de la colombe biblique,

qui fut pour Noé le gage de la réconciliation divine. Il était, certes, permis de protester, au nom du bon goût, contre un rapprochement si étrange, si violemment opéré; mais, en le prenant pour texte d'une furibonde homélie, on manquait au bon sens, tout autant qu'à la charité chrétienne, et c'était une bonne fortune à ne pas négliger que le débat porté sur ce singulier terrain. Aussi Hood n'attendit-il même pas l'apparition du livre où le blâme projeté devait se trouver. On voit, à cet empressement inusité, qu'il avait depuis long-temps à cœur d'écrire sa confession religieuse, son *Credo* de poète :

« Je ne suis point un saint, s'écrie-t-il, — du moins je ne suis pas un de ces saints béatifiés par eux-mêmes, charlatans de la médecine morale, pseudo-conseillers intimes de l'Être suprême, damnant à tout propos les pauvres pécheurs, et certains d'avoir accès au paradis comme s'ils avaient pris l'empreinte des clés de saint Pierre. Vainement on chercherait sur mes traits les signes caractéristiques de la profession. Il y manque certain dévot abaissement des paupières; je n'ai ni le bout du nez assez relevé, ni la lèvre inférieure assez abaissée des coins en signe de mépris pour toute chose sublunaire. Bref, cet air malfaisant et décidément profane que la nature m'a donné ne me permettrait pas de faire figure à Exeter-Hall (1)... Le levain des bigots ne fermente pas chez moi. Toute croyance me paraît tolérable, et je serais fâché de considérer le ciel comme le bourg-pourri de qui que ce soit... Si je lis les saintes Écritures, c'est en secret, et je ne farcis pas mes livres d'un hachis évangélique; je n'affecte pas de me hisser sur des échasses bibliques. Mon Dieu, à moi, n'est pas un maître (*a lord*) exclusif, aux instincts patriciens, et je n'adopterai jamais cette croyance impie, que la route du ciel est aisée aux riches, dure aux pauvres hères, parqués pour ce voyage comme on l'est sur un paquebot. »

Les sarcasmes se succèdent ainsi, de plus en plus vifs, de plus en plus personnels, et toujours reparaît sous la plume de Hood ce dogme théiste d'une religion universelle, la même au fond du cœur des hommes, et dont les formes diverses sont indifférentes au souverain maître. Il compare la foi, sans cesse élancée vers le ciel, mais faible et s'étayant de tout appui extérieur, à une plante parasite, qui, selon le climat et le sol, accroche ses flexibles vrilles à l'arbre, quel qu'il soit, placé par Dieu dans son voisinage immédiat. Donc, avant d'insulter aucune des croyances humaines, il faut considérer que le hasard de la naissance pouvait nous l'imposer :

« Vous-même, ô Rae, pensez-y bien, vous auriez pu être grand prêtre de Mumbo-Jumbo!... Il ne faut donc pas qu'un étroit esprit de secte vous fasse méconnaître ce vrai catholicisme, cette large communion, ce foyer universel des ames chrétiennes.... Craignez, mon pieux ennemi, craignez l'orgueil... Et, dussiez-vous le remplacer par un autre, évitez surtout l'orgueil de la conscience. Il y a l'orgueil du rang, l'orgueil de race, l'orgueil du savant, l'orgueil de l'enri-

(1) C'est à Exeter-Hall que se tiennent la plupart des *meetings* religieux.

chi, l'orgueil de Londres et l'orgueil de province.... bref, ici-bas, toute une armée d'orgueils divers, les uns meilleurs, les autres pires; mais de tous, depuis le crime de l'ange rebelle, le plus superbe enfle le cœur des saints qui se canonisent..... les saints, ces hypocrites qui ouvrent humblement les portes du ciel au pécheur opulent, et, pour le pauvre aux jambes nues, n'ont de culottes que les *ceps*, les entraves de la paroisse! »

Nous ne suivrons pas le poète dans toutes ses véhémentes apostrophes contre les bigots, les fanatiques, les pharisiens, pour lesquels la religion n'est qu'une minutieuse pratique de certains rites, un recueil de formules, un règlement de police, un tarif de douanes; contre les saints qui méconnaissent les plus splendides manifestations du créateur et le caractère sacré de la création. Pour les signaler à la défiance de tous, pour les couvrir d'un ridicule ineffaçable, Hood ne ménage ni l'invective, ni les caustiques saillies, ni les images grotesques, ni les anecdotes plaisantes. Son ode prétendue est une épître, et des plus familières, où l'on dirait qu'il a voulu paraphraser, en lui ôtant son caractère de tolérante bonhomie, la chanson de Béranger au Dieu des bonnes gens. On dirait aussi qu'il s'est souvenu des reproches plus modérés, mais non moins précis, que William Cowper, dans son *Expostulation*, adressait aux hypocrites de son temps en parlant des pharisiens démasqués par le Christ.

When he that ruled them with a shepherd's rod...
Came. . . . .
He found, concealed beneath a fair outside
The filth of rottenness and worm of pride;
Their piety, a system of deceit;
Scripture employ'd to sanctify the cheat;
The Pharisee the dupe of his own art
Self idolised, and yet a knave at heart.

Remarquons aussi que plusieurs des plus populaires auteurs de l'Angleterre moderne ont suivi Hood dans cette levée de boucliers contre l'affectation de piété, les dehors rigides, l'austérité pharisaïque de la bourgeoisie protestante. Bulwer a décoché plus d'une épigramme acérée contre les *canters*, les *ranters* (1) de la vieille Angleterre. Dickens les a personnifiés dans sa galerie de portraits contemporains en y plaçant l'odieuse figure de l'architecte Pecksniff (2). Et en ceci, remarquez-le bien, Dickens et Bulwer ont continué une tradition qui remonte assez haut : celle des cavaliers chansonnant les têtes-rondes, celle de Fielding opposant les vices charmans de Tom Jones aux haïssables perfec-

(1) *Canter*, l'hypocrite en paroles, celui qui abuse du mystique jargon des saints; *ranter*, celui qui fait grand bruit du moindre scandale, l'homme aux anathèmes véhémens.

(2) *Martin Chuzzlewit.*

tions de Blifil, celle de Sheridan immolant Joseph Surface, — cette contrefaçon du chevalier Grandisson, — à son frère Charles, le type des aimables et francs mauvais sujets. Enfin, quand on énumère ces champions de l'esprit mondain, de la religion naturelle, de la tolérance presque illimitée, comment oublier lord Byron et ses imprécations contre le *cant?*

On n'aurait qu'une imparfaite idée de l'esprit inégal de Hood, de cette nature complexe, de ce talent méconnu long-temps et qui s'exposait, par ses licences, à l'être toujours, si nous n'insistions encore sur cette veine féconde de plaisanteries qui défraya d'idées comiques, de parodies saisissantes, de caricatures excentriques, un recueil annuel auquel appartint long-temps une grande vogue. Ici notre embarras est grand et se doit aisément comprendre. D'une part, quel choix faire entre tant de bouffonnes inventions? De l'autre, ce choix une fois fait, comment espérer d'acclimater ces produits étranges de la gaieté britannique? A moins de traduire en entier *le Conte du Cornet*, comment espérer qu'on appréciera les malheurs de cette pauvre vieille femme sourde, qu'un colporteur vient étourdir de ses promesses dorées, et qui se laisse aller à faire emplette d'un cornet magique, à l'aide duquel elle entend, à une lieue à la ronde, tout ce qui se crie, se dit, se chante ou se murmure? Jugez de l'effet produit sur elle par cette métamorphose subite. Propos licencieux, blasphèmes de toute sorte, chansons d'ivrogne, querelles de ménage, révélations scandaleuses, font à la fois irruption dans ces chastes oreilles, si bien défendues naguère contre les bruits du dehors. Après un premier mouvement d'horreur, la curiosité féminine de mistriss Eleanor Spearing trouve son compte à cette ubiquité auditive; mais elle n'en a pas prévu les inconvéniens, elle n'a pas deviné la terrible réaction de tous ces mystères dévoilés, de toutes ces existences percées à jour, de toutes ces secrètes infamies qu'une puissance surhumaine surprend et dénonce. Lorsqu'on arrive à découvrir l'auteur caché de tant d'inconcevables indiscrétions, un long cri d'indignation s'élève contre mistriss Spearing; ses voisins les premiers, et avec eux toute une population exaspérée, lui donnent la chasse comme on la donnait jadis aux sorcières. On tue son chat, on étouffe son épagneul favori, on foule aux pieds, on écrase avec fureur le cornet fatal, et dame Eleanor, traînée au bord de l'étang où elle va périr, lorsqu'elle jette un dernier regard sur ses assassins, reconnaît parmi eux le colporteur infernal, Satan ou Belzébuth en personne.

A mesure que les modes littéraires, les engouemens passagers du public se succédaient sous les yeux de Hood, cet impitoyable railleur était toujours, grace à la souplesse de son talent, en état de décomposer le style le plus nouveau, de ridiculiser, en l'exagérant, le plus éblouissant procédé, de détruire, en abusant des moyens employés pour le pro-

duire, le prestige le plus fascinateur. Lorsque les fantaisies allemandes, les scènes du Hartz et du Brocken, les sorciers au poil rouge, les mineurs et les lutins de la mine occupent les romanciers et les poètes, il écrit *la Forge*, caprice étrange qui rappelle à la fois le sabbat de *Faust* et le *Saint Antoine* de Callot. Les contes vénitiens de Byron et de Barry Cornwall lui inspirent *le Rêve de Bianca*, qui n'irait à rien moins qu'à décrier les rendez-vous en gondole et les longs baisers donnés ou reçus au clair de lune. Enfin, lorsque, cherchant à rivaliser de sombre grandeur avec ces tableaux où Martin transportait les majestueux poèmes de la Bible, Thomas Campbell eut écrit son *Dernier Homme*, Hood, à l'heure même, s'empara de cette idée sublime pour la traiter à sa manière.

> « J'ai vu, disait Campbell, j'ai vu le dernier être jeté dans le moule humain, celui qui doit assister à la mort de la création, comme Adam assistait à sa naissance. L'œil du soleil avait un éclat maladif, la terre une pâleur sénile. Les squelettes des peuples entouraient cet homme solitaire, etc. »

Hood, lui, donne la parole à cet homme, qui, dit-il, est le bourreau.

> « C'était en l'année deux mille et unième, par un joli matin de mai. J'étais seul, assis sur le haut de ma potence, et chantant un gai refrain, — joyeux de penser que la peste avait épargné mes jours, et me laissait chanter avec l'alouette cette belle matinée. »

Paraît un mendiant qui a survécu, lui aussi, à la ruine universelle, et ces deux hommes déjeunent tranquillement, au pied du gibet, sur notre planète expirante. Ils offrent les débris de leur sacrilége repas aux crânes béans qui parsèment la terre autour d'eux; ils boivent à la santé des morts; bref, mille folies sinistres, qui finissent par déplaire au bourreau. Le mendiant met le comble à son impatience par quelques familiarités déplacées, si bien que l'on prévoit à ce drame, si joyeusement commencé, un dénoûment plus ou moins tragique. En effet, les deux derniers représentans de la race humaine ne peuvent vivre en bonne intelligence sur le globe dépeuplé. Dans un palais désert, le mendiant a trouvé un manteau royal, dont il recouvre ses hideuses guenilles. Le bourreau ne laissera pas impunie cette atteinte au droit de propriété, cette tentative d'usurpation. Il appréhende son infortuné compagnon, le cite à son tribunal, le juge, le condamne et le pend séance tenante. Après quoi, saisi d'une espèce de scrupule, il s'apprête à enterrer sa victime, lorsque survient une bande de chiens affamés qui le forcent à chercher refuge sur son gibet. De là, il assiste à l'avant-dernier festin de ces animaux, que la faim a rendus anthropophages, et qui dévorent bel et bien le cadavre du supplicié. Ce spectacle inspire au survivant les plus mélancoliques réflexions : — jamais la solitude

ne lui a tant pesé! Il donnerait tout au monde pour qu'un chien lui vînt amicalement lécher la main. Sa conscience, d'ailleurs, lui suggère quelques remords touchant sa dernière pendaison, qui n'était pas absolument légale. Enfin, las de vivre, il s'exécuterait lui-même très volontiers, — et l'on prévoit qu'il en viendra là, — s'il existait un autre homme pour lui faciliter cette opération, et la rendre plus sommaire en le tirant par les pieds.

Ce que nous savons de la vie de Hood est en harmonie avec ce que ses ouvrages nous laissent entrevoir. Il était nerveux, irritable, capricieux, soupçonneux par momens, enthousiaste, aimant, sympathique à ses heures, et toujours spontané, toujours dominé par cette *humour* dont ses écrits portent l'empreinte. Avec lui, la conversation la plus sérieuse pouvait finir brusquement par un *lazzi*, par un quolibet inattendu, de même que, sur la causerie la plus abandonnée, il jetait quelquefois un voile mélancolique par quelques tristes et profondes réflexions. En somme, il n'était point heureux, — le génie l'est rarement, — et dans plusieurs de ses poèmes, entre autres dans celui qu'il intitule *Revue rétrospective*, il a laissé percer l'amer ressentiment d'un homme qui se voit placé dans l'opinion bien au-dessous du rang dont il se sent digne. Ce rôle de bouffon public, que la nécessité lui avait imposé, froissait en lui des instincts élevés, et contrariait de nobles aspirations. Ses poèmes sérieux, que le caprice du public ne lui permettait pas de multiplier, sont autant de protestations, souvent éloquentes, contre la position secondaire, le métier infime, auxquels on le condamnait. Plusieurs de ces compositions, — et surtout certain sonnet à Shakespeare, — nous révèlent sa croyance enthousiaste à la gloire, sa haute émulation poétique, son vif désir de laisser, sur une tombe honorée, un nom sauvé de l'oubli. L'éclat dont il aimait à parer l'avenir ne lui déguisait pas les misères et la servitude du présent. «C'est pour le mieux un jeu fort triste, que de lancer le cerf-volant poétique,» dit-il quelque part, comparant les plaisirs de l'enfance et les soucis de l'âge mûr :

T'is at best a sorry game
To fly the Muse's kite (1)!

Ce triste jeu, il l'avait préféré cependant à la profession toute positive pour laquelle il s'était d'abord préparé. Hood devait être graveur. C'est là le secret de ce talent de dessinateur qui lui a permis d'*illustrer* lui-même son *Comic Annual* et d'y jeter des caricatures excellentes, commentaires ingénieux de ses *charges* écrites. Plus tard il s'enrôla dans la presse; mais, rebelle à la discipline, il fut toujours, en avant ou

(1) *Ode on a distant prospect of Clapham academy.* — C'est encore une parodie. Voyez dans les *Hours of Idleness* de lord Byron les vers au collége d'Harrow.

sur les flancs de l'armée, un tirailleur agile, un enfant perdu remarquable par sa témérité. Ses poèmes nous apprennent qu'il voyagea quelque temps sur le continent. Au retour, il devint l'*editor*, le rédacteur en chef du *Colburn's Magazine*, position à peu près régulière, qui lui assurait trois cents livres sterling par an, sans compter le produit de son travail personnel. Il ne garda que peu d'années la direction de ce recueil, se brouilla sans retour avec le riche libraire qui en était le soutien, et, après leur séparation, fonda une entreprise rivale que son nom rendit d'abord assez populaire. Vers les dernières années de sa vie, le *Hood's Magazine*, assez mal administré sous le rapport financier, couvrait à peine les frais de publication, et donnait au poète plus de tracas que de profits. En somme, il acheva sinon dans la misère, au moins dans une grande gêne, une carrière qu'il avait dû rêver, au début, plus brillante et plus heureuse.

Quelques succès, bien tardifs, éclairèrent le soir de ce jour nuageux; mais ceux qui le touchèrent le plus et qu'il regardait comme ses meilleures garanties d'avenir, il les dut à ces hymnes sociaux dont nous nous sommes attaché à expliquer le retentissement inattendu. Peu de temps avant sa mort, Hood, causant avec quelques amis, prit une plume, jeta sur un morceau de papier l'esquisse d'un cénotaphe, surmonté d'une statue couchée où l'on reconnaissait aisément son galbe et sa taille; puis il inscrivit sur ce fragile monument cette légende lapidaire:

HE SANG
THE
SONG OF THE SHIRT!

Il a chanté la Chanson de la chemise! Telle était, à son gré, la meilleure épitaphe dont on pût décorer son tombeau.

Depuis que Hood n'est plus, il s'est fait, en sa faveur, une réaction marquée. On a reconnu qu'après tout, nonobstant ses défauts choquans, nonobstant un déplorable abus de facultés singulièrement puissantes et diverses, c'était là un descendant direct et légitime de la véritable lignée poétique, un arrière-petit-fils de Shakespeare, désigné comme tel par d'infaillibles analogies. Plus d'une voix généreuse a protesté contre l'erreur vulgaire dont il avait été victime, contre cet aveuglement public qui ne lui avait pas permis d'acquérir toute sa valeur, de prendre tout son essor, et le gouvernement, averti qu'un poète venait de mourir pauvre, a inscrit sa veuve parmi les pensionnaires du peuple anglais.

E.-D. FORGUES.

DE

LA POPULATION

DE PARIS.

Il n'est permis d'avoir confiance dans la statistique qu'à la condition de se défier beaucoup des statisticiens. Aucune classe d'hommes laborieux ne s'est plus égarée dans la recherche de la vérité, n'a fait passer, sous des apparences de précision, de plus nombreuses erreurs, et n'a été conduite, par la déduction logique des bases qu'elle a souvent posées, à de plus étranges conclusions. Il semble, au premier coup d'œil, que recueillir exactement des faits susceptibles d'être exprimés par des nombres soit une tâche facile; mais, à l'épreuve, on voit la plupart du temps les collecteurs accuser réciproquement leur insuffisance par la diversité des résultats que leur fournit un même sujet d'observations. Quand ils ne se copient pas, ils sont presque aussi rarement d'accord que plusieurs médecins au chevet d'un malade. Néanmoins, de même que toutes les sciences d'observation, la statistique se perfectionne, c'est-à-dire s'avance dans la découverte de la vérité, par chacun des faits qu'elle constate : ceux-ci font reconnaître la part de l'erreur dans les recherches corrélatives; les points lumineux qui se multiplient au

milieu de l'obscurité en rétrécissent sans cesse le domaine, et, dans quelques branches de l'administration, la masse des faits judicieusement observés sera bientôt assez considérable pour se systématiser, et fournir des règles de conduite sûres à l'esprit d'association et au gouvernement.

La connaissance de l'état de la population est certainement une de celles qu'il importe le plus d'acquérir. Il est peu de questions importantes dans la solution desquelles elle n'entre comme élément principal; faute de cette base, la plupart des calculs à faire sur les besoins et les ressources du pays deviennent impossibles, et, dans les incertitudes où la plonge l'ignorance des limites entre lesquelles elle doit agir, la prévoyance elle-même devient insuffisante ou onéreuse.

Notre centralisation administrative, les tendances politiques de notre temps, la marche de notre industrie, le rapprochement de toutes les intelligences de notre pays, et l'on pourrait presque dire de l'Europe, le rayonnement des chemins de fer, qui, comme autant d'artères électriques, porteront bientôt d'heure en heure, aux extrémités du territoire, les moindres battemens du cœur du royaume; ces circonstances, et mille autres qu'il serait trop long d'énumérer, attachent au tableau du mouvement de la population de Paris un immense intérêt. De nombreux recensemens ont été faits jusqu'à ce jour : aucun n'a offert le degré de certitude de celui dont MM. Husson et Pontonnier viennent de présenter le détail (1). Ils ont exposé, au début de leur travail, les titres de ce document à la confiance du lecteur. Il suffira de rappeler ici que le dénombrement de 1846 est l'ouvrage de 193 commissaires, de 12 contrôleurs et de 4 vérificateurs, munis de tous les moyens de recherche et de contrôle dont peut disposer l'administration, et qu'il a sa base principale dans un état nominal de tous les habitans de Paris, recueilli, non pas maison par maison, mais appartement par appartement et ménage par ménage. On a pu, de la sorte, introduire dans les divisions de la population une très grande précision, et restreindre les erreurs dans de très étroites limites. Ce recensement servira de point de départ à des observations dont le secret appartient à l'avenir; mais, quoique les recensemens qui l'ont précédé soient loin de présenter les mêmes garanties d'exactitude, il est permis d'y chercher des termes de comparaison qui ne se trouveraient nulle autre part, et qui d'ailleurs ne sauraient être très éloignés de la réalité.

On sait que, dans les recensemens généraux des populations des villes, on tient séparément compte, pour l'établissement des charges

(1) *Rapport sur les résultats généraux du dénombrement de la population opéré en 1846 dans la ville de Paris et les autres communes du département de la Seine*, par MM. Husson et Pontonnier.

municipales, des domiciliés proprement dits et des résidens temporaires, c'est-à-dire des individus appartenant aux troupes de terre ou de mer, des détenus, des habitans des hospices, de ceux des colléges, pensions et séminaires : on distingue en outre la population agglomérée de celle des banlieues.

Considéré sous ce point de vue, l'effectif de la population comprise dans l'enceinte du mur d'octroi de Paris est le suivant :

Population fixe.	945,721
Population civile flottante. . . .	88,475
Garnison.	19,701
Total.	1,053,897

Pour approcher du chiffre de la population fixe, il faut réunir celles des douze villes les plus peuplées de nos provinces (1).

Cette population totale se répartit ainsi, suivant l'état civil des personnes :

Sexe masculin	Garçons	315,194	543,496
	Mariés.	211,235	
	Veufs.	17,067	
Sexe féminin	Filles.	240,251	510,401
	Mariées.	212,409	
	Veuves.	57,741	
			1,053,897

Cette population est répandue sur une superficie de 3,450 hectares; ainsi sa densité moyenne est de 305 individus par hectare : c'est à peu près le cinquième de celle de Toulon, et, si elle était également répartie, elle serait, sous ce rapport, placée dans de très bonnes conditions de salubrité. Il n'en est malheureusement pas ainsi : dans le quartier des Arcis, par exemple, 13,046 individus, dont 2,318 habitent des maisons garnies, sont entassés dans un espace de 7 hectares. On y compte donc 1,863 individus par hectare, et, si l'on étudiait l'état de

(1)

Lyon.	Population fixe et agglomérée.	159,783 habitans.
Marseille.. . . .	—	133,916
Bordeaux.	—	120,203
Rouen.	—	91,046
Nantes.	—	82,993
Lille.	—	67,775
Strasbourg. . . .	—	52,186
Saint-Étienne. . .	—	47,302
Nîmes.	—	47,215
Metz.	—	42,976
Orléans.	—	42,507
Amiens.	—	41,332
	Total. . .	929,234

cette population, on y trouverait de très puissantes considérations hygiéniques et morales à l'appui des règlemens, trop souvent enfreints, qui limitent à Paris la hauteur à donner aux maisons. Pour bien apprécier l'état des quartiers où la population est ainsi pressée, il faudrait d'abord y déterminer la proportion de la mortalité; mais leur contingent dans la mortalité des différens hôpitaux est si considérable, que cette recherche n'atteindrait pas, sans un assez long travail, un degré satisfaisant d'exactitude. La densité de la population est à Londres de 106 habitans, à Liverpool de 389 par hectare. Dans les quartiers les plus peuplés de ces deux villes, la densité est, pour la première, de 938 individus, pour la seconde de 1776 : ces quartiers sont ceux où la misère est la plus grande et la mortalité la plus forte.

La population de Paris s'accroît beaucoup plus rapidement que celle du reste de la France. Du recensement de 1831 à celui de 1846, l'une a passé de 774,338 ames à 1,053,897, l'autre de 31,726,596 à 34,346,611. Ainsi, lorsque, dans cette période de quinze années, Paris gagnait 348 habitans par 1,000, le progrès n'était au dehors que de 82. La supériorité habituelle du nombre des naissances sur celui des décès n'entre que pour une faible proportion dans cette augmentation de la population de Paris; elle est surtout due aux immigrations des provinces et même de l'étranger.

Entre les deux derniers recensemens, l'accroissement total a été de.		118,536 ames.
Pendant les cinq années 1842, 1843, 1844, 1845 et 1846, qui se sont écoulées entre ces deux recensemens, on a compté :		
Naissances.	150,067	
Décès..	137,270	
La différence à l'avantage des naissances étant de		12,797
Il reste pour la part de l'immigration.		105,739 ames.

Aucune ville n'appartient moins que Paris à ses indigènes; elle appelle incessamment à elle tout ce que les provinces renferment d'éminent, d'habile, d'aventureux; sa fortune est le patrimoine de tout le monde, et la plupart des positions élevées y semblent dévolues, par la nature des choses, à des hommes étrangers à la cité. On remarquait, à la *Commission municipale* qui fut portée à l'Hôtel-de-Ville par les journées de 1830, qu'elle ne comprenait pas un seul Parisien de naissance. Il en a presque toujours été à peu près de même depuis 1789; ce sont rarement des Parisiens qui ont exercé une influence prépondérante sur les destinées de Paris; les habitans des provinces sont aujourd'hui plus que jamais appelés à recueillir les avantages qui naissent dans ce centre commun, et il est bon de le leur répéter quelquefois pour modérer le sentiment de jalousie que peut exciter en eux la prospérité de la capitale.

A aucune époque antérieure à 1830, la progression de la population de Paris n'a été aussi rapide que depuis. Pour nous borner à des faits récens, du recensement de 1831 à celui de 1836,

l'accroissement a été de.	134,788
de celui de 1836 à celui de 1841, de.	26,135
de celui de 1841 à celui de 1846, de.	118,536

Dans les cinq années qui viennent de s'écouler, Paris s'est accru d'une population presque équivalente à la population fixe de Bordeaux; une nouvelle ville, qui serait la cinquième de France, est venue s'ajuster dans les interstices de l'ancienne. Elle ne pouvait pas s'y répartir dans d'égales proportions, et les termes réels de l'accroissement entre les douze arrondissemens ont été les suivans :

Arrondissement	2e	24,385	soit	4/15 de la population de 1841.
—	1er	18,999	—	7/33
—	8e	16,638	—	4/23
—	5e	11,290	—	2/15
—	9e	5,521	—	2/27
—	10e	8,741	—	1/11
—	12e	8,323	—	1/11
—	7e	6,349	—	1/11
—	11e	5,539	—	1/11
—	3e	4,879	—	2/25
—	6e	6,166	—	2/31
—	4e	1,803	—	1/25

Des quarante-huit quartiers entre lesquels se divisent les douze arrondissemens, quarante-trois sont en progrès, cinq ont rétrogradé. Ces derniers, tous situés au centre de Paris, sont ceux du Palais de Justice, du Mail, de la porte Saint-Denis, des Marchés, de Montorgueil. Le quartier Feydeau est celui qui a le plus gagné; il a acquis 12,530 nouveaux habitans, ce qui équivaut aux deux tiers de la population de 1841. Indépendamment des causes générales d'amélioration qui s'étendent à toute la ville, les divers quartiers s'élèvent ou s'abaissent par des causes locales variables, mais constamment dominées par les travaux de perfectionnement de la voie publique : partout où l'administration de la ville donne de l'air, de la propreté, partout où les rues s'élargissent, partout où les pentes s'adoucissent, partout où la circulation devient plus facile, les capitaux et les familles obéissent à l'appel qui leur est adressé, et les entreprises particulières prennent la route qui leur est ouverte par les entreprises d'utilité générale. L'effet contraire se produit dans les quartiers où des résistances inintelligentes, des coalitions d'intérêts aveugles, des difficultés inhérentes à l'état des lieux, mettent obstacle aux vues de l'administration. C'est ainsi que le com-

merce des soieries a déserté la rue Saint-Denis pour chercher de la lumière dans le quartier Feydeau, et que la création des nouveaux quartiers fera baisser la valeur de la propriété dans le vieux Paris. La diminution de la population n'est pourtant pas partout un signe de décadence; elle en est un d'amélioration quand elle provient de l'élargissement de ces rues encombrées où les classes les plus abjectes de la population semblent fuir le jour, et la Cité ne perd certainement rien aux grands percemens qui, depuis quelques années, l'assainissent et la purgent de ses plus honteux habitans.

La division par arrondissemens ne se présente avec netteté qu'aux esprits des personnes familiarisées avec l'administration de la ville de Paris; il en est une autre formée par la nature, saisissable au premier coup d'œil, et entraînant après soi des conséquences économiques dont l'exposé ne serait point ici à sa place; c'est celle entre la rive droite et la rive gauche de la Seine.

Déduction faite de la garnison, la population était :

	rive droite.	rive gauche.
en 1831, de.	562,478	211,860
en 1846, de.	771,889	262,297
ce qui constitue en quinze ans une augmentation de.	209,411	50,437

L'augmentation est de 372 par 1,000 sur la rive droite, et de 238 sur la rive gauche. Ce fait répond aux plaintes qui se sont élevées sur la prétendue décadence de la rive gauche. Beaucoup de villes considérées comme prospères lui porteraient envie, mais il n'en est pas moins certain que l'équilibre relatif entre les deux rives va s'altérant de plus en plus. La tendance de la population à se porter vers le nord se manifeste d'une manière bien plus saillante, quand on considère les communes limitrophes du mur d'enceinte de l'octroi, dont la presque totalité est aujourd'hui enveloppée dans l'enceinte bastionnée. Les dénombremens ont signalé, sur la rive droite,

	en 1831	en 1846
à Bercy.	3,939 ames. . . .	9,124
Charonne.	»	6,017
Belleville.	8,179	27,801
La Villette.	4,999	13,485
La Chapelle.	2,472	14,398
Montmartre.	4,630	14,710
Les Batignoles. . . .	6,850	19,864
Neuilly.	5,602	13,063
Passy.	4,545	8,657
	41,216	127,119

Et sur la rive gauche :

	en 1831	en 1846
à Gentilly.	8,616 ames. . . .	11,693
Montrouge.	3,847	7,813
Vaugirard.	6,695	13,701
Grenelle.	1,647	5,548
	20,805	38,755

Ainsi, du côté du nord, la population a triplé; du côté du sud, elle n'a pas doublé : il existe, entre le mur d'octroi et l'enceinte, au nord, plus de 120,000 ames; au midi, à peine 35,000. Sans être aussi funeste qu'on le prétend sur la rive gauche, ce déplacement de Paris mérite la sérieuse attention de l'administration, et l'on est bien loin d'avoir épuisé tous les moyens de se rapprocher d'un équilibre qui, profitable à la capitale tout entière, importe beaucoup aux départemens situés au midi de Paris. Le plus simple et le plus efficace de ces moyens serait le rachat des péages des ponts de la Seine; le centre des affaires et du mouvement étant sur la rive droite, les trois derniers arrondissemens ont le plus grand intérêt à en obtenir l'accès facile, et l'on peut reconnaître l'influence de ces péages par la comparaison entre les rues qui aboutissent aux ponts qui en sont grevés et celles qui aboutissent aux ponts gratuits. Au nombre des causes de l'infériorité de la rive gauche, on serait en droit de mettre, quoique, au premier coup d'œil, cela puisse paraître paradoxal, le trop d'espace occupé par ses établissemens publics. Il est au moins certain qu'elle recueillerait d'immenses avantages, si, par exemple, suivant la proposition d'un de ses membres les plus éclairés, l'administration des hospices consentait à vendre 50 millions les trente-trois hectares qu'occupe la Salpétrière, pour construire, à peu de distance de Paris, un établissement meilleur, qui ne coûterait pas 3 millions.

Les grandes agglomérations d'hommes sont ordinairement celles que la misère frappe avec le plus de rigueur; c'est en effet là que de fausses espérances appellent le plus de malheureux, que les déceptions sont les plus fréquentes, les vices et les tentations les plus multipliées. Un accroissement de près de 300,000 ames dans la population de Paris n'a point produit un effet qu'il était permis de craindre, un accroissement plus rapide dans le nombre des indigens : il était, en

1829 de.	62,705
1832	68,986
1835	62,530
1838	58,500
1841	66,487
1844	66,148

Ces extraits des livres des administrations charitables donnent avec exactitude les nombres des personnes secourues, et, s'il existait des recensemens généraux de la population pour toutes les années auxquelles ils se rapportent, il ressortirait du rapprochement de ces documens qu'il n'y a point augmentation relative du nombre des pauvres. On trouve un indice de la réalité de ce fait rassurant dans la comparaison des effectifs des hospices et hôpitaux de Paris à deux époques entre lesquelles la ville a gagné au-delà de 118,000 habitans. La population moyenne de ces établissemens était, en 1841, de 15,828 individus; elle n'a été, en 1846, que de. . . . . 15,373.

On aurait pu, sans avoir lieu de s'alarmer, constater une augmentation. Il est vrai que la ville possède hors de son enceinte deux grands établissemens hospitaliers, Bicêtre et Villers-Cotterets; mais le mouvement qui s'y est opéré n'affaiblit pas les conséquences à tirer de celui des établissemens intérieurs.

La remarque la plus triste à laquelle donne lieu le mouvement des hôpitaux de Paris, c'est celle du nombre des naissances et des décès qui surviennent dans leur enceinte. Dans les cinq années qui séparent les deux derniers dénombremens, 25,268 naissances sur 150,067 et 49,103 décès sur 137,270 ont eu lieu dans ces asiles de la misère et de la douleur. Ainsi, un sixième de la population de Paris naît, et plus d'un tiers meurt à l'hôpital.

Ces populations nouvelles qui naissent et se donnent rendez-vous dans l'enceinte de Paris, il faut, avant que l'industrie satisfasse à des besoins qui échappent à toute appréciation, les loger et les nourrir, et de cette nécessité résulte un immense mouvement imprimé à l'art des constructions d'une part, à l'agriculture de l'autre.

Sur les constructions, les renseignemens recueillis dans les deux derniers recensemens présentent les rapprochemens suivans :

	1841	1846	augmentations en 1846
Le nombre des rues, places ou quais, était de	1,727	1,782	55
Celui des maisons habitées de.	28,699	30,221	1,555
Celui des maisons inhabitées, comprenant beaucoup de maisons neuves, de.	387	381	»
Celui des maisons en construction de. . . .	250	355	»
Celui des locations occupées de.	322,669	356,906	34,237
Celui des locations vacantes de.	18,054	16,017	»

Les réparations, embellissemens, agrandissemens d'anciennes maisons ne sont point compris, malgré leur importance, dans ce dénombrement. Quant à la masse des valeurs créées par tant de travaux, on pourrait l'évaluer à la longue par les bases qu'elle fournit à l'impôt, soit

qu'il prélève sous forme de contribution directe une part du revenu, soit qu'il recueille des droits de mutation : mais les faits sont trop récens pour qu'une appréciation qui se ferait aujourd'hui pût inspirer quelque confiance.

A toutes les époques, l'alimentation de Paris a été le principal aiguillon du progrès de l'agriculture dans nos plus belles provinces et l'objet d'un immense commerce. A mesure que Paris s'agrandit, que les communications se perfectionnent et s'étendent, le rayon de cet approvisionnement s'allonge, et y fait concourir des contrées qui en étaient jusqu'alors exclues. Aujourd'hui Bordeaux, la Bourgogne, la Champagne, le bassin de la Loire tout entier, les côtes de la Méditerranée, abreuvent Paris de leurs vins; il va chercher du bétail jusqu'aux portes de Lyon et de Bordeaux; il fait valoir les pêcheries de l'Océan, et les départemens qui l'environnent ont peine à combler par leurs menues denrées l'immense débouché que leur ouvrent ses marchés. Quoi qu'on en ait dit dans un travail plus remarquable par la générosité des sentimens que par la justesse des vues, et malgré l'autorité dont l'a revêtu l'assentiment du conseil municipal de Paris, il n'est point exact qu'en s'étendant, l'approvisionnement de la ville ne se soit point amélioré. Il résulte de recherches aussi consciencieuses qu'intelligentes faites à la préfecture de police, et contrôlées au moyen des produits des perceptions opérées par l'octroi et sur les marchés de comestibles, qu'à considérer deux périodes, l'une des sept années qui se sont écoulées de 1818 à 1824, et l'autre des seize années de 1825 à 1840, la consommation annuelle et individuelle des habitans de Paris en substances animales peut être établie ainsi :

	1re période	2e période
Viande de boucherie.	51 kil. 640	55 kil. 266
Viande de porc.	8 901	9 475
Poisson.	7 639	8 279
Volaille et gibier.	7 817	9 205
Beurre.	4 402	5 289
Œufs	6 058	6 556
	86 kil. 457	94 kil. 070

En même temps que la population s'accroissait, elle était mieux et plus abondamment nourrie. Le progrès de la consommation du sucre, qui ne se développe que lorsque des besoins plus réels sont satisfaits, donne lui-même une preuve de l'amélioration qui s'opère dans l'approvisionnement. Cette consommation ne peut pas, comme celles qui sont mentionnées plus haut, être contrôlée par le produit des perceptions municipales; mais, s'il faut s'en rapporter à des investigations minutieuses faites par les personnes les plus compétentes, les ventes an-

nuelles de sucre faites dans Paris, et dans lesquelles la part principale revient inévitablement à la ville, se sont élevées :

de 1815 à 1819, à.	7,000,000 kilogr.
de 1820 à 1823, à.	11,000,000
de 1832 à 1835, à.	20,000,000
de 1836 à 1840, à.	22,000,000

L'emploi du sucre accompagne celui du lait, et témoigne ainsi d'une nouvelle addition aux substances animales dont s'alimente Paris. Pour l'approvisionnement en grains, il n'en est pas de mieux assuré par la production locale que celui du bassin de la Seine.

Tout vulgaires qu'ils sont, et précisément peut-être parce qu'ils sont vulgaires, ces faits ont une haute portée. La bonne alimentation du peuple, c'est pour lui la santé, la force, la capacité de travail, l'énergie physique et morale : c'est par ce motif que la fécondité de l'agriculture est la base réelle et solide de la puissance et du bonheur de la nation, le point d'appui de tout gouvernement qui voudra, dans l'ordre politique ou dans l'ordre moral, obtenir d'elle de grandes choses.

Les chemins de fer, qui sont destinés à accomplir dans le monde une révolution qui complétera celles qu'ont déjà faites l'invention de la poudre à canon et l'imprimerie, les chemins de fer font entrer aujourd'hui Paris et sa banlieue dans une ère nouvelle : toutes les conditions du mouvement de la population et de l'approvisionnement sont à la veille d'y changer. Quand Paris ne sera plus séparé que par un trajet de quelques heures des villes dont il était, il y a cinquante ans, à plusieurs journées, les circonstances qui détournaient les habitans de ces villes de profiter des avantages attachés au séjour de Paris s'affaibliront beaucoup; les considérations d'économie qui les retenaient finiront peut-être même par disparaître. Les chemins de fer opèrent déjà, dans toutes les provinces qu'ils traversent, un nivellement dans les prix des denrées nécessaires à la vie; la valeur de celles-ci augmentera dans les lieux de production, diminuera sur le marché central, et il ne serait pas impossible qu'au bout de quelques années, Paris ne devînt, par la puissance de la concurrence et de l'assortiment, la ville de France où les subsistances, le vêtement, le mobilier, seront le moins coûteux.

De nombreuses industries, qu'on croyait autrefois le patrimoine de certaines provinces, se sont déjà groupées dans l'enceinte ou sous les murs de la ville; Paris a dès long-temps attiré à lui les intelligences; les populations commencent à suivre, et, en ce court espace de cinq ans que nous avons plus d'une fois considéré dans cet exposé, ce mouvement s'est clairement manifesté dans le voisinage immédiat de Paris. Les départemens de Seine-et-Oise et de Seine-et-Marne, dont le terri-

toire enveloppe celui du département de la Seine, avaient, au recensement de 1844, une population de 803,508 ames; à celui de 1846, elle était de 815,167. L'augmentation est de 14 individus par mille. Dans cette même période, la population du département de la Seine est passée, avec une augmentation proportionnelle décuple, de 1,194,603 à 1,364,467. Il est probablement dans la nature de ce mouvement de s'étendre de proche en proche, et les chemins de fer, en s'allongeant, en atténuant l'effet des distances, agrandiront sans cesse le cercle d'attraction de Paris.

En présence de pareils faits, il serait oiseux d'examiner si la condensation sur un point central des principales forces vives de la nation a plus d'avantages que d'inconvéniens, ou plus d'inconvéniens que d'avantages. Si cette concentration est un fait impérieux, inévitable, il faut l'accepter courageusement et ne s'occuper que d'en conjurer les dangers, d'en étendre les bienfaits. Cet avenir est gros des questions politiques et sociales les plus graves; il n'est pas d'homme d'état qui n'en doive faire l'objet de sa sollicitude, et peut-être les circonstances par lesquelles il se manifeste exigeraient-elles déjà quelques modifications dans les institutions qui régissent la capitale. Il ne faut pas léguer à ceux qui nous suivront l'éventualité d'une nouvelle commune de Paris; quand le mal serait arrivé, il n'y aurait plus de force capable de l'extirper : le devoir de la génération actuelle est de le prévenir.

J.-J. Baude.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 novembre 1847.

Décidément, se bat-on ou ne se bat-on pas en Suisse? On ne s'aborde plus qu'avec cette éternelle question, et en vérité elle en deviendrait ridicule, si elle n'était profondément triste. Tous les jours, le télégraphe, sentinelle vigilante, regarde du haut de sa tour s'il ne voit rien venir. C'est toujours pour demain. Ah! si ce devait, en effet, être toujours pour demain, il y aurait quelque chose d'odieux à se montrer impatient; il ne faudrait pas se plaindre de ces lenteurs qui ajournent l'effusion du sang. Ce n'est pas un drame de théâtre que nous attendons, c'est une vraie tragédie qui fera couler le sang des hommes et les larmes des femmes. Mais puisqu'elle doit fatalement éclater, cette lutte impie, il y a de la cruauté à ce que l'oppresseur tienne aussi long-temps sa victime sous le coup meurtrier. Chaque jour, un cercle de fer se resserre autour des cantons fidèles et les étreint de plus en plus. L'armée radicale choisit ses morceaux; c'est sur Fribourg que portera sa première attaque. Fribourg est isolé; il n'est pas, comme Lucerne, adossé aux petits cantons; trente mille hommes sont en marche pour l'écraser; Berne donnera d'un côté, Vaud et Genève de l'autre. Quelle noble campagne! *Demain*, sans doute, on connaîtra le résultat de la première attaque; on saura ce qu'ont fait trente mille radicaux contre une petite ville dont la plus grande force est dans la justice de sa cause. Fribourg sera écrasé peut-être, mais ce sera après une telle résistance et au prix d'un tel sacrifice de sang, qu'un cri d'horreur et d'indignation jaillira du cœur de l'Europe et demandera la répression de pareils crimes. Ce sentiment vengeur se fait déjà jour de toutes parts; la conscience publique se révolte de plus en plus à la vue de cette violation fla-

grante de tous les droits de la justice et de l'humanité, et ce qui était un droit deviendra tôt ou tard un devoir.

Le parlement anglais doit se rassembler dans trois jours. Il a d'abord à se constituer; la vérification des pouvoirs et l'élection du président prendront les premières séances. Dans les temps ordinaires, c'est sur la nomination du *speaker* que s'essaient les partis dans la chambre des communes; mais nous ne sommes pas dans des temps ordinaires, et il n'y a pas de partis. L'élection du président ne donnera donc lieu à aucune contestation; M. Shaw Lefèvre sera réélu sans opposition. On sait que le président de la chambre élective en Angleterre est élu, non pas, comme en France, pour une session, mais pour toute la durée de la législature.

Il serait très difficile de classer le nouveau parlement anglais en différens partis. Toutes les notions habituelles sont confondues; il n'y a plus ni tories, ni whigs, ni radicaux. Lord John Russell, à beaucoup d'égards, est plus tory que sir Robert Peel, et sir Robert Peel, de son côté, devance les radicaux eux-mêmes sur beaucoup de points. Ce qui reste des anciens tories forme aujourd'hui le parti protectioniste; or, ce parti, qui a pour chefs, dans la chambre des lords lord Stanley, et dans la chambre des communes lord George Bentinck, ne fera aucune opposition au ministère. Une question particulière, en dehors de tout esprit de parti, sera posée dès le début de la session : celle de l'élection de M. de Rothschild pour la Cité de Londres. C'est, comme on sait, la première fois qu'un Juif est envoyé au parlement. M. de Rothschild a été nommé par la Cité, comme O'Connell le fut, en 1828, par le comté de Clare, en opposition avec la loi existante. La brèche que l'émancipation des catholiques fit dans la constitution anglaise sera encore élargie par l'admission des Israélites. Le parti protestant se propose de livrer une bataille régulière sur cette élection; mais il est probable qu'il se trouvera en minorité.

La convocation anticipée du parlement était devenue inévitable pour le ministère anglais. Le cabinet whig n'est pas de force à porter tout seul la responsabilité des affaires publiques; il éprouve le besoin de la partager. L'état de plus en plus alarmant de l'Irlande pèse sur lui comme un cauchemar, et, quoi qu'il en dise, c'est ce motif, plus que tout autre, qui le détermine à faire appel aux représentans du pays. Toutefois la raison officielle de la convocation du parlement, c'est la situation financière et la nécessité de modifier la loi de la banque.

Les effets de la mesure prise pour délier les mains de la banque ne peuvent encore être qu'imparfaitement connus et jugés. Jusqu'à présent, l'expérience paraît avoir réussi; aussi se plaint-on qu'elle n'ait pas été tentée plus tôt, peut-être aurait-elle sauvé de la faillite et de la ruine un grand nombre de maisons qui ont succombé; mais le ministère whig est comme ce personnage d'un roman moderne qui arrivait toujours *une heure trop tard*. Il ne sait dire ni oui ni non, et même quand il fait quelque chose, il en perd tout le prix pour avoir trop tardé. Quand il a vu éclater la crise commerciale, et les banquiers et les négocians pousser des cris d'alarme, il aurait dû soit prendre une mesure immédiate, soit déclarer sa ferme intention de rester dans les limites de la loi. Avec son irrésolution ordinaire, il a laissé s'accomplir des désastres multipliés sous l'action du bill de 1844; puis, le mal une fois fait, il a levé l'interdiction et com-

mis bravement l'illégalité qu'on lui demandait depuis le commencement. Il n'a donc, politiquement, retiré aucun fruit de cette hardiesse tardive, et il n'a fait que montrer une fois de plus qu'il n'avait aucun système arrêté en matière de finances.

Il était temps, du reste, qu'il fît quelque chose. La crise était plus avancée encore qu'on ne le croyait généralement, ainsi que l'ont montré les publications faites chaque semaine des comptes de la banque d'Angleterre. On considère que la banque, pour la liberté de son action et la facilité de sa besogne courante, a besoin d'avoir en mains au moins 4 millions de billets (100 millions de francs). Or, à la fin de la semaine dans laquelle le gouvernement la releva des restrictions de la loi, elle n'avait plus en *bank-notes* que 1,547,270 livres. La diminution de la réserve avait été, dans cette même semaine, de 1,082,845 livres, et, au mois de juillet précédent, la banque avait en mains plus de 5 millions sterling de billets. En admettant que cette diminution se fût continuée dans la même proportion, il devait arriver qu'au bout de peu de jours la réserve de la banque aurait été complétement épuisée, et qu'elle n'aurait plus eu un seul billet pour faire des avances, ou des escomptes, ou n'importe quoi.

On voit que la banque d'Angleterre avait été bien près d'être complétement neutralisée, et il est probable que ce fut la connaissance de cette situation qui détermina le ministère à intervenir.

Bien que, dans la lettre qu'ils avaient adressée aux directeurs de la banque, lord John Russell et le chancelier de l'Échiquier se fussent défendus de toute intention d'abandonner le bill de 1844, on peut cependant le considérer comme désormais révoqué. Le ministère ne conteste plus la nécessité d'y introduire de très graves modifications; c'est même le seul but officiel pour lequel il convoque le parlement, car jusqu'à présent il n'a pas encore été mis dans le cas d'avoir à demander un bill d'indemnité. C'est en effet une chose assez remarquable, que la banque n'ait pas encore usé de la faculté qui lui avait été donnée de déroger à l'acte de 1844. Du moment où on a su qu'elle était autorisée à faire des avances au-delà de la limite légale, on a cessé de lui en demander. Ce résultat assez curieux semblerait donner raison à ceux qui prétendaient ne voir dans la crise qu'une panique. Selon eux, c'était le manque de confiance qui faisait tout le mal, la peur faisait rentrer tous les capitaux et arrêtait la circulation; que la banque donnât l'exemple, et la confiance publique se ranimerait à l'instant : une simple démonstration de sa part relèverait le crédit. La démonstration a été faite, et le crédit s'est en effet relevé, du moins en apparence; l'argent est rentré dans la circulation, et, ainsi que nous venons de le dire, la banque n'a pas même eu l'occasion d'enfreindre la limite qui réglait ses émissions. Ainsi, le 23 octobre, la circulation de ses billets était de 21,265,000 livres. L'acte fut suspendu le 25; huit jours après, la circulation n'était augmentée que de 501,000 livres, en même temps qu'il rentrait à la réserve 127,000 livres en or. L'augmentation des billets mis en circulation n'avait donc été que de 380,000 livres, et pour cela la banque n'avait pas eu besoin de violer la lettre de la loi. Elle s'est approchée de plus en plus près de la limite qui lui était naguère imposée, mais elle ne l'a pas encore dépassée; ce n'est que lorsqu'elle aura émis des billets au-delà de 14 millions sans en avoir la représentation en or qu'elle aura violé l'acte, et que les ministres seront obligés de demander l'absolution au parlement.

Le rétablissement apparent du crédit public se prolongera-t-il? Cela est douteux en voyant le prix auquel il est acheté. Il est clair que la banque sent elle-même le danger de sortir des bornes prudentes qui lui avaient été assignées, et veut au moins attendre qu'elle puisse le faire sous la responsabilité de la législature. Ainsi, il s'est passé un fait curieux qui n'a pas été assez remarqué : c'est que la banque, afin de pouvoir prêter, s'est mise elle-même à emprunter. Elle a eu peur d'étendre son crédit; on lui avait donné le droit de jeter indéfiniment du papier sur la place, elle a craint d'en user, et elle a mieux aimé racheter ses propres billets pour les rendre ensuite à la circulation. Elle a, par exemple, vendu dernièrement 286,000 livres d'effets publics pour racheter des billets; elle les a rachetés à 7 pour 100, et elle les escompte à 8. Nous savons bien que cette opération est facile à expliquer, en ce que, la banque étant l'établissement le plus sûr et le plus solide, on aime mieux lui prêter à 7 que de prêter à d'autres à 8 ou à 9, et c'est pour cette raison qu'elle trouve de l'argent à un taux plus bas que le public; mais que devient l'argument de ceux qui prétendaient que la rareté des moyens d'échange était la cause de tout le mal? Il n'a pas été créé plus de papier; la banque n'a fait que distribuer celui qui existait déjà, elle n'a servi que d'intermédiaire; l'or est entré chez elle par une porte pour en ressortir par l'autre en lui laissant dans son passage un nouveau bénéfice, voilà tout.

En somme, sans contester l'amélioration de la place de Londres, nous ne pouvons la considérer que comme passagère. Ce qui est plus réel, et ce qui doit être plus permanent, c'est la situation même qui avait amené la crise commerciale. Les compagnies de chemins de fer ont suspendu la moitié de leurs travaux, leurs appels de fonds ont diminué de 50 pour 100, c'est possible; mais que deviendront les milliers d'ouvriers qui vivaient de ces travaux? Déjà on les congédie par masses, déjà ils inondent les villes et les grandes routes, et bientôt certains districts de l'Angleterre ressembleront à l'Irlande. Ce n'est pas seulement 300,000 ouvriers qui vont se trouver sur le pavé; il faut compter aussi tous ceux dont ils faisaient vivre le commerce; l'argent des chemins de fer n'était pas tout enfoui et immobilisé dans la terre, il était mobilisé aussi et répandu par le travail et par la consommation. De plus, dans le commerce extérieur, la balance de l'importation et de l'exportation, au lieu de se relever, paraît devoir baisser encore; les districts manufacturiers ont devant eux la perspective d'une saison désastreuse. Et enfin n'y a-t-il pas toujours, au-dessus de toutes les difficultés de l'Angleterre, la plus grande, la plus inévitable, la plus incessante? N'y a-t-il pas, toujours suspendue sur sa tête, cette épée classique et banale qu'on appelle l'Irlande?

Elle est toujours la même, cette triste Irlande! On en est encore, aujourd'hui comme autrefois, à réclamer pour elle des lois de répression, de *coercion*. Il est probable que la première chose que proposera le ministère, ce sera un bill pour prohiber la détention des armes et pour suspendre l'*habeas corpus*. Les attentats contre la vie et la propriété deviennent de plus en plus flagrans dans plusieurs comtés; les *enfans blancs* et les *législateurs de minuit* reparaissent à la lumière du jour. Tout récemment, l'Irlande a été épouvantée par un de ces crimes qui prouvent que les anciennes passions vivent toujours dans les entrailles du pays, et que les élémens de révolte, d'anarchie et de terrorisme, loin d'être éteints, ne faisaient que couver sous la cendre pour éclater avec une nouvelle

fureur. La guerre entre le tenancier et le propriétaire, entre le pauvre et le riche, se poursuit sourdement et arrête toute tentative de régénération sociale. La nation est toujours partagée en classes armées les unes contre les autres, et les haines héréditaires viennent ajouter les vengeances humaines aux calamités providentielles de la famine et de la peste. Le gouvernement anglais aura donc à lutter, en Irlande, contre deux fléaux à la fois : contre une maladie chronique et contre une maladie aiguë, contre la désorganisation sociale et contre la famine.

Nous disions, il y a quinze jours, que la popularité du pape Pie IX en Angleterre serait grandement compromise par le rescrit de la propagande qui avait condamné les colléges fondés en Irlande par le gouvernement. Ce résultat, très vraisemblable, n'a pas tardé à se réaliser, et il s'est opéré, dans l'opinion du peuple anglais, une certaine réaction contre la cour de Rome. Nous devons dire que ce sentiment nous paraît passablement injuste, car enfin, même pour se rendre populaire dans la protestante Angleterre, le pape ne pouvait pas abdiquer son rôle, ou pour mieux dire son devoir. La question soulevée par les colléges irlandais n'est autre que la querelle éternelle du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel. Nous ferons observer aussi, à cette occasion, que la question de l'enseignement est toute différente en Angleterre de ce qu'elle est en France. En France, l'état exerce une action directe, un contrôle absolu sur l'éducation; il se fait le plus grand maître de l'enseignement, et, avec cette clé, il ouvre ou ferme à tous les citoyens l'entrée des carrières publiques. En Angleterre et en Irlande, les établissemens de l'état ne sont qu'une concurrence aux établissemens particuliers; il n'est pas nécessaire d'être bachelier pour être citoyen anglais. A côté de l'enseignement mixte fondé en Irlande par le gouvernement, il y a l'enseignement de chaque religion; l'église protestante a le sien comme l'église catholique. Le parti protestant est tout aussi hostile à l'éducation purement séculière que le parti catholique, et, sur ce point, l'université d'Oxford se trouve l'alliée du clergé irlandais. Il est donc tout naturel que le pape prenne le parti des évêques. A l'époque de la révolution française, l'empereur Joseph disait : « Mon métier à moi est d'être royaliste. » Le pape dit aussi : « Mon métier est d'être catholique. » Dans le rescrit adressé à l'archevêque de Tuam, il a recommandé la fondation d'une université catholique, semblable à celle de Louvain. Les évêques d'Irlande se sont empressés d'adopter ce projet, et une souscription a été ouverte pour le réaliser. Un évêque irlandais, celui de Meath, a souscrit pour 250,000 francs, à l'aide d'un fonds de legs et de donations dont il a la libre disposition. Toutes ces circonstances réunies ont fort calmé l'enthousiasme anglais à l'endroit du pape, et paraissent avoir ajourné la nomination d'un ambassadeur de la Grande-Bretagne auprès de la cour de Rome.

Le fait le plus important qui se soit passé en Italie, c'est la conclusion d'une union douanière entre le pape, le roi de Sardaigne et le grand-duc de Toscane. C'est le plus grand progrès peut-être qui se soit encore fait vers la reconstitution d'une nationalité italienne. On sait ce que la Prusse a pu faire à l'aide du Zollverein; la ligne des douanes a été le principal instrument avec lequel elle a relié et rassemblé autour d'elle les élémens épars de la patrie allemande. Sans doute il ne faut pas attendre immédiatement de l'union italienne des résultats aussi considérables; cette union n'est encore établie qu'en principe, et il y a beaucoup

de choses en ce monde qui restent long-temps en principe sans aller plus loin; mais le caractère le plus significatif de ce rapprochement, de ce mouvement de cohésion, c'est qu'il s'accomplit entre les trois souverains qui, dans des mesures différentes, se sont en même temps placés à la tête du mouvement politique, et que le progrès des idées de liberté se trouve ainsi associé à celui des idées de nationalité.

De vives démonstrations populaires ont salué les réformes annoncées dans le Piémont, et le roi a été l'objet de nombreuses ovations. Il reste maintenant à Charles-Albert à réaliser les concessions qu'il a faites « en principe; » il faut attendre la publication des édits qui en détermineront la forme et les limites. Nous ne doutons nullement de la bonne foi et de la loyauté du roi; il voudra certainement que ses réformes soient au niveau de celles de la Toscane et de Rome.

D'après les dernières nouvelles que nous avons reçues de la Toscane, un fait important, mais prévu, s'y est accompli. Le duc de Modène a pris possession du district de Fivizzano, qui, comme on sait, lui devait échoir en vertu des traités, lorsque le duché de Lucques serait réuni à la Toscane. Nous disions dernièrement qu'en présence de la lettre formelle des traités, il nous paraissait difficile qu'il fût fait une résistance légale à cette incorporation, mais que les nouveaux sujets du duc de Modène avaient au moins le droit de réclamer le maintien des institutions dont ils jouissaient sous la domination toscane. Le duc de Modène ne paraît avoir rien décidé encore à cet égard. Dans tous les cas, nous croyons qu'il eût été plus prudent de sa part de transiger avec la Toscane, et d'échanger contre une indemnité quelconque l'abandon de ses droits de souveraineté; car de deux choses l'une, ou il privera ses nouveaux sujets des droits dont ils étaient en possession sous leur ancien souverain, et alors il fera des mécontens et peut-être des séditieux; ou bien il les leur laissera, mais alors il introduira sur son propre territoire des institutions plus libérales que les siennes, dont le spectacle et le contact ne seront pas sans danger.

Si nous ne nous trompons, la détermination du duc de Modène n'aurait pas trouvé des encouragemens auprès d'une haute influence qu'il a l'habitude de consulter. Un récent voyage que ce prince a fait à Vienne, dans l'intention de sonder le terrain et de savoir jusqu'à quel point il pourrait compter sur une puissante coopération, n'aurait point eu les résultats qu'il en attendait. Il n'en a pas moins cru devoir user de la lettre des traités, et il a, comme nous venons de le dire, fait occuper Fivizzano. C'est le 5 de ce mois qu'a eu lieu cette prise de possession. 300 hommes de troupes modenaises sont entrés sur ce petit territoire; 100 sont restés en bas de la montagne sur laquelle est située la ville, et les 200 autres sont entrés dans la ville elle-même sans rencontrer de résistance.

La nouvelle de cette occupation, parvenue en Toscane, y a causé une très vive fermentation. A Florence, à Pise, à Livourne, plusieurs milliers de volontaires se sont fait inscrire pour partir et aller au secours de leurs anciens compatriotes; pendant plusieurs jours, un conflit a paru imminent et inévitable. Le grand-duc a lui-même fait une démonstration en protestant contre l'occupation de Fivizzano; mais cette protestation porte seulement sur la forme de l'occupation, et sur ce qu'elle aurait été faite sans avertissement préalable. Quant à la question de droit, elle ne peut être sujette à contestation, et c'est ce qu'auront

sans doute compris les chefs même du mouvement libéral en Toscane, car l'effervescence a fini par se calmer, et il est probable qu'elle n'aura pas de suites plus sérieuses.

Il n'y a eu, en Espagne, aucun changement dans la situation politique; il y a eu des changemens importans dans le personnel du gouvernement et du palais. Le général Narvaez a, ainsi que nous l'avions annoncé, complété et affermi le succès du parti modéré en donnant au ministère plus d'homogénéité. M. Ros de Olano et le général Cordova, ministres du commerce et de la guerre, et qui faisaient, comme on sait, partie du cabinet précédent, ont été appelés à d'autres fonctions. Le général Narvaez a lui-même pris, avec la présidence, le département de la guerre. Deux portefeuilles sont sans doute réservés à MM. Mon et Pidal.

Le marquis de Miraflores a été créé gouverneur de la maison de la reine. Le titulaire de cette charge sera l'intermédiaire par lequel la reine communiquera ses ordres sur tout ce qui concernera les affaires de sa maison et de son patrimoine; c'est aussi lui qui proposera à la reine toutes les nominations aux fonctions du palais. M. Martinez de la Rosa, qui a laissé à Paris de si aimables souvenirs, a été nommé à l'ambassade de Rome. Nous avions annoncé que l'ambassade de Londres avait été réellement offerte au général Espartero, et qu'il l'avait refusée. La correspondance échangée à cette occasion entre lui et le général Narvaez a été publiée. Plusieurs journaux ont prétendu que l'ancien régent avait en même temps déclaré son intention d'user des bénéfices de l'amnistie et de rentrer en Espagne; nous croyons au contraire qu'il a reçu l'avertissement que sa présence en Espagne serait en ce moment considérée comme inopportune, et qu'il s'est montré tout disposé à respecter le vœu du gouvernement de son pays.

Les dernières nouvelles de Grèce ne nous paraissent point, nous devons le dire, très heureuses. La législature hellène perd non pas en discussions, mais en disputes stériles, un temps et des forces qui pourraient être employés plus utilement à l'organisation intérieure du pays et à l'établissement de l'ordre dans la fortune publique. Depuis que la main ferme en même temps que populaire qui maintenait dans la règle ces élémens confus d'un peuple nouveau-né a disparu, le pouvoir a de la peine à trouver une base. Il s'est établi, dès le début de la session, un antagonisme direct entre les deux chambres, et la question n'a pu être tranchée que par un coup d'autorité de la prérogative royale. Le sénat grec a été, comme on sait, composé lorsque les hommes aujourd'hui dans l'opposition étaient au pouvoir; aussi a-t-il toujours été leur centre et leur point d'appui. M. Coletti, par sa grande influence personnelle, avait pu y conserver encore la majorité, mais il ne l'a pas léguée à ses successeurs. La chambre des députés étant tout entière au ministère, tout l'effort de l'opposition s'est porté sur l'adresse du sénat. Il y a été inséré un paragraphe qui était une censure formelle et très amère des dernières élections, et qui présentait la nouvelle chambre comme le produit de l'intimidation et de la corruption. Le sénat, dans un autre paragraphe, empiétait aussi sur les dispositions de la constitution, qui réserve à la chambre élective le contrôle des finances et de la fortune publique. La chambre des députés, par l'organe de son président, a protesté contre l'atteinte portée à ses prérogatives. De son côté, le roi a refusé de recevoir l'adresse du sénat. Le

conflit entre les deux branches de la législature aurait pu se prolonger et amener des conséquences fâcheuses; le roi a jugé devoir y mettre un terme en usant de sa prérogative et en nommant neuf membres nouveaux du sénat. Cette mesure était peut-être nécessaire; on peut néanmoins regretter qu'elle le soit devenue. Il n'est jamais bon de tendre à l'excès les ressorts d'une constitution, et cela est moins bon encore quand il s'agit d'une constitution nouvelle qui n'a pas eu le temps de se consolider par l'expérience.

Les Américains continuent leur stérile conquête du Mexique. Nous avions laissé le général Scott dans une position assez dangereuse, maître de Mexico, mais entouré d'ennemis et éloigné de tous renforts. Des secours étaient en marche pour renforcer sa petite armée, mais Santa-Anna s'était mis entre les deux. Du reste, la plus grande incertitude règne sur la situation véritable de Santa-Anna; on peut apprendre d'un jour à l'autre qu'il s'est embarqué avec une certaine quantité de dollars, selon l'habitude mexicaine en général, et la sienne en particulier. Lors même que les Américains éprouveraient un désastre partiel, ce qui n'est pas probable, ils n'en reviendraient pas moins en maîtres dans un pays qui tombe de lui-même en dissolution. L'ancienne colonie de l'Espagne en est descendue à ce point que la désorganisation même où elle se trouve est en ce moment sa seule force. L'absence de toute autorité et de toute centralisation est précisément ce qui prolonge la guerre; le gouvernement du Mexique ressemble à Abd-el-Kader, on ne sait où le prendre, et les Américains usent leurs forces à courir après ce fantôme, qui s'appelle tantôt Santa-Anna, tantôt Paredes. Cependant, malgré toutes ces difficultés, le gouvernement des États-Unis est bien décidé à ne pas lâcher sa proie. La question de la conquête du Mexique est d'ailleurs devenue une question présidentielle, ou, comme nous le dirions, ministérielle; c'est sur ce terrain que s'établira la lutte aux prochaines élections pour la présidence. Quand dernièrement les négociations étaient engagées, le parti whig s'était fortement prononcé pour la paix, et M. Webster s'était fait, dans un discours qui a eu un grand retentissement, l'organe de cette réaction. Les whigs semblaient alors gagner du terrain; mais, depuis la prise de Mexico, le parti de la guerre reprend le dessus. L'administration actuelle, celle de M. Polk, a mis toute sa fortune sur cette carte; le parti radical est là, comme ailleurs, celui de la guerre, et les élections qui viennent d'avoir lieu dans plusieurs états sont toutes favorables aux projets d'agrandissement territorial.

A l'intérieur, il n'y a absolument que des banquets électoraux. Nous avions cru la campagne des réformistes à son terme, nous nous étions trompés; elle a continué pendant toute cette quinzaine; mais, certes, la gauche n'a pas à s'en féliciter, car elle y a fait une assez triste figure. M. Duvergier de Hauranne est rentré trop tôt sous sa tente; il avait, avec une certaine habileté, maintenu, non pas l'union, mais une capitulation tacite entre les élémens très hétérogènes dont se composait l'armée de la réforme. Chacun avait mis son drapeau dans sa poche; il en sortait bien de temps en temps quelques morceaux dans lesquels dominait la couleur rouge, mais l'opposition dynastique fermait les yeux, car, si elle s'était montrée trop scrupuleuse, où aurait-elle trouvé des convives? Quand on tient avant tout à la quantité, il n'y a pas lieu de se préoccuper beaucoup de la qualité. Cependant, morceau par morceau, le parti radical a fini par mettre dehors tout son drapeau, et, au banquet de Lille, il l'a planté au milieu de la

table. Alors M. Odilon Barrot s'est frotté les yeux, et a paru s'apercevoir que depuis trois ou quatre mois on le faisait dîner avec la république. C'était s'y prendre un peu tard, car enfin rien n'était changé depuis le commencement de la campagne; c'étaient toujours les mêmes convives; ceux qui dînaient à Lille, c'étaient ceux qui avaient dîné au Château-Rouge; M. Barrot aurait pu faire sa découverte plus tôt, et il se serait épargné beaucoup de déboires. La gauche constitutionnelle, après avoir servi de paravent au parti républicain pendant toute la saison, a été définitivement congédiée de la façon la plus cavalière; c'est M. Ledru-Rollin qui est resté en possession du fauteuil. Depuis ce moment, les deux oppositions font ménage à part. On annonce encore un grand banquet à Rouen pour le mois de décembre, après quoi la politique en plein vent fera place aux discussions plus sérieuses de la législature.

Deux cruels malheurs ont privé le pays de serviteurs fidèles, et ont jeté dans le deuil deux familles honorables. M. le comte Mortier, ambassadeur à Turin, a été saisi d'une folie furieuse, et, à la suite d'un drame domestique des plus tristes et des plus affligeans, a dû être conduit dans une maison de santé. Presqu'en même temps, M. le comte Bresson, à peine arrivé à Naples, mettait fin, par la plus déplorable catastrophe, à une vie qui promettait encore de longs services. M. Bresson a laissé des regrets universels. Sous une certaine froideur extérieure, il cachait une ame active, inquiète, et quelquefois ombrageuse. En quittant l'ambassade de Madrid, il avait un moment entretenu la pensée d'aller remplir celle de Londres. Les raisons qui s'opposaient à la réalisation de ce projet étaient trop évidentes pour que nous ayons besoin de les signaler. Lors de la dernière modification du cabinet, le ministère de la marine avait été offert à M. Bresson, qui avait cru devoir le refuser, et c'est lui-même qui avait manifesté le désir d'aller remplir à Naples des fonctions où l'activité de son esprit devait cependant trouver difficilement une satisfaction. En quittant Paris, M. Bresson emportait déjà le germe de cette excessive susceptibilité d'impressions qui a eu de si cruelles suites. Le climat méridional, habituellement si bienfaisant, semblait avoir sur lui une influence tout opposée. A mesure qu'il descendait vers l'Italie, il paraissait perdre de ses forces et de sa tranquillité d'esprit; il disait lui-même qu'il était plutôt un homme du Nord. De Rome, il se sentait attiré par un aimant invincible vers la région des affaires auxquelles il avait pris tout récemment une si grande part. A Naples, cette disposition maladive ne fit qu'augmenter; on sait à quelle triste fin elle l'a conduit.

La retraite de M. Mortier et la mort de M. Bresson ont fait dans la carrière deux vacances autour desquelles s'agitent de nombreuses ambitions. On parle pour le poste de Naples de M. de Bacourt; pour celui de Turin, de M. de Bussières, qui serait, dit-on, remplacé à La Haye par M. de Mornay; mais rien n'est encore officiellement décidé sur ces nominations.

THÉATRE-FRANÇAIS.

S'il est triste de voir se gaspiller et s'amoindrir des talens auxquels nous promettions, il y a dix ans, de brillantes destinées, la critique, en revanche, doit accueillir avec joie le retour d'un esprit distingué à des tentatives sérieuses, à

des œuvres poétiques. Revenir aux inspirations élevées, lorsqu'on a, dans l'intervalle, marqué sa place au rang des plus ingénieux causeurs; croire à la tragédie, après avoir montré qu'on possédait mieux que personne ce côté spirituel, goguenard, un peu sceptique, qui s'allie mal à une conviction aussi austère, c'est assurément trop méritoire pour qu'il n'y ait pas lieu d'encourager et d'applaudir. Après de charmantes échappées, de vives et cavalières sorties dans le camp des écrivains qui amusent, voici que l'auteur de *Napoline* s'est senti de nouveau la force de changer de genre, et s'est proposé un autre but que d'amuser. Réjouissons-nous de son succès, et, sans le troubler par des objections chagrines, bornons-nous à quelques réserves qui ne diminuent ni le mérite de l'entreprise, ni la légitimité du succès.

Mme de Staël demandait un jour au prince de Talleyrand s'il trouvait que l'empereur eût autant d'esprit qu'elle. — Madame, répondit-il, l'empereur a autant d'esprit que vous; mais vous êtes plus intrépide. — Il a fallu un peu de cette intrépidité virile à Mme de Girardin pour choisir ce sujet de Cléopâtre, qui, jusqu'à présent, avait peu réussi au théâtre. Il est assez curieux de rechercher dans les annales de la Comédie-Française les nombreuses *Cléopâtre* qui ont été représentées, presque toutes sans succès. Il y a d'abord la tragédie de *Cléopâtre captive*, avec prologue et chœurs, par Jodelle, jouée en 1552, c'est-à-dire bien près de trois cents ans avant celle de Mme de Girardin. On rencontre ensuite le *Marc-Antoine et Cléopâtre* de Garnier, qui date de 1573, puis *les Délicieuses amours de Marc-Antoine et de Cléopâtre*, par Béliard, en 1578; je passe rapidement sur une *Cléopâtre* de Mairet, une autre de Benserade, une troisième de La Thorillière, sur une *Mort de Cléopâtre*, par Lachapelle, la seule qui ait réussi, et j'arrive à la plus célèbre, celle de Marmontel. Jouée pour la première fois en 1750, elle n'obtint qu'un très médiocre succès; reprise trente ans après, elle tomba, malgré d'innombrables corrections dont fait foi le manuscrit original. On sait que Vaucanson avait fabriqué, pour la circonstance, un aspic automate qui sifflait en piquant l'héroïne. « Je suis de l'avis de l'aspic, » dit l'abbé de Bernis; le mot fit fortune et survécut à la tragédie; c'est ce qui arrive souvent en France, surtout quand le mot est bon et la tragédie mauvaise.

N'y aurait-il pas moyen d'assigner une cause au malheureux sort de ces *Cléopâtre?* C'est, je m'imagine, que le sujet est trop connu et le personnage trop difficile à peindre; les faits historiques qui se rattachent à la vie et à la mort de la reine d'Égypte, ses amours avec Antoine, la bataille d'Actium, la fuite des deux amans, l'aspic apporté dans un panier de figues, tout cela se sait trop bien, et cette notoriété ôte à l'action dramatique un des ressorts les plus indispensables, la curiosité. En même temps, Cléopâtre présente un de ces caractères *excessifs*, produits de la double civilisation orientale et païenne, et qu'il n'est pas aisé de faire entrer dans le cadre un peu monotone de nos tragédies. Là gît, selon nous, la principale difficulté du sujet : faire accepter par des spectateurs français le vrai type de la femme antique, sans trop le défigurer ou l'affaiblir. Depuis Corneille jusqu'à nos jours, ce type a pu être entrevu, mais jamais retrouvé. Dès le premier acte de nos œuvres tragiques, nous arrivons inévitablement aux expressions de l'amour moderne, à une peinture plus ou moins fidèle des faiblesses du cœur, aux *beaux feux,* au pouvoir des *yeux,* des *appas*, en un mot à un langage parfaitement inconnu dans l'antiquité. C'était là un idéal très

bien accepté du temps de Corneille, à cette époque de refonte puissante d'où le XVIIe siècle sortit tout armé, comme Minerve, dont il eut la sagesse et le génie. Il s'accordait mieux encore avec les mœurs élégantes et polies de cette société de Louis XIV, qui ne demandait à Racine que le reflet poétisé et ennobli de ce qui se passait sous ses yeux. Pourvu que Corneille, dans ses imposans tableaux, et Racine, dans ses études délicates, ne s'éloignassent pas trop de ces modèles d'héroïsme ou de galanterie dont ils s'inspiraient; pourvu qu'ils recouvrissent tout cela, le premier de son style sublime, le second de son style enchanteur, leurs contemporains les tenaient quittes du reste. — Qu'elle est vraie! qu'elle est Grecque! s'écriait La Harpe, un siècle plus tard, à propos d'une des héroïnes de Racine. — Qu'elle est idéale! qu'elle est française! répliquait Geoffroy, qui ne se doutait pas lui-même de la portée de sa réplique.

Quoi qu'il en soit, ce qui était possible alors ne l'est plus aujourd'hui. L'érudition contemporaine a poussé si loin ses inductions et ses découvertes; notre époque a un si grand souci de la couleur locale, des détails intimes et personnels, de la portion archéologique de l'histoire, que nous ne pouvons plus admettre ce qu'admettaient nos devanciers. Nous savons maintenant ce qu'était l'amour dans la société païenne, et combien il est illusoire de prêter le langage de la passion idéalisée par le christianisme, subtilisée par la rêverie moderne, soit à l'épouse légitime, soit à la courtisane, soit à l'esclave, ces trois grandes catégories de la femme dans l'antiquité. Joignez à cela une initiation plus exacte aux mœurs de l'Orient, et demandez-vous quelle figure ferait aujourd'hui au Théâtre-Français une Cléopâtre jetée dans le moule des héroïnes classiques! Certes, nos auteurs modernes sont trop modestes pour permettre qu'on les compare à Corneille; pourtant, malgré les fières beautés de sa tragédie de *Pompée,* Corneille lui-même touche de près au comique, lorsque sa Cléopâtre nous parle de *sa flamme exempte d'infamie,* et qu'elle ajoute ces vers à propos de César :

> Et si jamais le ciel favorisait ma couche
> De quelque rejeton de cette illustre souche,
> Cette heureuse union de mon sang et du sien
> Unirait à jamais son destin et le mien!

Convenons-en, ces quatre vers, de nos jours, auraient fait sourire.

Dieu merci, Mme de Girardin est trop de son siècle, elle est trop spirituelle pour commettre ces inexactitudes de dessin et de couleur. En prenant pour point de départ une nouvelle de M. Théophile Gautier, le plus réaliste de nos écrivains; en puisant dans la belle tragédie de Shakespeare, qui ne pèche certainement pas par le mignard et le convenu, elle a prouvé qu'elle abordait franchement son sujet, qu'elle en acceptait les tons un peu crus et les couleurs un peu vives. Et cependant il fallait bien qu'elle l'assouplît aux conditions de la scène française, qu'elle eût égard à la pruderie de nos habitudes littéraires! Pouvait-elle aussi s'empêcher de suivre ce penchant bien naturel, bien difficile à vaincre, qui devait porter une femme, une Française d'un esprit poétique et charmant, à mêler aux teintes vraies quelques-unes de ces nuances plus modernes qui font partie de son talent? De toutes ces préoccupations sont résultés les hésitations, la gêne, le défaut de parti pris, qui se décèlent en quelques endroits, et aussi les beautés qui éclatent dans plusieurs autres.

L'exposition, qui se fait entre Ventidius, lieutenant d'Antoine, et Diomède, officier de Cléopâtre, nous montre les deux héros du drame tels que nous les représente l'histoire : bizarres assemblages de grandeur et de vices, sacrifiant tout à l'assouvissement de ces désirs immenses, infinis, voisins du vertige, que le paganisme et la toute-puissance jetaient dans ces ames passionnées. Nous citerons ici quelques-uns de ces vers qui nous font connaître Cléopâtre :

.... C'est un étrange effet qu'on ne peut définir,
Où la crainte à l'amour vient vaguement s'unir,
Un plaisir plein d'angoisse, un effroi plein de charme,
Un danger menaçant qui pourtant vous désarme!
Sa colère vous plaît; on l'aime, et quelquefois
On s'en laisse accabler pour entendre sa voix.
Elle est reine toujours, mais aussi toujours femme;
Dans cet être si frêle, on sent une grande ame;
A travers la faiblesse on sent la royauté;
On tremble; on est vaincu.... mais avec volupté.
Sa pensée est un monde, et son cœur un abîme;
C'est ainsi qu'elle va, forte, de crime en crime,
Bravant impunément et le peuple et la cour,
Ne méritant que haine et n'inspirant qu'amour!

Ces vers peuvent donner une juste idée, non-seulement du caractère de Cléopâtre, mais aussi de la manière de Mme de Girardin : de l'éclat, du charme, et en même temps quelques traits où l'enjolivement se fait un peu sentir; un poète doublé d'une femme d'esprit.

C'est ici que se rencontre la première critique que nous adresserons à l'auteur. Un esclave a osé lever les yeux sur la reine : « Être aimé de toi une heure, et puis mourir! » lui a-t-il dit. Ce pacte voluptueux et terrible a été accepté; Cléopâtre n'a plus rien à donner à l'esclave que la mort : il s'y résigne sans pâlir, et telle est encore son ivresse, qu'au lieu de se borner aux simples alexandrins, il déclame une ode à la volupté et à la mort, ode vraiment belle. Il boit résolûment le poison, et il est près d'expirer, lorsque Ventidius et Diomède, qui veulent, à tout prix, séparer Antoine de Cléopâtre, accourent à temps pour sauver la vie à cet esclave, qui va devenir entre leurs mains un instrument de vengeance et de jalousie. Ce prologue, très dramatique, tout-à-fait en harmonie avec le ton général, a l'inconvénient de préparer le spectateur à des événemens qui n'arrivent point. Cet esclave ressuscité semble devoir être le ressort principal de l'action; il n'en est rien : à dater du second acte, ce personnage passe à travers le drame sans s'y mêler. Or, comme c'est sur lui que l'attention a été appelée tout d'abord, il y a désappointement, et l'action, réduite aux élémens historiques, semble parfois un peu vide. Antoine quitte et retrouve Cléopâtre, dont l'ascendant est trop visible, dont la tâche est trop facile, pour que ces alternatives de jalousie, de doute, de séparation et d'amour puissent avoir la valeur de péripéties réelles. La bataille d'Actium se livre derrière la coulisse, ainsi qu'il arrive toujours aux grands événemens qui s'accomplissent dans une tragédie. Nous revoyons Antoine vaincu, déshonoré, bourrelé de remords. Quelques soldats qui l'ont suivi l'engagent à recommencer la lutte; mais c'en est fait, Antoine n'est plus que le fantôme de lui-même; les

dieux ont prononcé, sa destinée est finie. Il croit Cléopâtre morte, et il se tue. Le dernier acte nous les montre dans le tombeau de la reine, Antoine expirant, Cléopâtre recueillant son dernier soupir. Cette scène funèbre, pour laquelle nous éprouvions quelques craintes, a au contraire produit un grand effet. L'épouse légitime d'Antoine, la pâle et vertueuse Octavie, qui pendant toute la pièce a joué un rôle très noble, mais un peu passif, de résignation et de dévouement, revient réclamer le corps de son époux, au nom de ses droits, de ses enfans et de Rome. Cléopâtre reste seule : elle est vaincue, elle est prisonnière, elle est sans armes; naguère toute-puissante, elle n'a plus même le pouvoir de se tuer. Qui la sauvera de cette humiliation? L'esclave. Il lui apporte la libératrice suprême : la mort. C'était lui qui devait périr, parce qu'il avait été aimé; c'est lui qui tue, parce qu'il aime. Cette idée est belle, et Mme de Girardin a bien fait de prendre cette licence, en substituant cet esclave au paysan de l'histoire et de Shakespeare, à qui elle a fait, du reste, plusieurs emprunts dans ses deux derniers actes.

C'est dans le personnage d'Octavie que l'auteur me semble s'être écarté de la réalité historique, et avoir sacrifié à cette sensibilité factice, mondaine, un peu mignarde, que le public manque rarement d'applaudir, mais qui rompt l'harmonie et altère la vérité. Dans l'expression délicate, souvent touchante, de sa jalousie résignée, Octavie ressemble un peu trop à une aimable et vertueuse Parisienne dont le mari se dérange, et qui ne veut pas faire de bruit, dans la crainte de nuire à ses enfans :

Viens, rejoignons mes fils; je pourrai, je l'espère,
Leur cacher mes chagrins et les torts de leur père.

VENTIDIUS.

Je leur dirai combien....

OCTAVIE.

Non, je te le défends;
Gardons-lui toujours pur l'amour de ses enfans.

A coup sûr, ce sentiment est noble, attendrissant; mais est-il à sa place, et les Romains du siècle d'Antoine y mettaient-ils tant de façons? Dans une autre scène, Octavie vante le mérite d'un médecin et elle ajoute :

Et vous pouvez me croire; il soigne mes enfans!

C'est un charmant vers français, mais plus français encore que charmant; toujours la jolie note à côté du ton.

Le personnage de Cléopâtre, qui domine tout l'ouvrage, est aussi celui pour lequel Mme de Girardin paraît avoir réservé tout l'éclat de son pinceau. Jalouse dans les premiers actes, défaillante dans les derniers, mais toujours passionnée, ardente, voluptueuse, cette Cléopâtre, si elle n'est pas précisément celle de l'histoire, celle de Plutarque et de Shakespeare, est au moins une brillante création : nous la dispenserions volontiers de ces détails de couleur locale, d'archéologie égyptienne par lesquels s'ouvre le second acte; ce n'est là qu'un prétexte à beaux vers, et il y en a dans la pièce un trop grand nombre, pour que ceux-là fussent bien regrettables. Mais du moment que la passion est en jeu, du moment que Cléopâtre s'apprête à lutter pour son amour, contre lequel on conspire, nous

retrouvons bien cette nature sensuelle, altière, vindicative, mélange de courtisane et de reine, cette Catherine païenne et civilisée. Il y a même un passage remarquable, c'est celui où Cléopâtre, qui vient, pour la première fois, de voir et d'entendre Octavie, comprend la puissance de la vertu, non pas dans le sens banal, mais comme force, comme moyen d'ascendant et d'autorité; bien qu'étranger à l'action, qui d'ailleurs n'est jamais fort pressée de se remettre en marche, ce monologue a de la grandeur, et je ne puis résister au plaisir d'en citer une partie :

> .... O Brutus! la vertu, ce n'est pas un vain nom;
> Ce n'est pas un mensonge, un faux prestige... non!
> C'est une autorité, c'est une force immense;
> A ce premier degré la royauté commence;
> C'est un don précieux, c'est un divin trésor,
> Une richesse au cœur qui fait mépriser l'or.
> C'est un droit personnel qui fait parler en maître;
> C'est un orgueil enfin que je voudrais connaître!
> O soleil africain! dieu du jour! dieu du feu!
> Des plus chastes efforts toi qui te fais un jeu,
> Et, sans pitié, riant de nos promesses vaines,
> Fais courir tes ardeurs dans le sang de mes veines,
> Sois maudit! ....

Ces derniers vers et ceux qui suivent sont vraiment splendides, et Mlle Rachel les dit d'une manière incomparable. Il y a deux ordres d'idées ou de sentimens que Mlle Rachel excelle à rendre: ce sont d'abord les sentimens amers, depuis l'ironie la plus délicate jusqu'à la colère la plus furieuse; ce sont ensuite les morceaux que j'appellerai de poésie proprement dite, ceux qui, sans concourir au drame, appellent l'imagination du spectateur vers les régions idéales. Loin de moi l'envie d'en médire! Quel que soit le lieu qu'elle choisisse, la poésie, cette fleur de l'ame, garde toujours son éclat et ses parfums. Honte à la main qui la brise! malheur au regard qui la dédaigne!

En somme, le succès a été réel; si l'action n'a pas paru très forte, si l'intérêt, en quelques endroits, a semblé se ralentir, si quelques dissonances ont été signalées, l'attention et la sympathie ont été constamment maintenues par des scènes où se reconnaît une main habile, studieuse, inspirée souvent, ingénieuse toujours. Mlle Rachel, secondée avec beaucoup d'ensemble, a merveilleusement servi les intentions du poète; nous croyons que Cléopâtre pourrait bien compter enfin pour l'actrice parmi ces créations *nouvelles* que désiraient pour elle ses admirateurs, et dont le talent de nos auteurs avait été jusqu'ici trop avare.

Mme de Girardin, nous le répétons, a le droit d'être fière du succès qu'elle vient d'obtenir. Si peu de femmes ont réussi dans la tragédie! Ce genre, de tout temps difficile, est aujourd'hui tellement périlleux, j'allais dire tellement impossible! Aussi, maintenant que l'aimable poète nous a donné la mesure de ses forces, je ne sais si j'oserais l'engager à la récidive. Son esprit souple et vif doit se plaire aux conquêtes, aux aventures : pourquoi n'essaierait-elle pas de la comédie? Pour l'écrire, elle n'aurait qu'à rester dans la sphère habituelle de ses idées, dans ce monde actuel et vrai qui lui a déjà fourni tant de fines

silhouettes et de piquantes esquisses. La scène tragique, au contraire, exige d'elle, pour ainsi dire, un déplacement complet d'impressions, d'études et de pensées. Peut-être va-t-on m'accuser de paradoxe, mais il me semble que, pour exceller maintenant dans la tragédie, il faudrait un talent tout d'une pièce, très convaincu, très naïf, quelque chose comme un Béotien de génie : Athènes a trop d'esprit pour garder cette foi robuste, et Mme de Girardin, cette Athénienne si raffinée, a besoin de cesser d'être elle-même pour nous déshabituer de ce gracieux sourire qui lui va mieux qu'à personne. Avant-hier, en applaudissant les beaux vers, les belles scènes dont *Cléopâtre* est semée, en nous réjouissant d'un succès qui honore les lettres, nous étions ramené par ce triomphe même au souvenir des débuts de l'auteur, au surnom glorieux qui lui fut alors décerné, et nous ajoutions bien bas que la Muse de la patrie ne s'appelait pas Melpomène.

ARMAND DE PONTMARTIN.

ŒUVRES COMPLÈTES DE LA BOÉTIE, réunies pour la première fois et publiées par M. Léon Feugère. — Si le XVIIIe siècle, enivré de lui-même, s'est montré fort dédaigneux pour ses devanciers, en revanche notre siècle s'est bien préservé de ce défaut. Lui qui s'annonçait, il y a vingt ans, comme un si terrible novateur, se met aujourd'hui à exhumer pieusement les fragmens inédits de nos anciens écrivains; il est impossible de remplir avec plus de modestie les fonctions d'éditeur auxquelles il semble se résigner. C'est surtout vers le siècle de Louis XIV, et notamment vers les écrivains de Port-Royal, que s'est tournée l'ardeur de nos érudits : cette époque a été fouillée en tous sens, et l'on a ressuscité quelques écrivains, assez inconnus même alors, et qui ne méritaient guère l'honneur de cette célébrité tardive. Quant aux grands écrivains, on a recueilli et publié curieusement leurs moindres débris, des phrases inintelligibles, jusqu'à des mots *barrés,* et l'on s'est épris pour ces prétendus fragmens d'une superstitieuse admiration (1). Le XVIe siècle, au contraire, a été plus négligé qu'il ne le méritait : nous n'avions pas encore d'édition complète de La Boétie avant celle que M. Léon Feugère vient de nous donner. Le *Traité de la Servitude volontaire* n'avait guère été imprimé qu'à la suite des *Essais* de Montaigne : il y a quelques années, M. de Lamennais en a donné une édition à part; mais cette publication avait un caractère exclusivement politique, et, grace à l'illustre éditeur, La Boétie se trouvait attaquer ou défendre des gens auxquels il n'avait point songé. L'édition de M. Feugère est surtout littéraire; les notes savantes et ingénieuses qui l'accompagnent éclaircissent le texte sans l'étouffer. Rien n'est plus rare qu'un commentaire bien fait; on sait que la vertu distinctive des annotateurs n'est pas, en général, la mesure, la discrétion : les uns font de leurs notes une série de pointes et d'épigrammes, les autres un cours complet de linguistique et d'archéologie. L'érudition de M. Feugère est piquante sans prétention et riche sans fatras.

(1) Il existe à la Bibliothèque royale un petit cahier sur lequel Racine a écrit une traduction de quelques odes de Pindare. Sur un des feuillets se trouve un compte de menues dépenses. Je m'étonne que ce *fragment littéraire,* ainsi que la traduction à laquelle il est joint, n'ait pas encore trouvé d'éditeur.

Peut-être, au rebours de M. de Lamennais, a-t-il un peu trop diminué la portée politique du *Traité de la Servitude :* « La Boétie, dit-il, ne fut pas l'ennemi des institutions antiques de son pays... Nous pouvons en croire là-dessus le témoignage que lui a rendu son ami, qui *l'avoit connu jusqu'au vif.* On sait qu'il a déclaré que jamais aucun citoyen ne fut plus soumis aux lois et plus *ennemy des nouvelletes* qui troublent les états. Si l'on s'est armé de son noble enthousiasme et de ses paroles éloquentes pour combattre la monarchie, ce n'est que lorsqu'il ne pouvait plus démentir ceux qui le méconnaissaient et abusaient de son patriotisme. » Le témoignage de Montaigne me semble ici de peu de poids; Montaigne, comme éditeur de la plupart des ouvrages de La Boétie, se trouvait un peu responsable des doctrines qu'ils contenaient. Fort circonspect, fort ami de son repos, on peut croire qu'il a voulu diminuer cette responsabilité, que les protestans rendirent plus lourde encore, en s'emparant du livre de La Boétie comme d'une arme contre le pouvoir qui les persécutait. Si, pour décider cette question, l'on se borne à l'examen même du *Traité de la Servitude*, je doute que l'impression du lecteur soit conforme au jugement énoncé par M. Feugère. Dans cette longue et violente déclamation contre les tyrans, c'est à peine si une phrase, une restriction prudente en faveur des rois de France, viennent atténuer l'énergie, l'exagération même dont les paroles de La Boétie sont empreintes. Je sais que, dans cette haine contre la tyrannie, il y a bien des souvenirs et des imitations de l'antiquité; que ce républicanisme est peut-être aussi littéraire que politique, et que, comme beaucoup de savans de tous les temps, La Boétie, très hardi en théorie, était peut-être assez résigné dans la pratique. Cependant Montaigne ne nous dit-il pas que son ami *eust mieulx aimé estre nay à Venise qu'à Sarlat, et avecque raison?* Je ne m'explique pas trop ce goût singulier pour l'odieuse oligarchie de Venise; du moins cela ne me rassure guère sur les sentimens monarchiques de La Boétie. Comme il n'y a point dans le *Traité de la Servitude* d'autre principe politique qu'une haine violente contre l'autorité d'un seul, il est assez difficile de déterminer à quelles limites s'arrêteraient les réformes rêvées par l'auteur. Au reste, le spectacle des maux que la France endurait alors excuse assez cette âpre indignation. Les atrocités dont Montluc se vante, les turpitudes que Brantôme raconte avec complaisance, expliquent et justifient La Boétie. C'est là le meilleur commentaire historique du *Traité de la Servitude volontaire,* et, en lisant ce commentaire, j'ai peine à croire au dévouement sincère de La Boétie pour ces *institutions antiques* qui autorisaient tant d'infamies.

Outre ce traité, la nouvelle édition contient différens ouvrages en prose, des poésies latines et françaises. On ne saurait reprocher à M. Feugère d'avoir voulu être trop complet et d'avoir montré trop de respect pour les moindres productions de son auteur : comme André Chénier, comme Vauvenargues, La Boétie est mort sans avoir rempli sa destinée; son génie valait mieux encore que ses œuvres, et c'est uniquement rendre justice à sa mémoire que de réunir tous ces essais qui nous révèlent ce qu'il aurait pu être, toutes ces *reliques* qu'*ayant déjà la mort entre les dents*, il confiait à Montaigne avec une si *amoureuse recommandation.* On sait avec quelle piété Montaigne recueillit ce funèbre héritage, avec quelle émotion touchante il saisit toutes les occasions de parler de son ami, de sauver de l'oubli cette mémoire qu'il espère emporter avec lui. Il semble que M. Feugère ait voulu s'associer à cette bonne pensée; les amis de La Boétie lui

en sauront gré, car l'auteur du *Contr'un* n'est pas de ces écrivains que l'on se contente d'admirer; il est, comme André Chénier et Vauvenargues, du nombre de ceux qui se font encore des amis dans la postérité.

— Dans un temps où la littérature historique est tristement féconde en productions d'une valeur douteuse, c'est pour la critique un devoir et un plaisir de signaler les ouvrages malheureusement trop rares où de sérieuses études et un remarquable talent d'écrivain sont consacrés à la peinture de quelque grande époque. Nous avons trouvé ce double mérite de l'érudition et du style dans l'*Histoire de la conquête de Naples par Charles d'Anjou* (1) que publie en ce moment M. le comte Alexis de Saint-Priest. Il y a trois ans, M. de Saint-Priest racontait dans ce recueil l'histoire de la chute des jésuites au XVIIIe siècle avec des documens nouveaux et la plus piquante impartialité. Aujourd'hui, remontant le cours des temps, l'historien a choisi l'époque pleine d'intérêt où la lutte de la papauté et de l'empire, qui avait pris si long-temps l'Europe entière pour champ de bataille, se trouva transportée à l'extrémité méridionale de l'Italie, dans les belles et riches contrées dont se compose aujourd'hui le royaume de Naples. L'imagination du brillant écrivain a été frappée du caractère plus ardent et plus implacable que prit sur ce théâtre l'antagonisme du pontificat et du trône. Là, comme il le dit avec raison, la guerre devient un duel. On voit que le sujet est à la fois vaste et précis. C'est un des principaux aspects de l'histoire générale du moyen-âge mis artistement en lumière. L'historien a su donner à de grandes figures historiques un relief tout-à-fait saisissant. L'empereur Frédéric II de Souabe est peint à larges traits, et le parallèle qu'établit l'historien entre l'incrédule César du moyen-âge, et un autre Frédéric, celui du dernier siècle, le disciple de Voltaire, fera dresser plus d'une oreille en Allemagne. Le bâtard de Frédéric III, Mainfroy, prince de Tarente, a terminé par une mort héroïque, à la bataille de Bénévent, une vie pleine d'aventures qui, sous la plume de M. de Saint-Priest, puisant aux chroniques contemporaines, est un drame non moins émouvant qu'authentique. Le héros du livre, Charles d'Anjou, domine tous les autres personnages. C'est pour la première fois que ce prince, toujours éclipsé dans l'histoire par la glorieuse sainteté de son frère, paraît sur le premier plan de la scène avec ses qualités et ses emportemens, à la fois héroïque et implacable, champion fanatique et altier de l'église, et, plus réellement peut-être encore que Louis IX, le type royal du génie du moyen-âge. L'histoire de M. de Saint-Priest, habilement distribuée en douze livres, et qui se termine par une description pittoresque de la Sicile, servant pour ainsi dire d'encadrement à la catastrophe des *Vêpres siciliennes*, ouvre des aperçus, pose des questions qui seront, dans la *Revue*, l'objet d'un examen attentif. Aujourd'hui nous avons voulu indiquer sur-le-champ aux amis des saines études historiques une production tout-à-fait attachante et distinguée, qui atteste la fécondité et les ressources du talent de l'historien des jésuites.

(1) 4 volumes in-8°. Chez Amyot, rue de la Paix.

V. de Mars.

